

Le voleur de morts

Tess Gerritsen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TESS GERRITSEN

Le voleur de morts

vingt ans

PRESSES
DE LA CITÉ



Tess Gerritsen

LE VOLEUR DE MORTS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Martinache



20 mars 1888

Très chère Margaret,

Je te remercie des condoléances que tu m'as exprimées avec tant de sincérité pour la perte de ma bien-aimée Amelia. L'hiver a été pour moi très difficile puisque, quasiment chaque mois, j'ai vu disparaître un être cher, emporté par l'âge ou la maladie. C'est avec une profonde tristesse que je dois maintenant envisager les années qui me restent et dont le nombre diminue rapidement.

J'ai conscience que c'est peut-être ma dernière chance de parler d'un sujet difficile que j'aurais dû aborder il y a longtemps. Je répugnais à le faire car je savais que ta tante jugeait préférable de te laisser dans l'ignorance. Crois-moi, c'était dans l'unique but de te protéger. Mais je te connais depuis ton plus jeune âge, chère Margaret, et je t'ai vue devenir la femme intrépide que tu es maintenant. Je sais que tu crois fermement au pouvoir de la vérité et je suis convaincu que tu souhaiterais connaître cette histoire, si troublante qu'elle puisse être pour toi.

Cinquante-huit ans ont passé depuis les événements. Tu n'étais alors qu'un bébé, tu n'en as gardé aucun souvenir. Moi-même, je les avais presque oubliés mais, mercredi dernier, j'ai retrouvé une vieille coupure de presse restée pendant toutes ces années entre les pages de mon édition ancienne de L'Anatomie de Wistar, et je me suis rendu compte que si je n'en parle pas rapidement cette histoire mourra avec moi. Depuis la mort de ta tante, je suis à présent le seul qui la connaisse. Tous les autres ont disparu.

Je dois te prévenir que les détails n'ont rien d'agréable. Mais il y a de la grandeur dans cette histoire, et un courage poignant. Tu n'as probablement jamais pensé que ta tante possédait ces qualités. Elle ne semblait rien avoir de plus extraordinaire que n'importe quelle autre dame aux cheveux blancs passant dans la rue. Je puis cependant t'assurer, Margaret, qu'elle méritait notre respect.

Plus, peut-être, que toutes les femmes que j'ai croisées.

Il se fait tard et après la tombée de la nuit les yeux d'un vieil homme ont du mal à rester ouverts. Je t'envoie pour le moment la coupure de presse que j'ai mentionnée. Si tu ne souhaites pas en savoir plus, dis-le-moi et je n'en parlerai plus jamais. Mais si tu t'intéresses un tant soit peu à tes parents, je reprendrai la plume à la première occasion. Et tu apprendras

*l'histoire, la véritable histoire de ta tante et du Faucheur du West End.
Avec toute mon affection,*

O. W. H.

De nos jours

C'est ainsi que se termine un mariage, pensait Julia Hamill en enfonçant sa pelle dans le sol. Non par de doux adieux murmurés, non par la tendre pression de mains arthritiques, quarante ans plus tard, avec les enfants et les petits-enfants éplorés entourant un lit d'hôpital.

Elle souleva une pelletée de terre et la jeta sur le côté, faisant rouler des pierres sur un tas grandissant. Ce n'était que de l'argile et des cailloux, où ne poussaient que des ronces. Un sol stérile, comme son mariage, dans lequel rien de durable, rien qui mérite qu'on s'y accroche, n'avait germé.

Elle enfonça de nouveau sa bêche et entendit un claquement, sentant le choc remonter le long de sa colonne vertébrale, lorsque le fer heurta une pierre – une grosse. Elle changea la position de l'outil, mais elle eut beau attaquer la pierre sous d'autres angles, elle ne parvint pas à la déterrer. Démoralisée et inondée de sueur, Julia regarda le trou. Toute la matinée elle avait creusé comme une possédée et sous ses gants de cuir des ampoules avaient éclaté. Ses efforts avaient attiré une nuée de moustiques qui bourdonnaient dans l'air chaud autour de son visage et se glissaient dans sa chevelure.

Il n'y avait cependant pas d'autre moyen : si elle voulait faire un jardin de ce terrain envahi par les mauvaises herbes, elle devait continuer, et cette pierre l'en empêchait.

Soudain la tâche lui parut désespérée, l'objectif hors de portée de ses piètres efforts. Lâchant la pelle, elle se laissa tomber sur le tas de terre et de cailloux. Pourquoi s'était-elle crue capable de redonner vie à ce jardin, de restaurer cette maison ? Elle promena son regard sur le fouillis de mauvaises herbes, le porta sur la véranda affaissée, les planches à clin décolorées. *La Folie de Julia*, c'était le nom qu'elle devait donner à cette maison. Elle l'avait achetée alors qu'elle était incapable de réfléchir, que sa vie s'effondrait. Pourquoi ne pas ajouter une épave au naufrage ? Ce devait être un lot de consolation pour avoir survécu à son divorce. À trente-huit ans, elle aurait enfin une maison à elle, une maison avec un passé, une âme. Elle l'avait visitée avec la femme de l'agence immobilière, avait contemplé les poutres équarries à la main, repéré un papier mural ancien par une déchirure dans les nombreuses couches qui le recouvraient, et elle avait su que

cette maison n'était pas ordinaire. Et qu'elle l'appelait à l'aide.

« Emplacement idéal, avait souligné la femme de l'agence. Sur un demi-hectare de terrain, ce qu'on trouve rarement, maintenant, aussi près de Boston.

— Alors, pourquoi est-elle encore à vendre ?

— Vous voyez dans quel état elle est. Quand on nous l'a confiée, elle était pleine de caisses de livres et de vieux papiers empilées jusqu'au plafond. Les héritiers ont mis un mois pour tout débarrasser. Manifestement, il faut la rénover de fond en comble.

— Moi, ça me plaît plutôt, qu'elle ait un passé. »

Après une hésitation, la femme de l'agence avait repris :

« Il y a autre chose que je dois vous dire. Pour ne rien vous cacher.

— Quoi ?

— L'ancienne propriétaire avait plus de quatre-vingt-dix ans et... elle est morte ici. Cela dissuade les acheteurs impressionnables.

— Plus de quatre-vingt-dix ans ? Sa mort est naturelle, alors ?

— C'est ce qu'on présume. »

Julia avait froncé les sourcils.

« On n'en est pas sûr ?

— C'était l'été, et il s'est écoulé près de trois semaines avant qu'un membre de la famille ne découvre...»

La femme n'avait pas achevé sa phrase.

« Mais bon, le terrain à lui seul est exceptionnel, avait-elle assuré, d'un ton soudainement redevenu jovial. Vous pourriez tout raser, vous débarrasser de cette maison et reconstruire...»

Comme les gens se débarrassent des vieilles épouses comme moi, avait pensé Julia. Cette magnifique demeure délabrée et moi méritons mieux.

L'après-midi même, elle avait signé la promesse d'achat.

Affalée maintenant sur son tas de terre, chassant les moustiques de la main, elle songeait : Dans quoi me suis-je fourrée ? Si Richard voyait cette ruine, elle ne ferait que confirmer l'opinion qu'il a déjà de moi. Julia la naïve, de la pâte à modeler dans les mains des agents immobiliers. Orgueilleuse propriétaire d'un vieux tas de briques.

Elle passa une main au-dessus de ses yeux, étala de la sueur sur sa joue puis regarda de nouveau le trou. Comment pouvait-elle espérer prendre un nouveau départ dans la vie alors qu'elle n'avait même pas la force de faire bouger une misérable pierre ?

Elle prit un déplantoir et, penchée en avant, entreprit de dégager la terre. Une plus grande partie de la pierre apparut, telle la pointe d'un iceberg, dont elle ne parvenait pas à estimer la dimension de la masse cachée. Peut-être assez énorme pour couler le *Titanic*. Julia continua à creuser, sans se soucier des moustiques et du soleil sur sa tête nue. Cette pierre symbolisait soudain tous les obstacles, tous les défis

devant lesquels elle s'était dérobée.

Je ne te laisserai pas me vaincre.

Avec son déplantoir, elle attaqua la terre sous la pierre afin de ménager un espace où elle pourrait glisser sa bêche. Des mèches de cheveux tombèrent sur son visage et se collèrent à sa peau moite tandis qu'elle creusait de plus en plus profond. Avant que Richard voie cet endroit, elle en ferait un paradis. Il lui restait deux mois avant d'affronter une nouvelle classe. Deux mois pour déraciner les mauvaises herbes, fertiliser le sol, planter des rosiers. Richard avait affirmé que si elle plantait des rosiers dans leur jardin de Brookline ils mourraient. « Tu dois savoir ce que tu fais », avait-il ajouté sur un ton détaché, mais la remarque n'avait pas moins blessé Julia. Elle savait ce qu'elle signifiait.

Tu dois savoir ce que tu jais et tu ne le sais pas.

Elle s'allongea sur le ventre, creusa de plus belle. Le déplantoir heurta à nouveau quelque chose de solide. Bon Dieu, non, pas une autre pierre. Julia releva ses cheveux, examina ce que la pointe métallique de l'outil venait de frapper. Autour du point d'impact, des fissures rayonnaient. Elle débaya la terre et les cailloux, révélant un dôme à la surface anormalement lisse. Son cœur se mit à battre plus vite et elle eut soudain du mal à respirer, mais elle continua à creuser, des deux mains maintenant. Le dôme émergea, courbes reliées par une soudure dentelée. Elle accéléra le mouvement de ses mains, parvint à un creux rempli de terre. Elle ôta un de ses gants, enfonça un doigt dans la terre tassée qui tout à coup se fendilla et s'effondra.

Elle se redressa et, à genoux, regarda fixement ce qu'elle venait de mettre au jour. Un vent léger caressait l'herbe, répandait une odeur douceâtre de carottes sauvages. Julia leva les yeux vers la maison dont elle aurait voulu faire un paradis. Elle avait imaginé un jardin de roses et de pivoines éclatant de vie, une tonnelle où s'enrouleraient des clématites violettes.

Ce qu'elle avait sous les yeux, c'était une tombe.

— Tu aurais pu me demander mon avis avant d'acheter cette bicoque, geignait sa sœur Vicky, assise à la table de la cuisine.

Debout près de la fenêtre, Julia regardait les petits tas de terre qui avaient surgi dans son jardin de derrière comme autant de petits volcans. Trois jours durant, une équipe des services de médecine légale y avait quasiment campé. Elle s'était tellement habituée à ce que les techniciens entrent chez elle pour utiliser ses toilettes que leur présence lui avait manqué lorsqu'ils avaient terminé leurs fouilles et qu'elle s'était de nouveau retrouvée seule dans cette maison, avec ses poutres équarries à la main. Et ses fantômes.

Dehors, le médecin légiste, le Dr Isles, venait d'arriver et traversait

le chantier. Une femme déroutante, ni amicale ni froide, avec un teint blême et des cheveux d'un noir « gothique ». Si calme et maîtresse d'elle-même, pensa Julia en l'observant à travers la vitre.

— Ça ne te ressemble pas, d'agir sur un coup de tête, disait Vicky. Pourquoi tu t'es engagée le jour même où tu l'as visitée ? Tu avais peur que quelqu'un te la souffle sous le nez ?

Elle tendit le bras vers la porte de la cave gauchie.

— Elle ne ferme même pas. Et les fondations ? Tu les as examinées ? Elle doit bien avoir cent ans, cette maison...

— Cent trente, murmura Julia, les yeux toujours tournés vers le jardin et le Dr Isles, debout au bord de l'excavation.

— Ma chérie, dit Vicky d'un ton radouci, je sais que cette année a été dure pour toi. Je sais ce que tu as enduré. Je regrette seulement que tu ne m'aies pas téléphoné avant de prendre une décision aussi radicale.

— Ce n'est pas un si mauvais achat, argua Julia. Un demi-hectare de terrain, près de la ville...

— Et un cadavre dans le jardin. Ça lui donne assurément de la valeur.

Julia massa son cou noué par la tension. Sa sœur avait raison, elle avait toujours raison. Par la fenêtre, elle vit une autre personne arriver. Une femme plus âgée, avec des cheveux gris et courts, en jean et lourdes bottes de chantier : pas du tout le genre de tenue qu'on s'attend à voir sur une femme en âge d'être grand-mère. Encore un personnage bizarre dans son jardin. Qui étaient ces gens qui s'occupaient des morts ? Pourquoi avaient-ils choisi une profession où ils côtoyaient chaque jour ce que la plupart des autres n'osaient même pas envisager ?

— Tu en as parlé à Richard avant de l'acheter ?

Julia se figea.

— Non, je ne lui en ai pas parlé.

— Tu as eu de ses nouvelles, dernièrement ? demanda Vicky.

Le changement de sa voix – moins forte, presque hésitante – amena Julia à se tourner enfin vers sa sœur.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Vous avez été mariés. Tu ne l'appelles pas de temps en temps simplement pour savoir s'il transmet ton courrier ou des choses de ce genre ?

Julia se laissa tomber sur une chaise.

— Je ne l'appelle pas. Et il ne m'appelle pas.

— Je suis désolée, murmura Vicky après un silence. Désolée que tu souffres encore.

Julia eut un rire.

— Oui, moi aussi, je suis désolée.

— Cela fait six mois, maintenant, souligna Vicky. Je pensais que tu aurais tourné la page. Tu es intelligente, tu es jolie, tu devrais rebondir.

C'était bien d'elle de dire cela. Vicky la battante qui, cinq jours après une opération de l'appendicite, avait fait un retour au pas de charge dans une salle d'audience pour mener son équipe d'avocats à la victoire. Elle ne laisserait pas une broutille comme un divorce perturber sa semaine.

— Pour être franche, je n'ai pas fait tout ce chemin uniquement pour voir la nouvelle maison, avoua-t-elle. Tu es ma petite sœur et il y a quelque chose que tu dois savoir. Que tu as le *droit* de savoir. Je ne sais pas comment te...

Elle s'interrompt, se tourna vers la porte de la cuisine à laquelle on venait de frapper.

Julia alla ouvrir et découvrit le Dr Isles, fraîche et détendue malgré la chaleur.

— Je viens vous prévenir que mon équipe partira aujourd'hui, annonça le médecin légiste.

Julia jeta un coup d'œil au chantier, constata que des techniciens remballaient déjà leur matériel.

— Vous avez terminé ?

— Nous avons trouvé de quoi établir que l'affaire ne relève pas de la médecine légale. Je l'ai transmise au Dr Petrie, de Harvard.

Isles désigna la femme qui venait d'arriver, la grand-mère en jean. Vicky les rejoignit sur le pas de la porte.

— Qui est ce Dr Petrie ?

— Une spécialiste de l'anthropologie légale. Elle terminera les fouilles, uniquement dans un but de recherches. Si vous n'y voyez pas d'objection, madame Hamill.

— Les ossements sont donc anciens ?

— De toute évidence, le corps n'a pas été enfoui récemment. Venez voir.

Vicky et Julia descendirent le jardin en pente à la suite du médecin. Après trois jours de fouilles, le trou avait pris les dimensions d'une fosse béante. Les restes étaient à présent disposés sur une bâche.

Malgré sa probable soixantaine, le Dr Petrie se leva avec souplesse de l'endroit où elle était accroupie et s'avança, la main tendue.

— Vous êtes la propriétaire ? demanda-t-elle à Julia.

— Je viens d'acquérir la maison. J'ai emménagé la semaine dernière.

— Vous en avez de la chance, dit Petrie, qui semblait le penser sincèrement.

— En criblant la terre, nous avons retrouvé plusieurs objets, dit Isles. Des boutons, un ornement de boucle, manifestement anciens.

Elle tendit le bras vers une boîte à indices posée près des ossements.

— Et aujourd'hui, ça.

Elle prit un sac en plastique contenant des pierres multicolores.

— C'est une « bague d'affection », expliqua Petrie. Ces acrostiches en joaillerie faisaient fureur au début de l'ère victorienne. On se servait de noms de pierres précieuses pour former un mot. Par exemple, une émeraude, un saphir et une topaze donnaient les trois premières lettres du mot *estime*. On offrait ces bagues en signe d'affection.

— Ce sont de vraies pierres ?

— Oh non. Ce n'est probablement que du verre coloré. L'anneau n'est pas gravé, c'est un bijou fabriqué en série.

— Pourrait-on trouver la trace de cet enterrement dans les archives ?

— J'en doute. Il s'agit sans doute d'un enterrement illégal. Pas de pierre tombale, pas de fragments de cercueil. Le corps a simplement été enveloppé dans une peau d'animal et enfoui. Des funérailles sans cérémonie.

— Faute d'argent, peut-être.

— Mais pourquoi à cet endroit ? Il n'y a jamais eu de cimetière ici, du moins pas d'après les cartes historiques. Votre maison a environ cent trente ans, je crois ?

— Elle a été bâtie en 1880.

— Les « bagues d'affection » étaient passées de mode, dans les années 1840.

— Qu'est-ce qu'il y avait ici avant 1840 ? voulut savoir Julia.

— Je crois que l'endroit faisait partie d'un domaine appartenant à une grande famille de Boston. Essentiellement des prés. Des champs.

Julia promena les yeux sur la pente où des papillons voletaient au-dessus de fleurs de carottes sauvages et de vesces. Elle tenta de se représenter son jardin tel qu'il avait dû être autrefois. Un vaste espace découvert descendant vers un cours d'eau ombragé d'arbres et où des moutons pâturaient. Un endroit que seuls des animaux fréquentaient. Un endroit où une tombe serait vite oubliée.

Vicky regarda les ossements avec un léger dégoût.

— C'est... un seul corps ?

— Un squelette entier. Elle était enfouie assez profondément pour échapper aux charognards. Sur cette pente, le sol est bien drainé. De plus, si on en juge par les fragments de cuir retrouvés, on lui avait donné pour linceul une peau d'animal, et les tanins ont un effet protecteur.

— « Elle » ?

Petrie releva la tête, plissa ses yeux bleus dans le soleil.

— C'était une femme. D'après sa dentition et l'état de ses vertèbres, elle était plutôt jeune, à coup sûr moins de trente-cinq ans. Condition physique excellente et parfaite conservation.

Elle se tourna vers Julia.

— Mis à part la fêlure que vous avez faite avec votre pelle.

— J'ai pris le crâne pour une pierre, dit Julia en rougissant.

— Il n'y a aucun problème pour distinguer les fractures anciennes des fractures récentes, la rassura Petrie. Regardez.

Elle s'accroupit de nouveau, souleva le crâne.

— Voici votre fêlure, elle n'est pas du tout tachée. Mais vous voyez celle-ci, sur le pariétal ? Et cette autre, ici, sur le zygomatique, sous la joue ? Les arêtes ont bruni au contact de la terre. Cela indique qu'il s'agit de fractures antérieures à la mort, non de dégâts causés pendant les fouilles.

— Antérieures ? Vous voulez dire...

— Ces coups ont très probablement causé sa mort. Il s'agit d'un meurtre.

Cette nuit-là, Julia demeura éveillée, écoutant les craquements des parquets, le bruit des souris dans les murs. Si vieille que fût cette maison, la tombe était encore plus ancienne. Tandis que des hommes assemblaient ces poutres, posaient les lattes de pin des planchers, à quelques dizaines de pas le cadavre d'une inconnue pourrissait déjà dans la terre. Savaient-ils qu'elle était enfouie à cet endroit quand ils y construisaient la maison ? Y avait-il une pierre indiquant la tombe ?

Ou n'y avait-il personne pour savoir qu'elle était là ? Personne pour se souvenir d'elle ?

Julia rejeta le drap d'un coup de pied. Même avec la fenêtre ouverte, la chambre était étouffante. Il n'y avait pas un souffle de vent pour dissiper la chaleur. Une luciole clignotait dans l'obscurité au-dessus d'elle et tournait en rond dans la pièce en cherchant une issue.

Julia se redressa, alluma la lampe et le clignotement magique se transforma en un banal insecte brun rasant le plafond. Elle se demanda comment l'attraper sans le tuer et si le sort d'un coléoptère méritait autant d'efforts.

Le téléphone sonna. À vingt-trois heures trente, ce ne pouvait être que sa sœur.

— J'espère que je ne te réveille pas, dit Vicky. Je viens de rentrer d'un de ces interminables dîners...

— Il fait trop chaud pour dormir, de toute façon.

— Julia, je voulais te parler de quelque chose, tout à l'heure, mais je n'ai pas pu, avec tous ces gens.

— Plus de conseils sur la maison, d'accord ?

— Il ne s'agit pas de la maison. Il s'agit de Richard. À ta place, je préférerais savoir. Il vaut mieux que tu ne l'apprennes pas par les

commérages.

— Que je n'apprenne pas quoi ?

— Richard se remarie.

Julia serra le téléphone à en avoir les doigts gourds. Dans le long silence qui suivit, elle entendit son cœur battre dans son oreille.

— Alors, tu n'étais pas au courant...

— Non, murmura-t-elle.

— Quel salaud ! lâcha Vicky, avec assez d'amertume pour elles deux. La date est fixée depuis un mois, à ce qu'il paraît. Une nommée Tiffani, avec un *i*. On ne fait pas plus mièvre. Je n'ai aucun respect pour un homme qui épouse une Tiffani.

— Je ne comprends pas que ce soit aussi rapide.

— Chérie, ça saute aux yeux, non ? Il couchait avec elle quand vous étiez encore mariés. Est-ce qu'il s'est mis à rentrer tard ? Et tous ces voyages d'affaires... Je m'interrogeais mais je n'avais pas le courage de te prévenir.

— Je ne veux pas en parler maintenant.

— J'aurais dû deviner. Un homme ne demande pas le divorce comme ça d'un coup.

— Bonne nuit, Vicky.

— Hé, ça va ?

— Je ne veux pas en parler, répéta Julia avant de raccrocher.

Elle resta un long moment immobile. Au-dessus d'elle, la luciole continuait à voler en rond, cherchant désespérément à s'échapper de sa prison. Elle finirait par s'épuiser. Sans eau, sans nourriture, elle mourrait dans cette pièce.

Julia monta sur le matelas et, quand l'insecte la frôla, elle l'attrapa. Le tenant dans ses mains en coupe, elle alla à la cuisine, ouvrit la porte de derrière, s'avança, les pieds nus, sur la véranda et relâcha la luciole. L'insecte s'éloigna en voletant dans l'obscurité, sans plus émettre de lumière, la fuite pour seul objectif.

Savait-il que Julia lui avait sauvé la vie ? Un pitoyable exploit, l'un des rares dont elle était capable.

Elle s'attarda sur la véranda, aspirant de longues goulées d'air de la nuit, incapable de se résoudre à retourner dans la petite chambre étouffante.

Richard se remariait.

Sa respiration se bloqua dans sa gorge, s'échappa en un sanglot. Elle agrippa la balustrade, sentit des échardes lui piquer les doigts.

Et je suis la dernière à l'apprendre.

Scrutant la nuit, elle songea aux ossements qui étaient restés si longtemps enfouis à quelques dizaines de mètres de là. Une femme oubliée, au nom à jamais perdu. Elle songea à la terre froide pressant sa dépouille tandis qu'au-dessus tourbillonnaient les neiges des hivers,

que passaient les saisons et les décennies, aux vers festoyant dans la chair en décomposition.

Je suis comme toi, se dit-elle, une autre femme oubliée.

Et je ne sais même pas qui tu es.

Novembre 1830

La mort arrivait dans un doux tintement de clochette.

Rose Connolly en était venue à redouter ce bruit car elle l'avait entendu trop souvent alors qu'assise près du lit d'hôpital de sa sœur elle essuyait la sueur de son front, lui tenait la main et l'aidait à boire quelques gorgées d'eau. Chaque jour, cette maudite clochette agitée par l'acolyte annonçait l'arrivée du prêtre dans le pavillon pour administrer les sacrements et l'extrême-onction. Bien qu'âgée de dix-sept ans seulement, Rose avait vu de nombreuses vies s'achever tragiquement ces cinq derniers jours. Dimanche, Nora s'était éteinte, trois jours après son bébé. Lundi, cela avait été le tour de la jeune brune du bout de la salle, qui avait succombé si vite après avoir accouché que Rose n'avait pas eu l'occasion d'apprendre son nom, pas avec la famille qui pleurait, le nouveau-né qui hurlait comme un chat échaudé et le fabricant de cercueils débordé qui frappait de son marteau dans la cour. Mardi, après quatre jours de fièvre et de souffrances suivant la naissance d'un fils, Rebecca avait par bonheur été emportée, mais seulement après que Rose eut dû endurer la puanteur des suppurations tachant les draps et suintant entre les jambes de la fille. Tout le pavillon sentait la sueur, les fièvres et le pus. Tard dans la nuit, tandis que les gémissements des agonisantes résonnaient dans les couloirs, Rose se réveillait en sursaut d'un sommeil épuisé pour retrouver une réalité plus effrayante que ses cauchemars. Ce n'était qu'en sortant dans la cour de l'hôpital et en inspirant le brouillard froid qu'elle échappait à la pestilence du pavillon.

Mais chaque fois elle devait retourner à l'horreur. À sa sœur.

— Encore la clochette, murmura Aurnia en clignant de ses yeux caves. Pour quelle pauvre âme, cette fois ?

Du regard Rose parcourut la salle des femmes en couches jusqu'au rideau hâtivement tiré autour d'un des lits. Quelques instants plus tôt, elle avait vu l'infirmière Mary Robinson installer la petite table, poser les cierges et le crucifix. Bien qu'elle ne pût voir le prêtre, elle l'entendait murmurer derrière le rideau :

— Que Dieu, dans Sa bonté et Sa miséricorde, te pardonne les péchés que tu as commis...

— Pour qui ? insista Aurnia.

Dans son agitation, elle lutta pour se redresser et regarder la rangée de lits.

— Bernadette, je le crains, répondit Rose.

— Oh ! Oh non.

Rose pressa la main de sa sœur.

— Elle peut encore survivre. Aie un peu d'espoir.

— Et son bébé ?

— Le garçon est en bonne santé. Tu ne l'as pas entendu vagir dans son berceau, ce matin ?

Aurnia se laissa retomber sur son oreiller et le soupir qu'elle poussa portait l'odeur fétide de la mort, comme si son corps pourrissait déjà de l'intérieur.

— Alors, c'est une petite bénédiction.

Une bénédiction ? Que cet enfant grandisse orphelin ? Après que sa mère avait passé trois jours à gémir, le ventre gonflé par la fièvre puerpérale ? Rose avait vu beaucoup trop de ces « bénédictions » au cours de la semaine écoulée. Si c'était un exemple de Sa bienveillance, elle ne voulait rien avoir affaire avec Lui. Elle ne prononça cependant pas ce blasphème en présence de sa sœur. C'était la foi qui avait soutenu Aurnia, pendant ces derniers mois où elle avait subi les brutalités de son mari, où Rose l'avait entendue pleurer doucement de l'autre côté de la couverture tendue entre leurs lits. Quel bien cette foi avait-elle fait à la pauvre Aurnia ? Où était Dieu pendant ces journées où elle avait souffert en vain pour donner naissance à son premier enfant ?

Dieu, si tu entends les prières d'une femme méritante, pourquoi la laisses-tu souffrir ?

Rose n'attendait pas de réponse et n'en obtint pas. Elle n'entendit que les marmonnements futiles du prêtre derrière le rideau dissimulant le lit de Bernadette :

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que soit terrassée en toi la puissance du démon par l'imposition de mes mains et par l'invocation de la glorieuse et Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu...

— Rose ? fit Aurnia à voix basse.

— Oui, chérie ?

— Ce bijou...

Elle toucha le médaillon en forme de cœur accroché à son cou. Il avait l'éclat de l'or et elle le portait jour et nuit. Un cadeau d'Eben, supposait Rose. Du temps où il se souciait encore assez de sa femme pour lui offrir ce bijou coûteux. Pourquoi n'était-il pas à son chevet alors qu'elle avait tant besoin de lui ?

— Aide-moi à l'ôter, s'il te plaît.

— Ce n'est pas le moment de t'en séparer.

Mais Aurnia réussit à défaire elle-même le médaillon et le glissa dans la main de sa sœur.

— Je te le donne. Pour tout le réconfort que tu m'as apporté.

— Je le garderai en lieu sûr pour toi, c'est tout, répondit Rose en le mettant dans sa poche. Quand ce sera fini, quand tu tiendras ton bébé chéri dans tes bras, je l'accrocherai de nouveau à ton cou.

Aurnia sourit.

— Si seulement c'était possible...

— *C'est possible.*

Le bruit de la clochette s'éloigna, signe que le prêtre avait fini d'administrer les sacrements à la mourante, et l'infirmière Robinson se hâta d'enlever le rideau pour les nouveaux visiteurs qui venaient d'arriver.

Tout le monde se tut lorsque le Dr Chester Crouch entra dans le pavillon des femmes en couches. Il était accompagné de Mlle Agnes Poole, l'infirmière en chef de l'hôpital, et de quatre étudiants en médecine. Crouch commença ses visites par le premier lit, occupé par une femme admise le matin même alors que le travail avait commencé deux jours plus tôt. Les étudiants formèrent un demi-cercle pour regarder le docteur glisser un bras sous le drap et palper discrètement la patiente. Elle poussa un cri de douleur quand il enfonça profondément la main entre ses cuisses. Ses doigts réapparurent maculés de sang.

— Serviette, réclama-t-il.

Mlle Poole s'empressa de lui en tendre une et il s'essuya en disant aux étudiants :

— Aucune progression. La tête de l'enfant est dans la même position et le col ne s'est pas totalement dilaté. Dans ce cas particulier, comment son médecin doit-il procéder ? Monsieur Kingston ?

Kingston, beau jeune homme élégant, répondit sans hésiter :

— Je crois que de l'ergot de seigle dans du thé Souchong serait recommandé.

— Bien. Que peut-on faire d'autre ?

Crouch se tourna vers le plus petit des quatre, une sorte d'elfe à grandes oreilles.

— Monsieur Holmes ?

— On pourrait essayer un cathartique pour stimuler les contractions.

— Bien. Et vous, monsieur Lackaway ? demanda Crouch à un blond dont le visage devint aussitôt cramoisi.

— Je... je...

— C'est *votre* patiente. Comment allez-vous procéder ?

— Je crois qu'il faudrait que je réfléchisse...

— Que vous *réfléchissiez* ? Votre père et votre grand-père sont

médecins ! Votre oncle est doyen de l'Ecole de médecine. Vous avez été en contact avec la science médicale bien plus que vos camarades. Allons, monsieur Lackaway, vous n'avez rien à proposer ?

— Je suis désolé, monsieur, bredouilla le jeune homme en baissant la tête.

Avec un soupir, Crouch se tourna vers le quatrième étudiant, un grand brun.

— À votre tour, monsieur Marshall. Que peut-on faire d'autre dans ce genre de situation ? Une patiente en travail qui ne progresse pas ?

— Je la ferais s'asseoir ou se lever et, si elle en est capable, marcher dans la salle.

— Quoi d'autre ?

— C'est la seule autre chose qui me semble appropriée.

— Et saigner la patiente ?

Une pause puis, d'un ton ferme :

— Je ne suis pas convaincu de l'efficacité de ce traitement.

Le Dr Crouch eut un rire stupéfait.

— *Vous ?* Vous n'êtes pas convaincu ?

— Dans la ferme où j'ai grandi, j'ai essayé les saignées et les ventouses. J'ai perdu autant de veaux que si je n'avais rien fait.

— Dans la *ferme* ? Vous me parlez de saigner des *vaches* ?

— Et des cochons.

L'infirmière en chef ricana.

— Nous soignons des êtres humains, ici, pas des animaux, monsieur Marshall, dit Crouch. Mon expérience personnelle est que la saignée contribue efficacement à soulager la douleur. Elle détend suffisamment la patiente pour qu'elle puisse se dilater correctement. Si l'ergot de seigle et le cathartique ne font pas effet, je saignerai cette femme.

Il rendit la serviette souillée à Mlle Poole avant de passer au lit suivant, celui de Bernadette.

— Et ici ?

— La fièvre a diminué, mais nous avons des pertes malodorantes, répondit Agnes Poole. La patiente a eu une nuit très agitée.

Le médecin passa de nouveau une main sous le drap pour palper les organes. Bernadette émit une faible plainte.

— Oui, la peau est fraîche, approuva-t-il. Mais dans son cas...

Il s'interrompit, leva les yeux.

— Lui a-t-on donné de la morphine ?

— Plusieurs fois, monsieur. Comme vous l'aviez ordonné.

La main ressortit du lit, luisante d'une substance jaune poisseuse, et l'infirmière tendit à Crouch la même serviette.

— Continuez la morphine, dit-il à voix basse. Qu'elle ne souffre pas. Ce qui équivalait à une condamnation à mort.

Lit après lit, le médecin parcourut le pavillon. Lorsqu'il arriva à celui d'Aurnia, la serviette avec laquelle il s'essuyait les mains était imbibée de sang.

Rose se leva pour le saluer.

— Docteur.

Il plissa le front.

— Mademoiselle, euh...

— Connolly, répondit Rose en se demandant pourquoi il ne se souvenait pas de son nom.

C'était elle qui l'avait fait venir au garni où, pendant un jour et une nuit, Aurnia avait eu de vaines contractions. Rose avait été au chevet de sa sœur à chacune des visites de Crouch, mais il semblait chaque fois étonné de la voir. Il faut dire qu'il ne la *regardait* pas vraiment. Ce n'était qu'une femme sans importance.

Il reporta son attention sur Poole.

— Comment la patiente progresse-t-elle ?

— Le cathartique quotidien que vous avez prescrit a amélioré la qualité des contractions. Elle s'obstine cependant à ne pas se lever et refuse de faire ne serait-ce que quelques pas dans la salle, comme vous le lui avait prescrit.

Rose eut peine à tenir sa langue. Faire quelques pas ? Ils étaient fous ? Depuis cinq jours, Rose voyait sa sœur s'affaiblir. L'infirmière aurait dû se rendre compte qu'Aurnia était incapable de se lever, à plus forte raison de marcher. Mais Mlle Poole ne regardait même pas Aurnia, elle gardait les yeux rivés au docteur. Quand il explora le conduit vaginal, Aurnia poussa un tel cri de souffrance que Rose put à peine s'empêcher d'écarter le médecin du lit.

Il se redressa et se tourna vers l'infirmière.

— La poche amniotique est rompue, mais le col n'est pas totalement dilaté.

Il essuya sa main à la serviette souillée.

— Cela fait combien de jours ?

— C'est le cinquième, répondit Poole.

— Alors, une autre dose d'ergot de seigle est peut-être nécessaire.

Il prit le poignet d'Aurnia, lui tâta le pouls.

— Les pulsations sont rapides, elle a un peu de fièvre. Une saignée devrait faire tomber la température.

— Je vais préparer le... commença l'infirmière.

— Vous l'avez assez saignée comme ça, la coupa Rose.

Le silence se fit. Crouch, surpris, leva les yeux vers elle.

— Vous êtes quel membre de sa famille, déjà ?

— Sa sœur. J'étais là quand vous l'avez saignée la première fois. Et la deuxième. Et la troisième.

— Vous pouvez constater qu'elle s'en trouve mieux, argua Poole.

— Je constate que non.

— Parce que vous n'avez aucune formation, ma fille ! Vous ne savez pas quoi regarder.

— Vous voulez que je la soigne ou pas ? demanda Crouch d'un ton sec.

— Oui, mais sans la vider de son sang !

— Ou vous vous taisez ou vous quittez cette salle, mademoiselle Connolly, menaça Poole. Laissez le docteur faire le nécessaire.

— De toute façon, je n'ai pas le temps de la saigner aujourd'hui, déclara Crouch en regardant sa montre de gousset. J'ai un rendez-vous dans une heure et un cours à préparer. Je passerai voir la patiente demain matin. D'ici là, mademoiselle, euh...

— Connolly, dit Rose.

— Mlle Connolly aura peut-être compris la nécessité du traitement.

Il referma sa montre.

— Messieurs, je vous retrouve demain matin, au cours de neuf heures.

Il hocha la tête et commença à s'éloigner. Les quatre étudiants prirent son sillage, tels des canetons obéissants. Rose les rattrapa.

— Monsieur ? Monsieur Marshall, c'est bien ça ?

Le plus grand des quatre, le brun qui avait mis en cause l'opportunité de saigner une femme en travail, celui qui avait passé son enfance dans une ferme, se retourna. Un coup d'œil à son costume mal coupé apprit à Rose qu'il provenait effectivement d'un milieu plus humble que ses camarades. Elle était couturière depuis assez longtemps pour apprécier la qualité d'un tissu et celle de son costume était médiocre. Alors que les trois autres continuaient à suivre Crouch, Marshall s'arrêta et la regarda approcher. Il avait des yeux fatigués, remarqua-t-elle, des traits tirés pour un homme de son âge. Contrairement à Crouch, il la regardait en face, comme si elle était son égale.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que vous avez dit au docteur. Sur la saignée.

Il secoua la tête.

— J'ai parlé trop librement, j'en ai peur.

— C'est vrai ? Ce que vous avez dit ?

— Je n'ai fait que décrire ce que j'ai constaté.

— Est-ce que j'ai eu tort ? Est-ce que j'aurais dû le laisser saigner ma sœur ?

Marshall hésita, lança un regard embarrassé à Poole, qui les observait avec une expression clairement désapprobatrice.

— Je ne suis pas qualifié pour vous répondre. Je ne suis qu'un étudiant de première année. Le Dr Crouch est mon professeur, c'est un bon médecin.

— Il a saigné ma sœur trois fois et je n'ai vu aucune amélioration. Au contraire, je l'ai trouvée chaque jour...

Sa voix se brisa.

— Je ne veux que le bien d'Aurnia, murmura Rose, les larmes aux yeux.

— Vous demandez conseil à un *étudiant* ? intervint Poole. Vous croyez qu'il sait mieux que le Dr Crouch ? Autant consulter un valet de ferme ! lança-t-elle d'un ton dédaigneux avant de sortir du pavillon.

Marshall garda un moment le silence et, quand il se décida à parler, ses paroles, quoique pleines de douceur, confirmèrent les pires craintes de Rose.

— Moi, je ne la saignerais pas. Cela ne lui ferait aucun bien.

— Qu'est-ce que vous feriez ? Si elle était votre sœur ?

L'étudiant posa sur la jeune femme endormie un regard apitoyé.

— Je l'aiderais à s'asseoir dans son lit. Je lui mettrais des compresses froides pour sa fièvre, je lui donnerais de la morphine contre la douleur. Je veillerais surtout à ce qu'elle boive suffisamment. Et j'essaierais de la soulager, mademoiselle Connolly. Si j'avais une sœur qui souffre autant, c'est ce que j'essaierais de faire.

Il regarda Rose.

— La soulager, répéta-t-il tristement avant de s'éloigner.

Rose essuya ses larmes et retourna auprès d'Aurnia, passa devant une femme qui vomissait dans un bassin, devant une autre à la jambe rougie et enflée par un érysipèle. Des femmes en gésine, des femmes en souffrance. Dehors tombait la pluie froide de novembre, mais dans le pavillon aux fenêtres closes, où ronflait un poêle à bois, l'air était étouffant et chargé des puanteurs de la maladie.

Ai-je eu tort d'amener ma sœur ici ? se demandait Rose. Aurais-je plutôt dû la garder chez nous, où elle n'aurait pas eu à entendre toute la nuit ces terribles plaintes, ces pitoyables gémissements ?

La chambre de leur garni était froide, exigüe, et le Dr Crouch avait recommandé de transporter Aurnia à l'hôpital, où il pourrait plus facilement s'occuper d'elle.

« Pour des cas relevant de la charité comme votre sœur, les frais ne dépasseront pas ce que votre famille pourra payer », avait-il assuré.

Des repas chauds, un personnel compétent d'infirmières et de médecins, avait-il promis.

Mais pas ça, pensa Rose en parcourant des yeux la rangée de femmes en proie à la souffrance. Son regard s'arrêta sur Bernadette, à présent silencieuse. Rose s'approcha du lit, contempla la jeune femme qui, cinq jours plus tôt, riait en tenant son nouveau-né dans ses bras.

Bernadette avait cessé de respirer.

— Cette satanée pluie ne n'arrêtera jamais ? s'exclama Edward Kingston en regardant l'averse.

Wendell Holmes souffla un panache de fumée de cigare qui dériva hors de la véranda de l'hôpital et se fragmenta sous la pluie.

— Pourquoi cette impatience ? On croirait que tu as un rendez-vous pressant.

— J'en ai un. Avec un verre d'un bordeaux exceptionnel.

— Irons-nous au Hurricane ? s'enquit Charles Lackaway.

— Si ma voiture arrive un jour, répondit Edward.

Il inspecta la rue où résonnaient les sabots des chevaux tirant des calèches aux roues crottées.

Norris Marshall se tenait aussi sur la véranda de l'hôpital, mais le gouffre qui le séparait de ses condisciples sautait aux yeux de quiconque jetait un regard, même distrait, aux quatre étudiants. Boston était nouveau pour Norris, garçon de la campagne qui avait appris seul la physique à Belmont avec des manuels empruntés, qui avait troqué des œufs et du lait contre les leçons d'un professeur de latin. Il n'avait jamais mis les pieds au Hurricane, il ne savait même pas où se trouvait cette taverne. Les trois autres, tous diplômés de Harvard, se racontaient des ragots sur des gens qu'il ne connaissait pas et échangeaient des plaisanteries pour initiés qu'il ne comprenait pas. Ils ne faisaient ouvertement aucun effort pour l'exclure, ce n'était pas nécessaire. Il allait simplement de soi qu'il n'appartenait pas à leur milieu social.

Edward soupira, rejetant un autre nuage de fumée.

— Vous avez entendu ce que cette fille a dit au Dr Crouch ? Ce toupet ! Si l'une des bonnes irlandaises de notre maison se risquait à parler de cette façon, mère la mettrait à la porte avec une claque !

— Ta mère me terrifie, dit Charles d'un ton de crainte respectueuse.

— Mère dit que les Irlandais doivent rester à leur place. C'est le seul moyen de maintenir l'ordre, avec tous ces nouveaux venus qui débarquent en ville et causent des troubles.

« Ces nouveaux venus... » Norris en faisait partie.

— Les pires, ce sont les bonnes irlandaises. Tournez-leur le dos un instant, elles vous volent vos chemises dans votre armoire. Si vous remarquez qu'un vêtement a disparu, elles prétendent qu'il s'est perdu à la lessive ou que le chien l'a avalé. Cette fille a besoin d'apprendre où est sa place, conclut Edward, méprisant.

— Sa sœur est peut-être en train de mourir, fit observer Norris.

Les trois anciens de Harvard se retournèrent, étonnés de cette intervention de leur condisciple généralement taciturne.

— De mourir ? Voilà une déclaration bien dramatique, estima Edward.

— Cinq jours de travail, et elle a déjà l'air d'un cadavre. Crouch peut bien la saigner, elle a peu de chances de s'en tirer. Sa sœur le sait. C'est le chagrin qui la fait parler.

— Elle devrait quand même se rappeler que c'est par charité qu'il a fait admettre sa sœur.

— Et être reconnaissante de toutes les miettes qu'on lui jette ?

— Le Dr Crouch n'est pas obligé de soigner cette femme. Pourtant, sa sœur se conduit comme s'il l'était, dit Edward en écrasant son cigare sur la balustrade récemment repeinte. Elle pourrait montrer un peu de gratitude.

Norris sentit le sang lui monter au visage. Il s'apprêtait à répliquer sèchement pour défendre la fille quand Wendell détourna adroitement la conversation :

— On pourrait en tirer un poème, vous ne croyez pas ? La farouche Irlandaise...

— Non, je t'en prie, soupira Edward. Ne nous inflige pas de nouveau tes vers atroces.

— Qu'est-ce que vous diriez de « Ode à une sœur fidèle » ? suggéra Charles.

— Cela me plaît beaucoup ! dit Wendell. Voyons un peu...

Après une pause, il se lança :

— Voici la guerrière farouche, gracieuse et loyale...

— Qui vole au combat à tire-d'aile, poursuivit Charles.

— Sur le champ de bataille...

— De l'hôpital ! acheva Charles.

— La poésie triomphe de nouveau ! s'esclaffa Wendell.

— Mais c'est nous qui souffrons, marmonna Edward.

Norris les avait écoutés avec l'embarras d'un intrus. Comme ils riaient facilement ensemble ! Il leur fallait peu de chose, quelques vers improvisés, pour lui rappeler qu'ils partageaient une histoire dont il était exclu.

Wendell se redressa, scruta la pluie.

— C'est ta voiture, on dirait, Edward.

— Pas trop tôt, bougonna Edward en relevant son col pour se protéger du vent. Nous y allons, messieurs ?

Les trois jeunes gens descendirent les marches de la véranda. Edward et Charles pataugèrent sous la pluie et montèrent dans la calèche mais Wendell, après un regard par-dessus son épaule, revint sur la véranda.

— Tu nous accompagnes ?

Surpris par l'invitation, Norris ne répondit pas immédiatement. Wendell mesurait presque une tête de moins que lui mais l'intimidait. C'était moins à cause de ses costumes élégants et de l'acuité notoire de ses réparties que de sa parfaite assurance.

— Wendell ! cria Edward de la voiture. On y va !

— Nous allons au Hurricane, dit Holmes. C'est là qu'on finit, tous les soirs. Tu as peut-être d'autres projets.

— C'est très aimable à toi, répondit Norris avec un coup d'œil aux deux hommes installés dans la voiture. Mais je ne crois pas que M. Kingston s'attende à un quatrième.

— M. Kingston pourrait mettre un peu d'inattendu dans sa vie, répondit Wendell en riant. De toute façon, ce n'est pas lui qui t'invite, c'est moi. Viens boire quelques laits de poule avec nous.

Norris regarda les rideaux de plaie, songea au bon feu qui brûlait sans doute au Hurricane. Il mourait surtout d'envie de saisir l'occasion qui lui était offerte de se glisser dans le cercle de ses condisciples, ne serait-ce que pour un soir. Il sentait que Wendell l'observait. Ses yeux, généralement éclairés par un rire, la promesse d'un bon mot, avaient en cet instant une lueur pénétrante qui le troublait.

— Wendell ! On se gèle !

C'était maintenant Charles qui appelait de la voiture, d'un ton plaintif exagéré.

— Je suis désolé, dit Norris. J'ai un autre engagement pour ce soir.

Wendell eut un haussement de sourcil malicieux.

— Oh ? J'espère qu'elle est charmante.

— Ce n'est pas une femme. Simplement une obligation à laquelle je ne peux pas me soustraire.

— Je vois, répondit Wendell dont le sourire avait disparu et qui se tournait déjà pour s'éloigner.

— Ce n'est pas que je ne veux pas...

— Pas de problème. Une autre fois, peut-être.

Il n'y aura pas d'autre fois, pensa Norris en regardant Wendell courir rejoindre les deux autres. Le cocher fit claquer son fouet et la calèche partit, faisant jaillir des gerbes d'eau. Il imagina la conversation que les trois amis entameraient bientôt : ils n'arriveraient pas à croire qu'un paysan de Belmont ait eu le front de décliner l'invitation, ils se demanderaient quel autre engagement, si ce n'était pas un rendez-vous galant, pouvait passer avant leur compagnie.

La voiture d'Edward Kingston disparut au coin de la rue, emportant les trois hommes vers un bon feu, une joyeuse soirée de ragots et de verres d'alcool.

Pendant qu'ils seront bien au chaud au Hurricane, je mènerai des activités d'une tout autre nature, se dit Norris. Et que je fuirais si je le

pouvais.

Se raidissant pour affronter le froid, il s'élança sous l'averse et marcha d'un pas résolu vers sa mansarde pour aller mettre de vieux vêtements avant de ressortir sous la pluie.

L'endroit où il se rendait était une taverne de Broad Street proche des quais. On n'y trouvait pas d'étudiants bien mis sirotant des laits de poule. Si par hasard l'un de ces messieurs avait franchi la porte du Black Spar, il aurait compris au premier coup d'œil qu'il ferait bien de surveiller ses poches. Celles de Norris étaient vides ce soir-là – comme tous les autres soirs – et son manteau râpé, son pantalon maculé de boue n'avaient rien pour attirer les voleurs potentiels. Un grand nombre des clients présents connaissaient sa misère. Ils levèrent à peine la tête quand il entra. Un coup d'œil pour identifier le nouveau venu puis leur regard retombait au fond de leurs chopes.

Norris s'approcha du bar où Fanny Burke la joufflue remplissait des verres de bière. Elle leva vers lui des petits yeux mauvais.

— T'es en retard et il est d'une humeur noire.

— Fanny ! beugla un client. C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Elle apporta les verres à la table, les fit claquer en les posant. Empocha l'argent et retourna au bar.

— Il est derrière, avec la charrette, murmura-t-elle à Norris. Il t'attend.

Il n'avait pas eu le temps de dîner et il regarda avec envie le pain qu'elle conservait derrière le comptoir mais ne se donna pas la peine d'en mendier une tranche. Fanny Burke ne donnait rien gratuitement, pas même un sourire. L'estomac grondant, il poussa une porte, descendit un couloir sombre encombré de casiers et de vieilleries, ressortit.

La cour sentait la paille humide et le crottin, et l'interminable pluie avait transformé le sol en une mare de boue. Sous l'auvent de l'écurie, un cheval hennit et Norris vit qu'il était déjà attelé au haquet.

— La prochaine fois, je t'attendrai pas, mon garçon !

Jack, le mari de Fanny, sortit de l'ombre avec deux pelles qu'il jeta à l'arrière de la charrette.

— Si tu veux qu'on te paie, faut être à l'heure.

Avec un grognement, il grimpa à l'avant, prit les rênes.

— Alors, tu viens ?

À la lumière de la lanterne de l'écurie, Norris vit que Jack le fixait et se demanda une fois de plus avec embarras sur quel œil il devait se concentrer. Le droit et le gauche étaient braqués dans des directions différentes. Tout le monde l'appelait Jack le Bigleux, mais jamais en face. Personne n'aurait osé.

Norris rejoignit Jack, qui n'attendit même pas que le jeune homme soit installé sur le banc pour donner au cheval un coup de fouet impatient. Ils traversèrent la cour boueuse et sortirent par le portail de derrière.

La pluie criblait leurs chapeaux et ruisselait sur leurs manteaux, mais le Bigleux ne semblait pas s'en rendre compte. Assis comme une gargouille à côté de Norris, il faisait claquer les rênes chaque fois que l'allure du cheval ralentissait.

— On va loin ? demanda Norris.

— Hors de la ville.

— Où ?

Jack fit monter un crachat dans sa gorge, le projeta sur la chaussée.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

Rien, pensa Norris. Pour lui, c'était simplement une soirée qu'il devait endurer, si misérable pût-elle se révéler. Le dur travail de la ferme ne lui faisait pas peur, il appréciait même d'avoir les muscles endoloris par un labeur utile, mais cette sorte de travail avait de quoi donner des cauchemars à un homme. Un homme normal, en tout cas. Il coula un regard à son compagnon et se demanda ce qui pouvait bien donner des cauchemars à Jack Burke.

Le haquet rebondissait sur les pavés et les pelles claquaient à l'arrière, rappel constant de la tâche rebutante qui les attendait. Norris songea à ses trois condisciples qui savouraient sans doute un dernier verre dans la chaleur du Hurricane avant de regagner leurs logis respectifs pour potasser *L'Anatomie* de Wistar. Lui aussi aurait préféré étudier, mais il avait passé un marché avec la faculté, un marché qu'il avait accepté avec reconnaissance. Dans un but supérieur, pensa-t-il alors qu'ils quittaient Boston, que les pelles claquaient à l'arrière et que les roues du haquet grinçaient comme en cadence pour accompagner les mots qu'il répétait dans sa tête : Dans un but supérieur, un but supérieur...

— Je suis passé par ici y a deux jours, dit Jack avant de cracher de nouveau. Je me suis arrêté à cette taverne.

Il tendit le bras et à travers le voile de la pluie Norris aperçut la lueur d'un feu à travers une fenêtre.

— J'ai eu une bonne petite conversation avec le patron.

Norris attendit la suite en silence. Il y avait une raison pour que Jack aborde ce sujet. Il ne parlait jamais pour rien.

— Il m'a dit qu'y a toute une famille dans le coin, deux jeunes demoiselles et un frère, qui ont la phtisie. Ils sont tous mal partis.

Il eut ce qui pouvait passer pour un rire et poursuivit :

— Faudra que je repasse demain pour voir s'ils sont mûrs. Avec un peu de chance, on en aura trois d'un coup.

Il se tourna vers Norris.

— J'aurai besoin de toi.

L'étudiant hocha la tête avec raideur, son dégoût pour cet homme devenant soudain si fort qu'il parvenait mal à le cacher.

— Tu te crois au-dessus de ça, hein ? lui lança le Bigleux.

Norris ne répondit pas.

— T'es au-dessus de gens comme moi ?

— Je le fais pour un bien supérieur.

Jack ricana.

— Des grands mots, pour un paysan. Tu crois que tu vas te faire une belle vie, hein ? Que tu vivras dans une belle maison ?

— Ce n'est pas ce que je cherche.

— Alors, t'es d'autant plus bête. À quoi ça sert si ça rapporte pas ?

— Oui, monsieur Burke, soupira Norris. Vous avez raison. L'argent est la seule chose qui mérite qu'on s'échine.

— Tu crois que ça fera de toi un de ces messieurs ? Tu crois qu'ils t'inviteront à manger des huîtres, à courtiser leurs filles ?

— Nous vivons une nouvelle ère. Aujourd'hui, tout homme peut s'élever au-dessus de sa condition.

— Tu t'imagines que c'est qu'ils pensent, eux ? Tes messieurs de Harvard ? Tu crois qu'ils t'attendent les bras ouverts ?

Norris se demanda en silence si le tavernier n'avait pas raison. Il repensa à Holmes, Kingston et Lackaway assis au Hurricane, pressant les manches de leurs costumes bien coupés contre celles d'autres individus de leur milieu. À l'opposé du Black Spar sordide, où Fanny Burke régnait sur son infect royaume de désespérés.

Moi aussi j'aurais pu être au Hurricane ce soir, pensa-t-il. Wendell l'avait invité mais était-ce par politesse ou par pitié ?

Jack fit de nouveau claquer les rênes et le haquet accéléra.

— Il reste un bout de chemin à faire, marmonna-t-il. J'espère que le *monsieur* assis à côté de moi apprécie la promenade, ajouta-t-il avec un rire dédaigneux.

Le temps que Jack arrête l'attelage, les vêtements de Norris étaient trempés. Frissonnant de froid, il parvint difficilement à faire obéir ses muscles pour descendre de la charrette. Ses pieds s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux chevilles. Jack lui tendit les deux pelles, sauta à son tour.

— Allez, vite.

Il prit une bâche dans le haquet puis ouvrit la marche sur l'herbe gorgée d'eau. Il n'alluma pas encore la lanterne, de crainte d'être repéré, mais il semblait s'orienter d'instinct et se faufila entre les tombes jusqu'à un monticule de terre. Il n'y avait ni pierre ni croix, rien que la terre nue que la pluie transformait en boue.

— L'enterrement date d'hier seulement, précisa Jack en récupérant une des pelles.

— Comment vous l'avez su ?

— Je pose des questions, j'écoute, répondit le tavernier en examinant le tertre. La tête devrait être de ce côté.

Il préleva une pelletée de terre.

— Suis passé par ici y a une quinzaine, continua-t-il en la jetant sur le côté. J'ai entendu dire que quelqu'un était près de rendre l'âme.

Norris se mit lui aussi au travail. La terre n'était pas encore tassée mais la pluie l'avait rendue lourde et collante. Au bout de quelques minutes, Norris ne sentit plus le froid.

— Quand quelqu'un meurt, les gens en parlent, reprit Jack, haletant. Garde ton oreille sur le sol, tu sauras qui est sur le point d'y passer. Les gens commandent des cercueils, achètent des fleurs...

Il jeta une autre pelletée et s'arrêta, la respiration sifflante.

— Le truc, c'est de pas montrer que ça t'intéresse. Sinon, ils deviennent curieux et tu t'attires des ennuis.

Il se remit à creuser mais sur un rythme plus lent. Norris assurait le gros du travail. La pluie continuait à tomber, remplissait d'eau le fond du trou et l'étudiant avait le pantalon couvert de boue jusqu'aux genoux. Bientôt Jack renonça et sortit de la fosse, s'accroupit au bord, respirant si bruyamment que Norris leva les yeux pour s'assurer qu'il n'allait pas avoir une attaque. C'était l'unique raison pour laquelle le vieux grippe-sou se résignait à partager un seul penny de ses gains, la seule raison pour laquelle il se faisait aider : il ne pouvait plus creuser seul. Il savait où le « butin » était enfoui, mais il avait besoin des muscles d'un jeune homme, pour le déterrer.

Lorsque la pelle de Norris heurta du bois, le Bigleux maugréa :

— Pas trop tôt.

Sous le couvert de la bâche, il alluma la lanterne, saisit sa pelle et se laissa de nouveau glisser dans le trou. Les deux hommes entreprirent de dégager le cercueil, si près l'un de l'autre que l'haleine de Jack, qui empestait le tabac et les dents cariées, donna la nausée à Norris. Même le cadavre ne devait pas puer autant, pensa-t-il. Peu à peu, ils pelletèrent la boue et mirent au jour le haut bout de la bière.

Jack glissa deux crochets en fer sous le couvercle et tendit l'une des cordes à Norris. Les deux hommes sortirent de la fosse et tirèrent ensemble en grognant. Les clous grincèrent, le bois craqua. Le couvercle se fendit tout à coup et Norris bascula en arrière.

— C'est bon ! s'écria Jack. Ça suffit !

Il abaissa la lanterne dans le trou et ils regardèrent l'occupant du cercueil. Par la fente du couvercle, ils purent constater que c'était une femme, à la peau blême comme du suif. Des boucles dorées encadraient un visage en forme de cœur et sur son corsage reposait un bouquet de fleurs séchées dont les pétales se détachaient sous la pluie. Une beauté, pensa Norris. Un ange trop tôt rappelé au ciel.

— Fraîche comme une rose, dit Jack en gloussant.

Il passa les bras sous les aisselles de la fille, la souleva. Elle était si légère qu'il n'eut pas besoin de se faire aider pour l'extraire du cercueil. Mais il était de nouveau hors d'haleine quand il l'eut sortie de la fosse et allongée sur la bâche.

— On la déloque.

Norris, soudain repris de haut-le-cœur, ne bougea pas.

— Quoi ? Tu veux pas toucher à une jolie fille ?

— Elle mérite mieux.

— T'as pas eu de problème avec le dernier qu'on a déterré.

— C'était un vieil homme.

— Quelle différence ?

— Vous savez bien que c'est différent !

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle rapportera autant. Et qu'elle sera plus agréable à déshabiller.

Avec un autre gloussement, il tira de sa poche un couteau. Comme il n'avait ni le temps ni la patience de défaire les boutons et les agrafes, il glissa simplement la lame sous l'encolure de la robe et coupa le tissu, révélant la fine chemise qui se trouvait dessous. Il effectuait cette tâche avec délectation, déchirant méthodiquement la jupe, ôtant les petits chaussons de satin. Norris ne pouvait qu'assister avec consternation à ce viol de la pudeur d'une jeune femme. Un viol commis en plus par une brute du calibre de Jack Burke. Mais ce déshabillage était nécessaire, il le savait, car la loi était impitoyable. Se faire prendre avec un cadavre volé était déjà grave ; être pris en possession de biens du mort, ne fût-ce qu'un morceau de ses vêtements, exposait à des peines beaucoup plus sévères. Ils ne devaient emporter que le corps. Jack acheva donc de déshabiller la morte, lui ôta ses bagues, les rubans de satin de sa chevelure, jeta le tout dans le cercueil et regarda Norris.

— Alors, tu la portes à la charrette, oui ou non ? grogna-t-il.

L'étudiant baissa les yeux vers le cadavre nu à la peau blanche comme de l'albâtre. La jeune femme était d'une maigreur effroyable, le corps consumé par quelque longue et implacable maladie.

— Qui va là ? fit une voix lointaine. C'est interdit d'entrer ici !

Norris se jeta à terre et Jack éteignit la lanterne.

— Cache la fille, murmura-t-il.

Norris fit retomber le corps dans la fosse puis les deux hommes y redescendirent. Pressé contre le cadavre, Norris sentait son cœur battre contre la peau froide de la morte. Il n'osait pas bouger. Il guetta le bruit des pas du gardien mais n'entendit que le crépitement de la pluie et les pulsations sourdes de son cœur. La jeune femme était étendue sous lui telle une maîtresse docile.

Un autre homme a-t-il avant moi touché cette peau, senti la courbe

de ce sein nu ? Ou suis-je le premier ?

Finalement, Jack passa la tête hors du trou pour voir si le gardien s'était éloigné.

— Je le vois pas, chuchota-t-il.

— Il nous épie peut-être.

— Faudrait être fou pour rester dehors d'un temps pareil.

— Ce qui en dit long sur nous.

— Ce soir, la pluie est notre alliée, déclara Jack.

Il sortit de la fosse, étira ses articulations raidies.

— Allez, faut la sortir de là en vitesse.

Ils ne rallumèrent pas la lanterne et s'affairèrent dans le noir. Jack prit les pieds de la fille, Norris la saisit par les aisselles, les cheveux mouillés de la morte s'enroulant autour de ses bras quand il la souleva. L'odeur suave qu'exhalaient naguère ces boucles blondes était à présent masquée par de faibles relents de décomposition. Le corps avait déjà entamé l'inévitable processus de putréfaction qui effacerait sa beauté quand la peau se désagrégerait, quand les yeux s'enfonceraient. Pour le moment, la jeune morte avait encore l'air d'un ange et il la reposa avec douceur sur la bâche.

L'averse s'était transformée en crachin tandis qu'ils rebouchaient le trou, jetant des pelletées de boue sur le cercueil maintenant vide. Une fosse laissée béante aurait signifié que des déterreurs de cadavres étaient passés et avaient emporté le corps d'un être cher. Ils prirent le temps de remettre la terre en place puis la tassèrent avec leurs pelles et effacèrent leurs traces du mieux qu'ils purent à la faible clarté des étoiles.

Ils enveloppèrent la morte dans la bâche et Norris la porta dans ses bras comme fait un marié avec sa jeune épouse pour franchir le seuil de la maison. Elle était si légère, si pitoyablement légère, qu'il ne lui fallut aucun effort pour traverser la pelouse humide, passer devant les tombes de ceux qui étaient morts avant elle. Il la déposa avec précaution sur la charrette, dans laquelle Jack jeta les pelles.

Elle ne fut pas mieux lotie que les outils qui claquaient près d'elle lorsqu'ils retournèrent en ville sous le crachin glacé. N'ayant aucune raison de parler à Jack, Norris garda le silence, attendant avec impatience que la nuit s'achève pour qu'il puisse se séparer de cet individu répugnant.

Dans les faubourgs de Boston, ils partagèrent la route avec d'autres charrettes et voitures dont les cochers les saluaient d'un geste et leur lançaient parfois une remarque sur leur misérable sort commun. « Pas une nuit à être dehors, hein ?... On en a de la veine ! Demain, il tombera de la neige fondue... » Jack répondait d'un ton jovial sans trahir la moindre nervosité.

Lorsqu'ils s'engagèrent dans la ruelle passant derrière le cabinet du

médecin, le tavernier sifflotait, songeant déjà sans doute à l'argent qui serait bientôt dans sa poche. Ils s'arrêtèrent, Jack descendit du haquet et frappa à la porte de derrière. Un instant plus tard, elle s'entrouvrit et Norris vit par la fente la lueur d'une lampe.

— On en a un, annonça Jack.

La porte s'ouvrit totalement, révélant l'homme corpulent et barbu qui tenait la lampe. À cette heure tardive, il était en chemise de nuit.

— Portez-le à l'intérieur, dit-il. Discrètement.

Jack cracha par terre, se tourna vers Norris.

— Allez, remue-toi.

L'étudiant souleva le corps enveloppé dans la bâche, lui fit franchir la porte. L'homme à la lampe lui adressa un signe de tête.

— En haut, docteur Sewall ? demanda Norris.

— Vous connaissez le chemin, monsieur Marshall.

Oui, il connaissait le chemin car ce n'était pas la première fois qu'il empruntait cette allée sombre ni qu'il portait un cadavre dans cet escalier étroit. À sa précédente visite, il avait sué sang et eau pour monter un corps obèse dont les jambes grasses cognaient contre les marches. Cette nuit, son fardeau était bien plus léger, à peine plus lourd qu'un enfant. Parvenu au premier étage, il fit halte dans l'obscurité. Le Dr Sewall passa devant lui pour éclairer le couloir, la flamme de la lampe faisant danser des ombres sur les murs. Norris entra à la suite du médecin dans la dernière pièce, où une table attendait la précieuse marchandise. Norris posa doucement le corps, Jack prit position à un bout de la table, le sifflement de sa respiration accentué par le silence du lieu.

Sewall s'approcha, souleva la bâche. Dans la lumière vacillante de la lampe, le visage de la jeune femme semblait rayonner de vie. Des mèches de sa chevelure coulaient des gouttes qui glissaient sur ses joues comme des larmes.

— Oui, elle est en bon état, murmura le Dr Sewall.

Il tira sur la bâche, révélant la poitrine nue, et Norris dut résister à l'envie d'arrêter son geste pour sauvegarder ce qu'il restait d'intimité à la morte. Avec dégoût, il vit Jack se pencher en avant, une lueur lascive dans l'œil.

— Elle fera l'affaire, monsieur Burke, dit Sewall.

— Celle-là, elle sera plutôt agréable à regarder, hein ?

— Ce n'est pas ce qui nous motive, répliqua Sewall. Cette femme servira un objectif supérieur. Le progrès de la science.

— Ouais, bien sûr. Il est où, mon argent ? J'aimerais bien être payé pour tous les *progrès de la science* que je vous amène.

Sewall tendit au tavernier une petite bourse en tissu.

— Votre salaire. Vous en recevrez autant quand vous m'apporterez un autre corps.

— Y a que quinze dollars, là-dedans, protesta Jack. On était d'accord pour vingt.

— Vous avez eu besoin des services de M. Marshall, cette nuit. Cinq dollars seront consacrés à ses études. Ce qui fait vingt.

— Je le sais, que ça fait vingt, maugréa Jack en fourrant l'argent dans sa poche. Et pour ce que je vous livre, c'est pas assez.

— Je suis sûr de pouvoir trouver un autre déterreur de cadavres qui se satisfera de ce que j'offre.

— Mais il vous apportera pas de la marchandise aussi fraîche. Tout ce que vous aurez, c'est de la viande pourrie grouillante de vers.

— Vingt dollars par spécimen, c'est ce que je paie. Que vous ayez besoin ou non d'un assistant, cela vous regarde. Mais je doute que M. Marshall vous aiderait sans une compensation adéquate.

Jack jeta à Norris un regard chargé de ressentiment.

— Il me sert de muscles, c'est tout. C'est moi qui sais où les trouver.

— Alors, continuez à en trouver pour moi, répondit Sewall.

— Oh, j'en ai déjà un.

Jack se dirigea vers la porte, s'arrêta sur le seuil et se tourna vers Norris.

— Le Black Spar, jeudi soir. Sept heures, lança-t-il sèchement avant de sortir.

Ses pas résonnèrent lourdement dans l'escalier puis la porte d'entrée claqua.

— Vous ne pourriez pas faire appel à quelqu'un d'autre ? demanda Norris. Cet homme est une ordure de la pire espèce.

— Ce sont les gens avec qui nous sommes contraints de travailler. Tous les déterreurs de cadavres se ressemblent. Si nos lois étaient plus éclairées, il n'y aurait pas de travail du tout pour cette vermine. En attendant, nous sommes réduits à supporter les pareils de M. Burke.

Sewall revint à la table et contempla la morte.

— Au moins, il nous procure des cadavres utilisables.

— J'accepterais volontiers n'importe quel autre emploi, docteur Sewall.

— Vous voulez être médecin, n'est-ce pas ?

— Oui, mais travailler avec cet homme ! Vous ne pourriez pas me confier une autre tâche ?

— La faculté n'a pas de besoin plus pressant que se procurer ces spécimens.

Norris baissa les yeux vers la jeune femme et dit à voix basse :

— Je ne pense pas qu'elle se soit jamais considérée comme un spécimen.

— Nous sommes tous des spécimens, monsieur Marshall. Enlevez l'âme, tous les corps se valent. Un cœur, des poumons, des reins. Sous la peau, même une jeune demoiselle aussi charmante n'est pas

différente. C'est toujours une tragédie, bien sûr, de mourir aussi jeune.

D'un geste vif, Sewall ramena la bâche sur le cadavre dont elle épousa la forme mince.

— Mais dans la mort cette jeune femme servira un objectif supérieur.

Les gémissements réveillèrent Rose. À un moment de la nuit, elle s'était endormie sur sa chaise près du lit d'Aurnia. En levant la tête, elle sentit une douleur dans son cou et s'aperçut que sa sœur avait les yeux ouverts, le visage tordu par la souffrance.

— Aurnia...

— Je n'en peux plus. Si seulement je pouvais mourir maintenant...

— Chérie, ne dis pas une chose pareille.

— La morphine ne me soulage plus.

Rose découvrit tout à coup une tache de sang sur le drap. Prise de panique, elle se leva.

— Je vais chercher l'infirmière.

— Et le prêtre, Rose. S'il te plaît.

Elle sortit précipitamment de la salle. Dans le couloir, la flamme des lampes à pétrole vacilla à son passage. Le temps qu'elle revienne avec les infirmières Robinson et Poole, la tache rouge vif s'était considérablement élargie.

— Il faut l'emmener en chirurgie immédiatement ! dit Mlle Poole à sa collègue.

Comme elles n'avaient pas le temps de faire venir le Dr Crouch, elles frappèrent à la porte de la chambre du médecin de garde, le Dr Berry. Les cheveux blonds en bataille, les yeux injectés de sang, le jeune docteur entra à demi réveillé dans la salle d'opération où on avait amené le lit d'Aurnia en toute hâte. Il pâlit aussitôt devant l'hémorragie.

— Nous devons faire vite, dit-il en ouvrant sa trousse. Il faut vider l'utérus. Peut-être en sacrifiant l'enfant...

Aurnia poussa un cri d'angoisse.

— Non ! Mon bébé doit vivre.

— Tenez-la, demanda-t-il aux infirmières. Ce sera douloureux.

— Rose, ne les laisse pas tuer mon bébé, supplia Aurnia.

— Mademoiselle Connolly, sortez ! ordonna Agnes Poole.

— Non, nous aurons besoin d'elle, dit Berry.

— Nous sommes deux pour la tenir, argua l'infirmière.

— Vous ne suffirez peut-être pas quand j'aurai commencé.

Aurnia se tordit quand elle eut une nouvelle contraction.

— Oh, mon Dieu, j'ai trop mal...

— Attachez-lui les mains, mademoiselle Poole, dit Berry. Et vous, jeune fille, vous êtes sa sœur ?

— Oui, monsieur.

— Essayez de la calmer. Aidez les autres à la tenir, au besoin.

Tremblante, Rose s'approcha du lit d'où montait la forte odeur métallique du sang. Un regard au visage livide du médecin lui fit comprendre la gravité de l'état d'Aurnia. Il semblait si jeune, trop pour faire face à une telle situation. Sur la table basse où il avait disposé ses instruments chirurgicaux, il prit ce qui ressemblait davantage à un instrument de torture.

— Ne faites pas de mal à mon bébé, gémit Aurnia. Je vous en conjure...

— Je tenterai de préserver la vie de votre enfant, promit le médecin. Mais il faut que *vous* restiez parfaitement immobile, madame. Vous comprenez ?

Elle parvint à acquiescer faiblement. Les deux infirmières lui attachèrent les mains, se postèrent de part et d'autre du lit et empoignèrent chacune une jambe.

— Prenez-la par les épaules ! enjoignit Poole à Rose. Maintenez-la contre le matelas.

Rose alla à la tête du lit, posa les mains sur les épaules de sa sœur. Le visage d'Aurnia était blanc comme de la craie, ses longs cheveux roux étaient répandus sur l'oreiller, ses yeux verts égarés par la peur. La peau luisait de sueur. Soudain, ses traits se crispèrent et elle tenta de se soulever.

— Tenez-la ! dit le Dr Berry.

Il prit le monstrueux forceps, se pencha entre les cuisses de la patiente et Rose fut reconnaissante de ne pas avoir à regarder ce qu'il allait faire. Aurnia hurlait comme si c'était son âme même qu'on arrachait de son corps. Une gerbe rouge éclaboussa soudain la figure du jeune médecin qui recula, la chemise tachée de sang.

La tête d'Aurnia retomba sur l'oreiller, ses cris se réduisirent à un gémissement. Dans le silence, un autre bruit s'éleva, un étrange miaulement qui crût en volume et se transforma en vagissement.

Une pensée traversa l'esprit en déroute de Rose : L'enfant. L'enfant est vivant !

Le docteur se redressa, tenant dans ses mains le bébé à la peau bleuâtre zébrée de sang. Il le remit à l'infirmière Robinson, qui enveloppa rapidement le nouveau-né dans un linge.

Rose fixait la chemise de Berry. Tant de sang. Partout où elle regardait, le matelas, les draps : du sang. Elle baissa les yeux vers le visage de sa sœur, vit ses lèvres remuer, mais les pleurs du bébé l'empêchèrent d'entendre Aurnia.

Robinson apporta l'enfant à sa mère.

— C'est une petite fille, madame Tate. Regardez comme elle est belle !

Aurnia s'efforça de concentrer son regard sur son bébé.

— Margaret, murmura-t-elle.

Rose sentit des larmes lui piquer les yeux. C'était le nom de leur mère. Si seulement elle vivait encore, pour voir son premier petit-enfant !

— Va lui dire, ajouta Aurnia. Il ne sait pas.

— Je vais envoyer quelqu'un le chercher, répondit Rose. Je le *ferai* venir.

— Il faudra lui dire où je suis.

— Eben le sait.

Mais il ne prend pas la peine de venir te voir.

— Elle saigne trop, dit le Dr Berry.

Il enfonça sa main entre les cuisses d'Aurnia, si épuisée que la douleur la fit à peine tressaillir.

— Je ne sens pas de placenta resté à l'intérieur.

Il écarta ses instruments souillés, fit tomber le forceps sur le sol. Plaquant les mains sur l'abdomen d'Aurnia, il pressa vigoureusement. Le sang continuait à imprégner les draps. Le docteur releva des yeux où une lueur d'affolement était apparue.

— De l'eau froide, réclama-t-il. Aussi froide que possible ! Il nous faut des compresses. Et de l'ergot de seigle...

Robinson mit l'enfant emmailloté dans le berceau sortit.

— Il ne sait pas, geignit Aurnia.

— Elle doit absolument rester sans bouger ! ordonna Berry. Elle aggrave l'hémorragie !

— Avant que je meure, quelqu'un doit lui annoncer qu'il a un enfant...

La porte s'ouvrit, Robinson revint avec une bassine d'eau. Le médecin y trempa une serviette, la tordit et posa la compresse froide sur le ventre de la patiente.

— Donnez-lui de l'ergot !

Dans le berceau, le nouveau-né vagissait de plus belle et Poole s'exclama soudain :

— Pour l'amour du ciel, emmenez cet enfant ! Robinson se baissa vers le bébé mais Poole précisa sèchement : — Pas vous. J'ai besoin de vous ici. Donnez-le-lui.

Elle se tourna vers Rose.

— Prenez votre nièce et calmez-la. Laissez-nous nous occuper de votre sœur.

Rose souleva l'enfant et se dirigea à contrecœur vers la porte, s'arrêta sur le seuil et regarda sa sœur. Les lèvres d'Aurnia étaient encore plus pâles, les derniers vestiges de couleur quittant lentement son visage tandis qu'elle murmurait des mots inaudibles.

Seigneur, soyez miséricordieux. Si vous entendez ma prière, faites

que ma sœur bien-aimée vive.

Rose sortit de la salle et, dans le couloir obscur, berça la petite fille en larmes, sans toutefois parvenir à la calmer. Elle glissa un doigt dans la petite bouche de Margaret, les gencives sans dents se refermèrent dessus et l'enfant se mit à téter. Enfin le silence. Un vent froid s'était insinué dans le passage sombre et deux des lampes s'étaient éteintes. Seule une flamme brûlait encore. Rose se retourna vers la porte close qui la séparait du seul être qui lui était cher.

Non, il y en a un autre à aimer, maintenant, pensa-t-elle en baissant les yeux vers Margaret. *Toi.*

À la lueur tremblotante de la lampe, Rose examina les cheveux clairs et duveteux du bébé. Ses paupières étaient encore gonflées par le travail de la naissance. Elle regarda les cinq petits doigts et s'émerveilla de la perfection rondelette de la main, que gâtait uniquement une marque rose sur le poignet. C'est donc cela, une vie toute neuve, se dit-elle en contemplant l'enfant assoupie. Si rose, si chaude. Elle plaça une paume sur la minuscule poitrine et, à travers le linge, sentit battre le cœur, aussi rapide que celui d'un oiseau. Quelle merveilleuse petite fille. *Ma petite Meggie.*

La porte s'ouvrit brusquement, répandant de la lumière dans le couloir. Agnes Poole sortit de la salle, referma la porte derrière elle, se figea en découvrant Rose, comme si elle était surprise de la voir encore là. Craignant le pire, Rose demanda :

— Ma sœur ?

— Elle vit encore.

— Et son état ? Est-ce qu'elle...

— L'hémorragie a cessé, c'est tout ce que je peux vous dire, répondit l'infirmière d'un ton cassant. Emmenez le bébé dans la grande salle, il y fait plus chaud. Il y a trop de courants d'air, ici, pour un nouveau-né.

L'infirmière se retourna et descendit le couloir à pas pressés.

Rose reporta son attention sur Meggie en songeant : Oui, il fait trop froid ici pour toi, pauvre petite. Elle porta l'enfant dans la salle des femmes en couches, se rassit sur la vieille chaise, près de la place d'Aurnia à présent vide. Le bébé dormait dans ses bras, la nuit s'avavançait. Le vent secouait les carreaux, la neige fondue criblait les fenêtres, mais nul ne vint donner à Rose des nouvelles de sa sœur.

Dehors, des roues grondèrent sur les pavés. Rose alla à la fenêtre. Dans la cour un phaéton s'arrêta, l'auvent cachant le visage du cocher. Son cheval poussa un hennissement soudain et frappa nerveusement du sabot. L'instant d'après, Rose vit la cause de l'effroi de l'animal : un chien qui traversait la cour et dont la forme semblait glisser sur les pavés luisants de pluie.

— Mademoiselle Connolly.

Rose se retourna. Agnes Poole était entrée dans la salle si furtivement qu'elle ne l'avait pas entendue.

— Donnez-moi le bébé.

— Mais il est profondément endormi, protesta Rose.

— Votre sœur est incapable de l'allaiter, elle est trop faible. J'ai pris d'autres dispositions.

— Lesquelles ?

— Quelqu'un de l'orphelinat est venu chercher l'enfant. Elle aura une nourrice. Et très probablement un bon foyer.

Rose posa sur l'infirmière un regard incrédule.

— Mais elle n'est pas orpheline ! s'écria-t-elle. Elle a une mère !

— Une mère qui ne vivra sans doute pas, répliqua l'infirmière en tendant des mains semblables à des serres. Donnez-la-moi, vous dis-je. Pour son propre bien. Vous ne pouvez pas vous occuper d'elle.

— Elle a un père, aussi. Vous ne lui avez pas demandé son avis.

— Comment l'aurais-je pu ? Il ne s'est même pas montré.

— Aurnia est d'accord ? Laissez-moi la voir.

— Elle est inconsciente. Elle ne peut pas parler.

— Alors, je parlerai pour elle. Cette enfant est ma nièce, mademoiselle Poole, dit Rose en serrant plus fort le bébé contre elle. Je ne la confierai pas à des inconnus.

Le visage de Poole se crispa de frustration. Un instant, elle parut prête à arracher l'enfant des bras de Rose. Finalement, elle se retourna et sortit de la salle d'un pas furieux. Une porte claqua.

Dehors, dans la cour, les sabots du cheval résonnèrent de nouveau sur les pavés.

Rose retourna à la fenêtre et vit Agnes Poole apparaître dans l'allée, se diriger vers le phaéton et s'adresser à la personne qui l'occupait. Une minute plus tard, le cocher fit claquer son fouet et le cheval partit en clopinant. Tandis que la voiture franchissait la grille, Agnes Poole demeurait immobile dans la cour, sa silhouette se détachant sur les pavés mouillés.

Rose baissa les yeux vers la petite fille qu'elle tenait dans les bras et vit dans son visage endormi une miniature d'Aurnia.

Personne ne te prendra jamais à moi. Pas tant qu'il me restera un souffle de vie.

De nos jours

— Merci de me recevoir aussi rapidement, docteur Isles, dit Julia en s'asseyant dans le bureau du médecin légiste.

Elle était passée sans transition de la chaleur de l'été à ce bâtiment climatisé et regardait par-dessus le bureau une femme qui semblait parfaitement à sa place dans cet environnement glacé. Excepté les gravures florales encadrées ornant un mur, la pièce semblait uniquement consacrée aux choses sérieuses : des dossiers et des manuels, un microscope, une table de travail rigoureusement ordonnée. Julia remua sur son siège, aussi mal à l'aise que si elle s'était trouvée sous les lentilles du microscope.

— Vous ne recevez sans doute pas très souvent des requêtes comme la mienne, poursuivit-elle, mais il faut vraiment que je sache. Pour ma tranquillité d'esprit.

— C'est au Dr Petrie que vous devriez vous adresser, répondit Maura Isles. Votre squelette relève de l'anthropologie légale.

— Je ne suis pas venue pour le squelette. J'ai déjà parlé au Dr Petrie, elle n'a rien de nouveau à me dire.

— Alors, en quoi puis-je vous aider ?

— Quand j'ai acheté cette maison, la femme de l'agence immobilière m'a informée que la dernière occupante, une femme âgée, y était morte. Tout le monde a supposé que c'était de mort naturelle. Mais, il y a quelques jours, mon voisin m'a raconté qu'il y avait eu plusieurs cambriolages dans la région. Et l'année dernière on a vu un homme passer plusieurs fois en voiture dans la rue, comme s'il repérait des maisons. Je commence à me demander...

— Si c'était bien une mort naturelle ? termina Isles.

Julia soutient le regard du médecin légiste.

— Oui, reconnut-elle.

— Je n'ai pas pratiqué cette autopsie...

— Mais il doit y avoir quelque part un rapport qui indique la cause de la mort, non ?

— Il faudrait que je connaisse le nom de cette personne.

— Je l'ai là.

Julia tira de son sac une liasse de photocopies qu'elle tendit à Maura Isles.

— C'est sa rubrique nécrologique dans le journal local. Elle s'appelait Hilda Chamblett. Et vous avez aussi toutes les coupures de presse que j'ai pu trouver à son sujet.

— Je vois que vous avez commencé vos recherches.

— Cela me tracassait, répondit Julia avec un rire embarrassé. Je me sens un peu nerveuse de savoir que deux femmes sont mortes dans cette maison.

— À un siècle d'intervalle, au moins.

— C'est celle de l'année dernière qui me tracasse vraiment. Surtout après ce que mon voisin m'a dit des cambriolages.

— Je crois que cela me tracasserait aussi, convint Isles. Je vais chercher ce rapport.

Elle quitta le bureau, revint quelques instants plus tard avec un dossier.

— L'autopsie a été faite par le Dr Costas, annonça-t-elle en se rasseyant dans son fauteuil et en ouvrant le dossier. Chamblett Hilda, quatre-vingt-douze ans, morte dans le jardin de sa résidence de Weston. Le corps a été découvert par un parent qui avait été absent pendant trois semaines et n'avait pas pu passer la voir. La date de la mort est donc incertaine.

Isles passa à une autre feuille, marqua une pause.

— Les photos ne sont pas particulièrement agréables à regarder, reprit-elle. Vous n'avez pas besoin de les voir.

Julia avala sa salive.

— Non. Si vous pouviez simplement me lire les conclusions de votre confrère...

Isles alla à la fin du rapport, leva les yeux.

— Vous êtes sûre que vous voulez entendre ça ?

Julia acquiesça de la tête et Isles se mit à lire à voix haute :

— « Corps couché sur le dos, entouré d'herbes hautes le dissimulant à toute personne située à plus d'un mètre... Peau et tissus mous endommagés sur toutes les surfaces exposées. Lambeaux de vêtements provenant sans doute d'une robe de coton sans manches adhérent encore à plusieurs parties du torse. Sur le cou, vertèbres cervicales bien visibles et absence de tissus mous, gros intestin et intestin grêle en grande partie manquants... Les restes des poumons, du foie et de la rate présentent des bords dentelés... On notera avec intérêt les brins pelucheux de nerfs et de fibres musculaires retrouvés sur toutes les articulations des membres. Le périoste du crâne, des côtes et des os des membres présente également ces brins pelucheux. De nombreuses fientes d'oiseaux ont été relevées autour du corps... »

Isles releva la tête.

— Probablement des corbeaux.

— Vous voulez dire que des *corbeaux* l'auraient mise dans cet état ?

— Ces indices sont typiques de cadavres dévorés par des corbeaux. Les oiseaux en général sont connus pour causer des dégâts posthumes. Même les mignons petits oiseaux chanteurs picorent la peau des cadavres. Les corbeaux sont beaucoup plus gros et carnivores, ils sont capables de transformer rapidement un corps en squelette. Ils s'attaquent à tous les tissus mous mais n'arrivent pas à détacher complètement les fibres des nerfs ou les tendons. Des brins restent sur les articulations et sont effilochés par les coups de bec répétés. C'est pourquoi le Dr Costas les qualifie de « pelucheux ».

Isles referma le dossier et conclut :

— Voilà pour le rapport.

— Vous n'avez pas mentionné la cause de la mort.

— Parce qu'on n'a pas pu la déterminer. Après trois semaines, les dégâts causés par les charognards et la décomposition étaient trop importants.

— Donc, vous n'en avez aucune idée ?

— Elle avait quatre-vingt-douze ans. Elle était seule dans son jardin, par une forte chaleur. On peut raisonnablement supposer qu'elles eu un problème cardiaque.

— Mais vous n'en êtes pas sûre.

— Non.

— Cela pourrait être...

— Un meurtre ? dit Isles en regardant Julia dans les yeux.

— Elle vivait seule, elle était vulnérable.

— Le rapport ne fait état d'aucun désordre anormal dans la maison. Ni de traces de cambriolage.

— Le meurtrier n'était peut-être pas là pour cambrioler. Il ne s'intéressait peut-être qu'à elle. À ce qu'il pouvait lui faire.

— Je comprends de quoi vous avez peur, répondit le médecin légiste d'un ton calme. Dans mon métier, je vois ce que des gens peuvent faire à d'autres. Ces horreurs nous amènent à nous interroger sur la nature humaine, à nous demander si nous valons mieux que les animaux. Mais cette mort particulière n'éveille en moi aucun soupçon. Les choses ordinaires sont fréquentes et dans le cas d'une femme de quatre-vingt-douze ans retrouvée morte dans son jardin, le meurtre n'est pas la première chose qui vient à l'esprit.

Isles observa un moment sa visiteuse.

— Je vois que vous n'êtes pas satisfaite.

— Je ne sais pas quoi penser, soupira Julia. Je regrette d'avoir acheté cette maison. Je n'ai pas passé une seule bonne nuit depuis que j'y ai emménagé.

— Vous n'y vivez pas depuis très longtemps. S'installer dans un nouvel endroit est stressant. Donnez-vous le temps de vous habituer. Il y a toujours une période d'ajustement.

— Je fais des rêves, précisa Julia.

Isles ne parut pas impressionnée et pourquoi l'aurait-elle été ? Cette femme passait ses journées à ouvrir des morts, elle avait choisi une profession qui aurait donné des cauchemars à la plupart des gens.

— Cela fait trois semaines et je fais des rêves presque toutes les nuits, continua Julia. J'espérais que ça s'arrêterait, que c'était juste le choc d'avoir découvert ces os dans mon jardin.

— N'importe qui ferait des cauchemars, à votre place.

— Je ne crois pas aux fantômes. Franchement. Mais j'ai l'impression qu'elle essaie de me parler. Qu'elle me demande de *faire* quelque chose.

— L'ancienne propriétaire ? Ou le squelette ?

— Je ne sais pas. *Quelqu'un*.

L'expression d'Isles demeurait parfaitement neutre. Si elle pensait que Julia était dérangée, son visage n'en montrait rien. Les mots qu'elle prononça ne laissèrent cependant aucun doute sur sa position :

— Je ne crois pas que je puisse vous aider. Je suis médecin légiste, je vous ai donné mon opinion de professionnelle.

— Et selon votre opinion de professionnelle, le meurtre est une possibilité, n'est-ce pas ? insista Julia. Vous ne pouvez pas l'exclure.

— Non, admit Isles après une hésitation. Je ne peux pas.

Cette nuit-là, Julia rêva de corbeaux. De centaines de corbeaux perchés sur un arbre mort, qui la fixaient de leurs yeux jaunes. Et attendaient.

Elle fut réveillée en sursaut par des croassements et découvrit en ouvrant les yeux la lumière du petit matin pénétrant par la fenêtre sans rideaux. Une paire d'ailes noires passa dans le ciel telle une faux tournoyant. Puis une autre. Julia se leva, alla à la fenêtre.

Le chêne n'était pas mort comme dans son rêve mais couvert d'un feuillage d'été luxuriant. Deux douzaines de corbeaux au moins s'y étaient rassemblés pour une sorte de congrès, posés sur les branches comme d'étranges fruits noirs, poussant leurs cris rauques et agitant leurs plumes luisantes. Julia les avait déjà vus dans cet arbre et elle était convaincue que c'étaient eux qui s'étaient repus du cadavre de Hilda Chamblett l'été précédent, qui avaient déchiré sa chair de leurs becs acérés, ne laissant que des lambeaux de nerfs et de tendons. Ils étaient revenus et cherchaient une autre pâture. Ils savaient qu'elle les observait et ils la fixaient eux aussi, comme si ce n'était qu'une question de temps.

Julia détourna les yeux en se disant : Il faut que je mette des rideaux à cette fenêtre.

Dans la cuisine, elle fit du café et étala du beurre et de la confiture sur un toast. Dehors, la brume matinale commençait à se lever, le temps serait ensoleillé. Une bonne journée pour répandre un autre sac

de compost et enrichir la terre du massif de fleurs proche de la rivière avec un autre ballot de sphaignes. Bien qu'elle eût encore mal au dos après avoir posé la veille du carrelage dans la salle de bains, elle ne voulait pas gâcher un seul jour de beau temps. Dans la vie, on n'a droit qu'à un nombre limité de saisons où l'on peut planter, pensa-t-elle. J'ai déjà laissé passer trop d'étés. Celui-là est à moi.

Une explosion bruyante de croassements et de battements d'ailes s'éleva dehors. Par la fenêtre, Julia vit les corbeaux s'envoler tous ensemble et se disperser aux quatre vents. Quelque chose au bout du jardin, près du ruisseau, attira son attention et elle comprit pourquoi les corbeaux s'étaient enfuis brusquement.

Un homme se tenait à la lisière de la propriété et regardait la maison.

Julia fit un bond en arrière pour qu'il ne puisse pas la voir. Puis, lentement, elle s'approcha de nouveau de la fenêtre et risqua un œil. L'homme était brun, mince, vêtu d'un jean et d'un pull marron qui le protégeait du froid du matin. La brume s'élevait de l'herbe en volutes qui s'enroulaient autour de ses jambes.

Avance encore et j'appelle la police.

L'homme fit deux pas vers la maison.

Julia traversa la cuisine en courant, saisit le téléphone sans fil et retourna à la fenêtre. L'homme avait disparu. Elle entendit un grattement à la porte et sursauta si violemment qu'elle faillit lâcher le téléphone. C'est fermé à clef ? J'ai fermé la porte à clef hier soir ?

Elle composa le 911.

— McCoy ! appela une voix dehors. Qu'est-ce que tu fais là-bas ? Viens ici !

L'homme surgit soudain au-dessus des mauvaises herbes. Des pas trottèrent dans la véranda, un labrador apparut et courut vers lui.

— Police, j'écoute.

Julia baissa les yeux vers le téléphone.

— Excusez-moi, dit-elle. C'est une erreur.

— Tout va bien, madame ? Vous êtes sûre ?

— Tout va très bien. J'ai pressé sans le vouloir la touche du numéro pré-enregistré. Merci.

Elle raccrocha, regarda de nouveau dehors. L'homme se penchait pour accrocher une laisse au collier du chien. Lorsqu'il se redressa, il croisa le regard de Julia à travers la vitre et la salua de la main.

Elle ouvrit la porte de la cuisine, sortit dans le jardin.

— Désolé ! cria-t-il. Je ne voulais pas pénétrer chez vous mais il m'a échappé. Il croit que Hilda habite encore ici.

— Il est déjà venu ?

— Oh, oui. Elle gardait une boîte de biscuits pour chien spécialement pour lui. McCoy n'oublie pas ce genre d'attention.

Julia descendit la pente en direction de l'inconnu. Il ne l'effrayait plus. Elle ne pouvait imaginer qu'un violeur ou un assassin soit le maître d'un animal aussi amical. Le chien dansait littéralement au bout de sa laisse, pressé de faire la connaissance de la femme qui approchait.

— Vous êtes la nouvelle propriétaire, je présume ?

— Julia Hamill.

— Tom Page. J'habite au bout de la rue.

Il tendit la main vers elle, se rappela le sac en plastique qu'il avait dans la main et eut un rire gêné.

— Oups. Caca de chien. J'étais en train de ramasser ses saletés.

Voilà pourquoi il s'était accroupi un moment dans l'herbe, pensa Julia.

Avec un aboiement impatient, le chien se dressa sur ses pattes de derrière, implorant l'attention de Julia.

— McCoy ! Couché !

Tom tira sur la laisse et le labrador obéit de mauvaise grâce.

— McCoy, comme dans « *real McCoy*(1) » ?

— Euh, non. Comme dans « Dr McCoy ».

— Oh ! *Star Trek*.

— Ouais, ça vous donne une idée de mon âge. Les jeunes de maintenant n'ont jamais entendu parler du Dr McCoy. Je me sens très vieux.

Il ne l'était absolument pas, estima Julia. La quarantaine, environ. Maintenant qu'elle le regardait de plus près, elle remarqua des fils blancs dans sa chevelure brune et des rides de rire autour de ses yeux sombres, qui clignaient dans le soleil.

— Je suis content que quelqu'un ait enfin acheté la maison de Hilda. Elle avait pris un air désolé, à rester ainsi inoccupée.

— Elle est plutôt en mauvais état.

— Hilda ne pouvait pas vraiment l'entretenir. Le jardin était beaucoup trop grand pour elle mais elle détestait tellement qu'on empiète sur son territoire qu'elle ne laissait personne s'en occuper.

Tom regarda le carré de terre nue d'où on avait exhumé les ossements.

— Sinon, quelqu'un aurait trouvé ce squelette depuis longtemps.

— Vous êtes au courant.

— Tout le voisinage est au courant. Je suis venu il y a quelques semaines regarder ces types creuser. Vous en aviez toute une équipe dans votre jardin.

— Je ne vous ai pas vu.

— Je ne voulais pas que vous me trouviez trop curieux. Le coin vous plaît ? Squelette mis à part ?

Julia serra les bras autour de sa poitrine dans l'air froid du matin.

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas encore d'avis ?

— J'aime Weston, mais je suis un peu effrayée... Savoir qu'une femme a été enfouie dans le jardin pendant toutes ces années...

Elle se tourna vers l'emplacement de la tombe.

— J'aimerais savoir qui elle était.

— Les universitaires n'ont pas pu vous le dire ?

— Ils pensent que la tombe date du début du dix-neuvième siècle.

On l'a simplement enveloppée dans une peau de bête et jetée dans une fosse, avec deux fractures du crâne, comme si on était pressé de se débarrasser d'elle.

— Deux fractures du crâne et un enterrement à la sauvette ? Je trouve que ça ressemble beaucoup à un meurtre.

— Moi aussi.

Ils restèrent un moment sans rien dire. Le brouillard était presque levé et des oiseaux gazouillaient dans les arbres. Pas des corbeaux cette fois, mais des oiseaux chanteurs voletant de branche en branche avec grâce. Curieux que les corbeaux aient disparu, pensa Julia.

— Ce n'est pas votre téléphone ? Dit-il.

Remarquant soudain la sonnerie, elle se tourna vers la maison.

— Il faut que j'y aille...

— J'ai été ravi de faire votre connaissance ! lui cria-t-il tandis qu'elle montait rapidement les marches de la véranda.

Le temps qu'elle arrive dans la cuisine, il s'éloignait en traînant derrière lui un McCoy réticent. Elle avait déjà oublié son nom de famille. Portait-il une alliance ou non ?

C'était Vicky qui appelait.

— Alors, c'est quoi, le dernier épisode de D&CO ?

— J'ai carrelé le sol de la salle de bains hier soir, répondit Julia.

Elle regardait encore son jardin où le pull marron de Tom disparaissait dans l'ombre des arbres. Il devait être sentimentalement attaché à ce vieux pull pour le porter encore. D'une certaine façon, cela le rendait plus attirant. Ça et son chien.

— ... que tu devrais recommencer à avoir une vie amoureuse, disait sa sœur.

— Quoi ?

— Je sais ce que tu penses des rendez-vous arrangés, mais ce type est vraiment sympa.

— Plus d'avocats, Vicky.

— Ils ne sont pas tous comme Richard. Il y en a qui préfèrent une vraie femme à une Tiffani à brushing. Dont le père, je viens de l'apprendre, occupe un poste important à Morgan Stanley. Pas étonnant qu'elle se paie ce mariage tape-à-l'œil.

— Vicky, je n'ai vraiment pas envie de connaître les détails.

— Quelqu'un devrait glisser dans l'oreille du papa que sa petite chérie va épouser un nul.

— Il faut que je te laisse. J'étais en train de jardiner, j'ai les mains pleines de terre. Je te rappelle plus tard.

Julia raccrocha et se sentit aussitôt coupable de ce petit mensonge. Mais le seul nom de Richard avait assombri sa journée et elle ne voulait pas penser à lui. Plutôt répandre du fumier.

Elle prit un chapeau de paille et des gants, retourna dans le jardin et regarda en direction du ruisseau. Tom-au-pull-marron n'était nulle part en vue et elle éprouva un pincement de déception. Tu viens de te faire larguer, tu es si pressée que ça recommence ?

Elle souleva les brancards de sa brouette et descendit la pente vers le vieux massif de fleurs auquel elle tentait de redonner une nouvelle jeunesse. En marchant, elle se demanda combien de fois Hilda Chamblett avait parcouru ce sentier envahi de mauvaises herbes. Si elle s'arrêtait et levait la tête en entendant des oiseaux chanter, si elle avait remarqué cette branche tordue dans le chêne.

Savait-elle, ce jour de juillet, que ce serait son dernier sur cette terre ?

Ce soir-là, Julia était trop épuisée pour se préparer autre chose qu'une boîte de soupe à la tomate et un sandwich au fromage. Elle mangea à la table de la cuisine, les photocopies des coupures de presse étalées devant elle. Les articles étaient brefs et signalaient simplement que la vieille dame avait été retrouvée morte dans son jardin et que la police ne soupçonnait pas un acte criminel. « À quatre-vingt-douze ans, vos jours sont comptés. Quelle meilleure façon de mourir que par un beau jour d'été dans son jardin ? » avait déclaré un voisin. Julia lut la rubrique nécrologique :

Hilda Chamblett, vieille habitante de Weston, a été retrouvée morte dans son jardin le 25 juillet. Les services du médecin légiste estiment que sa mort est probablement due à des causes naturelles. Veuve depuis vingt ans, Hilda était bien connue des associations de jardinage. Elle laisse un cousin dans le Maine – Henry Page – une nièce en Virginie – Rachel Surrey –, ainsi que deux petites-nièces et un petit-neveu.

La sonnerie du téléphone lui fit renverser de la soupe sur la feuille.

Vicky, sûrement, qui se demande pourquoi je ne l'ai pas encore rappelée.

Julia n'avait pas envie de lui parler, elle n'avait pas envie de connaître les projets somptueux de Richard pour son mariage. Mais si elle ne répondait pas maintenant, Vicky rappellerait. Elle décrocha.

— Allô ?

— Julia Hamill ? dit une voix d'homme rendue rocailleuse par l'âge.

— Oui.

— La femme qui a acheté la maison de Hilda ?

Elle fronça les sourcils.

— Qui êtes-vous ?

— Henry Page. Son cousin. Il paraît que vous avez trouvé des ossements dans son jardin.

Julia baissa les yeux vers la rubrique nécrologique. Une goutte de soupe était tombée sur le paragraphe concernant la famille laissée par Hilda Chamblett. Elle l'essuya, retrouva le nom.

— Je m'intéresse à ces os, poursuivit-il. Je suis un peu l'historien de la famille, voyez-vous, ajouta-t-il avec un grognement. Parce que tous les autres s'en foutent.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur ce squelette ?

— Rien.

Alors, pourquoi vous m'appelez ?

— Quand Hilda est morte, poursuivit-il, elle a laissé une trentaine de caisses de livres et de vieux papiers. Comme personne n'en voulait, ils ont atterri chez moi. Je dois reconnaître que je les ai simplement rangés dans un coin, sans y jeter un coup d'œil. Mais quand j'ai entendu cette histoire de squelette mystérieux, je me suis demandé s'il n'y avait pas quelque chose là-dessus dans ces caisses...

Après une pause, il demanda :

— Ça vous intéresse, ou je m'arrête et je raccroche ?

— Je vous écoute.

— C'est plus que ce que font la plupart des membres de ma famille. Personne ne s'intéresse plus à l'histoire. C'est toujours « Vite, vite, du nouveau »...

— Les caisses, monsieur Page.

— Oui. Je suis tombé sur de vieux documents et je me demande s'ils ne pourraient pas conduire à l'identification de cette femme.

— Quels documents ?

— Des lettres, des journaux. J'ai tout ça chez moi. Si vous avez envie de les voir, vous pouvez venir dans le Maine quand vous voulez.

— C'est loin.

— Pas si ça vous intéresse vraiment. Moi, ça m'est égal. Mais comme il s'agit de votre maison, de personnes qui y ont vécu, je pense que vous devriez trouver cette histoire passionnante. Elle paraît plutôt bizarre, mais il y a un article pour l'étayer.

— Un article ?

— Sur le meurtre d'une femme.

— Où ? Quand ?

— À Boston. En novembre 1830. Si vous venez dans le Maine,

mademoiselle Hamill, vous lirez ces documents. Sur l'étrange affaire d'Oliver Wendell Holmes et du Faucheur du West End.

1830

Rose noua son châle sur sa tête pour se protéger du froid de novembre et sortit. Elle avait laissé la petite Meggie tétant avidement le sein d'une femme devenue récemment mère dans le pavillon des femmes en couches et c'était la première fois depuis deux jours qu'elle quittait l'hôpital. Malgré le brouillard, elle inspira l'air humide du soir avec soulagement, heureuse de pouvoir échapper, ne serait-ce que pour un moment, aux odeurs de la grande salle, aux gémissements de douleur. Elle fit halte dans la rue, respira à fond pour chasser de ses poumons les miasmes de la maladie, sentit l'odeur du fleuve et de l'océan, entendit le grondement d'un fiacre passant dans le brouillard.

J'ai été enfermée si longtemps avec des mourantes que j'ai presque oublié ce que c'est que marcher parmi les vivants, pensa-t-elle.

Et elle marcha, avançant d'un pas rapide, ses semelles résonnant sur le pavé tandis qu'elle se frayait un chemin dans le dédale des rues en direction des quais. Par cette nuit inhospitalière, elle croisa peu d'autres passants et resserra son châle autour d'elle comme s'il pouvait la rendre invisible. Elle accéléra l'allure et sa respiration lui parut anormalement bruyante dans le brouillard qui épaississait à mesure qu'elle approchait du port. Tout à coup, par-dessus le bruit de son souffle, elle entendit des pas derrière elle.

Elle s'arrêta, se retourna.

Les pas se rapprochaient.

Rose recula, le cœur battant la chamade. Dans le brouillard tourbillonnant, une forme sombre et confuse se transforma lentement en une silhouette qui se dirigeait droit vers elle.

— Mademoiselle Rose ! Mademoiselle Rose ! appela une voix. C'est vous ?

Elle poussa un soupir de soulagement en voyant un adolescent dégingandé émerger du brouillard.

— Bon sang, Billy ! Tu mériterais une bonne paire de gifles.

— Pourquoi, mademoiselle Rose ?

— Pour m'avoir fait une telle peur.

Au regard pitoyable qu'il lui lança, on aurait pu croire qu'elle l'avait vraiment giflé.

— Je l'ai pas fait exprès, geignit-il.

C'était vrai, bien sûr. Le pauvre garçon n'était pas responsable de la moitié de ce qu'il faisait. Tout le monde l'appelait Billy l'Idiot et personne ne voulait de lui. Figure familière et importune du West End de Boston, il passait de grange en écurie en quête d'un endroit où dormir, mendiait ici un repas, là des restes offerts par des ménagères et des poissonnières compatissantes. Il s'essuya le visage d'une main crasseuse et gémit :

— Maintenant, vous êtes en colère contre moi.

— Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure-ci ?

— Je cherche mon chien. Il s'est perdu.

L'animal s'était plus vraisemblablement sauvé, ce en quoi il aurait fait preuve de jugeote.

— J'espère que tu le retrouveras, dit Rose en se tournant pour repartir.

Il prit son sillage.

— Où vous allez, vous ?

— Chercher Eben. Il faut qu'il vienne à l'hôpital.

— Pourquoi ?

— Ma sœur est très malade.

— De quoi ?

— Elle a la fièvre.

Après une semaine dans le pavillon des femmes en couches, Rose ne se faisait plus d'illusions sur la suite. Un jour après l'accouchement, le ventre d'Aurnia avait commencé à gonfler et elle avait eu de ces pertes malodorantes dont Rose savait qu'elles annonçaient le début de la fin. Elle avait vu tant de nouvelles accouchées mourir de la fièvre puerpérale. Elle avait vu dans les yeux de l'infirmière Robinson ce regard qui signifiait : « On ne peut rien faire. »

— Elle va mourir ?

— Je ne sais pas, répondit-elle à voix basse. Je ne sais pas.

— J'ai peur des morts. Quand j'étais petit, j'ai vu mon papa mort. Ils voulaient que je l'embrasse mais il avait la peau toute brûlée, alors j'ai pas voulu. C'était mal ?

— Non, Billy. Tu n'as jamais rien fait de mal, que je sache.

— Je voulais pas le toucher. Mais c'était mon papa, ils disaient que je devais le faire.

— Tu me raconteras ça plus tard, hein ? Je suis pressée.

— Oui. Parce que vous allez voir M. Tate.

— Tu devrais plutôt chercher ton chien, tu ne crois pas ?

Elle pressa le pas en espérant que cette fois le garçon ne la suivrait pas.

— Il est pas au garni.

Elle fit quelques mètres avant de se rendre compte de ce que Billy venait de dire. S'arrêta.

— Quoi ?

— M. Tate. Il est pas chez Mme O'Keefe.

— Comment tu le sais ?

— Je l'ai vu à la Mermaid. M. Sitterley m'a donné un morceau de tourte à l'agneau, mais il a dit que je devais le manger dehors, dans la ruelle. Et pis j'ai vu M. Tate entrer et il a même pas dit bonjour.

— Tu es sûr ? Il y est encore ?

— Si vous me donnez un *quarter*, je vous conduis.

Elle eut un geste impatient de la main.

— Je n'ai pas un *quarter* et je connais le chemin.

— Neuf *pence*, alors. Rose s'éloigna.

— Un *cent* ? Un demi-cent ?

Elle continua à marcher et fut soulagée quand elle fut enfin débarrassée de lui. Elle pensait à Eben, à ce qu'elle lui dirait. Sa colère contenue contre son beau-frère bouillonnait maintenant en elle et, lorsqu'elle arriva à la Mermaid, Rose était prête à se jeter sur lui comme un chat aux griffes sorties. Elle s'immobilisa devant la porte, prit quelques inspirations profondes. Elle vit par la fenêtre la chaude lueur du feu, elle entendit des rires. Un instant, elle fut tentée de repartir et de laisser Eben à son ivrognerie. Aurnia ne le saurait jamais.

C'est sa dernière chance de lui dire adieu. Tu dois le faire.

Elle poussa la porte, entra dans la taverne.

La chaleur des flammes fit picoter ses joues engourdies par le froid. Demeurée près de l'entrée, elle parcourut des yeux la salle, les clients attablés ou massés autour du comptoir. Dans un coin, une brune échevelée vêtue d'une robe verte riait aux éclats. Plusieurs hommes lorgnèrent Rose, qui resserra son châle autour d'elle malgré la chaleur de la pièce.

— Qu'est-ce que ce sera ? lui lança un homme de derrière le comptoir.

Ce devait être M. Sitterley, le patron de la taverne et l'homme qui avait donné un morceau de tourte à Billy, sans doute pour le faire déguerpir de son établissement.

— Je cherche quelqu'un, répondit-elle.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la femme en vert. L'homme qui était assis à côté d'elle se retourna et lança à Rose un regard mauvais. Elle s'approcha de leur table. Vue de plus près, la femme était franchement peu attirante, avec son corsage maculé de taches. Sa bouche s'ouvrit, révélant des dents cariées.

— Il faut que tu viennes à l'hôpital, Eben, dit Rose.

— Tu ne vois pas que je suis occupé à noyer mon chagrin ? répliqua le mari d'Aurnia.

— Va la voir pendant qu'elle est encore en vie.

— De qui elle parle, chéri ? demanda la brune. Rose sentit l'odeur écoeurante des dents gâtées.

— De ma femme, marmonna Eben.

— Tu m'avais pas dit que t'avais une femme.

— Ben, je te le dis, grommela-t-il avant d'avaler une gorgée de rhum.

— Comment peux-tu être à ce point sans cœur ? fit Rose, indignée. Cela fait sept jours que tu n'es pas venu. Tu n'es même pas venu voir ta fille !

— J'ai déjà renoncé à mes droits sur elle. Les dames de l'institution peuvent la prendre.

Elle le regarda, consternée.

— Tu ne parles pas sérieusement.

— Comment tu veux que je m'occupe de ce mioche ? C'est uniquement pour ça que j'ai épousé ta sœur. Un bébé en route, j'ai fait mon devoir. Mais elle n'était plus vierge, ta sœur. Elles trouveront un bon foyer à la petite.

— Sa place est dans sa famille. Je l'élèverai moi-même, s'il le faut.

— Toi ? Tu as débarqué du bateau il y a quatre mois et tout ce que tu sais faire, c'est coudre !

— J'en sais assez pour m'occuper d'une enfant de ma chair et de mon sang, rétorqua Rose en saisissant le bras d'Eben. Lève-toi.

Il se dégagea.

— Fiche-moi la paix.

— Lève-toi, espèce de salaud.

Elle tira sur son bras à deux mains, il se mit debout en chancelant.

— Elle n'a plus que quelques heures à vivre. Même si tu dois lui mentir, tu lui diras que tu l'aimes.

Il la repoussa et tituba. Le silence s'était fait dans la taverne, où l'on n'entendait plus que le craquement des flammes dans la cheminée. Eben sentit sur lui les regards désapprobateurs des clients qui avaient écouté la conversation. Il se redressa, parvint à prendre un ton poli :

— Je viens, je viens. Pas la peine de me houspiller.

Il lissa le devant de sa veste, rajusta son col.

— Je finissais juste mon verre.

La tête haute, il traversa la salle de la Mermaid, trébucha en sortant. Rose le suivit dehors, où le brouillard pénétrant la glaça jusqu'aux os. Ils n'avaient fait qu'une dizaine de pas quand Eben se retourna brusquement.

Le coup fit basculer Rose en arrière. Elle vacilla contre un mur, la joue palpitante. La douleur était si forte que pendant quelques secondes le monde autour d'elle devint noir. Elle ne vit pas le poing qui la frappa de nouveau et elle tomba à genoux, sentit l'eau froide tremper sa jupe.

— Ça, c'est pour m'avoir traité de salaud devant tout le monde.

Il lui empoigna le bras, la traîna dans la boue d'une ruelle. Rose reçut un troisième coup sur les lèvres et sa bouche s'emplit de sang.

— Et ça, pour les quatre mois où j'ai dû te supporter. Toujours à défendre ta sœur, toujours à prendre son parti. Je n'ai plus d'avenir, maintenant qu'il y a ce gosse. Tu crois qu'elle ne l'a pas cherché ? Tu crois que j'ai dû la séduire ? Oh, non, elle en voulait, ta *sainte* sœur. Elle n'avait pas peur de me montrer ce qu'elle avait sous ses jupes. Mais la marchandise était avariée.

Il la fit se relever, la poussa contre un mur.

— Ne fais pas l'innocente avec moi. Je connais la racaille qu'il y a dans ta famille. Je sais ce que tu veux. Exactement la même chose que ta sœur.

Il se pressa contre elle, la plaquant contre les briques. Sa bouche se colla à celle de Rose qui, étourdie par les coups, n'eut pas la force de le repousser. Elle le sentit durcir contre ses cuisses, sentit sa main lui tripoter les seins. Il releva sa jupe, saisit son jupon, déchira le tissu. Quand la main d'Eben toucha sa cuisse nue, elle se redressa.

Comment osait-il !

Le poing de Rose cogna sous le menton, la mâchoire d'Eben se referma, ses dents claquèrent. Il recula en hurlant, porta une main à sa bouche.

— Ma langue ! Je me suis mordu la langue !

Il baissa les yeux.

— Bon Dieu, je saigne !

Rose s'enfuit hors de la ruelle mais il s'élança derrière elle, la saisit par les cheveux, fit tomber des épingles par terre. Elle se tortilla pour se dégager, trébucha sur son jupon déchiré. Le souvenir de la main d'Eben sur sa cuisse, de son haleine d'ivrogne sur son visage, lui donna la force de se relever. Retroussant sa jupe, elle se mit à courir dans le brouillard. Elle ne savait pas dans quelle rue elle se trouvait ni quelle direction elle avait prise. Le fleuve ? Le port ? Elle savait seulement que le brouillard était son ami, qu'il la dissimulait comme une cape. Plus elle s'y enfonçait, plus elle serait en sécurité. Eben était trop ivre pour la suivre, assuré de se perdre dans le labyrinthe des rues étroites. Déjà ses pas résonnaient moins fort et ses insultes semblaient plus lointaines. Finalement, Rose n'entendit plus que le bruit de ses pas et les battements incontrôlés de son cœur.

Elle tourna un coin de rue, s'arrêta. Par-dessus ses halètements, elle perçut le claquement des roues d'un fiacre sur les pavés mais aucun bruit de pas. Elle se rendit compte qu'elle était dans Cambridge Road et qu'elle devait faire demi-tour pour retourner à l'hôpital.

Eben devait se douter qu'elle prendrait ce chemin. Il devait l'attendre quelque part.

Rose se baissa, détacha le morceau de jupon qui se prenait dans ses jambes et marcha vers le nord en évitant les rues latérales et les ruelles, en faisant régulièrement halte pour guetter un bruit de pas derrière elle. Le brouillard était tellement épais qu'elle ne distingua que la forme d'une charrette qui passait sur la chaussée. Le claquement des sabots du cheval semblait venir de partout à la fois. Rose suivit la charrette quand elle remonta Blossom Street en direction de l'hôpital. Si Eben se jetait sur elle, elle crierait de toutes ses forces, le conducteur de la charrette s'arrêterait sûrement pour lui venir en aide.

Soudain, la charrette tourna dans une direction opposée à celle de l'hôpital et Rose se retrouva seule. Elle savait que l'hôpital se trouvait droit devant, dans North Allen, mais elle ne pouvait pas encore l'apercevoir à travers le brouillard. Eben était sûrement tapi quelque part, en embuscade. Remontant la rue du regard, elle sentit une menace devant elle, imagina Eben attendant dans l'obscurité, prêt à bondir.

Il y avait un autre moyen d'accéder à l'hôpital mais il lui faudrait traverser la longue pelouse mouillée pour parvenir à l'entrée de derrière. Elle s'arrêta au bord de l'herbe. Le brouillard lui dissimulait le chemin mais elle pouvait distinguer, à travers les volutes grises, les lueurs des fenêtres du bâtiment. Eben ne s'attendrait pas à ce qu'elle traverse la pelouse obscure.

Elle s'avança sur le gazon imbibé de pluie et une eau glacée pénétra dans ses chaussures. Les lumières de l'hôpital disparaissaient par moments dans le brouillard et Rose devait faire halte pour s'orienter de nouveau et corriger son cap quand elle s'en était écartée. Au bout d'un moment, le brouillard se fit moins dense, les lumières plus brillantes. Rose gravissait la pente légère, ralentie par sa jupe trempée qui collait à ses jambes, et chaque pas exigeait d'elle un grand effort. Lorsqu'elle se retrouva enfin sur les pavés, elle avait les pieds engourdis par le froid.

Frissonnante, elle commença à monter l'escalier de derrière.

Soudain sa chaussure glissa sur une marche enduite d'une substance noire. Rose leva les yeux, vit ce qui ressemblait à une coulée sombre. Ce fut seulement quand elle en chercha la source qu'elle découvrit un corps de femme gisant en travers de l'escalier, la jupe en éventail, un bras tendu comme pour accueillir la Mort.

D'abord Rose n'entendit que les coups sourds de son propre cœur, sa respiration haletante. Puis des pas. Une ombre bougea au-dessus d'elle, tel un nuage menaçant masquant la lune. Elle eut l'impression que son sang se figeait dans ses veines.

Ce qu'elle voyait, c'était la Mort elle-même.

Muette de terreur, Rose recula en vacillant et faillit tomber en

parvenant à la dernière marche. La créature fondit sur elle et sa cape se gonfla comme des ailes monstrueuses. Rose se retourna vers la pelouse déserte où tournoyait le brouillard. L'endroit idéal pour un meurtre.

Si je fuis par là, je mourrai.

Elle pivota vers la droite, courut le long du bâtiment. Entendit derrière elle les pas du monstre qui se rapprochaient.

Elle s'engouffra dans un passage, se retrouva dans une cour, se rua vers la porte la plus proche mais elle était fermée à clef. Elle frappa, appela à l'aide. Personne n'ouvrit.

Derrière elle, du gravier crissa sur les dalles. Rose fit volte-face pour affronter son poursuivant. Dans l'obscurité, elle ne distingua que du noir bougeant sur du noir. Le dos plaqué contre la porte, elle se mit à sangloter. Elle pensa à la femme morte, au sang sur les marches, tendit ses bras devant elle, faible bouclier pour protéger son cœur.

L'ombre se rapprocha.

Recroquevillée sur elle-même, Rose attendit le premier coup de couteau. Mais ce fut une voix qu'elle entendit, qui lui posa une question qu'elle ne saisit pas immédiatement :

— Mademoiselle ? Mademoiselle, ça va ? Ouvrant les yeux, elle découvrit une silhouette d'homme. Derrière, dans l'obscurité, une lumière clignota, se fit lentement plus vive. Une lanterne, oscillant dans la main d'un deuxième homme qui approchait.

— Qui est là ? appela le nouveau venu.

— Wendell ! Par ici !

— Norris ? Pourquoi toute cette agitation ?

— Il y a une jeune femme qui semble blessée.

La lanterne se rapprocha, sa lumière éblouit Rose. Elle cligna des yeux, fixa son regard sur les visages des deux jeunes hommes, les reconnut tous deux au moment même où ils la reconnaissaient, eux aussi.

— Vous... vous êtes mademoiselle Connolly, n'est-ce pas ? fit Norris Marshall.

Elle eut un sanglot. Ses jambes se dérobèrent sous elle et elle glissa le long du mur pour tomber lourdement sur les pavés.

Si Norris n'avait jamais rencontré M. Pratt, sergent de la Garde de nuit(2) de Boston, il avait souvent croisé des hommes de son acabit, trop bouffis d'autorité pour admettre l'évidence reconnue par tous, à savoir qu'ils étaient parfaitement stupides. C'était surtout l'arrogance de Pratt que Norris trouvait exaspérante, jusque dans sa façon de marcher, la poitrine gonflée, balançant les bras sur un rythme martial pour pénétrer dans la salle de dissection de l'hôpital. Quoique de carrure étroite, Pratt donnait l'impression de se prendre pour un colosse tant il se pavanait. Son seul trait impressionnant, c'était sa moustache, la plus touffue que Norris eût jamais vue. On aurait dit qu'un écureuil brun avait planté ses griffes dans sa lèvre supérieure et refusait de la lâcher. En le regardant prendre des notes, Norris imagina que cet écureuil détalait soudain et que M. Pratt se lançait à la poursuite de sa moustache fugueuse.

Le policier leva enfin les yeux de son bloc, regarda Norris et Wendell qui se tenaient près du cadavre recouvert d'un drap. Son regard se porta sur le Dr Crouch, manifestement l'autorité médicale dans la pièce.

— Vous avez examiné le corps, dites-vous, docteur Crouch ?

— Superficiellement. Nous avons pris la liberté de l'amener dans le bâtiment. Il ne nous semblait pas judicieux de laisser cette femme sur les marches froides, où n'importe qui pouvait trébucher sur elle. Même à une personne inconnue – ce qu'elle n'est pas – nous devons témoigner un minimum de respect.

— Vous connaissez donc la défunte ?

— Oui, monsieur. Ce n'est que lorsque nous avons apporté une lanterne que nous l'avons reconnue. La victime, Mlle Agnes Poole, est l'infirmière en chef de cet établissement.

— Mlle Connolly a dû vous le dire, intervint Wendell. Vous l'avez déjà interrogée ?

— Oui, mais j'estime nécessaire de vérifier ses déclarations. Vous savez comment sont ces filles volages. Les Irlandaises, en particulier. Elles changent leur version de l'histoire selon la direction que prend le vent.

— Je ne qualifierais pas Mlle Connolly de volage, objecta Norris. Pratt tourna ses yeux plissés vers lui.

— Vous la connaissez ?

— Sa sœur est une des patientes de l'hôpital, dans le pavillon des

femmes en couches.

— Mais vous la *connaissez*, monsieur Marshall ?

L'insistance du policier ne plut pas à Norris.

— Nous avons échangé quelques mots. Au sujet des soins prodigués à sa sœur.

Pratt se remit à griffonner sur son bloc.

— Vous êtes étudiant en médecine, c'est bien ça ?

— Oui.

— Vous avez du sang sur votre chemise. Vous le savez ?

— J'ai aidé à transporter le corps. Et j'ai servi d'assistant au Dr Crouch plus tôt dans la soirée.

— C'est exact, docteur ? demanda Pratt au médecin.

Norris sentit le sang lui monter au visage.

— Vous vous imaginez que je mentirais à ce sujet ? En présence du Dr Crouch ?

— Je ne cherche qu'à découvrir la vérité.

Ça risque de prendre du temps, pensa le jeune homme. Tu es trop stupide pour la reconnaître quand tu l'entends.

— M. Holmes et M. Marshall sont mes élèves. Ils m'ont effectivement assisté pour une délivrance difficile ce soir à Broad Street, confirma Crouch.

— Vous avez délivré qui ?

Atterré par la question de Pratt, le docteur rétorqua :

— À votre avis ? Une princesse enfermée dans un donjon ?

Le policier abattit son crayon sur son bloc.

— Pas la peine d'être sarcastique. Je vérifie simplement ce que chacun de vous a fait ce soir.

— Je trouve cela offensant. Je suis médecin, je n'ai pas à rendre compte de mes activités.

— Et vos élèves ? Sont-ils restés avec vous toute la soirée ?

— Non, non, répondit Wendell d'un ton un peu trop détaché.

Norris regarda son condisciple avec étonnement. Pourquoi fournir à ce pitre des informations inutiles qui ne feraient que nourrir ses soupçons ? Effectivement, Pratt avait maintenant l'air d'un chat moustachu prêt à bondir sur une souris.

— À quel moment n'étiez-vous pas ensemble ?

— Vous voulez que je vous dise à quel moment je suis allé pisser ? répliqua Wendell. Je suis allé chier, aussi. Et toi, Norris ?

— Monsieur Holmes, je n'apprécie pas votre humour ordurier...

— L'humour est la seule façon de réagir à des questions aussi absurdes. C'est *nous* qui ayons appelé la Garde de nuit, pour l'amour de Dieu.

La moustache gigota. L'écureuil devenait nerveux.

— Je ne vois aucune raison d'être grossier, répondit froidement

Pratt en rangeant son crayon dans sa poche. Bien, montrez-moi le corps, maintenant.

— Le capitaine Lyons ne devrait-il pas être présent ? objecta Crouch.

Pratt lui jeta un regard irrité.

— Il aura mon rapport demain matin.

— Mais il devrait être là. L'affaire est grave.

— Pour le moment, c'est moi qui m'en occupe. Les faits seront communiqués au capitaine Lyons à une heure moins induë. Il est inutile de le tirer de son lit.

Pratt indiqua le corps.

— Découvrez-la, ordonna-t-il.

Il avait pris la posture détachée, mâchoire en avant, d'un homme que la vue d'un cadavre ne saurait ébranler. Mais, lorsque le médecin rabattit le drap, il ne put retenir un hoquet et s'éloigna de la table. Norris, qui avait déjà vu le corps et avait même aidé à le transporter, éprouva cependant de nouveau un choc devant les mutilations infligées à Agnes Poole. Ils n'avaient pas eu à la déshabiller : le devant de la robe, coupé de part en part, révélait des blessures si épouvantables que Pratt demeurerait paralysé, incapable de prononcer un mot, blanc comme du lait caillé.

— Comme vous pouvez le voir, commença Crouch, c'est horrible. J'ai attendu la présence d'une autorité officielle pour poursuivre l'examen, mais un simple coup d'œil suffit pour constater que l'assassin n'a pas seulement ouvert le torse.

Le médecin retroussa ses manches, regarda le policier.

— Si vous voulez constater son état, il vous faudra vous approcher de la table.

Pratt déglutit.

— Je... je le vois d'ici.

— J'en doute. Mais si vous avez l'estomac délicat, inutile de vous rendre malade.

Crouch passa un tablier, attacha la ceinture derrière son dos.

— Monsieur Holmes, monsieur Marshall, je vais avoir besoin de votre aide. Voilà une excellente occasion pour vous deux de vous salir les mains. Tous les étudiants n'ont pas cette chance aussi tôt dans leur formation.

« Chance » n'était pas le mot qui venait à l'esprit de Norris en regardant la poitrine béante. En grandissant dans la ferme paternelle, il s'était familiarisé avec l'odeur du sang, l'abattage des porcs et des vaches. Il s'était sali les mains en aidant le valet de ferme à prélever les abats et à écorcher les bêtes. Il savait à quoi ressemblait la mort et connaissait son odeur.

Cette fois, c'était différent. Les poumons et le cœur qu'il avait sous

les yeux n'étaient pas ceux d'un cochon. Et le visage à la mâchoire pendante appartenait à une femme qui était pleine de vie quelques heures plus tôt. Voir maintenant l'infirmière Poole, plonger le regard dans ses yeux vitreux, c'était contempler son propre avenir.

À contrecœur, il décrocha un tablier d'une des patères, l'attacha et prit place à côté de Crouch. Wendell se tenait de l'autre côté de la table. Malgré le corps sanglant qui les séparait, le visage de l'autre étudiant ne révélait aucune répulsion, rien qu'une intense curiosité. Suis-je le seul à me rappeler qui était cette femme ? se demanda Norris. Poole n'était pas très avenante, mais c'était plus qu'une carcasse, plus qu'un cadavre anonyme promis à la dissection.

Crouch trempa un linge dans une bassine d'eau, nettoya le sang autour des plaies.

— Comme vous pouvez le constater, messieurs, la lame utilisée devait être très tranchante. Les incisions sont nettes, profondes. Et le dessin qu'elles forment... est intrigant.

— Que voulez-vous dire ? Quel dessin ? demanda Pratt d'une voix étrangement étouffée et nasillarde.

— Si vous voulez bien vous approcher, je pourrai vous le montrer.

— Vous ne voyez pas que je prends des notes ? Décrivez-les-moi, simplement.

— Cela ne saurait suffire. Nous devrions peut-être réveiller le capitaine Lyons. Il doit bien y avoir quelqu'un dans la Garde de nuit qui a les nerfs assez solides pour accomplir cette tâche.

Pratt devint écarlate, se décida finalement à rejoindre Wendell. Il jeta un coup d'œil au corps éventré, détourna aussitôt les yeux.

— Voilà, j'ai vu.

— Mais avez-vous remarqué le tracé ? Bizarre, non ? Une incision en travers de l'abdomen, d'un flanc à l'autre. Puis une autre, perpendiculaire, remontant vers le sternum. Elles sont toutes deux si profondes qu'une seule aurait suffi à causer la mort.

Crouch plongea ses mains nues dans le ventre béant, souleva le gros intestin, examina soigneusement ses anneaux luisants avant de les laisser tomber dans un baquet placé près de la table.

— La lame devait être longue, elle a pénétré jusqu'à la colonne vertébrale et entaillé le haut du rein gauche. Vous voyez, monsieur Pratt ?

— Oui. Oui, oui, marmonna Pratt, qui ne regardait même pas le corps.

Il gardait les yeux désespérément fixés sur le tablier taché de sang de Norris.

— Et puis il y a cette incision verticale, reprit Crouch. Atrociement profonde, elle aussi.

Il souleva d'un coup tout l'intestin grêle et Wendell se hâta de

positionner le baquet dessous pour le recevoir quand il glissa de la table. Vinrent ensuite d'autres organes abdominaux, réséqués l'un après l'autre. Le foie, la rate, le pancréas.

— La lame a sectionné l'aorte descendante à cet endroit, ce qui explique la grande quantité de sang sur les marches. Elle serait morte d'exsanguination, de toute façon.

— D'ex... quoi ? fit Pratt.

— Elle aurait perdu tout son sang.

Pratt avala de nouveau sa salive et se força enfin à regarder l'abdomen, qui n'était plus à présent qu'une cavité évidée.

— Une longue lame, dites-vous. De quelle longueur ?

— Pour pénétrer aussi profondément ? Vingt centimètres au moins.

— Un couteau de boucher, peut-être.

— Je qualifierais à coup sûr cet acte de boucherie, déclara Crouch.

— Il aurait pu aussi utiliser un sabre, fit observer Wendell.

— Il se serait fait remarquer, vous ne croyez pas, en se baladant avec un sabre sanglant ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser à un sabre ? demanda Pratt.

— La nature des plaies. Les deux incisions perpendiculaires. Dans la bibliothèque de mon père, j'ai trouvé un ouvrage sur d'étranges coutumes d'Extrême-Orient. J'y ai lu que des Japonais s'infligent des blessures de ce genre dans ce qu'ils appellent le seppuku. Un suicide rituel.

— Ce n'est manifestement pas un suicide.

— Je m'en rends bien compte, mais le tracé des incisions est identique.

— Très curieux, en effet, approuva Crouch. Deux incisions perpendiculaires. Comme si le meurtrier avait voulu dessiner le signe de...

— De la croix ? dit Pratt, relevant la tête avec un soudain intérêt. La victime était irlandaise, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Crouch. Absolument pas.

— Mais beaucoup des patients de cet hôpital le sont ?

— Cet établissement a pour mission de servir les déshérités. Un grand nombre de nos malades, pour ne pas dire la plupart, vivent dans la misère.

— Des Irlandais, donc, traduisit Pratt. Comme Mlle Connolly.

— Hé, attendez, vous faites une interprétation abusive, intervint Wendell avec virulence. Le fait que les incisions ressemblent à une croix ne signifie pas que le tueur est un papiste.

— Vous les défendez ?

— Je souligne simplement la faille de votre raisonnement. On ne peut pas tirer une conclusion comme la vôtre de la simple particularité de ces blessures. Je proposais simplement une hypothèse.

— Un Japonais qui aurait débarqué du bateau avec son sabre ? dit le policier en s'esclaffant. Il n'y a pas beaucoup de Japonais à Boston. En revanche, ça grouille de papistes.

— On pourrait tout aussi bien conclure que le meurtrier veut faire accuser les papistes ! s'exclama Wendell.

— Monsieur Holmes, dit Crouch, ce n'est pas à vous d'expliquer à M. Pratt comment il doit faire son travail.

— Son travail consiste à découvrir la vérité, pas à formuler des hypothèses sans fondement reposant sur de l'intolérance religieuse.

Le policier plissa les yeux.

— Monsieur Holmes, seriez-vous parent avec le révérend Abiel Holmes de Cambridge ?

Il y eut un silence pendant lequel Norris vit une expression embarrassée passer sur le visage de Wendell.

— C'est mon père, répondit finalement le jeune homme.

— Un éminent calviniste. Et cependant son fils...

— Son fils est parfaitement capable de penser par lui-même, merci, répliqua Wendell.

— Monsieur Holmes, votre attitude n'est pas particulièrement utile, le prévint Crouch.

— J'en prends note, déclara Pratt.

« Et je ne l'oublierai pas », ajouta clairement son regard. Il se tourna vers Crouch.

— Vous connaissiez bien Mlle Poole, docteur ?

— Elle s'occupait d'un bon nombre de mes malades.

— Quelle opinion aviez-vous d'elle ?

— Elle était compétente, efficace. Et très respectueuse.

— Avait-elle des ennemis, à votre connaissance ?

— Absolument pas. Elle était infirmière, son rôle ici était de soulager les souffrances.

— Mais il doit arriver qu'un patient ou un membre de la famille soit mécontent, non ? Qu'il tourne sa colère contre l'hôpital et son personnel...

— C'est possible. Mais je ne vois pas qui...

— Et Rose Connolly ?

— La jeune personne qui a découvert le corps ?

— Oui. Avait-elle eu des désaccords avec l'infirmière Agnes Poole ?

— Peut-être. Cette fille est entêtée. Mlle Poole s'était effectivement plainte à moi de ses exigences.

— Elle se souciait de sa sœur, plaida Norris.

— Ce n'est pas une raison pour manquer de respect, monsieur Marshall, répondit Crouch. À qui que ce soit.

Pratt regarda Norris.

— Vous la défendez ?

— Sa sœur et elle étaient très proches et Mlle Connolly avait des raisons d'être furieuse, c'est tout ce que je dis.

— Assez furieuse pour commettre un acte violent ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Où exactement l'avez-vous trouvée, ce soir ? Elle était dehors, dans la cour, c'est exact ?

— Le Dr Crouch nous avait demandé de le retrouver dans le pavillon des femmes en couches pour une nouvelle urgence. Je m'y rendais en venant de chez moi.

— Où habitez-vous ?

— Dans une mansarde, au bout de Bridge Street. De l'autre côté de la pelouse de l'hôpital.

— Pour aller à l'hôpital, vous traversez la pelouse ?

— Oui. C'est ce chemin que j'ai pris ce soir. J'étais presque arrivé quand j'ai entendu des cris.

— Ceux de Mlle Connolly ? Ou ceux de la victime ?

— C'était une femme, c'est tout ce que je peux dire. Je me suis dirigé vers leur source, j'ai découvert Mlle Connolly dans la cour.

— Avez-vous vu la créature qu'elle décrit avec tant d'imagination ? demanda Pratt en consultant ses notes. Une grande cape noire qui flottait comme les ailes d'un oiseau géant...

Norris secoua la tête.

— Je n'ai rien vu de tel.

Le policier se tourna vers Wendell.

— Et vous, où étiez-vous ?

— Dans le bâtiment, j'assistais le Dr Crouch. J'ai entendu les cris moi aussi, je suis sorti avec une lanterne. J'ai trouvé M. Marshall dans la cour avec Mlle Connolly, recroquevillée sur elle-même.

— Recroquevillée ?

— Elle était visiblement effrayée. Elle devait croire que l'un de nous était le meurtrier.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal chez elle ? Outre qu'elle semblait effrayée ?

— Elle *était* effrayée, rectifia Norris.

— Dans ses vêtements, par exemple. L'état de sa robe. Avez-vous remarqué qu'elle était déchirée ?

— Elle venait d'échapper à un tueur, monsieur Pratt. Il était normal que sa tenue soit en désordre.

— Sa robe était *déchirée*, insista le policier. Comme si elle s'était battue avec quelqu'un. Était-ce l'un de vous ?

— Non, répondit Wendell.

— Pourquoi ne lui demandez-vous pas ce qui lui est arrivé ? suggéra Norris.

— Je l'ai fait.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle prétend que son beau-frère a essayé de la violer plus tôt dans la soirée, soupira Pratt. Ces gens se multiplient dans leurs taudis comme des animaux.

Norris avait déjà entendu utiliser ce terme pour désigner les Irlandais. Des animaux. Des bêtes immorales qui ne cessent de forniquer et de se reproduire. Aux yeux de Pratt, Rose n'était qu'une immonde immigrée parmi ceux qui s'entassaient dans les galetas de South Boston et Charlestown, dont la malpropreté et les rejets au nez morveux avaient propagé dans toute la ville des épidémies de variole et de choléra.

— Mlle Connolly n'est pas un animal, déclara Norris.

— Vous la connaissez assez pour l'affirmer ?

— Je crois qu'*aucun* être humain ne mérite cette insulte.

— Pour quelqu'un qui la connaît à peine, vous êtes bien prompt à la défendre.

— J'ai pitié d'elle. Sa sœur est à l'agonie.

— Sa sœur ? Oh, c'est fini.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est arrivé en début de soirée, répondit Pratt en refermant son calepin. Aurnia Connolly est morte.

Nous n'avons même pas pu nous dire adieu.

Rose lavait le corps de sa sœur avec un linge humide, effaçant avec douceur les traces de saleté, de sueur et de larmes d'un visage d'où avait étrangement disparu toute ride d'angoisse. S'il y avait un paradis, Aurnia s'y trouvait déjà et pouvait voir la situation désespérée dans laquelle Rose se trouvait.

J'ai peur, Aurnia. Meggie et moi n'avons nulle part où aller.

La chevelure soigneusement brossée de sa sœur luisait à la lumière de la lampe comme une soie cuivrée répandue sur l'oreiller. Malgré la toilette de la morte, la puanteur demeurait, s'accrochait à celle que Rose avait autrefois serrée dans ses bras, avec qui elle avait partagé un lit d'adolescente.

Pour moi, tu es encore belle. Tu le seras toujours.

Dans un couffin posé près du lit, la petite Meggie dormait profondément sans rien savoir de la mort de sa mère et de sa situation précaire.

Comme cela saute aux yeux, qu'elle est la fille d'Aurnia ! pensa Rose. Les mêmes cheveux roux, la même bouche aux courbes délicates.

Pendant deux jours, la petite Margaret avait tété trois autres mères du pavillon qui avaient volontiers accepté d'allaiter l'enfant. Elles avaient assisté aux souffrances d'Aurnia et toutes savaient que son sort eût pu être le leur.

Rose leva les yeux quand une infirmière approcha. C'était Mlle Cabot, qui assurait les fonctions de surveillante depuis la mort d'Agnes Poole.

— Je suis désolée, mademoiselle Connolly, mais c'est l'heure d'emmener la défunte.

— Elle vient de mourir...

— Cela fait deux heures et nous avons besoin du lit, répondit Cabot en tendant à Rose un petit baluchon. Les affaires de votre sœur.

Les maigres effets qu'Aurnia avait apportés à l'hôpital : sa chemise de nuit maintenant souillée, un ruban pour ses cheveux et la petite bague de pacotille en verre coloré qui lui servait de porte-bonheur depuis son adolescence. Un porte-bonheur qui l'avait finalement trahie.

— Vous devrez les remettre au mari, prescrivit l'infirmière. Il faut l'emmener, maintenant.

Rose entendit un grincement de roues et vit le gardien de l'hôpital se diriger vers elles en poussant un chariot.

— Je n'ai même pas pu la veiller.

— Nous ne pouvons remettre plus longtemps, le cercueil attend dans la cour. Vous avez pris des dispositions pour l'enterrement ?

Rose secoua la tête et répondit d'un ton amer :

— Son mari ne s'est occupé de rien.

— Si la famille ne peut pas payer, il y a une solution honorable.

Un enterrement de pauvre, c'était ce que Cabot voulait dire. La fosse commune, avec les colporteurs, les mendiants et les voleurs sans nom.

— J'ai combien de temps pour arranger quelque chose ? demanda Rose.

L'infirmière considéra avec agacement la rangée de lits, comme si elle évaluait le reste des choses qu'elle avait à faire.

— Demain midi, une charrette viendra prendre le cercueil.

— J'ai si peu de temps ?

— La décomposition est très rapide, argua Cabot.

Elle se retourna et adressa un signe à l'homme qui attendait en silence. Il fit rouler le chariot près du lit.

— Pas tout de suite. Je vous en prie, supplia Rose.

Elle s'accrocha au bras du gardien, tenta de l'écartier d'Aurnia.

— On ne peut pas la laisser dans le froid !

— Ne nous rendez pas les choses plus difficiles, dit l'infirmière. Si vous souhaitez un enterrement privé, vous devez prendre des dispositions avant demain midi, ou les employés municipaux l'emmèneront au cimetière des déshérités.

Elle regarda le gardien.

— Emportez la défunte.

Il glissa ses bras vigoureux sous le corps d'Aurnia et la souleva du lit. Quand il la posa sur le chariot, Rose laissa échapper un sanglot et agrippa la robe de sa sœur, maculée de taches brunes de sang séché. Mais ni les cris ni les supplications ne pouvaient empêcher ce qui allait suivre. Aurnia, vêtue seulement de lin, serait conduite dans la cour glacée et son corps tressauterait dans le chariot quand il roulerait sur les pavés. Le gardien la mettrait-il doucement dans le cercueil ou la laisserait-il tomber dedans comme un quartier de viande ?

— Laissez-moi rester avec elle, implora Rose en pressant le bras de l'homme. Laissez-moi regarder.

— Y a rien à voir, mademoiselle.

— Je veux être sûre qu'on la traite bien.

— Je les traite tous bien, dit-il avec un haussement d'épaules. Mais vous pouvez regarder si vous voulez, ça me dérange pas.

— Il y a un autre problème : l'enfant, rappela Cabot. Vous ne

pouvez pas vous occuper d'elle, mademoiselle Connolly.

La femme allongée dans le lit voisin intervint :

— Ils sont venus pendant ton absence, Rose. Quelqu'un de l'orphelinat a voulu l'emmenner. Mais on l'a pas laissé faire. Le culot de ces gens ! Essayer de te prendre ta nièce pendant que t'étais pas là !

— M. Tate a renoncé à ses droits parentaux, fit observer l'infirmière. Lui au moins comprend ce qui est le mieux pour l'enfant.

— Il s'en fiche, de l'enfant.

— Vous êtes trop jeune pour l'élever seule. Un peu de bon sens, voyons. Confiez-la à quelqu'un qui pourra le faire.

En réponse, Rose prit Meggie dans son couffin et la serra contre sa poitrine.

— La donner à une inconnue ? Il faudrait que je sois sur mon lit de mort.

Confrontée à la résistance inflexible de Rose, l'infirmière poussa un soupir d'exaspération.

— Comme vous voudrez. Vous aurez sur la conscience les malheurs de cette petite. Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça ce soir, avec la pauvre Agnes qui...

Elle déglutit péniblement, regarda le gardien qui attendait toujours avec son chariot.

— Emmenez-la.

Pressant Meggie contre elle, Rose le suivit dans la cour, le regarda mettre Aurnia dans la caisse en pin. Il cloua le couvercle et à chaque coup de marteau Rose sentait une pointe s'enfoncer dans son propre cœur. Puis, avec un morceau de fusain, il écrivit sur le couvercle : A. TATE.

— Pour qu'y ait pas d'erreur, expliqua-t-il à Rose en se redressant. Elle restera ici jusqu'à midi. D'ici là, occupez-vous de l'enterrement.

Rose posa une main sur le cercueil. Je trouverai un moyen, ma chérie. Tu auras un vrai enterrement. Elle enveloppa Meggie dans son châle et sortit de la cour de l'hôpital.

Elle ne savait pas où aller, certainement pas au garni qu'elle avait partagé avec sa sœur et Eben. Il y était probablement en train de cuver son rhum, elle n'avait aucune envie de l'affronter. Elle le verrait le lendemain, quand il aurait dessoûlé. Son beau-frère avait beau être dépourvu d'humanité, il n'en avait pas moins une réputation, un métier. S'il faisait l'objet de ragots malveillants, la clochette à la porte de son échoppe de tailleur perdrait bien vite de son utilité.

Demain matin, Eben et moi ferons la paix et il nous accueillera toutes les deux, pensa-t-elle. Meggie est sa fille, après tout.

Pour cette nuit, elles n'avaient pas d'endroit où dormir.

Elle ralentit le pas, s'arrêta, épuisée, au coin de la rue. Par habitude, elle avait pris une direction familière et se retrouvait dans la

rue qu'elle avait empruntée quelques heures plus tôt. Un fiacre passa en grondant, tiré par un cheval au dos creux et à la tête pendante. Même un aussi pauvre attelage, avec ses roues branlantes et sa capote rapiécée, était un luxe hors de portée pour elle. Elle s'imagina assise à l'intérieur, protégée de la pluie et du vent, voiturée comme une duchesse. Après le passage du fiacre, elle aperçut une silhouette familière de l'autre côté de la rue.

— Z'avez entendu la nouvelle, mademoiselle Rose ? lui lança Billy l'Idiot. L'infirmière Poole s'est fait zigouiller à l'hôpital !

— Oui, Billy. Je suis au courant.

— Il paraît qu'on lui a ouvert le ventre. Comme ça !

Il se passa un doigt sur l'abdomen.

— On lui a coupé la tête avec un sabre. Et les mains aussi. Trois personnes ont vu l'homme qui lui a fait ça, il s'est sauvé comme un grand oiseau noir.

— Qui t'a dit ça ?

— Mme Durkin, à l'écurie. C'est Crab qui lui a raconté.

— Un bel imbécile, ce Crab. Et toi, tu colportes ses bêtises... Tu ferais mieux d'arrêter.

Il se tut et elle se rendit compte qu'elle l'avait blessé. Il traînait les pieds sur les pavés avec une expression butée. Le pauvre Billy s'offensait si rarement qu'on oubliait que même lui pouvait se vexer.

— Je te demande pardon, dit-elle.

— De quoi ?

— Tu ne faisais que répéter ce que tu as entendu. Mais tout ce que tu entends n'est pas parole d'évangile. Il y a des gens qui mentent. Tu ne peux pas faire confiance à tout le monde.

— Comment vous savez que c'est pas vrai, ce qu'a dit Crab ?

Rose n'avait jamais perçu autant d'hostilité dans la voix de l'adolescent et elle fut tentée de lui dire la vérité : c'était elle qui avait découvert le corps de l'infirmière. Non, il valait mieux garder le silence. Un mot dans l'oreille de Billy et Dieu sait ce que l'histoire deviendrait demain, quel rôle insensé elle y jouerait.

Rose repartit en direction d'un quartier familier, le bébé toujours endormi dans ses bras. Autant dormir dans un caniveau qu'on connaît. Mme Combs, qui habitait au bout de la rue, leur laisserait peut-être un coin de sa cuisine, rien que pour une nuit. En échange, je raccommode sa vieille cape, celle qui est déchirée, pensa-t-elle. Ça vaut bien un petit coin de cuisine.

— J'ai dit au garde de nuit tout ce que j'ai vu, reprit Billy, qui sautillait à côté d'elle. J'étais dehors, je cherchais Spot. J'avais monté et descendu dix fois cette rue, c'est pour ça que M. Pratt dit que c'est à moi qu'il faut demander.

— Ça, sûrement.

— Je suis triste qu'elle soit morte parce qu'elle m'enverra plus faire des courses. Elle me donnait un *penny* mais, la dernière fois, elle l'a pas fait. C'est pas juste, hein ? Ça, je l'ai pas dit à M. Pratt pour qu'il croie pas que je l'ai tuée.

— Personne ne penserait ça de toi, Billy.

— Faut toujours payer un homme pour son travail, mais cette fois-là elle l'a pas fait.

Ils marchaient côte à côte, passaient devant des fenêtres obscures, des maisons silencieuses. Il est si tard, pensa Rose. Tout le monde dort sauf nous. Billy l'accompagna jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrête.

— Vous entrez pas ?

Elle leva les yeux, découvrit qu'elle était devant la maison de Mme O'Keefe. Ses jambes fatiguées l'avaient machinalement conduite à cette porte qu'elle avait franchie tant de fois. En haut de l'escalier, elle trouverait son lit étroit, logé dans l'alcôve de la chambre, derrière un mince rideau qui ne suffisait pas à étouffer les bruits montant de l'autre lit. Les grognements d'Eben quand il faisait l'amour, ses ronflements, sa toux sèche le matin. Elle se rappela sa main sur ses cuisses et s'éloigna en frissonnant.

— Où vous allez ? demanda Billy.

— Je ne sais pas.

— Vous rentrez pas chez vous ?

— Non.

Il la rattrapa.

— Vous allez rester dehors ? Toute la nuit ?

— Il faut que je trouve un endroit où dormir. Un endroit chaud où Meggie n'aura pas froid.

— Il fait pas chaud dans la maison de Mme O'Keefe ?

— Je ne peux pas y aller cette nuit. M. Tate est fâché contre moi. Très fâché. Et j'ai peur qu'il...

Elle s'arrêta et fixa le brouillard dont les volutes s'enroulaient autour d'elle.

— Oh, mon Dieu, je suis si fatiguée. Qu'est-ce que je vais faire du bébé ?

— Je connais un endroit où vous pouvez l'emmener, dit Billy. Mais c'est un secret, vous devez en parler à personne.

L'aube n'avait pas encore chassé l'obscurité quand Jack le Bigleux attela son cheval et grimpa dans sa charrette. Il la fit sortir de la cour de l'écurie et l'engagea sur les pavés verglacés qui brillaient comme du verre à la lumière de la lampe. Son haquet était le seul véhicule de la rue et le clip-clop des sabots, le grincement des roues faisaient un bruit déconcertant dans la nuit par ailleurs silencieuse. Ceux qui, réveillés, se retournaient dans leur lit présumaient que ce n'était qu'un

marchand qui passait. Un boucher portant des quartiers de bœuf au marché, peut-être ; un maçon transportant des briques, ou un paysan livrant des balles de foin au propriétaire d'une écurie. Jamais ces gens somnolents dans leurs lits tièdes n'auraient soupçonné la nature de la marchandise qui serait bientôt chargée sur la charrette qui passait à cet instant sous leurs fenêtres. Les vivants n'avaient aucune envie de s'attarder avec les morts, et ceux-ci, invisibles, enfermés dans des caisses en bois, enveloppés dans des linceuls cousus, pouvaient bien se promener indéfiniment dans des charrettes brinquebalantes à la faveur de la nuit.

Ce que personne n'a les tripes de faire, je m'en charge, pensait Jack avec un sourire sardonique. Oh, il y a de l'argent à gagner dans le vol de cadavres. Et là où il y a de l'argent à gagner, on trouve Jack.

Devant lui, dans le brouillard, une forme penchée surgit soudain devant le cheval. Jack tira sur les rênes, l'animal s'arrêta en bronchant. Un adolescent apparut, zigzaguant d'un côté à l'autre de la rue, agitant ses longs bras comme les tentacules d'une pieuvre.

— Méchant chien ! Viens ici !

L'animal poussa un jappement lorsque le garçon le saisit par la peau du cou. Puis, tenant fermement la bête qui se débattait, l'adolescent se redressa, écarquilla les yeux en découvrant Jack dans le brouillard.

— Espèce d'imbécile ! s'écria le Bigleux.

Oh ça, il le connaissait, ce gamin, et quel poison c'était, toujours dans vos jambes, toujours en quête d'un repas gratuit, d'un coin où faire son lit... Plus d'une fois, Jack avait dû chasser Billy l'Idiot de son écurie...

— Ôte-toi de là ! J'ai failli t'écraser.

L'adolescent le fixait, bouche bée. Il avait les dents cariées et la tête trop petite pour son corps dégingandé. Avec un sourire stupide, il montra le chien qui se tortillait au bout de son bras.

— Il vient jamais quand je l'appelle. Il doit apprendre à bien se conduire.

— Tu sais même pas t'occuper de toi et t'as un chien ?

— C'est mon ami. Il s'appelle Spot.

Jack regarda le chien qui, autant qu'il pouvait en juger, n'avait de taches(3) nulle part.

— En v'là un nom bien trouvé !

— On cherche du lait. Il faut du lait pour les bébés et, hier soir, la petite a bu tout ce que j'avais. Elle aura faim, ce matin, et quand ils ont faim ils pleurent.

Qu'est-ce que ce taré était encore en train de raconter ?

— Laisse-moi passer, grogna Jack. J'ai du travail.

— Bien sûr, monsieur Burke, répondit Billy en s'écartant. Moi aussi

j'ai du travail.

C'est ça, Billy, c'est ça...

Le tavernier fit claquer ses rênes et la charrette repartit mais le cheval n'avait pas fait trois pas que Jack l'arrêtait de nouveau. Il se retourna vers la forme chétive de Billy, à demi perdue dans le brouillard. À seize ou dix-sept ans, l'adolescent n'était qu'os et tendons, à peu près aussi robuste qu'une marionnette en bois. Cela ferait quand même deux bras de plus.

À peu de frais.

— Billy ! appela le Bigleux. Tu veux gagner une pièce de neuf pence ?

Le garçon s'approcha, retenant toujours le malheureux chien.

— Comment, monsieur Burke ?

— Laisse ton clébard et monte.

— Mais il faut qu'on trouve du lait...

— Tu veux ta pièce ou pas ? T'achèteras du lait avec.

Billy lâcha le chien, qui déguerpit aussitôt.

— À la maison ! ordonna l'Idiot. C'est ça, Spot, vas-y.

— Monte, mon gars.

Billy grimpa dans la charrette et posa ses maigres fesses sur le banc.

— Où on va ?

— Tu verras.

Roulant entre les lambeaux de brume, ils passèrent devant des immeubles où la lumière de bougies commençait à apparaître aux fenêtres. Billy regarda à l'arrière et demanda :

— Y a quoi sous la bâche, monsieur Burke ?

— Rien.

— Si, y a quelque chose, je le vois.

— Si tu veux tes neuf pence, ferme-la.

— D'accord.

Le garçon ne resta silencieux que quatre ou cinq secondes :

— Je les aurai quand ?

— Quand tu m'auras aidé à transporter quelque chose.

— Un meuble ? Jack cracha par terre.

— Ouais. Quelque chose comme ça.

Ils étaient à présent près de la Charles River et remontaient North Allen Street. Le jour les rattrapait mais le brouillard restait épais. Il tourbillonnait autour d'eux, s'élevait de la rivière pour les envelopper de sa cape protectrice. Lorsqu'ils firent enfin halte, Jack ne voyait pas à plus de quelques mètres de lui, mais il savait exactement où il se trouvait.

Billy aussi.

— Pourquoi on est à l'hôpital ?

— Attends ici, lui ordonna Jack.

Il sauta de la charrette et ses bottes claquèrent durement sur les pavés.

— Quand c'est qu'on porte le meuble ?

— Faut d'abord voir s'il est là.

Jack ouvrit la grille et pénétra dans la cour de derrière. Il n'eut que quelques pas à faire avant de repérer ce qu'il espérait trouver : un cercueil au couvercle récemment cloué. On avait écrit dessus *A. TATE*. Il souleva une de ses extrémités, eut la confirmation que, oui, il y avait un corps à l'intérieur et qu'on l'emmènerait bientôt. Au cimetière des pauvres, sans aucun doute, à en juger au pin grossier des planches.

Il entreprit d'ouvrir la bière. Cela ne lui prit pas longtemps car il n'y avait que quelques clous dans le bois. Personne ne se souciait que les pauvres soient en sécurité dans leur cercueil. Jack souleva le couvercle, vit le cadavre dans son linceul. Pas très lourd, apparemment. Même sans l'aide de l'Idiot, il aurait pu se débrouiller.

Il retourna au haquet, où Billy attendait toujours.

— C'est une chaise ? Une table ? demanda le demeuré.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Le meuble.

Le Bigleux alla à l'arrière, rabattit la bâche.

— Viens m'aider.

Billy se laissa glisser du banc, rejoignit Jack.

— C'est un rondin.

— T'es vraiment intelligent, toi. Jack empoigna le rondin par un bout, le tira hors de la charrette.

— C'est du bois de chauffage ? demanda Billy en prenant l'autre extrémité. Faut pas le fendre ?

— Contente-toi de m'aider.

Ils portèrent le rondin au cercueil, le posèrent sur le sol.

— Maintenant, on enlève ce qu'y a là-dedans. Billy regarda dans le cercueil et se figea.

— Y a quelqu'un.

— Allez, soulève ce côté.

— Mais c'est... c'est un *mort*.

— Tu veux tes neuf *pence* ou pas ?

Les yeux écarquillés dans son visage pâle et émacié, Billy bredouilla :

— Je... j'ai peur des morts.

— Ils peuvent rien te faire, crétin.

Le garçon recula.

— Ils vous poursuivent. Ils font ça, les fantômes.

— J'ai jamais vu de fantôme.

Billy continuait à battre en retraite vers la grille.

— Billy. Ramène tes fesses.

Au lieu d'obéir, l'adolescent se retourna et s'enfuit, disparut dans le brouillard.

— Incapable, grogna Jack.

Il prit sa respiration, souleva le cadavre dans son linceul, le fit rouler hors du cercueil. Il tomba sur les pavés avec un bruit sourd.

Le ciel s'éclaircissait, il fallait faire vite. Jack mit le rondin dans le cercueil, replaça le couvercle et le recloua.

Reposez en paix, monsieur Dubois, pensa-t-il avec un rire.

Puis il traîna le corps, toujours enveloppé de son linceul, jusqu'à la charrette. Il fit une pause, haletant, pour inspecter la rue. Ne vit personne.

Quelques instants plus tard, il était de nouveau sur le banc du haquet et descendait North Allen Street. Par-dessus son épaule, il regarda la marchandise recouverte par la bâche. Il n'avait pas vu le corps, mais ça n'avait pas d'importance. Jeune ou vieux, homme ou femme, il était frais, c'était ce qui comptait. Et cette fois il n'aurait à partager avec personne, pas même avec l'Idiot.

Il venait d'économiser neuf *pence*. Ça valait le coup de faire un petit effort supplémentaire.

À son réveil, Rose trouva Meggie endormie près d'elle et entendit des poulets caqueter et battre des ailes. Ces bruits ne lui étaient pas familiers et il lui fallut un moment pour se rappeler où elle était.

Pour se souvenir qu'Aurnia était morte.

Le chagrin l'étreignit comme un poing, si fort que sur le moment elle fut incapable de respirer. Elle leva les yeux vers les poutres grossières de la grange en pensant : Je ne pourrai pas supporter cette souffrance.

Quelque chose à côté d'elle frappait le plancher sur un rythme régulier. Rose se tourna, découvrit un chien noir qui la regardait en remuant la queue devant une balle de foin. L'animal s'ébroua, fit voler de la paille et de la poussière, trotta vers elle et lui lécha la figure, laissant une traînée de bave sur sa joue. Rose le repoussa, se redressa. Le chien geignit, descendit l'escalier. Passant la tête par-dessus le bord du grenier à foin, Rose le vit passer devant un cheval, trottant résolument comme s'il était en retard à un rendez-vous, et il disparut par la porte ouverte de la grange. Au loin, un coq chanta.

Rose regarda autour d'elle et se demanda où était passé Billy.

C'était donc là son refuge. Elle remarqua ça et là des traces de sa présence parmi les balles, de foin et les outils rouilles. Un creux dans la paille indiquait l'endroit où il avait dormi cette nuit-là. Une tasse et une soucoupe ébréchée étaient posées sur une caisse retournée, comme pour un petit déjeuner. Rose eut un sourire en pensant que Billy était plein de ressources. La veille, il avait disparu pendant un bref moment et était revenu avec une précieuse tasse de lait, sans doute tirée discrètement de la mamelle de la vache ou de la chèvre d'un voisin. Rose ne lui avait pas posé de question sur sa provenance tandis que Meggie tétait la pointe d'un chiffon imbibé de lait. Elle était reconnaissante de tout ce qui pouvait apaiser la faim du bébé.

Mais si l'enfant avait mangé, Rose n'avait rien avalé depuis le déjeuner de la veille et son ventre grondait. Elle fit le tour du grenier, fouilla la paille jusqu'à ce qu'elle trouve un œuf de poule encore tiède. Elle craqua la coquille, l'approcha de sa bouche, renversa la tête en arrière. L'œuf cru glissa dans sa gorge. C'était une nourriture si riche que son estomac se rebella aussitôt. Prise de nausée, Rose se plia en deux, lutta pour ne pas vomir.

C'est peut-être la seule chose que je mangerai aujourd'hui, se dit-elle, il ne faut pas la gâcher...

Au bout d'un moment, ses haut-le-cœur se calmèrent et, relevant la tête, elle repéra une petite boîte en bois dans un coin du grenier.

Elle souleva le couvercle.

La boîte contenait des morceaux de verre colorés, un coquillage, deux boutons : des trésors que Billy avait ramassés en parcourant les rues du West End. Rose avait remarqué qu'il gardait toujours les yeux rivés au sol, ses frêles épaules voûtées comme celles d'un vieillard, pour glaner ici un *penny*, là une boucle perdue. Chaque jour était pour Billy l'Idiot une chasse au trésor, et un joli bouton suffisait à le rendre heureux. Mais un bouton ne vous permettait pas de manger et on ne pouvait pas payer un enterrement avec de la verroterie.

Rose referma la boîte et alla à la fenêtre pour regarder à travers le carreau couvert de poussière. En bas, des poulets grattaient la terre d'un jardin réduit à des tiges brunes flétries par le froid.

Les trésors de Billy lui rappelèrent un objet qu'elle avait sur elle et qu'elle avait totalement oublié. Elle tira de sa poche le médaillon en forme de cœur à la chaîne délicate faite pour un cou de dame. Rose se rappela combien il étincelait sur la peau blanche d'Aurnia. Ma sœur si belle qui n'est plus maintenant que de la nourriture pour les vers, pensa-t-elle.

L'or du bijou permettrait d'offrir à Aurnia un enterrement décent.

Entendant des voix, elle regarda de nouveau par la fenêtre. Une charrette de foin venait de pénétrer dans la cour et deux hommes marchandaient le prix des balles.

Il était temps de partir.

Rose prit le bébé endormi dans ses bras, descendit l'escalier, sortit sans bruit de la grange.

Lorsque les deux hommes se furent enfin mis d'accord, Rose Connolly était déjà loin et faisait tomber de la main la paille de sa jupe en se dirigeant avec Meggie vers le West End.

Un brouillard glacé s'accrochait au sol du cimetière de St Augustine, cachant les jambes des parents en deuil qui semblaient flotter, détachés de la terre, simples torses dérivant au-dessus de la brume. Ils sont si nombreux, se dit Rose. Mais ce n'était pas la perte d'Aurnia qui les affligeait. Elle observa le cortège s'étirant derrière un petit cercueil qui semblait glisser au-dessus du brouillard, entendit les sanglots, les reniflements, les bruits du chagrin emprisonnés et grossis, comme si l'air même pleurait. Les manteaux noirs de l'enterrement de l'enfant passèrent, provoquant des tourbillons de volutes grises. Personne ne tourna la tête vers Rose. Meggie dans les bras, elle se tenait dans un coin écarté du cimetière, près d'un monticule de terre fraîchement remuée. Pour les autres, elle n'était qu'un fantôme dans le brouillard et, aveuglés par leur propre chagrin, ils ne voyaient pas le

sien.

Rose se tourna vers les deux fossoyeurs. Le plus âgé s'essuya le visage avec sa manche, laissa des traces de boue sur sa joue à la peau ravinée par des années de soleil et de vent. Pauvre homme, pensa-t-elle, tu es trop vieux pour manier encore la pelle, pour creuser un sol gelé, mais nous avons tous besoin de manger. Elle se demanda ce qu'elle ferait à cet âge, quand elle ne serait plus capable de coudre.

— Y viendra personne d'autre ? dit l'homme.

— Personne, répondit-elle en baissant les yeux vers le cercueil d'Aurnia.

Son chagrin était à elle seule, elle ne le partagerait avec personne. Rose dut résister à une envie soudaine d'arracher le couvercle pour contempler une dernière fois le visage de sa sœur. Et si, par miracle, elle n'était pas morte ? Si elle s'agitait et ouvrait les yeux ? Rose tendit un bras vers le cercueil, le laissa retomber. Il n'y a pas de miracles, pensa-t-elle, Aurnia n'est plus.

— On y va, alors ?

Elle ravala ses larmes et acquiesça.

Le vieil homme se tourna vers son collègue, un adolescent à la figure blanche qui avait creusé avec indolence et qui se tenait maintenant près de la fosse, avachi et indifférent.

— Aide-moi à la descendre...

Les cordes grincèrent quand ils abaissèrent le cercueil, faisant tomber des mottes dans le trou. J'ai payé pour que tu aies une tombe à toi, ma chérie, pensa Rose. Un lieu de repos que tu ne devras partager avec personne, pas plus un mari tripoteur qu'un mendiant malpropre. Pour une fois tu dormiras seule, un luxe que tu n'as pas connu de ton vivant.

Le cercueil heurta le fond et rebondit. Le jeune homme avait laissé son attention s'égarer et avait lâché la corde trop vite. Rose vit le vieux fossoyeur jeter au garçon un regard signifiant : « On réglerà ça tout à l'heure. » L'adolescent ne le remarqua même pas et remonta la corde, dont l'extrémité claqua sur la caisse en pin. Sa besogne presque achevée, le jeune fossoyeur montra plus d'ardeur pour reboucher le trou. Il pensait peut-être au déjeuner qui l'attendait près d'un feu et dont seule cette tombe le séparait encore. Il n'avait pas vu l'occupante du cercueil et il s'en fichait. La seule chose qui comptait, c'était combler rapidement la fosse, et il y mettait assurément toute son énergie.

De l'autre côté du cimetière, là où on enterrait l'enfant, une plainte s'éleva, un cri de femme si chargé de souffrance que Rose se retourna. Elle vit alors une silhouette floue qui se dirigeait vers eux. Quand elle émergea du voile de brume, Rose reconnut le visage entouré par le capuchon de la cape. C'était Mary Robinson, la jeune infirmière de

l'hôpital. Mary s'arrêta et regarda par-dessus son épaule comme si elle se sentait suivie, mais Rose ne vit personne derrière elle, hormis les parents en deuil qui se tenaient autour de la tombe de l'enfant tel un cercle de statues.

— Je ne savais pas où vous trouver ailleurs qu'ici, dit l'infirmière. Je suis désolée pour votre sœur. Dieu ait son âme.

Rose essuya ses larmes.

— Vous avez été bonne pour elle, mademoiselle Robinson. Bien plus charitable que...

Elle s'interrompit pour ne pas prononcer le nom d'Agnes Poole. Pour ne pas dire du mal d'une morte.

Lorsque Mary s'approcha encore, Rose remarqua son expression tendue. La jeune infirmière se pencha en avant et murmura, d'une voix à peine audible par-dessus le grincement des pelles des fossoyeurs :

— Il y a des gens qui enquêtent sur l'enfant.

Rose soupira, baissa les yeux vers sa nièce. La petite Meggie avait hérité du tempérament doux d'Aurnia et, quand elle ne dormait pas, elle contemplait tranquillement le monde de ses yeux grands ouverts.

— Je leur ai donné ma réponse. Elle reste avec sa famille. Avec moi.

— Rose, je ne parle pas des gens de l'orphelinat. J'avais promis à Mlle Poole de ne rien dire, mais je ne peux plus garder le silence. La nuit où le bébé est né, après que vous avez quitté la salle, votre sœur nous a confié que...

Mary se tut, le regard fixé non sur Rose mais sur quelque chose au loin.

— Mademoiselle Robinson ?

— Gardez cette enfant en sécurité. Cachez-la.

Rose se retourna pour voir ce que Mary regardait et découvrit Eben marchant vers elle à grands pas. Malgré sa gorge sèche et ses mains tremblantes, elle fit face, résolue à ne pas se laisser brutaliser. Pas maintenant, pas devant la tombe de sa sœur. Lorsqu'il fut plus près, elle vit qu'il portait le sac avec lequel elle était arrivée à Boston, quatre mois plus tôt. Avec une moue méprisante, il le jeta aux pieds de Rose.

— Je me suis permis de faire tes bagages, maintenant qu'on ne veut plus de toi chez Mme O'Keefe.

Elle ramassa son sac et rougit, outragée à la pensée des mains d'Eben palpant ses vêtements intimes.

— Et ne viens plus implorer ma charité, ajouta-t-il.

— C'est ta charité que tu voulais m'imposer hier soir ? répliqua-t-elle en se redressant.

Elle éprouva de la satisfaction en remarquant la lèvre enflée de son

beau-frère. C'est moi qui lui ai fait ça ? Tant mieux.

Furieux, Eben fit un pas en avant, jeta un coup d'œil aux fossoyeurs qui finissaient de combler la fosse et s'immobilisa, le poing serré. Vasy, pensa Rose, frappe-moi alors que je tiens ta fille dans mes bras. Montre à tous quel lâche tu es.

— Tu n'avais pas le droit de raconter des histoires à la Garde de nuit, dit-il d'une voix menaçante. Ils sont venus ce matin, tous les autres locataires en parlent.

— J'ai simplement dit la vérité. Ce que tu m'as fait.

— Comme s'ils allaient te croire ! Tu sais ce que je lui ai dit, moi, à Pratt ? Que tu es une allumeuse. Que je t'ai recueillie, que je t'ai nourrie, uniquement pour faire plaisir à ma femme. Et c'est comme ça que tu me récompenses ?

— Tu te fiches complètement qu'elle soit morte. Tu n'es pas venu pour lui dire adieu mais seulement pour t'en prendre à moi. Pendant que ta femme...

— Ma femme ne te supportait pas non plus.

Rose le regarda dans les yeux.

— Tu mens.

— Tu ne me crois pas ? rétorqua-t-il d'un ton dédaigneux. Tu aurais dû entendre ce qu'elle me disait à l'oreille quand tu dormais. Comme quoi tu étais un fardeau, un boulet qu'elle devait traîner parce qu'elle savait que tu crèverais de faim sans notre charité...

— Je travaillais pour payer la nourriture et le logement ! Tous les jours.

— Comme si je ne pouvais pas trouver dix autres filles aussi habiles avec une aiguille et qui m'auraient coûté moins cher ! Va voir ailleurs, tu verras comment ça se passe. Tu te retrouveras dans la misère et tu reviendras me supplier.

— Moi ?

Rose s'esclaffa, malgré la faim qui lui tordait l'estomac. Elle avait espéré qu'Eben, dessoûlé, éprouverait au moins un soupçon de remords pour ce qu'il avait fait la veille. Que la mort d'Aurnia lui ferait comprendre qu'il avait perdu un trésor et que son chagrin le rendrait meilleur. Mais Rose avait été aussi stupidement naïve que sa sœur de croire qu'il pouvait surmonter sa vanité mesquine. La veille au soir, Rose l'avait humilié et il renonçait maintenant à toute comédie. Elle ne voyait dans son regard aucun chagrin, rien que de la suffisance, et elle prit plaisir à remuer le couteau dans la plaie :

— J'aurai peut-être faim, mais moi au moins je m'occupe des miens. J'ai payé l'enterrement de ma sœur et j'élèverai sa fille. De quoi tu penses que les gens te traiteront, quand ils sauront que tu as abandonné ton enfant ? Que tu n'as pas versé un *penny* pour faire enterrer ta femme ?

Le visage cramoisi, Eben regarda de nouveau les fossoyeurs, qui avaient fini leur tâche et assistaient à la scène, l'air captivés. Plissant les lèvres, il plongea la main dans sa poche, en tira une poignée de pièces de monnaie.

— Tenez ! s'écria-t-il en les tendant aux deux hommes. Prenez-les !

Le plus âgé tourna vers Rose un regard embarrassé.

— La dame nous a déjà payés, monsieur.

— Prenez cet argent, bon Dieu !

Eben saisit la main maculée de terre du vieil homme et fit tomber les pièces sur sa paume. Puis il regarda Rose.

— Voilà, j'ai fait ce que je devais. Maintenant, toi, tu as quelque chose qui m'appartient.

— Tu te moques bien de Meggie. Pourquoi tu me la prendrais ?

— C'est pas la gosse que je veux, c'est les affaires d'Aurnia. Je suis son mari, elles me reviennent.

— Il n'y a rien.

— À l'hôpital, on m'a dit qu'on t'avait donné ses affaires, hier soir.

— C'est tout ce que tu veux ?

Rose détacha le petit baluchon qu'elle avait noué à sa ceinture et le tendit à Eben.

— Tu peux l'avoir.

Il l'ouvrit ; la chemise de nuit souillée et le ruban tombèrent par terre.

— Où est le reste ?

— La bague y est.

— Cette camelote ?

Il tint la bague porte-bonheur d'Aurnia devant ses yeux, l'examina avec mépris et la jeta aux pieds de Rose.

— Ça ne vaut rien. On voit la même au doigt de toutes les filles faciles de Boston.

— Elle avait laissé son alliance dans la chambre, tu le sais bien.

— Je parle du médaillon. Il est en or. Elle n'a jamais voulu me dire d'où elle le tenait et elle a toujours refusé de le vendre, même quand j'avais besoin d'argent pour l'échoppe. Pour tout ce que j'ai enduré, je mérite au moins de l'avoir.

— Tu ne mérites même pas un cheveu de sa tête.

— Il est où ?

— Chez un prêteur sur gages. Comment tu crois que j'ai payé l'enterrement ?

— Il valait beaucoup plus que ça ! s'emporta Eben en montrant la tombe.

— Je ne l'ai plus. J'ai payé l'enterrement et tu n'as rien à faire ici. Tu n'as eu de cesse de tourmenter Aurnia de son vivant. Le moins que tu puisses faire, c'est la laisser maintenant reposer en paix.

Eben remarqua l'expression scandalisée du vieux fossoyeur et fit un effort pour se contenir.

— On en reparlera plus tard, Rose, menaça-t-il avant de faire volte-face et de s'éloigner.

— Mademoiselle ? Mademoiselle ?

Rose se tourna vers le vieil homme, qui tendait le bras vers elle.

— Vous nous avez déjà payés. Prenez. Vous en aurez besoin pour manger et pour nourrir la petite.

Rose baissa les yeux vers les pièces qu'il avait mises dans sa main.

Les deux hommes rassemblèrent leurs outils et partirent, la laissant près de la tombe fraîche d'Aurnia. Une fois que la terre se sera tassée, je t'achèterai une pierre tombale, promit-elle à sa sœur. J'économiserai peut-être assez pour y faire graver quelque chose en plus de ton nom. Un ange, ou un petit poème pour dire que le monde est plus pauvre de t'avoir perdue.

Elle entendit des sanglots étouffés lorsque le cortège funèbre de l'autre enterrement commença à ressortir du cimetière et pensa : Où sont ceux qui te pleurent, Aurnia ?

C'est alors seulement qu'elle se rappela Mary Robinson. Elle regarda autour d'elle mais ne vit pas la jeune infirmière. L'arrivée d'Eben et ses propos querelleurs avaient dû la faire fuir. Une raison de plus de garder rancune à son beau-frère.

Des gouttes s'écrasèrent sur son visage. Tête baissée, les membres de la famille de l'enfant défunt se dirigeaient vers les voitures qui les attendaient et les conduiraient à un souper chaud. Seule Rose demeura dans le cimetière, serrant Meggie contre elle tandis que la pluie transformait la terre en boue.

— Dors, ma chérie, murmura Rose.

Elle ramassa son sac et les affaires éparpillées d'Aurnia, quitta le cimetière de St Augustine pour prendre le chemin des taudis de South Boston.

— L'obstétrique est la branche de la médecine qui traite de la conception et de ses conséquences. Aujourd'hui, je vous ai parlé de plusieurs de ces conséquences, dont un grand nombre sont, hélas, tragiques...

Du majestueux escalier conduisant à l'amphithéâtre, Norris entendait déjà la voix sonore du Dr Crouch et il pressa le pas, contrarié d'arriver tellement en retard au cours du matin. Il avait encore passé la nuit dans la compagnie bourrue de Jack le Bigleux pour une expédition qui les avait emmenés au sud de Quincy. Pendant tout le trajet, Jack s'était plaint de son dos, unique raison pour laquelle il avait demandé l'aide de l'étudiant. Ils étaient revenus à Boston bien après minuit, avec un seul spécimen, en si mauvais état que le Dr Sewall, en soulevant la bâche, avait grimacé.

« Il est resté enterré bien trop longtemps, celui-là, s'était-il plaint. Vous ne savez pas vous servir de votre nez ? Cette puanteur aurait dû vous le faire comprendre... »

Norris en avait encore des relents dans les cheveux, sur ses vêtements. Elle s'insinuait partout, comme des asticots sous la peau, jusqu'à ce que la moindre inspiration que vous preniez en soit chargée et que vous ne puissiez plus distinguer la chair morte de la chair vivante. Il la respirait encore au moment même où il grimpait l'escalier, et se faisait l'effet d'un cadavre en marche traînant sa propre odeur de putréfaction. Il ouvrit la porte, se glissa silencieusement dans la salle où le Dr Crouch allait et venait sur l'estrade en faisant son cours.

— Bien que distincte de la chirurgie, l'obstétrique requiert des connaissances en anatomie et en physiologie, en pathologie et...

Crouch s'interrompit, le regard fixé sur Norris, qui n'avait fait que quelques pas dans l'allée et cherchait une place libre. Le silence soudain attira l'attention de tous les étudiants plus efficacement qu'un cri ne l'aurait fait. Norris se sentit cloué sur place par les regards.

— Monsieur Marshall, reprit Crouch, nous sommes très honorés que vous ayez décidé de vous joindre à nous.

— Je suis désolé, je n'ai aucune excuse à faire valoir...

— En effet. Eh bien, asseyez-vous !

Norris trouva une place juste devant Wendell et ses deux amis. En bas, le professeur s'éclaircit la voix et poursuivit :

— Pour conclure, messieurs, je vous livre cette réflexion : le

médecin est parfois l'unique adversaire des ténèbres. Lorsque nous pénétrons dans les chambres obscures de la maladie, c'est pour combattre, pour redonner courage et espoir à de pauvres êtres dont la vie même est en jeu. Songez à la confiance sacrée qui pèsera peut-être bientôt sur vos épaules.

Crouch se raffermir sur ses courtes jambes et sa voix s'éleva comme pour appeler à la bataille : — Soyez à la hauteur de votre vocation ! Soyez dignes de ceux qui remettent leur vie entre vos mains !

Il parcourut des yeux son auditoire qui, pendant quelques secondes, demeura totalement silencieux. Puis Edward Kingston se leva et applaudit avec une ferveur qui n'échappa pas à Crouch. D'autres suivirent et bientôt tout l'amphithéâtre retentit d'applaudissements.

— C'est encore plus beau que le monologue de Hamlet, commenta Wendell dont l'éloge sarcastique se perdit dans le vacarme. Quand est-ce qu'il se roule par terre pour nous faire la scène de la mort ?

— Tais-toi, lui enjoignit Charles. Tu veux qu'on ait tous des ennuis ?

Le Dr Crouch retourna s'asseoir au premier rang avec les autres professeurs. Aldous Grenville, qui était à la fois le doyen de l'Ecole de médecine et l'oncle de Charles, se leva pour s'adresser aux étudiants. Bien qu'il eût déjà les cheveux gris, il se tenait parfaitement droit, étonnant personnage à qui un regard suffisait pour capter l'attention de toute une salle.

— Merci, docteur Crouch, pour ce cours éclairant et passionnant sur l'art et la science de l'obstétrique. Nous en venons maintenant à la dernière partie du programme d'aujourd'hui, une dissection anatomique présentée par le Dr Erastus Sewall, notre distingué professeur de chirurgie.

Le corpulent Dr Sewall se leva lourdement, rejoignit Grenville et lui serra la main, puis le doyen lui céda la place.

— J'aurais besoin d'un volontaire, commença-t-il. Peut-être un étudiant de première année acceptera-t-il d'être mon assistant...

Le silence se fit tandis que cinq rangées de jeunes gens baissaient les yeux vers leurs chaussures.

— Allons, insista Sewall, il faut tremper ses mains dans le sang pour comprendre la machine humaine. Vous venez d'entamer vos études médicales, la salle de dissection vous est encore étrangère. Aujourd'hui, je vous offre l'occasion de faire connaissance d'une extraordinaire mécanique, d'une usine complexe. L'un de vous aura-t-il le courage de la saisir ?

— Moi, répondit Edward en se levant.

— Monsieur Kingston, allez rejoindre le professeur Sewall, dit Grenville.

En descendant l'allée, Edward adressa un sourire arrogant à ses

camarades.

— Où est-ce qu'il trouve ce culot ? murmura Charles.

— Nous y passerons tous, de toute façon, prédit Wendell.

— Regarde comme il se délecte de l'attention de la salle. Moi, je serais mort de peur.

Des roues grincèrent quand un appareteur s'avança en poussant un chariot. Sewall défit sa veste et retroussa ses manches tandis que l'homme apportait une table supportant un plateau d'instruments.

— Chacun de vous aura la possibilité de manier le bistouri en salle de dissection, mais cette expérience sera bien trop brève. Face à la pénurie de spécimens anatomiques, vous ne devez laisser passer aucune occasion d'étendre vos connaissances.

Il s'interrompt pour mettre un tablier.

— La dissection est un art, reprit-il en nouant les cordons dans son dos. Aujourd'hui, je vous montrerai comment on le pratique. Non comme un équarrisseur s'attaquant à une carcasse, mais comme un sculpteur qui extrait une statue d'un bloc de marbre. C'est ce que j'ai l'intention de faire devant vous : non pas simplement disséquer un corps, mais révéler la beauté de chaque muscle et de chaque organe, de chaque nerf et vaisseau sanguin...

Sewall se tourna vers le chariot où le corps était étendu sous un drap.

— Voyons le spécimen dont nous disposons aujourd'hui...

Norris eut un haut-le-cœur anticipé à l'idée que Sewall allait dévoiler le cadavre à demi putréfié que Jack le Bigleux et lui avaient déterré la veille. Mais lorsque le médecin souleva le drap, ce ne fut pas un corps d'homme qui apparut.

Une femme. Et même de sa place dans l'amphithéâtre, Norris la reconnut.

Sa chevelure rousse bouclée cascada par-dessus le bord du chariot. La tête légèrement tournée de côté, elle faisait face aux étudiants, les yeux mi-clos et les lèvres écartées. La salle était tellement silencieuse que Norris entendait son cœur battre à ses oreilles.

Ce cadavre est celui de la sœur de Rose Connolly.

Comment cette sœur adorée pouvait-elle se retrouver sur ce chariot ?

Sewall prit un scalpel sur le plateau et s'approcha du corps. Il semblait ne pas s'apercevoir du silence stupéfait de son auditoire et quand il considéra son « sujet », ce fut avec le calme d'un artisan s'apprêtant à se mettre à l'ouvrage. Il se tourna vers Edward, qui se tenait figé près du chariot. Aucun doute, lui aussi avait reconnu le corps.

— Je vous conseille de mettre un tablier.

Edward ne parut pas avoir entendu le médecin.

— Monsieur Kingston, si vous ne voulez pas tacher votre veste de dandy, je vous suggère de l'ôter et de passer un tablier.

L'étudiant avait perdu toute suffisance et il avala péniblement sa salive en mettant un tablier qui le couvrit du cou aux chevilles.

Sewall fit la première incision, une entaille nette, du sternum au pelvis. L'abdomen libéra son contenu, les entrailles se répandirent en boucles luisantes par-dessus le bord du chariot.

— Le baquet, réclama Sewall.

Il se tourna vers Edward, qui fixait avec horreur le ventre béant.

— Quelqu'un peut-il placer le baquet ? Mon assistant semble incapable du moindre mouvement.

Des rires gênés fusèrent parmi les étudiants devant le spectacle de leur condisciple, dont la suffisance était publiquement rabaissée de quelques crans. Écarlate, Edward prit le baquet en bois sur la table et le posa par terre, pour qu'il recueille ce qui s'échappait du ventre.

— Les boyaux sont recouverts d'une sorte de membrane appelée péritoine. Je viens de la sectionner, ce qui a libéré les intestins. Chez les personnes plus âgées, en particulier les messieurs qui ont abusé des plaisirs de la table, le péritoine peut être chargé de graisse. Mais chez ce jeune sujet féminin, je ne trouve que de minces dépôts.

Sewall souleva la membrane presque transparente, la tint dans ses mains couvertes de sang pour la montrer à son auditoire. Puis il se pencha et la laissa tomber dans le baquet.

— Je vais ensuite prélever ces intestins qui nous empêchent de voir les organes qui se trouvent derrière. Si les tueurs des abattoirs connaissent bien le volume des entrailles d'une vache ou d'un cheval, les étudiants qui assistent à leur première dissection en sont très souvent sidérés. Je détache d'abord l'intestin grêle en incisant au niveau de la jonction pylorique, là où se termine l'estomac...

Il se pencha avec son bistouri, coupa, leva une main tenant l'extrémité du boyau, le laissa glisser. Edward le saisit de sa main nue avant qu'il ne tombe par terre et, avec une moue de dégoût, le jeta dans le baquet.

— Je détache l'autre bout, là où l'intestin grêle devient le gros intestin, à la jonction iléo-cæcale...

Nouveau coup de bistouri et Sewall se redressa en tenant l'autre extrémité.

— Pour vous montrer les merveilles de l'appareil digestif, j'aimerais que mon assistant prenne le bout de l'intestin grêle et remonte l'allée, aussi loin qu'il pourra.

Edward baissa vers le baquet des yeux hésitants. Grimaçant, il plongea la main dans les entrailles et ramena l'extrémité sectionnée.

— Allez-y, monsieur Kingston. Droit vers le fond de la salle.

Edward monta l'allée centrale en déroulant l'intestin. Norris sentit

une odeur d'excréments et vit l'étudiant assis de l'autre côté de l'allée plaquer une main sur son nez. Edward continuait à gravir les marches, tirant derrière lui l'intestin comme une corde nauséabonde jusqu'à ce qu'il soit tendu au-dessus du sol.

— Remarquez sa longueur, dit Sewall. Il fait environ six mètres. Six *mètres*, messieurs. Et ce n'est que l'intestin grêle. J'ai laissé le gros intestin *in situ*. Chacun de vous a dans son abdomen cet organe merveilleux. Songez-y en digérant votre petit déjeuner. Quelle que soit votre position dans la vie, riche ou pauvre, jeune ou vieux, à l'intérieur de votre ventre vous êtes exactement comme n'importe quel autre homme.

Ou femme, pensa Norris, qui ne regardait pas l'intestin mais le sujet éventré allongé sur le chariot. Même une créature aussi belle pouvait se réduire à un baquet d'entrailles. Où était l'âme, dans tout cela ? Où était la femme qui avait habité ce corps ?

— Monsieur Kingston, vous pouvez revenir sur l'estrade et remettre l'intestin dans le baquet. Nous allons maintenant voir à quoi ressemblent le cœur et les poumons nichés dans la poitrine...

Le médecin prit un instrument d'aspect rébarbatif, serra une côte entre les mâchoires métalliques. Un claquement d'os brisé résonna dans la salle.

— On ne peut bien voir le thorax qu'en écartant les côtes. Je crois que les étudiants de première année devraient se rapprocher pour le reste de la dissection. Venez vous placer autour du chariot.

Norris se leva. Comme il était le plus proche de l'allée, il fut aussi le premier à arriver sur l'estrade. Il baissa les yeux non sur le thorax ouvert mais vers le visage de la femme dont les secrets les plus intimes étaient ainsi étalés devant des inconnus. Une femme naguère si charmante.

— J'aimerais tout d'abord signaler une particularité intéressante du pelvis. En me fondant sur la taille de l'utérus, que je peux facilement palper ici, je peux conclure que le sujet a récemment accouché. Vous remarquerez, malgré la fraîcheur relative du corps, l'odeur nauséabonde de la cavité abdominale et l'inflammation du péritoine. Sur la base de ces éléments, je suis prêt à avancer une hypothèse sur la cause probable de la mort...

Il y eut un bruit sourd dans l'allée et l'un des étudiants s'écria, alarmé :

— Il respire ? Regarde s'il respire !

— Que se passe-t-il ? demanda Sewall.

— C'est le neveu du Dr Grenville ! répondit Wendell. Charles s'est évanoui !

Le professeur Grenville se leva, l'air stupéfait. Rapidement, il remonta l'allée en se frayant un chemin parmi les étudiants qui

l'encombraient.

— Il va bien, monsieur, annonça Wendell. Il revient à lui.

Sur l'estrade, Sewall soupira :

— Un estomac délicat n'est pas recommandé quand on souhaite faire des études de médecine.

Grenville s'agenouilla près de son neveu, lui tapota le visage.

— Allez, mon garçon, ce n'est rien. Un simple étourdissement. La matinée a été rude. Charles se redressa avec un grognement.

— J'ai envie de vomir.

— Je l'emmène dehors, dit Wendell. L'air frais lui fera du bien.

— Merci, monsieur Holmes, répondit Grenville.

Le doyen se releva, pas très d'aplomb sur ses jambes lui non plus.

Nous sommes tous troublés, même les plus aguerris d'entre nous, pensa Norris.

Avec l'aide de Wendell, Charles se mit debout en vacillant et se dirigea vers la porte. Norris entendit un des étudiants ricaner :

— C'est bien de Charlie, ça. On peut toujours compter sur lui pour tourner de l'œil.

Cela aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre nous, pensa Norris en parcourant les visages cendreaux de la salle. Quel être humain normal pourrait assister à cette boucherie sans être remué ?

Et ce n'était pas terminé.

Sur l'estrade, le Dr Sewall avait saisi son bistouri et considérait son public d'un œil froid.

— Nous reprenons, messieurs ?

De nos jours

Julia, dans sa course vers le nord pour fuir la canicule de l'été bostonien, s'était jointe au flot de voitures du week-end remontant vers le Maine. Lorsqu'elle parvint à la frontière du New Hampshire, la température avait chuté de dix degrés. Une demi-heure plus tard, quand elle pénétra dans le Maine, l'air était frais. Bientôt le paysage de forêt et de côte rocheuse disparut derrière un banc de brouillard. Plus au nord, le monde virait au gris, la route se faufilait entre des arbres voilés et des fermes à peine visibles.

Lorsqu'elle arriva enfin à la petite ville balnéaire de Lincolnville, dans l'après-midi, la brume était si dense que Julia distinguait mal les contours massifs du ferry d'Islesboro amarré à la jetée. Henry Page l'ayant prévenue que les places pour les véhicules seraient limitées à bord, elle laissa sa voiture au parking, prit son sac de voyage et monta sur le bateau.

S'il y avait une vue à découvrir à travers la vitre du ferry, Julia n'en vit absolument rien pendant la traversée.

En débarquant, elle se retrouva dans un monde gris déroutant. La maison de Henry Page n'était qu'à quinze cents mètres du terminal de l'île, « une agréable promenade en été », avait-il assuré. Mais dans un brouillard aussi épais quinze cents mètres peuvent paraître interminables. Julia restait au bord de la route pour ne pas se faire renverser par une voiture et se réfugiait sur l'herbe du bas-côté chaque fois qu'elle entendait un bruit de moteur. C'est donc ça l'été dans le Maine, se dit-elle, frissonnant dans son short et ses sandales. Des oiseaux chantaient mais demeuraient invisibles. Tout ce qu'elle pouvait voir, c'était la chaussée sous ses pieds et l'herbe à sa gauche.

Une boîte aux lettres surgit devant elle, rouillée, fixée à un poteau tordu. Les yeux plissés, Julia réussit à déchiffrer le nom presque effacé sur la tôle : STONEHURST.

La résidence de Henry Page.

Un chemin de terre battue montait à travers un bois touffu où les branches basses des arbres s'étendaient comme pour griffer toute voiture qui l'emprunterait. Plus Julia grimpait, plus elle se sentait mal à l'aise sur cette route désolée, sur cette île étouffée par le brouillard.

La maison apparut si brusquement que Julia s'immobilisa, surprise.

Elle était en pierre et en vieux bois, auquel l'air salé avait donné une patine argentée. Elle ne pouvait pas voir l'océan mais elle savait qu'il était proche car elle entendait les vagues gifler les rochers et des mouettes piailler au-dessus d'elle.

Elle gravit les marches de granite usées de la véranda et frappa à la porte. Page lui avait dit qu'il serait chez lui mais personne ne vint ouvrir. Elle avait froid ; elle n'avait pas emporté de blouson et elle n'avait nulle part où aller, sauf à retourner au terminal du ferry. Agacée, elle laissa son sac sur la véranda et gagna l'arrière de la maison. Si Henry Page n'était pas là, elle pouvait au moins profiter de la vue... si on pouvait voir quelque chose aujourd'hui.

Elle suivit une allée de pierres jusqu'à un jardin envahi de broussailles et d'herbes rabougries. Si l'endroit manquait manifestement de l'attention d'un jardinier, on devinait qu'il avait dû être autrefois magnifique, à en juger au soin apporté aux ouvrages en pierre. Des marches moussues descendaient vers des murets entourant une série de massifs de fleurs en terrasses. Attirée par le bruit des vagues, Julia descendit, passa devant des bouquets de thym et d'herbe aux chats. L'océan devait être proche maintenant et elle s'attendait à entrevoir la plage d'un instant à l'autre.

Elle fit un pas en avant, son pied ne rencontra que le vide.

Avec un tressaillement, elle se rejeta en arrière et son postérieur atterrit durement sur une marche. Un moment, elle resta immobile, tentant de percer du regard les voiles gris mouvants jusqu'aux rochers situés six bons mètres plus bas. Ce fut alors seulement qu'elle remarqua le sol érodé autour d'elle, les racines exposées d'un arbre accroché au bord effrité de la falaise. Julia regarda la mer et se dit : J'aurais peut-être survécu à une chute, mais je me serais vite noyée, dans cette eau froide.

Les jambes vacillantes, elle remonta les marches, craignant à chaque instant que la falaise ne s'effondre et ne l'entraîne avec elle. Julia était presque arrivée en haut quand elle vit un homme qui l'attendait.

Les épaules voûtées, il s'appuyait sur une canne qu'il tenait dans sa main noueuse. Henry Page lui avait paru âgé au téléphone et cet homme semblait très vieux, les cheveux totalement blancs, les yeux plissés derrière des lunettes à monture métallique.

— Ces marches sont dangereuses, dit-il. Chaque année, il y en a une qui se détache de la falaise. Le sol est instable.

— Je m'en suis aperçue, répondit-elle, haletante.

— Je suis Henry Page. Vous êtes mademoiselle Hamill, je présume.

— Je me suis permis de visiter. Comme vous n'étiez pas là...

— Je n'ai pas bougé de chez moi.

— Personne n'est venu ouvrir.

— Vous croyez que je peux descendre l'escalier en courant ? bougonna-t-il. J'ai quatre-vingt-neuf ans. La prochaine fois, soyez un peu plus patiente.

Il se retourna et traversa la terrasse en direction de portes-fenêtres.

— Venez. J'ai mis un excellent sauvignon au frais. Encore que par ce temps froid un rouge aurait mieux convenu.

Elle le suivit à l'intérieur de la maison, qui lui parut aussi vieille que lui. Elle sentait la poussière, les tapis anciens.

Et les vieux livres. Dans la pièce donnant sur l'océan, des milliers de volumes étaient entassés sur des rayonnages courant du sol au plafond. Une énorme cheminée en pierre occupait tout un mur. La pièce était vaste mais, avec le brouillard qui se pressait aux fenêtres, on s'y sentait confiné, impression sans doute renforcée par la dizaine de caisses qui en occupaient le centre près d'une table de salle à manger en chêne massif.

— Quelques-unes des caisses de Hilda, dit-il.

— « Quelques-unes » ?

— Il y en a une vingtaine de plus à la cave, auxquelles je n'ai pas encore touché. Vous pourriez peut-être m'aider à les monter, je ne peux pas le faire avec ma canne. Je demanderais bien à mon petit-neveu, mais il est toujours tellement occupé...

Et moi je ne le suis pas ? pensa Julia.

Henry Page s'approcha de la table au plateau balafré sur lequel était éparpillé le contenu d'une des caisses.

— Comme vous pouvez le constater, Hilda avait la manie de tout garder. Elle ne jetait rien. Quand on vit aussi longtemps qu'elle, on se retrouve avec un énorme bric-à-brac. Il s'avère que ce bric-à-brac est très intéressant. Mais totalement en désordre. Les déménageurs auxquels je me suis adressé ont simplement rempli les caisses au hasard. Les journaux que vous voyez là ont paru entre 1840 et 1910. Ils ne sont pas classés par date. Je parie qu'il y en a même de plus anciens quelque part, mais nous devons inventorier toutes les caisses pour le vérifier. Cela pourrait nous prendre des semaines.

Parcourant la une d'un exemplaire du *Boston Daily Advertiser* du 10 janvier 1840, Julia remarqua soudain l'usage que Page avait fait du mot « nous ». Elle releva la tête.

— Excusez-moi, mais je n'ai pas prévu de rester très longtemps. Pourriez-vous simplement me montrer les documents qui concernent ma maison ?

— Ah oui. La maison de Hilda.

Il s'éloigna d'elle en faisant claquer sa canne sur le plancher, se dirigea vers une autre pièce.

— Construite en 1880, lui lança-t-il par-dessus son épaule. Pour une de mes ancêtres, du nom de Margaret Tate Page.

Julia le suivit dans une cuisine qui n'avait pas été rénovée depuis les années 1950. Les éléments étaient couverts de crasse, la cuisinière semée de taches de graisse et de ce qui ressemblait à de la sauce de spaghettis séchée. Page ouvrit le réfrigérateur, y prit une bouteille de vin blanc.

— Cette maison a été transmise de génération en génération. Et tous ses propriétaires ne jetaient jamais rien, comme Hilda, dit-il en enfonçant un tire-bouchon dans le goulot. Ce qui explique cette mine de documents. La maison est restée dans la famille pendant toutes ces années.

Il déboucha la bouteille avec un *pop* sonore, regarda Julia.

— Jusqu'à vous, ajouta-t-il.

— Les os retrouvés dans mon jardin ont probablement été enterrés avant 1880, fit-elle observer. C'est ce qu'un anthropologue m'a dit. La tombe est plus ancienne que la maison.

— C'est bien possible, reconnut-il en prenant deux verres dans l'un des éléments.

— Ce que vous avez trouvé dans les caisses ne nous fournira probablement aucune explication sur les ossements, souligna Julia.

Et je perds mon temps ici.

— Comment pouvez-vous en être sûre ? Vous n'y avez pas encore jeté un coup d'œil.

Il remplit les verres, lui en tendit un.

— Un peu tôt pour du vin, non ?

— Un peu tôt ? marmonna-t-il. J'ai quatre-vingt-neuf ans et quatre cents bouteilles d'excellent vin, que j'ai l'intention de boire toutes. Je pense au contraire qu'il est un peu *tard*. Alors, accompagnez-moi. Le vin paraît toujours meilleur quand on le partage.

Julia prit le verre.

— Que disions-nous ?

— Que la tombe est plus ancienne que la maison, répondit-elle.

Il prit son verre, retourna à pas lents dans la bibliothèque.

— C'est tout à fait possible.

— Alors, je ne vois pas comment le contenu des caisses pourrait m'éclairer sur l'identité de cette femme.

Page fouilla parmi les papiers étalés sur la table, en plaça plusieurs devant Julia.

— Tenez, mademoiselle Hamill. Voici une piste.

Elle baissa les yeux vers une lettre manuscrite datée du 20 mars 1888.

Très chère Margaret,

Je te remercie des condoléances que tu m'as exprimées avec tant de sincérité pour la perte de ma bien-aimée Amelia. L'hiver a été pour moi très

difficile...

Julia se tourna vers son hôte.

— Cette lettre a été écrite en 1888. Bien après que les os ont été enterrés.

— Continuez à lire.

Ce qu'elle fit. Jusqu'au dernier paragraphe :

Je t'envoie pour le moment la coupure de presse que j'ai mentionnée. Si tu ne souhaites pas en savoir plus, dis-le-moi et je n'en parlerai plus jamais, Mais si tu t'intéresses un tant soit peu à tes parents, je reprendrai la plume à la première occasion. Et tu apprendras l'histoire, la véritable histoire de ta tante et du Faucheur du West End.

Avec toute mon affection,

O. W. H.

— Vous savez qui est cet O. W. H. ? demanda Henry, dont les yeux, grossis par les verres de ses lunettes, brillaient d'excitation.

— Vous m'avez dit au téléphone qu'il s'agit d'Oliver Wendell Holmes.

— Et vous savez qui c'était, bien sûr ?

— Un magistrat, non ? Un juge de la Cour suprême...

Le vieillard eut un soupir exaspéré.

— Non, ça c'est Oliver Wendell Holmes *junior*, le fils. Cette lettre est du *père*. Vous avez dû entendre parler de lui.

Julia fronça les sourcils.

— Il était écrivain, je crois.

— C'est tout ce que vous savez ?

— Désolée, je ne suis pas prof d'histoire.

— Vous êtes enseignante ? Dans quelle matière ?

— Je suis institutrice.

— Même une institutrice devrait savoir qu'Oliver Wendell Holmes n'était pas seulement une figure littéraire. Oui, il était poète et romancier, biographe. Mais c'était aussi un conférencier, un philosophe et l'une des voix les plus influentes de Boston. Et autre chose encore. La plus importante peut-être de ses contributions à l'humanité.

— C'est-à-dire ?

— Il était médecin. L'un des meilleurs praticiens de son époque.

Julia considéra la lettre avec plus d'intérêt.

— Et la Margaret à qui il s'adresse dans la lettre est mon arrière-arrière-grand-mère, le Dr Margaret Tate Page, née en 1830. L'une des premières femmes médecins de Boston. C'est sa maison qui est maintenant la vôtre. Lorsqu'on l'a construite, en 1880, Margaret

devait avoir cinquante ans.

— Qui est cette tante dont il parle ?

— Aucune idée.

— Il y a d'autres lettres de Holmes ?

— J'espère que nous en trouverons là-dedans, répondit-il en montrant les caisses empilées près de la table. Jusqu'ici, je n'en ai fouillé que six. Rien n'est classé, rien n'est en ordre. Mais là se trouve l'histoire de votre maison, mademoiselle Hamill. Tout ce qui reste de ceux qui y ont vécu.

— Il parle d'une coupure de presse. Vous l'avez trouvée ?

Henry tendit la main vers un article de journal découpé.

— Je crois que c'est à ça qu'il se référait.

Le papier avait tellement jauni que Julia eut du mal à lire les petits caractères à la lumière grise passant par la fenêtre. Ce ne fut que lorsque Henry eut allumé une lampe qu'elle distingua mieux les mots. Le journal était daté du 28 novembre 1830.

UNE INFIRMIÈRE SAUVAGEMENT ASSASSINÉE DANS LE WEST END

Mercredi à dix heures du soir, des policiers de la Garde de nuit ont été appelés à l'hôpital général du Massachusetts après la découverte du corps de Mlle Agnes Poole baignant dans une mare de sang sur le perron à l'arrière de l'établissement. Selon l'officier de police Pratt, de la Garde de nuit, les blessures ne laissent aucun doute sur la nature violente du meurtre, commis vraisemblablement avec un long instrument tranchant, comme un couteau de boucher. L'unique témoin – dont le nom n'a pas été communiqué à la presse pour des raisons de sécurité – est une jeune femme selon qui le meurtrier aurait porté « une cape noire comme la Faucheuse » et des « ailes d'oiseau de proie ».

— Ce meurtre a été commis à Boston, fit observer Julia.

— À une demi-journée en voiture à cheval de votre propriété de Weston. Et la victime était une femme.

— Je ne vois pas le rapport avec ma maison.

— C'est peut-être Oliver Wendell Holmes, le rapport. Il écrit à Margaret, qui vit dans cette maison. Il fait une référence intrigante à sa tante et au Faucheur du West End. D'une façon ou d'une autre, Holmes a été mêlé à ce meurtre, dont il se sent obligé de parler à Margaret plus de cinquante ans après. Pourquoi ? Quel était ce mystérieux secret qu'elle n'aurait jamais dû connaître ?

Julia tourna la tête en entendant la sirène lointaine d'un bateau.

— Dommage que je doive reprendre le ferry. J'aimerais vraiment connaître la réponse.

— Alors ne partez pas. Pourquoi ne pas dormir ici ? J'ai vu votre sac devant la porte d'entrée.

— Comme je ne voulais pas le laisser dans la voiture, je l'ai emporté. J'avais prévu de passer la nuit dans un motel de Lincoln ville.

— Pas avec tout le travail qui nous attend ! J'ai une agréable chambre d'amis, là-haut, avec une vue splendide.

Par la fenêtre Julia coula un regard au brouillard qui s'était encore épaissi et se demanda de quelle vue il parlait.

— Mais vous pensez peut-être que ça n'en vaut pas la peine, maugréa-t-il. Je suis apparemment le seul qui s'intéresse encore à l'histoire. Je m'imaginai que vous nourrissiez le même intérêt, puisque vous avez *touché* les os de cette femme.

Il soupira.

— Oh, peu importe. Un jour, nous serons tous comme elle. Morts et oubliés. Le dernier ferry part à quatre heures et demie. Vous feriez bien de retourner maintenant à l'embarcadère si vous voulez le prendre.

Julia ne bougea pas. Elle songeait à ce qu'il venait de dire. Aux femmes tombées dans l'oubli.

— Monsieur Page ?

Il se tourna vers elle, petit gnome courbé agrippant sa canne noueuse.

— Je crois que je vais accepter votre offre.

Pour un homme de son âge, Henry tenait remarquablement bien l'alcool. Lorsqu'ils achevèrent de dîner, ils avaient largement entamé leur deuxième bouteille de vin et Julia avait du mal à se concentrer. La nuit était tombée et tout ce qui se trouvait dans la pièce s'estompait dans la douce lueur chaude de la lampe. Ils avaient mangé à la table où les papiers étaient éparpillés, et près des restes d'un poulet rôti se trouvait une pile de lettres et de vieux journaux que Julia devait encore lire. Elle ne pourrait pas le faire ce soir, sa tête tournait trop.

Henry n'avait pas ralenti son rythme. Il remplit son verre et but une gorgée en tendant la main vers un autre document, une des innombrables lettres manuscrites adressées à Margaret Tate Page. Il y en avait de ses enfants et petits-enfants, de confrères médecins du monde entier. Comment Henry pouvait-il encore se concentrer sur cette encre pâlie après tous ces verres de vin ? À quatre-vingt-neuf ans, âge canonique, il avait bien mieux résisté qu'elle à ce biathlon de lecture-picole.

Il la regarda par-dessus le bord de son verre.

— Vous renoncez déjà ?

— Je suis épuisée. Et un peu ivre, je crois.

— Il n'est que dix heures...

— Je n'ai pas votre endurance.

Elle le vit approcher la lettre de ses lunettes, plisser les yeux pour déchiffrer les lignes d'un bleu passé.

— Parlez-moi de votre cousine Hilda.

— Elle était maîtresse d'école, comme vous.

Il retourna la lettre et ajouta, d'un ton distrait :

— Elle n'a jamais eu d'enfants à elle.

— Moi non plus.

— Vous n'aimez pas les enfants ?

— Je les adore.

— Pas Hilda.

Julia se renversa contre le dossier de sa chaise, regarda les caisses, seul héritage que Hilda Chamblett avait laissé.

— C'est pour ça qu'elle vivait seule ? Elle n'avait personne...

Henry leva les yeux.

— Pourquoi pensez-vous que je vis seul, moi ? Parce que je le veux ! Je n'ai pas envie de me retrouver dans une maison de retraite. Hilda était comme ça, elle aussi.

Têtue ? Irascible ?

— Elle est morte là où elle le souhaitait, poursuivit-il. Chez elle, dans son jardin.

— Je trouve triste qu'elle y soit restée des jours avant qu'on la découvre.

— C'est sans aucun doute ce qui m'arrivera. Mon petit-neveu trouvera ma vieille carcasse assise sur cette chaise.

— Quelle horrible pensée, Henry.

— C'est ce qui vous pend au nez quand vous êtes attaché à votre vie privée. Quand on vit seul, on doit savoir ce que cela implique.

Elle fixa un moment son verre et lâcha soudain :

— Je ne vis pas seule par choix. Mon mari m'a quittée.

— Pourquoi ? Vous êtes une jeune femme plutôt agréable.

« Plutôt agréable... » À regarder, probablement. La remarque était si involontairement blessante qu'elle la fit rire. Mais, au milieu de son rire, elle se mit à pleurer. Elle se balançait en avant et enfouit son visage dans ses mains en luttant pour maîtriser ses émotions. Pourquoi est-ce que cela lui arrivait dans cet endroit, devant cet homme qu'elle connaissait à peine ? Dans les mois qui avaient suivi le départ de Richard, elle n'avait pas versé une larme et avait impressionné tout le monde par son stoïcisme. Elle était maintenant incapable de contenir ses sanglots et faisait de tels efforts pour les étouffer que son corps tremblait. Henry ne dit pas un mot, ne tenta pas de la consoler. Il lui accordait simplement la même attention qu'aux vieux journaux, comme si ce débordement sentimental avait quelque chose de

nouveau et de curieux.

Julia s'essuya les joues et se leva.

— Je vais débarrasser. Et puis je crois que j'irai me coucher.

Elle prit les assiettes et se tourna vers la cuisine.

— Julia, comment il s'appelle ? Votre mari.

— Richard. Et c'est mon ex-mari.

— Vous l'aimez encore ?

— Non.

— Alors, pourquoi vous pleurez à cause de lui ?

On pouvait compter sur Henry pour aller droit au cœur du problème.

— Parce que je suis une idiote, répondit-elle.

Quelque part dans la maison, un téléphone sonnait.

Julia entendit Henry passer devant la porte de la chambre d'amis, accompagné par le bruit sourd de sa canne. La personne qui appelait savait qu'il lui fallait de temps pour se déplacer car l'appareil sonna plus d'une dizaine de fois avant qu'il décroche.

— Allô ? dit-il à voix basse.

Et, quelques secondes après :

— Oui, elle est ici. Nous nous sommes occupés des caisses. Franchement, je n'ai pas encore pris de décision.

Quelle décision ? De quoi parlait-il ?

Elle tendit l'oreille pour saisir la suite mais il avait encore baissé la voix et Julia ne perçut qu'un murmure indistinct. Au bout d'un moment, il se tut et elle n'entendit plus que la mer de l'autre côté de sa fenêtre et les craquements de la vieille maison.

Le lendemain matin, à la lumière du jour, elle avait presque oublié le coup de téléphone.

Elle roula hors du lit, enfila un jean et un tee-shirt propres, alla à la fenêtre. Pas plus de vue que la veille. Le brouillard était tellement dense qu'elle eut l'impression que si elle passait la main dehors elle s'enfoncerait dans une sorte de barbe à papa grise.

J'aurai fait tout ce trajet jusqu'au Maine et je n'aurai même pas aperçu la mer, pensa-t-elle.

On frappa un coup sec à sa porte.

— Julia ? Vous êtes réveillée ?

— Je me prépare.

— Descendez tout de suite.

L'urgence du ton lui fit traverser la chambre et ouvrir.

Henry se tenait dans le couloir, le visage rayonnant d'excitation.

— J'ai trouvé une autre lettre.

1830

Un voile de fumée de cigare flottait comme un rideau vapoureux au-dessus de la salle de dissection et l'odeur bienvenue du tabac masquait la puanteur de la mort. Sur la table à laquelle Norris travaillait, un corps gisait, poitrine ouverte ; le cœur et les poumons qu'on en avait prélevés formaient un tas nauséabond dans le baquet. Même la chambre froide ne ralentissait pas l'inévitable processus de décomposition déjà largement entamé lorsque les corps étaient arrivés de l'État de New York. Deux jours plus tôt, Norris avait assisté à la livraison des quatorze tonneaux remplis de saumure.

— Il faut maintenant les faire venir de New York, paraît-il, commenta Wendell tandis que leur groupe de quatre étudiants plongeait les mains nues dans la masse glacée des intestins.

— Il n'y a plus assez de pauvres qui meurent ici à Boston, expliqua Edward. Nous les dorlotons tellement qu'ils restent en bonne santé. Et quand ils finissent par mourir, on ne peut pas obtenir leur corps. À New York, on les prend au cimetière des pauvres sans poser de questions.

— Ça ne peut pas être vrai, dit Charles.

— Ils ont deux fosses communes différentes. La fosse numéro deux est pour les rebuts de la société, ceux dont personne ne viendra réclamer le corps.

Edward considéra leur cadavre, dont le visage gris portait les marques de nombreuses années de misère. Le bras gauche s'était ressoudé de travers après une fracture.

— Je dirais que celui-là provient à coup sûr de la fosse numéro deux. Un vieux Paddy(4), vous ne croyez pas ?

Leur assistant du moment, le Dr Sewall, allait et venait dans la salle de dissection, passait devant les tables où des jeunes gens s'affairaient par groupes de quatre sur un cadavre.

— Je veux que vous finissiez aujourd'hui de prélever tous les organes internes, leur enjoignit-il. Ils se gâtent rapidement. Si vous attendez trop longtemps, même ceux d'entre vous qui pensent avoir l'estomac solide trouveront rapidement leur puanteur insupportable. Fumez autant de cigares que vous voulez, je peux vous garantir que l'odeur d'un intestin qu'on a laissé se décomposer pendant une

semaine viendra à bout des plus résistants d'entre vous.

Les plus faibles ont déjà des problèmes, pensa Norris en regardant Charles qui tirait frénétiquement sur son cigare de l'autre côté de la table.

— Vous avez vu les organes *in situ*, vous avez découvert les rouages cachés d'une extraordinaire machine, continua Sewall. Dans cette salle, messieurs, nous éclairons le mystère de la vie. En démontant le chef-d'œuvre assemblé par Dieu, examinez ses différentes parties à leurs places, admirez la finesse du travail. Constatez que chaque élément est vital pour l'ensemble.

Il s'arrêta à la table de Norris, regarda les organes dans le baquet, les souleva.

— Qui a réséqué le cœur et les poumons ?

— Moi, monsieur, répondit Norris.

— Excellent. C'est ce que j'ai vu de mieux dans la salle. Vous l'aviez déjà fait, je suppose ?

— À la ferme.

— Sur des moutons ?

— Et des porcs.

Sewall regarda Charles.

— Vous avez encore les mains propres, monsieur Lackaway.

— Je... j'ai laissé les autres commencer.

— Commencé ? Ils ont déjà fini avec le thorax, ils en sont à l'abdomen.

Il se pencha vers le corps, grimaça.

— À en juger par son odeur, celui-ci est bien avancé. Il pourrira avant que vous ayez touché à votre bistouri, si cela continue. Qu'est-ce que vous attendez, monsieur Lackaway ? Salissez-vous les mains.

— Oui, monsieur.

Tandis que le médecin sortait de la salle, Charles tendit la main vers l'instrument. Il considéra le corps pourrissant, hésita, la lame du bistouri au-dessus des boyaux. Alors qu'il rassemblait son courage, un morceau de poumon vola au-dessus de la table et se colla contre sa poitrine. Il poussa un cri, sauta en arrière, fit tomber le tissu spongieux.

Edward éclata de rire.

— Tu as entendu Sewall. Salis-toi les mains !

— Par pitié, Edward !

— Tu devrais voir ta tête, Charlie. On dirait que je t'ai lancé un scorpion.

En l'absence de Sewall, les étudiants devinrent tapageurs. Une flasque de whisky circula entre les tables. Le groupe voisin redressa son cadavre et lui glissa un cigare allumé entre les lèvres. De la fumée monta vers les yeux aveugles.

— C'est dégoûtant, gémit Charles en reposant le bistouri. Je n'ai jamais *voulu* être médecin !

— Tu comptes en parler quand à ton oncle ? demanda Edward.

Des rires s'élevèrent de l'autre côté de la salle où le chapeau d'un étudiant s'était retrouvé sur la tête d'une morte. Mais le regard de Charles restait fixé sur « Paddy », dont le bras gauche déformé et la colonne vertébrale voûtée témoignaient en silence d'une vie de souffrances.

— Allez, Charlie, dit Wendell d'un ton encourageant en lui tendant un bistouri. Ce n'est pas si terrible, une fois qu'on a commencé. Ne laissons pas pourrir notre malheureux Paddy, il a beaucoup à nous apprendre.

— J'étais sûr que tu dirais quelque chose comme ça, Wendell. Ça te plaît, à toi.

— Nous avons déjà décollé l'épiploon. Tu peux sectionner l'intestin grêle.

Alors que Charles regardait l'instrument qu'on lui tendait, une voix lança, du fond de la salle :

— Hé, Charlie, ne nous refais pas une syncope !

Le visage rouge brique, Charles Lackaway prit le bistouri et commença à couper. Mais la résection était malhabile, la lame charcutait l'organe, libérant une pestilence si épouvantable que Norris recula en levant une main pour chasser l'odeur.

— Arrête, dit Wendell.

Il saisit le bras de Charles, mais celui-ci continua à enfoncer la lame dans le boyau.

— Arrête, tu bousilles tout !

— Vous m'avez dit de couper ! De me salir les mains ! C'est ce que mon oncle ne cesse de me répéter : un médecin ne vaut rien s'il n'accepte pas de se salir les mains !

— Nous ne sommes pas ton oncle, nous sommes tes amis, corrigea Wendell. Maintenant, *arrête*.

Charles jeta le bistouri. Le bruit sourd qu'il fit se perdit dans le joyeux vacarme par lequel des jeunes gens réagissaient à une besogne si macabre que la seule réaction saine était une frivolité perverse.

Norris ramassa le bistouri et demanda à voix basse :

— Ça va, Charles ?

— Très bien, répondit le neveu du doyen dans un long soupir. Parfaitement bien.

Un étudiant posté près de la porte lança un avertissement :

— Sewall revient !

Instantanément, la salle se calma. Les chapeaux quittèrent les têtes des morts, les cadavres reprirent une digne position allongée. Lorsque le médecin entra, il ne vit que des étudiants zélés et des visages

sérieux. Il alla droit à la table de Norris, s'arrêta, regarda l'intestin tailladé.

— Qu'est-ce que c'est que ce gâchis ? s'exclama-t-il, consterné. Qui est l'auteur de cette boucherie ?

Charles semblait au bord des larmes. Chaque jour ne lui apportait que de nouvelles humiliations, de nouvelles occasions de révéler son incompétence. Sous le regard de Sewall, il paraissait sur le point de craquer.

D'un ton un peu trop empressé, Edward répondit :

— M. Lackaway essayait de détacher l'intestin grêle et...

— C'est ma faute, le coupa Norris.

Sewall posa sur lui un regard incrédule.

— Monsieur Marshall ?

— Nous... nous avons un peu chahuté. Charles et moi... n'avons pas su nous arrêter, nous nous excusons sincèrement. N'est-ce pas, Charles ?

Sewall dévisagea longuement Norris.

— Compte tenu de votre talent évident pour la dissection, ce piètre comportement est d'autant plus décevant. Que cela ne se reproduise pas.

— Je vous le promets, monsieur.

— Le Dr Grenville souhaite vous voir, monsieur Marshall. Il vous attend dans son bureau.

— Maintenant ? À quel sujet ?

— Vous le découvrirez vous-même. Eh bien, allez. Quant aux autres, fini les bêtises, signifia-t-il au reste de la classe. Reprenez, messieurs !

Norris essuya ses mains à son tablier et dit à ses camarades :

— Je vous laisse terminer le vieux Paddy.

— Qu'est-ce qu'il te veut, Grenville ? demanda Wendell.

— Je n'en ai aucune idée.

— Professeur Grenville ?

Le doyen de l'École de médecine leva les yeux de son bureau. Éclairée par le jour terne qui traversait la fenêtre derrière lui, sa tête ressemblait à celle d'un lion, avec sa crinière de cheveux gris et rêches. Arrêté sur le pas de la porte, Norris sentit Aldous Grenville l'étudier et se demanda quelle bourde de sa part motivait cette convocation. En descendant le long couloir, il avait cherché dans sa mémoire un incident qui aurait pu attirer l'attention de Grenville sur le nom d'un simple fils de paysan de Belmont.

— Entrez, monsieur Marshall. Et fermez la porte, je vous prie.

Mal à l'aise, Norris s'assit sur la chaise que le doyen lui indiquait. Grenville alluma une lampe dont la flamme s'éleva, jetant une lumière chaude sur le bureau luisant, les étagères en cerisier. La tête de lion se

transforma en visage fascinant encadré de favoris broussailleux. Sa chevelure, sans rien perdre de l'épaisseur de sa jeunesse, s'était argentée, conférant une autorité majestueuse à des traits déjà saisissants. Grenville se renversa en arrière et ses yeux sombres devinrent deux globes étranges reflétant la lumière de la lampe.

— Vous étiez à l'hôpital le soir où Agnes Poole est morte, commença-t-il.

Surpris par la référence abrupte à ce sujet macabre, Norris ne put qu'acquiescer. Le meurtre avait été commis six jours plus tôt et, depuis, des rumeurs couraient en ville sur la créature – humaine ou surnaturelle – qui avait tué l'infirmière. Le *Daily Advertiser* avait décrit un démon ailé. D'inévitables ragots sur les papistes avaient circulé, lancés sans aucun doute par Pratt, le policier de la Garde de nuit. Mais il y avait eu aussi d'autres bruits. Un prédicateur de Salem avait parlé du mal à l'œuvre, d'êtres immondes et d'étrangers adorant le diable et qui ne pouvaient être combattus que par la main juste de Dieu. La veille, ces sornettes avaient incité une foule avinée à traquer un malheureux immigré italien dans Hanover Street et à le contraindre à trouver refuge dans une taverne.

— C'est vous qui avez découvert le témoin, rappela Grenville. La jeune Irlandaise.

— En effet.

— L'avez-vous revue depuis ?

— Non, monsieur.

— Vous savez que la police la recherche ?

— M. Pratt m'en a avisé. Je ne sais rien de Mlle Connolly.

— M. Pratt m'a laissé penser le contraire.

C'était donc la raison pour laquelle il avait été convoqué. Pratt voulait que Grenville lui soutire des informations.

— Cette fille n'est pas retournée depuis au garni où elle logeait.

— Elle a probablement de la famille à Boston, hasarda Norris.

— Uniquement le mari de sa sœur, un tailleur du nom de Tate. Il a déclaré à la police que c'était quelqu'un d'instable, encline à porter des accusations sans fondement. Elle a même prétendu qu'il se serait livré sur elle à des actes indignes.

Norris se souvint que Rose Connolly avait osé mettre en question l'avis de l'éminent Dr Crouch, étonnante audace chez une fille qui aurait dû rester à sa place. Mais instable ? Non, ce que Norris avait vu cet après-midi-là à l'hôpital, c'était une jeune fille qui faisait vaillamment face pour protéger sa sœur mourante.

— Je n'ai rien vu en elle de déséquilibré, affirma-t-il.

— Elle a fait des déclarations assez ahurissantes. Sur cette créature vêtue d'une cape.

— Elle a parlé d'une *forme*, monsieur. Elle n'a jamais laissé

entendre qu'elle avait vu quelque chose de surnaturel. C'est le *Daily Advertiser* qui a parlé de « l'Etrangleur du West End ». Mlle Connolly était sans doute effrayée mais pas hystérique.

— Vous ne pouvez pas dire à M. Pratt où elle se trouve peut-être ?

— Qu'est-ce qui lui fait croire que je le sais ?

— Il a laissé entendre que vous pourriez connaître... ce genre de personne.

— Je vois, dit Norris, dont les traits se figèrent.

Pour eux, un fils de paysan en costume reste un fils de paysan.

— Puis-je vous demander pourquoi il est tout à coup si urgent de la retrouver ?

— C'est un témoin et elle n'a que dix-sept ans. Il faut songer à sa sécurité. Et à celle de l'enfant de sa sœur.

— J'ai peine à imaginer que M. Pratt se soucie de l'une ou de l'autre. A-t-il une autre raison de la rechercher ?

Après une hésitation, le doyen reconnut :

— Il y a effectivement un autre problème que M. Pratt préfère ne pas divulguer à la presse.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Un bijou. Un médaillon qui est brièvement passé dans les mains de Mlle Connolly avant de se retrouver chez un prêteur sur gages.

— En quoi cet objet pose-t-il problème ?

— Il ne lui appartenait pas. En principe, il aurait dû revenir au mari de la sœur.

— Vous considérez que Mlle Connolly est une voleuse ?

— Pas moi. M. Pratt.

Norris pensa à la jeune fille et à sa loyauté farouche envers sa sœur.

— Je ne peux l'imaginer capable d'un tel crime.

— Quelle impression vous a-t-elle faite ?

— Une fille intelligente. Et franche. Certainement pas une voleuse.

— Je transmettrai cet avis à M. Pratt.

Croyant l'entretien terminé, Norris commença à se lever mais Grenville le retint :

— Un moment encore, monsieur Marshall. À moins que vous n'ayez un autre engagement.

— Non, monsieur.

L'étudiant se rassit, mal à l'aise, sous le regard du doyen.

— Êtes-vous satisfait jusqu'ici du déroulement de vos études ?

— Tout à fait.

— Et du Dr Crouch ?

— C'est un excellent enseignant. Je lui suis reconnaissant de m'avoir pris dans son cours. J'ai beaucoup appris en obstétrique à ses côtés.

— Je crois pourtant savoir que vous avez de fortes opinions

personnelles sur le sujet.

Norris fut soudain inquiet. Crouch s'était-il plaint ? Son attitude envers le médecin allait-elle avoir des conséquences ?

— Je n'ai pas voulu critiquer ses méthodes. J'ai simplement...

— Ne faut-il pas critiquer une méthode si elle ne marche pas ?

— Je n'aurais pas dû le remettre en cause. Je n'ai pas son expérience.

— Non. Vous avez l'expérience d'un fermier.

Voyant Norris s'empourprer, le doyen ajouta :

— Vous pensez que je viens de vous insulter ?

— Je ne préjuge pas de vos intentions.

— Ma remarque n'avait rien d'insultant. J'ai connu beaucoup de valets de ferme intelligents. Et pas mal de messieurs de la ville idiots. J'ai simplement voulu dire que vous avez une expérience pratique. Vous avez observé les processus de gestation et de naissance chez les animaux.

— Mais comme le Dr Crouch me l'a fait observer à juste titre, on ne peut pas comparer une vache à un être humain.

— Bien sûr. Les vaches sont d'une compagnie plus agréable. Votre père est sans doute de cet avis puisqu'il vit retiré sur sa ferme.

— Vous connaissez mon père ? dit Norris, étonné.

— Non, mais on m'a parlé de lui. Il doit être fier que vous poursuiviez des études aussi exigeantes.

— Non. Il est mécontent de mon choix.

— Comment ça ?

— Il pensait avoir élevé un fermier. Il considère que lire est une perte de temps. Je ne serais même pas ici à l'École de médecine sans la générosité du Dr Hallowell...

— Le Dr Hallowell de Belmont ? Celui qui a écrit votre lettre de recommandation ?

— Oui. Il n'y a pas plus généreux que cet homme. Sa femme et lui m'ont toujours fait sentir que j'étais le bienvenu chez eux. Il m'a donné des cours de physique, il m'a encouragé à emprunter des livres de sa bibliothèque. Chaque mois, il en recevait de nouveaux. Des romans. Des manuels d'histoire grecque et romaine. Des ouvrages de Dryden, Pope et Spenser. Une extraordinaire mine de savoir.

— Et vous en avez fait bon usage, commenta Grenville en souriant.

— Les livres ont été mon salut, déclara Norris.

Il fut soudain embarrassé d'avoir utilisé un mot aussi révélateur, mais c'était bien le salut que les livres lui avaient apporté pendant les soirées moroses à la ferme où son père et lui avaient si peu à se dire. Quand ils se parlaient, c'était pour se demander si le foin était encore trop humide ou si les vaches étaient prêtes à vêler. Ils n'évoquaient jamais ce qui les tourmentait l'un et l'autre.

Et ils ne le feraient jamais.

— Il est dommage que votre père ne vous ait pas encouragé. Vous avez cependant fait beaucoup de chemin avec de maigres ressources.

— J'ai trouvé... un travail ici en ville, dit Norris sans préciser ce qu'il avait de répugnant. Cela suffit pour payer mes études.

— Votre père ne vous aide pas ?

— Il ne peut pas m'envoyer grand-chose.

— J'espère qu'il était plus généreux avec Sophia. Elle le méritait.

Norris fut abasourdi d'entendre ce nom.

— Vous... vous connaissez ma mère ?

— Quand ma femme Abigail vivait encore, Sophia et elle étaient de grandes amies. Mais c'était avant votre naissance.

Après une pause, Grenville reprit :

— Nous avons été tous deux surpris quand Sophia s'est subitement mariée.

Et plus encore par son choix d'épouser un paysan sans instruction, pensa Norris. Si Isaac Marshall était un homme séduisant, il n'aimait ni la musique ni les livres, que sa mère adorait, il ne s'intéressait à rien en dehors de ses récoltes et de ses bêtes.

— Vous savez que ma mère n'est plus à Belmont ? demanda Norris d'un ton hésitant.

— J'ai entendu dire qu'elle vit à Paris. Elle y est toujours ?

— Autant que je sache.

— Vous n'avez pas de ses nouvelles ?

— Elle ne nous a pas écrit. La vie à la ferme n'était pas facile pour elle. Et...

Il s'interrompit. Le souvenir du départ de sa mère était comme un étau lui serrant brusquement la poitrine. Il se rappelait mal le jour où elle était partie parce qu'il était très malade. Des semaines plus tard, alors qu'il était encore faible et mal assuré sur ses jambes, il était descendu à la cuisine et avait trouvé son père debout à la fenêtre, regardant la brume de chaleur. Isaac Marshall s'était tourné vers son fils avec l'expression distante d'un étranger.

« Ta mère a écrit, elle ne reviendra pas. » C'était tout ce qu'il avait dit avant de sortir pour aller traire les vaches. Quelle femme aurait choisi de rester avec un homme dont les seules passions étaient le travail et la vue d'un champ bien labouré ? C'était lui qu'elle avait fui, lui qui l'avait décidée à partir.

Puis, tandis que les semaines se succédaient sans autres lettres, Norris avait fini par se résigner à une vérité qu'aucun garçon de onze ans n'aurait dû avoir à affronter : sa mère l'avait abandonné lui aussi, elle l'avait laissé avec un père qui témoignait plus d'affection à son troupeau qu'à son fils.

Norris inspira une bouffée d'air et imagina en la rejetant qu'il

évacuait aussi sa souffrance. Mais il était toujours là, ce désir poignant de revoir ne fût-ce qu'un instant la femme qui lui avait donné le jour. Et lui avait ensuite brisé le cœur. Il était si pressé de mettre fin à cette conversation qu'il déclara abruptement :

— Je dois retourner en salle de dissection. Est-ce tout ce que vous souhaitiez me dire, monsieur le doyen ?

— Une dernière chose. Au sujet de mon neveu.

— Charles ?

— Il a une haute opinion de vous. Il vous prend même pour modèle. Il était très jeune quand une fièvre a emporté son père et je crains que Charles n'ait hérité de sa constitution fragile. Ma sœur l'a littéralement couvé quand il était enfant, ce qui a accentué son côté sensible. Les cours de dissection sont d'autant plus pénibles pour lui.

Norris pensa à ce dont il venait d'être témoin dans la salle : Charles, livide et tremblant, saisissant un bistouri et tailladant l'intestin dans un accès de rage aveugle et de frustration.

— Il trouve ses études difficiles, poursuit Grenville, et son ami Kingston lui prodigue peu d'encouragements. Uniquement des moqueries.

— Son autre ami, Wendell Holmes, lui est au contraire d'un grand soutien.

— Oui, mais vous êtes probablement le plus doué en dissection de votre classe. C'est ce dont le Dr Sewall m'a instruit. Aussi, je vous serais reconnaissant, si vous sentez que Charles a besoin de conseils...

— Je serai heureux de m'occuper de lui.

— Et vous ne lui soufflerez pas mot de notre conversation ?

— Vous pouvez me faire confiance.

Les deux hommes se levèrent et Grenville regarda longuement Norris, le jugeant en silence.

— J'en suis sûr.

Même un observateur distrait aurait su, d'un simple coup d'œil, que les quatre jeunes gens qui venaient d'entrer au Hurricane ce soir-là n'occupaient pas la même position sociale. Si l'on peut juger un homme à la qualité de sa mise, ce seul détail aurait suffi à distinguer Norris de ses trois condisciples. Et plus encore de l'illustre Dr Chester Crouch, qui avait invité ses quatre étudiants à boire quelques verres avec lui. Crouch ouvrait la marche quand ils traversèrent la taverne bondée en direction d'une table proche de la cheminée. Puis il se défit de son lourd pardessus à col de fourrure et le tendit à la jeune fille qui était accourue dès qu'elle avait vu le groupe franchir la porte. La serveuse n'était pas la seule femme à avoir remarqué leur entrée. Trois autres demoiselles – des vendeuses, peut-être, ou d'audacieuses filles de la campagne en visite – lorgnaient les jeunes gens et l'une d'elles rougit sous le regard d'Edward, que cette preuve d'attention laissa indifférent tant il était habitué à l'intérêt des femmes pour sa personne.

À la lueur du feu ronflant, Norris ne put s'empêcher d'admirer la lavallière chic d'Edward et sa veste verte à col de velours et boutons d'argent. La saleté de la salle de dissection n'avait pas dissuadé les trois camarades de Norris de porter des chemises de drap fin et des gilets brodés pendant qu'ils découpaient le vieux Paddy. Norris n'aurait jamais pris le risque de tacher des tissus aussi coûteux. Sa propre chemise était élimée et valait sans doute moins que la cravate de Kingston. Il baissa les yeux vers ses mains et remarqua qu'il avait encore du sang séché sous les ongles.

Je vais rentrer chez moi avec l'odeur de ce cadavre accrochée à mes vêtements, pensa-t-il.

Le Dr Crouch lança à la serveuse :

— Du brandy et de l'eau pour mes excellents élèves ! Et un plateau d'huîtres !

— Bien, docteur, répondit-elle.

Avec une œillade espiègle en direction d'Edward, elle se faufila vivement entre les tables. Quoique tout aussi élégants, Wendell était trop petit et Charles trop pâle et trop timide pour s'attirer les mêmes regards. Norris, quant à lui, portait un manteau râpé et des chaussures éculées. Rien qui méritât un deuxième coup d'œil.

Il ne fréquentait pas souvent le Hurricane. Si on y repérait ça et là une veste informe ou l'uniforme délavé d'un demi-solde, on y voyait

surtout une clientèle bien vêtue et Norris découvrit plus d'un de ses camarades de l'Ecole de médecine en train de porter avidement une huître à ses lèvres d'une main qui, quelques heures plus tôt, avait trempé dans le sang d'un cadavre.

— La première dissection n'est qu'une introduction, dit Crouch, haussant la voix pour se faire entendre par-dessus le brouhaha ambiant. On ne commence à comprendre la machine humaine dans tout son éclat qu'après avoir constaté les différences entre jeunes et vieux, hommes et femmes.

Il se pencha vers ses quatre élèves et ajouta, un ton plus bas :

— Le Dr Sewall espère obtenir une nouvelle livraison la semaine prochaine. Il a offert trente dollars pièce, mais la marchandise est rare.

— Les gens continuent bien à mourir, quand même, dit Edward.

— Nous avons un problème de pénurie. Ces dernières années, nous pouvions compter sur des fournisseurs de New York et de Pennsylvanie. Nous devons maintenant faire face à la concurrence. L'Ecole de médecine et de chirurgie de New York a admis deux cents étudiants cette année. L'université de Pennsylvanie quatre cents. C'est la ruée sur une marchandise que toutes les facultés se disputent et cela empire chaque année.

— Il n'y a pas ce problème en France, fit observer Wendell.

Crouch eut un soupir d'envie.

— Ah, les Français savent ce qui est vital pour le bien commun. L'Ecole de médecine de Paris a libre accès aux hospices. Ses étudiants disposent de quantités de cadavres. Voilà où il faut apprendre la médecine.

La serveuse revint avec les boissons et un plateau d'huîtres qu'elle posa sur la table.

— Docteur Crouch, un monsieur veut vous parler. Il dit que sa femme est sur le point d'accoucher et qu'elle souffre beaucoup.

Crouch regarda autour de lui.

— Quel monsieur ?

— Il attend dehors dans une voiture.

Le médecin se leva en soupirant.

— Je dois vous quitter, semble-t-il.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions ? proposa Wendell.

— Non, non. Dégustez vos huîtres. Je vous retrouverai demain à l'hôpital.

Le docteur avait à peine franchi la porte que ses étudiants attaquaient le plateau.

— Il a raison, vous savez, confirma Wendell avant de gober une huître succulente. Paris est l'endroit idéal pour étudier et il n'est pas le seul à le dire. Le Dr Jackson a encouragé James à y poursuivre ses études et Johnny Warren partira bientôt, lui aussi.

Edward eut un grognement dédaigneux.

— Si nos universités sont si médiocres, pourquoi es-tu encore ici, toi ?

— Mon père estime qu'étudier à Paris est une dépense inutile et folle.

Pour lui une dépense inutile, pour moi une impossibilité totale, pensa Norris.

— Tu n'as pas envie d'y aller ? reprit Wendell en lançant l'écale vide vers le plateau. Apprendre la médecine sous la férule de Louis et de Chomel ? Disséquer des cadavres frais, pas ces spécimens saumurés dont la chair se détache quasiment des os ? Les Français connaissent la valeur de la science.

— Quand j'irai à Paris, ce ne sera pas pour étudier, répondit Edward en riant. Ou alors l'anatomie féminine. Et ça, on peut l'étudier partout.

Wendell essuya le jus d'huître qui lui coulait sur le menton.

— Pas aussi à fond qu'à Paris, si l'on en croit ce qu'on raconte de l'ardeur des Françaises.

— Avec une bourse bien remplie, on peut acheter de l'ardeur n'importe où.

— Ce qui laisse de l'espoir même aux petits bonshommes comme moi, dit Wendell en levant son verre. Ah, je sens venir un poème. Une ode aux dames de France...

— Non, je t'en prie, grogna Edward. Pas de vers ce soir !

Norris fut le seul à ne pas rire. Cette conversation sur Paris, sur des femmes qu'on pouvait acheter, rouvrait la profonde blessure de son enfance. Ma mère a choisi Paris plutôt que moi. Et qui était l'homme qui l'avait attirée là-bas ? Malgré le silence de son père, qui refusait d'en parler, Norris en était venu à cette conclusion inéluctable : il y avait un homme dans cette histoire. Sa mère n'avait pas trente ans, c'était une femme magnifique, intelligente et vive, enfermée dans une ferme du paisible village de Belmont. Qui avait-elle rencontré à Boston ? Quelles promesses lui avait-il faites pour l'inciter à abandonner son fils ?

— Tu es bien silencieux, ce soir, fit remarquer Wendell. Est-ce à cause de ton entretien avec Grenville ?

— Non, ce n'était rien, je te l'ai dit. Il voulait me parler de Rose Connolly...

— Oh, cette Irlandaise, intervint Edward. J'ai l'impression que Pratt a contre elle des preuves dont nous n'avons pas connaissance. Et il ne s'agit pas seulement de cette babiole qu'elle a chapardée. Les filles qui volent sont capables de bien pis.

— Je ne vois pas comment tu peux dire ça d'elle, répliqua Norris. Tu ne la connais même pas.

— Nous étions tous dans la salle quand elle a montré un total manque de respect envers Crouch.

— Cela ne fait pas d'elle une voleuse.

— Cela fait d'elle une sale petite ingrate. Ce qui est aussi grave, affirma Edward en reposant une écale vide dans le plat. Ecoutez bien ce que je dis, messieurs. Nous n'avons pas fini d'entendre parler de Mlle Rose Connolly.

Norris but trop, ce soir-là. Il en sentit les effets en rentrant d'un pas chancelant le long de la Charles River, le ventre plein d'huîtres, le visage rougi par le brandy. Mais la chaleur de l'alcool ne le protégeait pas du vent glacial qui soufflait de la rivière. Il songea à ses trois condisciples qui retrouveraient bientôt leurs chambres douillettes d'étudiants riches.

Sa chaussure heurta un pavé de la chaussée inégale et il bascula en avant, parvenant difficilement à garder l'équilibre. Hébété par l'ivresse, il demeura un moment à tituber dans le vent en regardant de l'autre côté de la rivière. Au nord, de l'autre côté du pont de Prison Point, il distingua la faible lueur du pénitencier de l'Etat. À l'ouest brillaient les lumières de la maison d'arrêt de Lechmere Point. Une vue édifiante, pour le moins : dans toutes les directions, des prisons rappelaient qu'on peut tomber de haut. De mauvaises affaires, de la malchance aux cartes peuvent transformer un fils de famille en simple boutiquier, pensa-t-il. Fini la belle maison et l'attelage, on se retrouve soudain coiffeur ou charron. Faites une autre culbute, contractez d'autres dettes et vous vous retrouvez en haillons, vendant des allumettes dans la rue ou balayant le trottoir pour un *penny*. Et si vous tombez encore, vous finirez là-bas, frissonnant de froid dans une cellule de Lechmere Point ou fixant l'horizon à travers les barreaux de la prison de Charlestown.

De là, on ne peut plus descendre que d'un degré, et cette dernière chute vous mènera à la tombe.

Oh oui, c'était là une sinistre perspective, mais c'était aussi ce qui nourrissait son ambition. Il n'était pas motivé par l'envie d'orgies d'huîtres ni par un goût pour les chaussures de luxe et les cols de velours. Non, c'était la vision de l'autre extrémité, du gouffre dans lequel on pouvait être précipité, qui le déterminait.

Je dois étudier, se dit-il. J'ai encore le temps, ce soir, je ne suis pas soûl au point de ne pas pouvoir lire un chapitre de plus du Wistar, je vais me farcir la tête d'un peu plus de connaissances...

Mais, après avoir gravi l'étroit escalier menant à sa mansarde glaciale, il était trop épuisé pour simplement ouvrir le manuel qui se trouvait sur le bureau, près de la fenêtre. Pour économiser sur la bougie, il tâtonna dans le noir. Il valait mieux ne pas gaspiller d'argent

en éclairage et se lever de bonne heure, quand il aurait l'esprit plus clair. Quand il pourrait lire à la lumière du jour. Il se déshabilla à la faible lueur passant par la fenêtre, regarda l'hôpital au loin en dénouant sa cravate et en déboutonnant son gilet. De l'autre côté de l'étendue noire de la pelouse, des lumières tremblotaient aux fenêtres de l'hôpital. Il imagina les salles obscures, le silence déchiré par les toux, les longues rangées de lits où s'agitaient les malades. De longues années d'études l'attendaient, mais il n'avait jamais douté que sa place était auprès d'eux. Que cette mansarde froide n'était qu'une étape du long voyage qu'il avait entamé enfant lorsqu'il avait vu pour la première fois son père ouvrir le ventre d'un cochon. Lorsqu'il avait vu le cœur de l'animal palpitant encore dans son poitrail. Norris avait pressé une main contre sa propre poitrine, il avait senti son propre cœur battre et avait pensé : Nous sommes tous pareils. Porc, vache ou homme, la machine est la même. Si je parviens à comprendre ce qui alimente la chaudière, ce qui fait tourner les rouages, je saurai comment entretenir cette machine. Comment tromper la Mort.

Il défit ses bretelles, dégagea ses jambes de son pantalon, le posa soigneusement sur la chaise. Tremblant, il se glissa sous les couvertures. L'estomac plein, l'esprit encore étourdi par le brandy, il s'endormit presque aussitôt.

Et fut presque aussitôt réveillé par des coups frappés à la porte.

— Monsieur Marshall ? Monsieur Marshall, vous êtes là ?

Norris roula hors du lit et, l'esprit embrumé, traversa la chambre. Il ouvrit la porte, découvrit le gardien de l'hôpital, son visage éclairé par la lumière vacillante d'une lanterne.

— On a besoin de vous à l'hôpital, annonça le vieil homme.

— Que se passe-t-il ?

— Une voiture s'est renversée près du pont du Canal. On nous apporte des blessés et on n'arrive pas à trouver l'infirmière Robinson. On a envoyé chercher d'autres médecins, mais comme vous habitez tout près, je me suis dit que je ferais bien de vous prévenir aussi. Mieux vaut un étudiant que rien du tout.

— Bien sûr, répondit Norris sans relever l'affront involontaire.

Il s'habilla dans le noir, enfila son pantalon, son gilet et ses chaussures. Pas besoin de veste : s'il en mettait une, il devrait l'enlever de toute façon pour ne pas la tacher. Il mit son pardessus pour se protéger du froid, descendit l'escalier et sortit dans la nuit. Le vent soufflait de l'ouest, chargé des odeurs nauséabondes de la rivière.

Norris coupa par la pelouse, dont l'herbe mouillée ne tarda pas à tremper ses jambes de pantalon. Son cœur battait plus vite à la pensée de ce qui l'attendait. Une voiture retournée, de nombreuses blessures. Saurait-il quoi faire ? La vue du sang ne le faisait pas trembler, il en avait vu sa part dans la remise de la ferme où on abattait les bêtes. Ce

qu'il craignait, c'était son ignorance. Il se concentrait tellement sur ce qu'il allait devoir affronter qu'il ne prit pas immédiatement conscience de ce qu'il avait entendu. Mais, quelques pas plus loin, il entendit de nouveau le bruit et s'arrêta.

C'était un gémissement de femme, provenant de la berge.

Une femme en détresse ou une prostituée offrant ses services à un client ? Il avait déjà surpris ce genre d'accouplements au bord de la rivière, dans l'ombre du pont, il avait perçu les grognements de ces coïts furtifs. Ce n'était pas le moment de s'attarder, l'hôpital l'attendait.

Le bruit lui parvint de nouveau. Ce n'était pas un gémissement charnel.

Il courut vers le quai et appela :

— Holà ? Il y a quelqu'un ?

Baissant les yeux, il vit une forme sombre près de l'eau clapotante. Un corps ?

Il enjamba les rochers, s'enfonça dans une boue noire qui aspirait ses chaussures. Le froid s'insinuait par les fentes du cuir craquelé. En avançant péniblement vers la rivière, il sentit son cœur battre plus vite, sa respiration s'accélérer. C'était bien un corps. Dans l'obscurité, Norris distingua la forme d'une femme. Allongée sur le dos, la jupe baignant dans l'eau jusqu'à la taille. Les mains engourdis par le froid, il la saisit sous les bras et la tira sur la berge. Hors d'haleine, il s'agenouilla près d'elle et lui palpa la poitrine, cherchant un battement de cœur, une respiration, un signe de vie.

Un liquide tiède inonda sa paume et cette chaleur inattendue le surprit tellement qu'il ne comprit pas tout de suite ce que sa peau lui disait. Puis il baissa les yeux et reconnut l'éclat huileux du sang.

Derrière lui, un caillou roula sur les rochers. Norris se retourna et les poils de sa nuque se hérissèrent.

La créature se tenait sur la rive au-dessus de lui. Enveloppée d'une cape noire qui flottait au vent comme des ailes géantes. Sous le capuchon, une tête de mort d'une blancheur de craie le regardait. Des orbites vides le fixaient comme pour le marquer, prochaine âme à moissonner, prochain mortel qui tomberait sous la faux.

Paralysé par la peur, Norris n'aurait pas pu bouger même si la créature s'était abattue sur lui, même si la lame avait fendu l'air en sifflant. Il ne pouvait que regarder, comme la créature le regardait.

Soudain, elle disparut. Norris ne vit plus que le ciel de nuit et la lune qui scintillait derrière un filigrane de nuages.

Sur le quai, une lumière apparut.

— Y a quelqu'un ? appela le gardien de l'hôpital. Qui est là ?

La gorge nouée par la panique, Norris ne put émettre qu'un mot étouffé :

— Ici.

Puis, plus fort :

— À l'aide... À l'aide !

Le gardien descendit la berge boueuse. Levant sa lanterne, il regarda le corps. Le visage de Mary Robinson. Puis ses yeux passèrent à Norris et les traits du vieil homme prirent une expression sur laquelle on ne pouvait se méprendre.

C'était de la peur.

Norris baissa les yeux vers ses mains, où la pellicule de sang séché se fendillait et se détachait de la peau. On l'avait appelé pour qu'il apporte son aide ; il n'avait fait qu'ajouter du sang et de la confusion au chaos. De l'autre côté de la porte close, un homme hurlait de douleur et l'étudiant se demanda quelles horreurs le bistouri du chirurgien infligeait au malheureux.

Ça ne peut être pire que ce qu'on a infligé à la pauvre Mary Robinson.

Ce n'est qu'une fois à l'intérieur du bâtiment, à la lumière, qu'il avait découvert les plaies atroces de la jeune femme. Il l'avait portée dans le hall, laissant derrière lui une traînée de sang, et une infirmière muette de stupeur l'avait dirigé d'un geste vers la salle d'opération. Mais lorsqu'il avait allongé Mary sur la table il savait déjà qu'aucun chirurgien ne pourrait la sauver.

— Vous connaissiez bien Mlle Robinson, monsieur Marshall ?

Norris leva les yeux vers Pratt. Derrière le sergent de la Garde de nuit se tenaient le capitaine Lyons et le Dr Aldous Grenville, qui semblaient avoir tous deux choisi de garder le silence pendant l'interrogatoire. Ils restaient dans la pénombre, hors du cercle de lumière projeté par la lampe.

— Elle était infirmière ici. Je l'avais croisée, bien sûr.

— Mais vous la connaissiez ? Aviez-vous des relations avec elle en dehors de votre travail à l'hôpital ?

— Non.

— Aucune ?

— Je fais des études de médecine, monsieur Pratt. J'ai peu de temps libre.

— Vous habitez près de l'hôpital. Votre chambre se trouve de l'autre côté de la pelouse et la sienne à quelques minutes à pied de ce bâtiment. Vous auriez pu la rencontrer en sortant de chez vous.

— Non, nous n'avions pas ce que j'appellerais une relation, répondit Norris.

Il regarda de nouveau ses mains.

C'est le seul rapport intime que j'aurai jamais avec la pauvre Mary, pensa-t-il. Son sang collé à ma peau.

Pratt se tourna vers Grenville.

— Vous avez examiné le corps, monsieur le doyen ?

— Oui. J'aimerais que le Dr Sewall le fasse aussi.

— Mais vous pouvez exprimer un avis ?

— C'est le même tueur, dit Norris à voix basse, la tête baissée. Les mêmes blessures. Vous l'avez sans doute déjà noté, monsieur Pratt ?

Il leva les yeux.

— Deux incisions. L'une en travers de l'abdomen. L'autre remontant vers le sternum. Pour former une croix.

— Cette fois, monsieur Marshall, l'assassin est allé plus loin, intervint Lyons.

Norris se tourna vers le capitaine de la Garde de nuit, dont il connaissait la réputation même s'il ne l'avait jamais rencontré. À la différence du pompeux M. Pratt, Lyons parlait d'un ton modéré et savait apparemment se faire oublier. Depuis une heure, il laissait son subordonné diriger l'enquête. À présent, il s'avavançait en pleine lumière et Norris découvrit un homme trapu d'une cinquantaine d'années, avec une barbe soigneusement taillée et des lunettes.

— Mlle Robinson n'a plus de langue, dit le capitaine.

Pratt se tourna vers Grenville.

— Le tueur la lui a coupée ?

Le doyen confirma d'un signe de tête.

— Cela ne présente pas de difficultés. Il suffit d'avoir un couteau tranchant.

— Pourquoi un acte aussi macabre ? Un châtiment ? Un message ?

— Si vous voulez une réponse, il faut poser la question au meurtrier.

Norris n'aima pas la façon dont Pratt posa aussitôt son regard sur lui.

— Vous dites que vous l'avez vu, monsieur Marshall ?

— J'ai vu *quelque chose*.

— Une créature vêtue d'une cape ? Avec une tête de mort ?

— Il était exactement comme Rose Connolly l'a décrit. Elle vous a dit la vérité.

— Cependant, le gardien de l'hôpital n'a rien vu de tel. Ce qu'il a vu, c'est vous, penché au-dessus du corps. Et personne d'autre.

— La créature n'est restée qu'un instant. Le temps que le gardien arrive, elle avait disparu.

Pratt dévisagea un moment Norris avant de lui demander :

— Pourquoi cette langue coupée, d'après vous ?

— Je n'en sais rien.

— C'est un acte monstrueux. Mais un étudiant en médecine pourrait avoir prélevé un morceau de corps. À des fins scientifiques, naturellement.

— Monsieur Pratt, vous n'avez aucune raison de soupçonner M. Marshall, protesta Grenville.

— Un jeune homme qu'on a découvert deux fois à proximité du lieu

d'un meurtre ?

— Il est étudiant en médecine, il est normal qu'il se trouve près de l'hôpital.

Pratt reporta son attention sur Norris.

— Vous avez grandi dans une ferme, n'est-ce pas ? Vous est-il arrivé d'abattre des animaux ?

— Ces questions vont trop loin, intervint Lyons. Monsieur Marshall, vous pouvez disposer.

— Capitaine, je ne crois pas que nous ayons suffisamment poussé l'interrogatoire, déclara Pratt d'un ton indigné.

— M. Marshall n'est pas suspect et il ne doit pas être traité comme tel.

Le capitaine regarda de nouveau Norris.

— Vous pouvez partir.

Norris se leva, se dirigea vers la porte, s'arrêta sur le seuil et se retourna.

— Je sais que vous n'avez pas cru Rose Connolly, dit-il à Pratt. Mais maintenant, moi aussi j'ai vu la créature.

— La Faucheuse ? répliqua le sergent d'un ton sarcastique.

— Elle est bien réelle, monsieur Pratt. Que vous me croyiez ou non, il y a *quelque chose*. Quelque chose qui m'a glacé l'âme. Et j'espère du fond du cœur que je ne le reverrai jamais.

On frappait de nouveau à sa porte. Quel cauchemar j'ai fait, pensa Norris en ouvrant les yeux et en découvrant le jour qui pénétrait par la fenêtre. Voilà ce qui arrive quand on se goinfre d'huîtres et qu'on boit trop de brandy. On rêve de monstres.

— Norris ? Norris, réveille-toi ! appela la voix de Wendell.

Les visites avec Crouch ! Je suis en retard...

Il rejeta les couvertures et se redressa, vit seulement alors son manteau maculé de sang posé sur la chaise. Près de son lit, ses chaussures étaient crottées. Et elles aussi tachées de sang. Même la chemise qu'il portait présentait des traces rouge brique sur les poignets, les manches. Il n'avait pas fait un cauchemar. Il s'était endormi avec le sang de Mary Robinson sur ses vêtements.

Wendell martelait la porte.

— Il faut que je te parle ! Norris alla ouvrir.

— Tu as une sale tête, lui dit Wendell.

Norris retourna s'asseoir sur le lit.

— J'ai eu une nuit épouvantable, gémit-il.

— Il paraît.

Wendell entra et ferma la porte. Il parcourut des yeux la chambre misérable sans prononcer un mot. C'était inutile : son visage reflétait clairement son opinion tandis qu'il regardait les poutres pourries, le

sol gondolé, la paillasse sur un châssis de vieilles planches. Une souris sortit de l'obscurité, trotta à travers la mansarde et disparut derrière le bureau sur lequel était ouvert un exemplaire corné de *L'Anatomie* de Wistar. Il faisait si froid en ce matin de fin novembre qu'un voile de givre s'était formé au carreau de la fenêtre à l'intérieur de la pièce.

— J'imagine que vous vous demandez pourquoi je ne suis pas venu aux visites, dit Norris.

Vêtu de sa seule chemise, il avait les cuisses marbrées de chair de poule.

— Nous savons pourquoi tu n'es pas venu. On ne parle que de ça, à l'hôpital. De ce qui est arrivé à Mary Robinson.

— Alors tu sais que c'est moi qui ai découvert le corps.

— Selon une des versions qui circulent, oui.

— Il y en a une autre ?

— Il court toutes sortes de bruits. Des rumeurs abominables, je le crains.

— Passe-moi mon pantalon, s'il te plaît. On gèle, ici.

Wendell le lui lança et se tourna vers la fenêtre. En s'habillant, Norris remarqua les taches de sang sur le bas de son pantalon. Partout où il regardait, il voyait le sang de Mary Robinson sur ses vêtements.

— Qu'est-ce qu'on dit de moi ?

Wendell lui fit face.

— Que c'est une curieuse coïncidence que tu te sois trouvé là tout de suite après les deux crimes.

— Ce n'est pas moi qui ai découvert le corps d'Agnes Poole.

— Mais tu étais là.

— Toi aussi.

— Je ne t'accuse pas.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu es venu jeter un coup d'œil au repaire du Faucheur ?

Norris se leva en passant ses bretelles.

— Des détails croustillants à raconter à tes copains de Harvard devant un verre de madère ?

— Tu penses vraiment ça de moi ?

— Je sais ce que toi tu penses de moi.

Le petit Wendell s'approcha et leva vers Norris des yeux de fox-terrier en colère.

— Depuis ton arrivée, tu en veux à tout le monde. Le fils de fermier pauvre, brouillé avec la terre entière. Personne ne veut être ton ami parce que ta veste n'est pas assez élégante ou que tu n'as pas assez de pièces de monnaie dans la poche. Tu penses vraiment que c'est ce que je pense de toi ? Que je ne te trouve pas digne d'être mon ami ?

— Je sais quelle place j'occupe dans votre petit cercle.

— N'aie pas la présomption de lire dans mes pensées. Charles et

moi avons tout fait pour t'inclure, pour que tu te sentes accepté. Mais tu nous repousses, comme si tu avais déjà décidé que toute amitié entre nous ne pouvait qu'échouer.

— Nous sommes des condisciples, Wendell. Rien d'autre. Nous avons le même professeur, nous disséquons le même cadavre et il nous arrive de boire un verre ensemble. Mais regarde cette chambre, tu verras que nous n'avons pas grand-chose d'autre en commun.

— J'ai plus de choses en commun avec toi que je n'en aurai jamais avec Edward Kingston.

Norris s'esclaffa.

— Oh oui. Il n'y a qu'à voir vos gilets de satin assortis. Cite-moi une chose que nous avons en commun, à part le pauvre vieux Paddy allongé sur sa table.

Wendell tendit le bras vers le manuel ouvert sur le bureau.

— Tu potasses ton anatomie.

— Tu ne réponds pas à ma question.

— C'était ma réponse, pourtant. Assis dans cette chambre glaciale, brûlant tes bougies jusqu'à la dernière goutte de suif, tu *bûches*. Pourquoi ? Pour pouvoir porter un jour un haut-de-forme ? Je ne crois pas. Tu étudies pour la même raison que moi. Tu crois en la science.

— Maintenant, c'est toi qui as la présomption de lire dans mes pensées ?

— L'autre jour, pendant les visites avec Crouch, il y avait une femme qui était en travail depuis trop longtemps et il recommandait de la saigner. Tu te rappelles ?

— Et alors ?

— Tu l'as défié. Tu as dit que tu avais fait l'expérience avec les vaches, que les saignées ne leur faisaient aucun bien.

— Et il m'a tourné en ridicule.

— Tu t'y attendais sûrement, mais ça ne t'a pas arrêté.

— Parce que c'est vrai. Je l'ai appris avec les vaches.

— Et ton orgueil ne t'empêche pas de retenir une leçon apprise dans une étable.

— Je suis un fils de paysan, d'où veux-tu que vienne mon expérience ?

— Moi, je suis fils de pasteur. Ne t'imaginer pas que les leçons apprises en l'écoutant en chaire m'ont été aussi utiles. Un fermier sait, sur la naissance et la mort, des choses qu'on n'apprendra jamais assis sur un banc d'église.

Norris tendit le bras vers sa veste, le seul de ses vêtements que le sang de Mary Robinson n'avait pas taché, uniquement parce qu'il ne l'avait pas porté la veille.

— Tu as de curieuses idées sur la noblesse des fermiers.

— Je sais reconnaître un homme de science quand j'en vois un. Et

j'ai vu aussi ta générosité.

— Ma générosité ?

— Dans la salle de dissection, quand Charles a charcuté le pauvre Paddy. Nous savions tous trois qu'une bourde de plus et le pauvre Charlie aurait risqué l'exclusion. Mais c'est *toi* qui l'as couvert, alors qu'Edward et moi n'avons pas bronché.

— Ce n'était pas de la générosité. Je ne pouvais pas supporter de voir un garçon de son âge pleurer.

— Norris, tu n'es pas comme la plupart des autres étudiants de notre classe. Tu as la *vocation*. Tu crois que Charles Lackaway s'intéresse à l'anatomie, à la *materia medica* ? Il est là uniquement parce que son oncle attend ça de lui. Parce que son défunt père était médecin et son grand-père aussi, et qu'il n'a pas le courage de s'opposer à sa famille. Edward, lui, ne cherche même pas à cacher son désintérêt. La moitié des étudiants sont là pour faire plaisir à leurs parents et la plupart des autres veulent seulement apprendre un métier qui leur permettra d'avoir une vie confortable.

— Et toi ? Tu as la vocation ?

— Je le reconnais, la médecine n'était pas mon choix initial. Mais on ne gagne pas de quoi vivre avec la poésie. Même si j'ai été publié dans le *Daily Advertiser*.

Norris retint un rire. La poésie était bien une occupation inutile, réservée à de riches chanceux pouvant se permettre de gaspiller de précieuses heures à pondre des vers. Diplomatiquement, il répondit :

— Je ne connais pas suffisamment ton œuvre, j'en ai peur.

Wendell soupira.

— Suffisamment quand même pour comprendre pourquoi je n'ai pas persisté dans la carrière des lettres. Les études de droit ne me convenaient pas non plus.

— La médecine n'est donc qu'un troisième choix pour toi. Ce n'est pas franchement une vocation.

— Ça l'est devenu. Je sais que je suis fait pour ça.

Norris prit son manteau, remarqua de nouveau les taches de sang, l'enfila quand même. Un simple coup d'œil au givre recouvrant la pelouse lui avait fait comprendre qu'il aurait besoin ce jour de toutes les couches protectrices que pouvait offrir sa maigre garde-robe.

— Si tu veux bien m'excuser, il faut que j'aille essayer de sauver de cette journée ce qui peut encore l'être. Je dois expliquer mon absence à Crouch. Il est toujours à l'hôpital ?

— Norris, je dois te prévenir de ce qui t'attend si tu y vas.

— Quoi ?

— Les ragots circulent parmi les malades et le personnel. Les gens s'interrogent sur ton compte. Ils ont peur.

— Ils pensent que je suis le tueur ? !

— Les membres du conseil d'administration ont parlé avec Pratt.
— Ils n'ont quand même pas écouté ses balivernes ?
— Ils n'ont pas le choix, ils sont responsables de la bonne marche de l'établissement. Ils peuvent prendre des sanctions contre n'importe quel médecin de l'hôpital et plus facilement encore interdire l'accès des salles à un étudiant pauvre...

— Mais comment pourrai-je poursuivre mes études ?
— Crouch tente de les raisonner. Grenville s'est aussi prononcé pour toi, mais il y en a d'autres...

— D'autres ?
— Je te l'ai dit, des rumeurs circulent dans les familles des malades. Dans la rue, aussi.

— Qu'est-ce qu'on raconte ?
— La langue coupée en a convaincu plus d'un que le meurtrier est un étudiant en médecine...

— Ou quelqu'un qui a abattu des animaux, ajouta Norris. J'entre dans les deux catégories.

— Je suis venu t'informer de la situation. Les gens... les gens ont peur de toi.

— Et toi, pourquoi tu n'as pas peur de moi ? Tu présumes que je suis innocent ?

— Je ne présume rien du tout.

Norris eut un rire amer.

— Quel ami loyal !

— Je fais *exactement* ce qu'un ami doit faire ! Te dire la vérité. Te prévenir que ton avenir est en danger.

Wendell fit un pas vers la porte, s'arrêta, regarda Norris.

— Tu es plus orgueilleux que tous les fils de famille que je connais, et c'est ce qui te conduit à peindre le monde en noir. Je n'ai pas besoin d'un ami comme toi. Je n'ai même pas *envie* d'un ami comme toi !

Il ouvrit la porte.

— Wendell...

— Tu ferais bien d'aller voir Crouch et de le remercier de t'avoir défendu. Lui au moins il le mérite.

— Wendell, je suis désolé, fit Norris. Je n'ai pas l'habitude d'escompter le meilleur chez les gens.

— Tu escomptes le pire ?

— Je suis rarement déçu, de fait.

— Alors, tu dois améliorer ton cercle de connaissances.

La repartie fit rire Norris, qui s'assit sur le lit et se frotta le visage.

Wendell referma la porte, s'approcha.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Qu'est-ce que je peux faire contre des rumeurs ? Plus je clamerai

mon innocence, plus j'aurai l'air coupable.

— Il faut que tu fasses quelque chose. Il s'agit de ton avenir.

Qui ne tenait qu'à un fil. Comme une réputation est facilement souillée ! pensa Norris. Les soupçons colleraient à lui telle une cape tachée de sang, chassant toute perspective, toute opportunité, jusqu'à ce que la seule voie restante soit de retourner à la ferme paternelle. De partager de nouveau un foyer avec un homme triste et froid.

— Tant qu'on n'aura pas trouvé le tueur, tous les yeux seront braqués sur toi, prédit Wendell.

Norris regarda son manteau taché et, avec un frisson, se rappela la créature dressée au-dessus de la rive.

Je ne l'ai pas imaginée.

Et Rose Connolly l'a vue, elle aussi.

Encore une semaine de ce froid de canard et la terre sera trop gelée pour qu'on puisse creuser, pensa Jack le Bigleux.

Bientôt on conserverait les cadavres dans des coffres au-dessus du sol, en attendant le dégel printanier. Il y aurait de lourdes serrures à forcer, des gardiens à soudoyer, toute une série de complications nouvelles.

Pour Jack, ce n'était pas l'éclosion des fleurs de pommier ni la chute des feuilles en automne qui marquaient le passage des saisons. Non, c'était l'état du sol. En avril, il fallait affronter une boue si épaisse et si avide qu'elle vous enlevait la chaussure du pied en l'aspirant. En août, les mottes étaient sèches et s'effritaient facilement en poussière chaude dans le poing. Un bon moment pour creuser, sauf que chaque pelletée attirait une nuée furieuse de moustiques. En janvier, la bêche sonnait comme une cloche quand vous attaquiez le sol gelé et l'impact, remontant le manche, vous faisait mal aux mains. Même un feu entretenu à l'emplacement d'une tombe ne dégelait le sol qu'au bout de plusieurs jours. On enterrait peu de cadavres en janvier.

Mais, à la fin de l'automne, il y avait encore des richesses à moissonner.

Jack conduisait donc sa charrette à la nuit tombante et ses roues en bois grinçaient sur une mince croûte de boue gelée. À cette heure, sur cette route écartée, il ne croisait personne. De l'autre côté d'un champ de maïs jonché de tiges brunes brisées, il vit la flamme d'une bougie trembloter à la fenêtre d'une ferme. Rien d'autre ne bougeait cependant et l'on n'entendait que le claquement des sabots du cheval et le craquement de la glace sous les roues. Il était déjà trop loin de la ville à son goût par un froid aussi âpre mais il n'avait pas le choix. Des gardiens de tombeaux étaient à présent postés au cimetière de l'Old Granary et à celui de Copp's Hill, dans le North Side. Même le cimetière isolé de Roxbury Crossing était désormais surveillé. Chaque mois, Jack était contraint de faire plus de chemin. Naguère il n'avait pas à aller plus loin que le cimetière central du Common. Là, par une nuit sans lune, avec une équipe de gaillards capables de creuser vite, il pouvait faire son choix parmi une multitude de pauvres, de papistes et de vieux soldats. Riche ou miséreux, un cadavre était un cadavre et tous rapportaient la même somme. Les anatomistes se moquaient que le corps qu'ils découpaient soit bien nourri ou phtisique.

Les carabins avaient tari cette source ainsi que celle de la plupart des autres cimetières proches avec leur négligence, leurs piètres tentatives pour cacher leurs viols de sépulture. Ils déboulaient excités par l'alcool et les fanfaronnades, laissaient en repartant des tombes saccagées et un sol piétiné. Les preuves de leur profanation étaient si aveuglantes que les pauvres se mirent aussi à garder leurs morts. Ces satanés étudiants avaient gâché le métier. Autrefois, Jack en vivait bien.

Ce soir-là, au lieu d'aller déterrer prestement un cadavre proche, il était forcé de rouler sur cette route de campagne interminable avec l'appréhension des efforts qui l'attendaient. Et seul, en plus. Le gain était tellement maigre à présent qu'il répugnait à payer un complice. Non, cette nuit, il devrait tout faire lui-même. Il espérait seulement que la tombe fraîche qu'il découvrirait serait l'œuvre de fossoyeurs trop paresseux pour enterrer le corps à la profondeur réglementaire de six pieds.

Sa tombe à lui serait beaucoup plus profonde.

Le Bigleux savait exactement comment il se ferait enterrer. Il avait tout prévu. À dix pieds sous terre, dans une cage en fer, avec un gardien chargé de surveiller l'endroit pendant un mois. Assez longtemps pour que sa chair pourrisse. Il avait vu le travail des anatomistes avec un bistouri. Il avait été payé pour les débarrasser des restes une fois qu'ils avaient fini d'inciser et de sectionner, il n'avait aucune envie d'être réduit à un tas de tronçons. Aucun docteur ne toucherait jamais son corps. Il économisait déjà pour son enterrement et gardait son magot dans un coffret sous le plancher de sa chambre. Fanny savait quel genre de tombe il voulait, il lui laisserait de quoi veiller à ce que les choses soient faites convenablement.

Quand on a assez d'argent, on peut tout acheter. Même de quoi se protéger d'un homme comme Jack.

Le mur bas du cimetière était maintenant devant lui. Il arrêta son cheval et resta sur la route, scrutant l'obscurité. La lune était tombée derrière l'horizon et seules les étoiles éclairaient les tombes, Jack tendit le bras derrière lui pour prendre sa pelle et sa lanterne et sauta de la charrette. Ses bottes crissèrent sur le sol couvert de givre. Les jambes raides après ce long trajet, il enjamba le muret avec maladresse en cognant la pelle et la lanterne.

Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer une tombe fraîche. La lumière de sa lanterne lui révéla un monticule de terre retournée que le givre n'avait pas encore recouvert. Le Bigleux regarda les pierres tombales voisines pour savoir comment le corps était orienté puis enfonça sa pelle à l'endroit où devait se trouver la tête. Après quelques pelletées seulement, il fut hors d'haleine et dut s'arrêter, pantelant dans le vent, regrettant de ne pas avoir emmené avec lui le jeune

Norris Marshall. Mais pas question de lâcher ne serait-ce qu'un dollar à un autre quand il pouvait faire le boulot seul.

Il enfonça de nouveau la pelle dans la terre et s'apprêtait à se redresser quand un cri le paralysa :

— Il est là ! Attrapez-le !

Trois lanternes convergèrent vers lui si rapidement qu'il n'eut pas le temps d'éteindre la sienne. Affolé, il l'abandonna et s'enfuit avec sa pelle. La nuit lui masquait le chemin et chaque pierre tombale menaçait de le faire trébucher. Le cimetière semblait vouloir se venger de tous ses outrages passés. Il perdit l'équilibre, se retrouva à genoux sur la glace qui craquait comme du verre.

— Par ici ! appela une voix.

Un coup de feu claqua et Jack sentit la balle lui frôler la joue. Il se releva péniblement en laissant la pelle où elle était tombée, franchit le muret. Au moment où il grimpait dans la charrette, une autre balle passa si près de lui qu'elle lui effleura les cheveux.

— Il se sauve !

Un claquement de fouet et le cheval partit au galop, le haquet bringuebalant derrière. Jack entendit une dernière détonation puis ses poursuivants perdirent du terrain et leurs lanternes disparurent dans l'obscurité.

Lorsqu'il arrêta enfin son cheval, l'animal avait la respiration sifflante. S'il ne le laissait pas se reposer, il le perdrait lui aussi, comme la pelle et la lanterne, et que deviendrait-il, ouvrier sans ses outils ?

Il était trop vieux pour ce métier.

Cette nuit était un fiasco total. Que ferait-il demain ? La nuit d'après ? Il songea au coffret sous le plancher de la chambre, à l'argent qu'il avait économisé. Il n'y en avait pas assez. Il devait penser à l'avenir, au sien et à celui de Fanny. S'ils parvenaient à garder la taverne, au moins ils ne crèveraient pas de faim. Mais les temps deviendraient vraiment durs si le mieux qu'il pouvait espérer était de ne pas crever de faim.

Ce n'était même pas sûr. Un feu de cheminée, une braise encore brûlante projetée hors de l'âtre, et le Black Spar, la taverne que le père de Fanny leur avait laissée, disparaîtrait dans les flammes. Jack serait alors le seul à nourrir le couple, un fardeau qu'il était de moins en moins capable de supporter avec les ans. Le problème, ce n'était pas seulement son dos et ses genoux douloureux, c'était le métier lui-même. De nouvelles écoles de médecine s'ouvraient partout et les étudiants avaient besoin de cadavres. La demande croissante attirait de nouveaux profanateurs de tombes, plus jeunes, plus rapides et plus audacieux que lui.

Avec un dos plus solide.

Une semaine plus tôt, Jack s'était présenté chez Sewall avec un spécimen en très mauvais état, ce qu'il avait pu trouver de mieux cette nuit-là. Dans la cour, il avait remarqué six tonneaux portant l'inscription SAUMURE.

« On vient de me les livrer, lui avait dit le médecin en le payant. En bon état, en plus.

— Y a que quinze dollars, avait protesté Jack.

— Votre spécimen est déjà en décomposition, monsieur Burke.

— C'est vingt que je demande.

— J'ai payé vingt dollars pièce pour les corps contenus dans les tonneaux. Ils sont bien plus frais et je peux en faire venir six d'un coup. De New York. »

Au diable New York, pensa Jack, frissonnant sur sa charrette. Où trouver une nouvelle source à Boston ? On n'y mourait pas assez. Il aurait fallu une bonne peste, qui aurait vidé les taudis de Southie et Charlestown. Cette racaille ne manquerait à personne. Pour une fois, les Irlandais serviraient à quelque chose. À le rendre riche. Pour devenir riche, Jack Burke aurait vendu son âme au diable.

Peut-être était-ce déjà fait.

Le temps qu'il arrive au Black Spar, il avait les membres totalement engourdis et il put à peine descendre de la charrette. Il mena le cheval à l'écurie, claqua des pieds pour faire tomber la terre collée à ses bottes et entra dans la taverne d'un pas lent, n'aspirant à rien d'autre qu'à une place près du feu et à un verre de brandy. Mais, dès qu'il se laissa tomber sur une chaise, il sentit Fanny l'observer de dernière le comptoir. Ignorant son regard, il fixa les flammes en attendant que ses orteils gourds retrouvent leur sensibilité. La salle était presque déserte : le froid avait retenu chez eux les quelques habitués et seuls les plus misérables des vagabonds étaient venus se réfugier dans la taverne. Debout au comptoir, un homme cherchait désespérément une pièce de monnaie dans ses poches. Rien ne pouvait mieux apaiser la morsure d'un froid pareil que quelques précieuses gouttes de rhum. Dans un coin, un autre client avait posé sa tête sur une table et ronflait assez fort pour faire vibrer ses verres vides.

— Tu rentres de bonne heure.

Jack leva les yeux vers Fanny, qui se tenait au-dessus de lui, le regard chargé de questions.

— Pas une bonne nuit, se contenta-t-il de répondre avant d'avaler son brandy.

— Tu crois que la nuit a été bonne, ici ?

— Au moins, tu l'as passée près du feu.

— Avec cette engeance ? Ça ne vaut même pas la peine de rester ouvert.

— Un autre coup de rhum ! réclama le client du comptoir.

— Montre d'abord tes pièces, rétorqua Fanny.

— Je les ai. Là, quelque part dans mes poches.

— On en reparle quand tu les auras trouvées.

— Soyez un peu charitable, m'dame. Il fait froid.

— Et tu vas te retrouver dehors tout de suite si tu peux pas payer, menaça Fanny, qui reporta son attention sur Jack. T'es rentré les mains vides, hein ?

Il haussa les épaules.

— Y avait des gardiens.

— T'as pas essayé ailleurs ?

— J'ai pas pu. J'ai dû laisser la pelle. Et la lanterne.

— T'as même pas été capable de ramener tes outils ?!

Il reposa son verre en le faisant claquer sur la table.

— Ça suffit !

Elle se pencha plus près et murmura :

— Y a d'autres moyens de se faire de l'argent, Jack. Laisse-moi faire savoir que t'es intéressé et t'auras tout le boulot que tu veux.

— Pour me faire pendre ? Je m'en tiens à ma partie, merci.

— Tu reviens bredouille la plupart du temps, ces temps-ci.

— Ça marche pas fort, en ce moment.

— C'est tout ce que tu sais dire.

— Parce que c'est vrai. Et ça fait qu'empirer.

— Tu crois que c'est mieux ici ? répliqua Fanny en indiquant du menton la salle presque vide. Ils vont tous à la Mermaid. Ou au Plough and Star, ou au Coogan's. Encore une année comme ça et on ferme boutique.

— M'dame ? appela le client du comptoir. Je sais que j'l'ai, cet argent. Juste encore un verre, je paierai la prochaine fois, je vous le promets.

Fanny se tourna vers lui, furieuse.

— Elles valent pas un clou, tes promesses ! Tu peux pas payer, tu peux pas rester. Dehors !

Elle marcha vers lui d'un pas lourd, le saisit par sa veste.

— Allez, ouste !

— Vous pouvez bien m'offrir un verre...

— Pas une goutte !

Elle le traîna à travers la salle, ouvrit la porte et le poussa dans le froid. Puis elle claqua la porte et se retourna, le souffle court, le visage écarlate. Les colères de Fanny étaient redoutables et même Jack se recroquevilla sur sa chaise en se demandant ce qui allait suivre. Le regard de la tavernière tomba sur l'unique autre client, assoupi sur sa table dans un coin.

— Toi aussi ! C'est l'heure.

L'homme ne bougea pas.

L'absence de réponse fut l'ultime affront qui accrut encore la fureur de Fanny.

— On ferme ! Décampe !

Elle s'approcha de l'homme, le frappa durement à l'épaule. Au lieu de se réveiller, il roula sur le côté, glissa de sa chaise et tomba par terre.

Un moment, Fanny considéra avec dégoût la bouche grande ouverte, la langue pendante. Puis elle plissa le front, se pencha.

— Il respire plus, Jack.

— Quoi ?

— Viens voir.

Il se leva de sa chaise, s'agenouilla près de l'homme avec un grognement.

— Tu vois assez de cadavres, tu devrais savoir, dit Fanny.

Le Bigleux regarda les yeux grands ouverts du client, ses lèvres violettes luisantes de salive. Quand avait-il cessé de ronfler ? La mort était entrée si furtivement qu'ils ne l'avaient même pas remarquée.

Il se tourna vers sa femme.

— Comment il s'appelle ?

— Aucune idée.

— Tu sais pas qui c'est ?

— C'est qu'un client de passage. Il est venu tout seul.

Jack se redressa, regarda Fanny.

— Déshabille-le. Moi, je vais atteler le cheval.

Il n'eut pas besoin de lui en dire plus. Elle hocha la tête, une lueur rusée dans le regard.

— On va les gagner, ces vingt dollars, finalement, soupira-t-il.

De nos jours

— Aujourd’hui, la plupart des gens ignorent que voleur de cadavres ou profanateur de sépultures était une activité répandue à l’époque.

— Et Norris Marshall en était un, dit Julia.

— Uniquement par nécessité.

Ils étaient assis à la grande table, les feuillets de la lettre récemment découverte d’Oliver Wendell Holmes étalés près du café et des muffins du petit déjeuner. La matinée était déjà bien avancée, mais le brouillard pressait encore aux fenêtres donnant sur l’océan et Henry avait allumé toutes les lampes pour éclairer la pièce sombre.

— Les cadavres frais étaient une marchandise précieuse à l’époque, expliqua Henry. Si précieuse qu’ils faisaient l’objet d’un commerce florissant. Tout cela pour fournir les écoles médicales qui ouvraient d’un bout à l’autre du pays.

Il alla d’un pas traînant à l’une de ses étagères, prit un livre parmi les volumes jaunissants et l’apporta à la table.

— Vous devez comprendre ce que c’était qu’être un étudiant en médecine américain en 1830. Il n’existait pas d’accréditation officielle des écoles de médecine.

Certaines étaient correctes, d’autres à peine plus que des moyens de pomper de l’argent.

— Et celle que le Dr Holmes et Norris Marshall fréquentaient ?

— L’École de médecine de Boston était l’une des meilleures, mais même ses étudiants devaient se débrouiller pour trouver des cadavres. Un fils de famille pouvait payer un voleur de morts pour qu’il lui procure un corps. Si vous étiez pauvre comme Norris Marshall, vous deviez en déterrer un vous-même. Il semble que c’était aussi par ce moyen qu’il payait ses études.

Julia frissonna.

— Voilà un système travail-études qui ne m’emballerait pas.

— Il permettait à un pauvre de devenir médecin. Ce n’était pas facile. Pour être admis dans une école de médecine, il n’était pas nécessaire d’avoir un diplôme, mais il fallait avoir de bonnes connaissances en latin et en physique. Norris Marshall a sans doute étudié seul ces matières, bel exploit pour un fils de paysan n’ayant pas accès à une bibliothèque.

— Il devait être incroyablement brillant.

— Et déterminé. Mais la récompense était de taille. Devenir médecin était l'un des rares moyens de s'élever dans la société. Les docteurs étaient respectés. Même si l'on considérait les *étudiants* en médecine avec dégoût, voire avec peur.

— Pourquoi ?

— Parce que c'étaient des vautours qui s'emparaient des corps des morts. Ils les déterraient, ils les découpaient. À vrai dire, les étudiants s'attiraient cette condamnation par leurs frasques et les blagues qu'ils faisaient avec des morceaux de corps. Agiter un bras amputé par la fenêtre, pour vous donner un exemple.

— Ils faisaient ça ?!

— N'oubliez pas que nous parlons de jeunes gens d'une vingtaine d'années. À cet âge, on n'est pas réputé pour la sagesse de son jugement.

Il poussa le livre vers elle et ajouta :

— Tout est là.

— Vous l'avez déjà lu ?

— Oh, je connais bien le sujet. Mon père et mon grand-père étaient médecins, j'ai entendu ce genre d'histoires dès l'enfance. Presque tous les vingt ans, notre famille produit un docteur. Dans mon cas, le gène médical a sauté une génération, mais la tradition se poursuit avec mon petit-neveu. Quand j'étais enfant, mon grand-père m'a raconté l'histoire d'un étudiant qui avait sorti un cadavre de la salle de dissection pour le mettre dans le lit de son cothurne. Ils trouvaient la farce hilarante.

— C'est franchement macabre.

— La plupart des gens auraient été de votre avis. Cela explique les troubles au cours desquels des foules outragées donnaient l'assaut aux écoles de médecine. C'est arrivé à Philadelphie, Baltimore et New York. N'importe quelle école de n'importe quelle ville pouvait être incendiée. Les soupçons et l'indignation étaient si forts dans l'opinion qu'il suffisait d'un incident pour déclencher une émeute.

— Il me semble que ces soupçons étaient fondés.

— Mais où serions-nous aujourd'hui si les étudiants n'avaient pas pu disséquer des cadavres ? Quand on croit en la science médicale, on doit accepter la nécessité de l'étude anatomique.

Au loin, la sirène du ferry mugit, Julia regarda sa montre et se leva.

— Henry, il faut que je parte maintenant si je veux prendre le prochain.

— Quand vous reviendrez, vous m'aidez à remonter les caisses de la cave.

— C'est une invitation ?

Il frappa le sol de sa canne avec une mine exaspérée.

— Je pensais que ça allait de soi !

Elle contempla la pile de caisses encore fermées et songea aux trésors qu'elles contenaient, aux lettres qui attendaient d'être lues. Elle ignorait toujours si le secret de l'identité du squelette retrouvé dans son jardin se trouvait dans l'une d'elles. Mais l'histoire de Norris Marshall et du Faucheur du West End la fascinait déjà et elle était impatiente d'en savoir plus.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ? bougonna Henry.

— Laissez-moi consulter mon agenda...

Il était presque l'heure de dîner lorsqu'elle arriva enfin chez elle. À Weston au moins le soleil brillait et Julia était impatiente d'allumer le barbecue et de déguster un verre de vin dans le jardin de derrière. Mais quand elle gara sa voiture dans son allée et découvrit la BMW grise qui y était garée, son estomac se noua et l'idée même du vin lui donna la nausée. Qu'est-ce que Richard faisait là ?

Elle descendit de voiture, regarda autour d'elle, ne le vit pas. Ce ne fut que lorsqu'elle eut traversé la maison et qu'elle sortit de la cuisine pour se rendre dans le jardin qu'elle le repéra, arrêté au milieu de la pente, examinant la propriété.

— Richard ?

Son ex-mari se retourna tandis qu'elle traversait le jardin pour le rejoindre. Il y avait cinq mois qu'elle ne l'avait pas vu et il avait l'air en forme, avec le visage hâlé. Cela fit mal à Julia de constater qu'il s'épanouissait dans le divorce. Ou peut-être était-ce tout le temps passé au country-club en compagnie de Tiffani-avec-un-i.

— J'ai essayé de t'appeler, mais tu ne décroches jamais. J'ai fini par croire que tu évitais mes coups de fil.

— J'ai passé le week-end dans le Maine.

Il ne prit pas la peine de lui demander pourquoi : comme d'habitude, rien de ce qu'elle faisait ne l'intéressait vraiment. De la main, il désigna le jardin envahi de mauvaises herbes.

— Beau terrain. Tu pourrais en faire quelque chose. Il y a même la place pour une piscine.

— Je n'ai pas les moyens d'avoir une piscine.

— Une terrasse, alors. En nettoyant toutes ces broussailles près de l'eau.

— Richard, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je passais dans le coin, j'ai eu envie de venir voir ta nouvelle maison.

— Eh bien, tu la vois.

— Elle a sérieusement besoin de travaux, on dirait.

— Je l'aménage petit à petit.

— Avec l'aide de qui ?

— De personne, répondit-elle en relevant fièrement le menton. J'ai carrelé la salle de bains moi-même.

Cette fois encore, il ne parut pas avoir entendu. C'était leur mode habituel de conversation : ils parlaient tous les deux, mais elle était la seule à écouter. Sauf que, maintenant, elle s'en rendait compte.

— J'ai fait une longue route, je suis fatiguée, dit-elle en retournant vers la maison. Je ne suis pas vraiment d'humeur à bavarder.

— Pourquoi as-tu dit des choses sur moi derrière mon dos ?

Elle s'immobilisa, le regarda.

— Quoi ?

— Franchement, Julia, je suis étonné. Je ne te croyais pas du genre amer, mais apparemment le divorce révèle la vraie personnalité.

Alors seulement, elle perçut une pointe de colère dans la voix de Richard. Comment avait-elle pu ne pas la remarquer ? Même sa posture aurait dû l'alerter : les jambes écartées, les poings dans les poches.

— Je ne sais absolument pas de quoi tu parles, déclara-t-elle.

— Aller raconter aux gens que j'étais mentalement cruel avec toi ? Que je couchais dès le lendemain de notre mariage ?

— Je n'ai dit ça à personne ! Même si c'était peut-être vrai...

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Tu me trompais, non ? Elle savait que tu étais marié quand tu as commencé à coucher avec elle ?

— Si tu oses ne serait-ce que murmurer à quiconque une chose pareille...

— La vérité, tu veux dire ? Notre divorce n'était pas encore prononcé que vous choisissiez déjà votre service de table. Tout le monde le sait.

L'idée vint soudain à Julia que c'était là le problème pour son ex-mari. Peut-être que tout le monde n'est pas au courant.

— Notre mariage était fini bien avant le divorce, affirma-t-il.

— C'est la version que tu sers aux autres ? En tout cas, c'est nouveau, pour moi.

— Tu veux la vérité ? Par tous les moyens, tu m'as empêché de devenir ce que j'aurais pu être.

— Je n'ai pas envie d'entendre ça, Richard, soupira-t-elle. Ça ne m'intéresse plus.

— Alors pourquoi tu essaies de foutre en l'air mon mariage ? Pourquoi tu colportes des rumeurs sur moi ?

— Qui les entend, ces rumeurs ? Ta fiancée ? Ou son papa ? Tu as peur qu'il découvre la vérité sur son futur gendre ?

— Promets-moi d'arrêter, c'est tout.

— Je n'ai pas dit un mot à qui que ce soit. Je n'étais même pas au courant de ton mariage avant que Vicky m'en parle.

Il la regarda fixement et lâcha soudain :

— Vicky. Cette *garce*.

— Rentre chez toi, dit Julia en s'éloignant.

— Tu vas tout de suite l'appeler et lui dire de la fermer !

— Je n'ai aucun pouvoir sur elle.

— Téléphone à ta *putain de sœur* ! vociféra-t-il.

Julia s'arrêta en entendant des aboiements. Elle se retourna, vit Tom au bord du jardin, tenant McCoy en laisse. Le chien sautait pour essayer de se libérer.

— Tout va bien, Julia ? appela Tom.

— Très bien.

Il s'approcha, quasiment tiré par un McCoy opiniâtre, et parvint à quelques pas de Richard et elle.

— Vous êtes sûre ?

— Écoutez, nous avons une discussion privée, lui lança sèchement Richard.

Le regard de Tom demeura sur Julia.

— Privée, pas tant que ça.

— Tout va bien, Tom, assura Julia. Richard était sur le point de partir.

Tom s'attarda un moment comme pour avoir confirmation que Julia maîtrisait la situation puis il se retourna et redescendit vers le sentier longeant le ruisseau.

— Qui c'est, ce type ? demanda Richard.

— Un voisin. Il habite au bout de la rue.

Un vilain sourire étira les lèvres de Richard.

— C'est pour lui que tu as acheté cette maison ?

— Sors de mon jardin, lui signifia Julia.

De retour chez elle, elle entendit le téléphone sonner mais elle ne courut pas décrocher. Elle continua à observer Richard par la fenêtre et le vit finalement partir.

Le répondeur se déclencha et elle entendit :

— Julia, je viens de trouver quelque chose. Appelez-moi quand vous rentrerez et... Elle décrocha.

— Henry ?

— Ah, vous étiez là.

— Je rentre à l'instant.

Un silence à l'autre bout du fil, puis :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Pour un homme dépourvu de sociabilité, Henry Page savait remarquablement deviner ses humeurs. Entendant un bruit de moteur, Julia alla à la fenêtre de la salle de séjour et vit la BMW de son ex démarrer.

— Rien de grave, répondit-elle.

Pour le moment.

— C'était dans la caisse numéro six.

— Quoi ?

— Le testament du Dr Margaret Tate Page. Il a été rédigé en 1890, elle devait avoir soixante ans. Par ce document, elle lègue ses biens à divers petits-enfants, notamment une nommée Aurnia.

— *Aurnia* ?

— Un prénom peu courant, n'est-ce pas ? Je pense que cela confirme sans l'ombre d'un doute que Margaret Tate Page est notre petite Meggie devenue adulte.

— Alors, la tante que Holmes mentionne dans sa première lettre...

— ... est Rose Connolly.

Julia retourna dans la cuisine et regarda le jardin qu'une autre femme, morte depuis longtemps, avait autrefois contemplé.

Qui est resté enterré là pendant toutes ces années ?

Rose ?

1830

Le jour passant par les carreaux poussiéreux s'était réduit à une morne lueur. Il n'y avait jamais assez de bougies dans l'atelier et Rose voyait à peine ses points quand son aiguille piquait dans la gaze blanche. Elle avait déjà terminé le fond de robe en satin rose pâle et sur sa table de travail attendaient les roses et les rubans en soie qui seraient fixés aux épaules et à la taille. C'était une superbe robe de bal et Rose imaginait en cousant le froufrou de la jupe quand la femme s'avancerait sur la piste de danse et les rubans de satin brillant à la lumière des bougies de la table. Il y aurait du punch dans des coupes en cristal, des huîtres chaudes et des gâteaux au gingembre ; les invités pourraient manger tout leur soûl et personne ne repartirait le ventre vide. Même si elle n'assisterait jamais à ce genre de soirée, cette robe y serait, et avec chaque point Rose y ajoutait un peu d'elle-même, une trace de Rose Connolly qui resterait dans les plis du satin et tournoierait dans la salle de bal.

La lumière pénétrant par la fenêtre avait encore baissé et Rose distinguait à peine son fil. Elle finirait par ressembler aux autres femmes de l'atelier, aux yeux perpétuellement plissés, aux doigts calleux et abîmés par les piqûres répétées de l'aiguille. Même quand elles se levaient, à la fin de la journée, leur dos demeurerait voûté, comme si elles étaient désormais incapables de se tenir droites.

La pointe de l'aiguille s'enfonça dans le doigt de Rose, qui sursauta et laissa la gaze tomber sur la table. Elle approcha son index palpitant de sa bouche et sentit un goût de sang, mais plus que la douleur, ce qui la préoccupait, c'était la crainte d'avoir taché le tissu blanc. Elle le tint à la lumière et discerna dans le pli de la couture un point sombre si minuscule que personne sans doute ne le remarquerait.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, mesdames, annonça le contremaître.

Rose plia les pièces sur lesquelles elle avait travaillé, les posa sur la table pour le lendemain et prit sa place dans la file des femmes attendant leur salaire de la semaine. Tandis qu'elles se couvraient toutes de capes et de châles pour rentrer chez elles dans le froid, Rose n'eut droit qu'à des signes d'au revoir et à de vagues hochements de tête. Elles ne la connaissaient pas encore bien, elles ne savaient pas

non plus si elle resterait longtemps parmi elles. Elles avaient gaspillé trop d'efforts pour nouer une amitié avec trop d'autres filles qui n'avaient fait qu'un bref passage dans l'atelier. Elles restaient dans l'expectative, sentant peut-être que Rose n'était pas de celles qui dureraient.

— Vous, ma fille ! Rose, c'est ça ? Il faut que je vous parle.

Le cœur serré, elle se tourna vers le contremaître. Quelle critique lui ferait-il, aujourd'hui ? Car il allait la critiquer, aucun doute, de cette voix nasillarde dont les autres couturières se moquaient derrière son dos.

— Oui, monsieur Smibart ?

— C'est encore arrivé. Et c'est intolérable.

— Je suis désolée, mais je ne sais pas ce que j'ai fait de mal. Si mon travail laisse à désirer...

— Votre travail est tout à fait satisfaisant.

Venant de M. Smibart, c'était un compliment et Rose eut un soupir de soulagement en apprenant que son emploi n'était pas menacé.

— Il s'agit d'autre chose, poursuivit le contremaître. Je ne peux pas laisser des gens qui n'ont rien à faire ici me déranger pour des problèmes dont vous devriez vous occuper vous-même pendant votre temps libre. Dites à vos amis que vous êtes ici pour *travailler*.

Rose comprenait, maintenant.

— Je m'excuse, monsieur. La semaine dernière, j'ai défendu à Billy de venir ici et je croyais que c'était clair pour lui, mais il a l'esprit d'un petit enfant. Je lui expliquerai de nouveau.

— Ce n'était pas ce garçon, cette fois. C'était un homme.

Rose se figea.

— Un homme ? Quel homme ?

— Vous croyez que j'ai le temps de demander leur nom à tous ceux qui viennent ici renifler mes filles ? Un type aux yeux de fouine, qui posait plein de questions sur vous.

— Quel genre de questions ?

— Où vous habitez, quels amis vous avez... Comme si j'étais votre secrétaire ! C'est un atelier, ici, mademoiselle Connolly.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

— Vous n'arrêtez pas de vous excuser et ça continue. Plus de visiteurs, compris ?

— Oui, monsieur, promit Rose d'un ton docile.

— Occupez-vous de cet individu. Qui que ce puisse être.

« Qui que ce puisse être. »

Elle frissonna dans le vent perçant qui fouettait ses jupes et glaçait son visage. Par ce froid, même les chiens ne rôdaient pas dans les rues et Rose marchait seule, la dernière des ouvrières à quitter le bâtiment.

Ce doit être cet horrible M. Pratt de la Garde de nuit qui pose des questions sur moi, pensa-t-elle. Jusqu'ici, elle avait réussi à l'éviter mais Billy l'avait prévenue qu'il enquêtait sur elle, et uniquement parce qu'elle avait osé mettre en gage le médaillon d'Aurnia. Comment ce précieux bijou avait-il fini dans les mains de Rose alors qu'il aurait dû revenir au mari de la morte ?

C'est Eben qui fait toutes ces histoires, se dit-elle. Je l'ai accusé d'avoir essayé d'abuser de moi, il se venge en m'accusant d'avoir volé. Et bien sûr, Pratt le croit, parce que tous les Irlandais sont des voleurs.

Elle s'enfonça plus profondément dans le dédale de taudis où les rues se terminaient en étroites ruelles, comme si South Boston même se refermait sur elle. Elle arriva enfin devant une porte protégée par une voûte basse et dont le perron était jonché de restes de repas – os à demi rongés, pain noir moisi – attendant la visite d'un chien assez affamé pour avaler cette nourriture infecte.

Rose frappa.

Un enfant aux joues sales, aux cheveux blonds pendant sur ses yeux comme un rideau déchiré, vint ouvrir. Il ne pouvait avoir plus de quatre ans et fixait en silence la visiteuse.

Une voix de femme beugla :

— Pour l'amour de Dieu, Conn, ferme c'te porte ! Tu laisses entrer le froid !

Le petit garçon silencieux déguerpit dans un coin sombre tandis que Rose entra et refermait derrière elle. Il fallut un moment pour que sa vue s'accommode à l'obscurité de la pièce au plafond bas mais, peu à peu, elle commença à distinguer des formes. Le fauteuil près de l'âtre où le feu s'était réduit à quelques braises. La table avec ses bols empilés. Et, tout autour, les contours mouvants de petites têtes. Tant d'enfants. Rose en compta au moins huit et il devait y en avoir d'autres qu'elle ne pouvait pas voir et qui dormaient, recroquevillés dans un coin.

— Vous avez apporté le paiement pour la semaine ?

Rose se concentra sur l'énorme femme assise dans le fauteuil. À présent que ses yeux s'étaient ajustés au manque de lumière, elle discernait le visage de Hepzibah, avec son double menton saillant. Est-ce qu'elle ne quitte jamais son siège ? se demanda-t-elle. Quelle que soit l'heure à laquelle elle se rendait dans ce lieu sinistre, elle la trouvait assise telle une reine obèse sur son trône, ses petits pensionnaires rampant à ses pieds comme des suppliants.

— J'ai l'argent, dit Rose en déposant la moitié de son salaire dans la main tendue de Hepzibah.

— Je viens de lui donner le sein. Quelle gloutonne, celle-là. Elle m'a quasiment vidé la poitrine. Elle boit plus que tous les gosses que j'ai allaités. Je devrais vous demander un supplément.

Rose s'agenouilla pour prendre sa nièce dans le couffin en pensant : Mon bébé chéri, comme je suis heureuse de te voir ! Meggie leva les yeux vers elle et Rose fut sûre de voir ses petites lèvres esquisser un sourire de reconnaissance.

Oh, oui, tu me connais. Tu sais que je t'aime, moi.

Comme il n'y avait pas d'autre siège dans la pièce, Rose s'assit sur le sol crasseux parmi les bambins qui attendaient que leurs mères reviennent du travail pour les enlever à la surveillance indifférente de Hepzibah.

Si seulement je pouvais t'offrir mieux, Meggie chérie, pensa Rose en faisant gazouiller l'enfant par ses caresses. Si seulement je pouvais t'emmener dans une chambre propre et confortable où j'installerais ton berceau près de mon lit.

Mais la pièce de Fishery Alley où Rose dormait et qu'elle partageait avec douze autres locataires était encore plus misérable, infestée de rats et de maladies. Jamais elle n'exposerait Meggie aux dangers d'un tel endroit. Il valait mieux qu'elle reste chez Hepzibah, dont les seins volumineux ne tarissaient jamais. Là, au moins, elle aurait chaud et serait nourrie. Tant que Rose pourrait payer.

À contrecœur, elle finit par reposer l'enfant dans le couffin et se leva pour partir. La nuit était tombée, Rose était à la fois épuisée et affamée. Il ne fallait pas que l'unique soutien de Meggie tombe malade et ne puisse plus travailler.

— À demain, dit-elle à la nourrice.

— Et la même chose la semaine prochaine, rappela Hepzibah.

Parlant de l'argent, bien sûr. Avec elle, il s'agissait toujours d'argent.

— Vous l'aurez. Occupez-vous bien d'elle.

Rose posa un regard plein d'amour sur le bébé et dit à voix basse :

— Je n'ai plus qu'elle.

Elle sortit. Les ruelles étaient sombres à présent, éclairées uniquement par la lueur de bougies traversant des carreaux sales. Elle tourna au coin de la rue, ralentit le pas, s'arrêta.

Une silhouette familière l'attendait. Billy l'Idiot lui fit signe et vint à sa rencontre, balançant ses bras démesurément longs. Ce n'était pas l'adolescent que Rose regardait, mais l'homme qui se tenait derrière lui.

— Mademoiselle Connolly, dit Norris Marshall. Il faut que je vous parle.

Rose lança à Billy un regard irrité.

— Pourquoi tu l'as amené ici ?

— Il dit qu'il est votre ami.

— Tu crois tout ce qu'on te dit ?

— Je *suis* votre ami, déclara Norris.

— Je n'ai pas d'amis dans cette ville.

— Et moi ? geignit Billy.

— Sauf toi, corrigea Rose. Mais maintenant je sais que je ne peux pas te faire confiance.

— Il est pas avec la Garde de nuit. C'est d'eux que vous m'avez dit de me méfier.

— Vous savez que Pratt vous cherche ? demanda Norris à Rose. Vous savez ce qu'il raconte sur vous ?

— Que je suis une voleuse. Ou pire.

— Pratt est un bouffon.

La remarque fit naître un sourire triste sur les lèvres de Rose.

— Voilà un avis que nous avons en commun.

— Nous avons autre chose en commun, mademoiselle Connolly.

— Je n'imagine pas ce que ça peut être.

— Je l'ai vu, moi aussi. Le Faucheur.

Elle le regarda fixement.

— Quand ?

— La nuit dernière. Il se tenait au-dessus du corps de Mary Robinson.

— L'infirmière ?

Rose recula d'un pas. La nouvelle lui avait fait l'effet d'un coup de poing.

— Mary est... morte ?

— J'allais vous le dire, mademoiselle Rose ! s'exclama Billy avec empressement. Je l'ai entendu ce matin, dans le West End. On lui a ouvert le ventre, comme à Poole !

— On ne parle que de ça dans toute la ville, commenta Norris. J'ai voulu vous en parler avant que vous n'entendiez une version déformée des événements.

Le vent sifflait dans la ruelle, le froid transperçait la cape de Rose comme une lame. Elle tourna la tête pour échapper à la rafale et ses cheveux, libérés du foulard, lui fouettèrent les joues.

— Vous ne connaissiez pas un endroit chaud et tranquille où nous pourrions parler ? demanda Norris.

Elle ne savait pas si elle pouvait faire confiance à cet homme. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, au chevet de sa sœur, il s'était montré courtois envers elle. C'était le seul étudiant du groupe qui la regardait avec considération. Elle ne savait rien de lui, hormis que sa veste était de qualité médiocre et ses manchettes élimées. Elle remonta la ruelle du regard en se demandant où aller. À cette heure, les tavernes seraient bruyantes et bondées : trop d'yeux, trop d'oreilles.

— Venez, dit-elle.

Quelques rues plus bas, Rose tourna dans un passage obscur et

s'engagea dans une entrée. L'air y sentait le chou bouilli. Dans le couloir, une lampe brûlait sur son applique et sa flamme vacilla quand Rose referma la porte.

— Notre chambre est là-haut, dit Billy, qui gravit rapidement l'escalier devant eux.

Norris se tourna vers Rose.

— Il vit avec vous ?

— Je ne pouvais pas le laisser dormir dans une écurie glacée.

Elle s'arrêta pour allumer une bougie à la lampe et, protégeant la flamme d'une main, commença à monter les marches. Norris la suivit jusqu'à la salle sombre et nauséabonde qui abritait treize locataires. À la lumière de la bougie, les rideaux qui pendaient entre les tas de paille ressemblaient à un régiment de fantômes. Au fond de la pièce, un homme invisible dans l'obscurité était pris d'une longue quinte de toux.

— Il est souffrant ? demanda Norris.

— Il tousse jour et nuit.

Baissant la tête sous les chevrons bas, l'étudiant traversa le sol jonché de matelas et s'agenouilla près du malade.

— Le vieux Clary est trop faible pour travailler, expliqua Billy. Alors, il reste au lit toute la journée.

Norris ne fit aucun commentaire, mais il avait compris le sens des taches de sang sur le drap. Le visage blême de Clary était tellement creusé par la phtisie qu'on croyait voir ses os luire à travers la peau. Il suffisait de regarder ses yeux caves, d'entendre le phlegme grasseyer dans ses poumons, pour savoir qu'il n'y avait plus rien à faire.

Sans un mot, Norris se releva.

Rose remarqua son expression quand il inspecta la pièce, s'arrêtant sur les ballots de vêtements, la paille qui servait de lits. L'obscurité grouillait de vermine et Rose écrasa du pied une chose noire qui filait sur le sol, la sentit craquer sous sa chaussure. Oui, monsieur Marshall, c'est ici que je vis, pensa-t-elle, dans cette pièce infecte avec un vase de nuit puant ; je dors sur un plancher où la nuit s'entassent tant de locataires qu'il faut surveiller ses mouvements pour ne pas se retrouver avec un coude dans l'œil ou un pied crasseux dans les cheveux...

— Là-bas, c'est mon lit ! déclara Billy en se laissant tomber sur la paille. Si on ferme le rideau, on sera tranquilles. La vieille Polly verra même pas que quelqu'un s'est servi de sa place.

Norris ne semblait pas pressé de s'asseoir sur le tas de chiffons et de paille. Tandis que Rose tirait le rideau pour les isoler de l'homme agonisant dans son coin, Norris regardait fixement le « lit » de Polly comme s'il se demandait quelle saleté il attraperait en s'y asseyant.

— Attendez ! s'écria Billy.

Il se leva d'un bond pour aller chercher un seau d'eau et le rapporta dans leur coin.

— Maintenant, vous pouvez poser la chandelle.

— Il a peur du feu, expliqua Rose en plaçant soigneusement la bougie par terre.

Billy avait toutes les raisons d'avoir peur dans cette pièce jonchée de paille. Ce fut seulement après que Rose se fut installée sur son lit que Norris se résigna à s'asseoir aussi. Isolés par le rideau, ils formaient un cercle autour de la flamme tremblotante qui projetait des ombres chétives.

— Racontez-moi ce qui est arrivé à Mary, demanda Rose.

— C'est moi qui ai découvert son corps. Hier soir, au bord de la rivière. Je traversais la pelouse de l'hôpital quand j'ai entendu ses gémissements. On lui a ouvert le ventre, comme à Agnes Poole. Les mêmes plaies.

— En forme de croix ?

— Oui.

— M. Pratt accuse toujours les papistes ? demanda Rose.

— Je ne peux pas imaginer qu'il continue à le faire.

Elle eut un rire amer.

— Vous avez la tête dans le sable, monsieur Marshall. Il n'y a pas d'accusation infamante qu'on ne puisse porter contre les Bridget(5).

— Dans le cas de Mary Robinson, ce n'est pas sur les Irlandais que pèsent les soupçons.

— Quel est l'infortuné suspect de M. Pratt, cette fois ?

— C'est moi.

Dans le silence qui suivit, Rose regarda les ombres jouer sur le visage de l'étudiant. Billy s'était roulé en boule comme un chat près du seau d'eau et sommeillait, chacune de ses expirations faisant bruir la paille. Dans son coin, le phtisique continuait à tousser, rappelant par ses raclements humides que la mort n'était jamais loin.

— Vous voyez, je sais ce que c'est que d'être injustement accusé, dit Norris. Je sais ce que vous avez subi.

— Vraiment ? Moi, j'ai passé ma vie à être soupçonnée. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est.

— Mademoiselle Connolly, hier j'ai vu la même créature que vous, mais personne ne me croit. Pis, le gardien de l'hôpital m'a surpris penché au-dessus du corps. Les infirmières, les autres étudiants me regardent avec méfiance. Les administrateurs de l'hôpital pourraient m'interdire l'accès aux salles. J'ai toujours voulu devenir médecin, et cet objectif pour lequel j'ai tant travaillé est maintenant menacé parce qu'on doute de ma parole. Comme on a douté de la vôtre.

Il se pencha vers Rose et la bougie projeta sur son visage des ombres fantomatiques.

— Vous l'avez vu aussi bien que moi, cet être vêtu d'une cape. J'ai besoin de savoir si vous vous rappelez la même chose que moi.

— Je vous ai dit ce que j'avais vu cette nuit-là. Mais vous ne m'avez pas cru.

— J'admets que sur le moment votre histoire m'a paru...

— Mensongère ?

— Je ne porterais jamais une accusation aussi grave contre vous, se défendit Norris. Certes, j'ai trouvé votre description peu crédible. Mais vous étiez exténuée et visiblement terrifiée.

À voix basse, il reconnut :

— Hier soir, moi aussi je l'étais. Ce que j'ai vu m'a glacé jusqu'aux os.

— Il avait des ailes, murmura Rose, les yeux fixés sur la flamme de la bougie.

— Une cape, peut-être. Ou une pèlerine noire.

— Et son visage était blanc, dit Rose.

Elle croisa le regard de Norris et le jeu de la lumière sur les traits de l'étudiant lui remit la scène en mémoire avec une netteté saisissante.

— Blanc comme un crâne, reprit-elle. C'est ce que vous avez vu ?

— Je ne sais pas. La lune éclairait l'eau, ses reflets peuvent être trompeurs.

Rose pinça les lèvres.

— Je vous confie ce que j'ai vu et, en retour, vous me donnez des explications : ce n'était que le reflet de la lune !

— Je suis un homme de science, mademoiselle Connolly. Je ne peux pas m'empêcher de chercher des explications logiques.

— Il y a de la logique dans le meurtre de deux femmes ?

— Peut-être pas. Peut-être seulement le mal à l'état pur.

Rose avala sa salive et chuchota :

— Il connaît mon visage.

Billy grogna et se retourna, les traits détendus et innocents dans le sommeil. Billy ne sait rien du mal, pensa-t-elle en le regardant. On lui adresse un sourire, il ne comprend pas qu'il cache peut-être des ténèbres.

Des pas lourds résonnèrent dans l'escalier et Rose se raidit en entendant un gloussement de femme suivi d'un rire d'homme. L'une des locataires avait attiré un client en haut. Rose comprenait que c'était par nécessité, elle savait que quelques minutes les jambes écartées pouvaient faire la différence entre un repas et un ventre vide. Mais les bruits que le couple commença à faire de l'autre côté du mince rideau firent rougir la jeune fille embarrassée. Ne pouvant se résoudre à regarder Norris, elle fixait ses mains nouées sur son giron tandis que le couple gémissait, que la paille craquait sous les corps en

mouvement. Et pendant tout ce temps, le malade dans son coin continuait à tousser, à étouffer dans ses sécrétions.

— C'est pour cette raison que vous vous cachez ? demanda Norris à Rose.

Elle finit par lever les yeux vers lui et découvrit qu'il la regardait sans broncher, résolu à ignorer à la fois l'accouplement et l'agonie. Comme si le rideau sale les maintenait dans un monde séparé où elle était l'unique objet de son attention.

— Je me cache pour éviter des ennuis, monsieur Marshall. De tout le monde.

— Y compris de la Garde de nuit ? La police prétend que vous avez mis en gage un bijou qui ne vous appartenait pas.

— Ma sœur me l'avait donné.

— Pratt affirme que vous l'avez volé. Que vous l'avez pris sur le corps de votre sœur mourante.

Rose eut un grognement de mépris.

— Mon beau-frère est derrière tout ça. Il veut se venger, il colporte des rumeurs sur moi. Même si c'était vrai, même si j'avais pris ce médaillon, je n'avais pas à le lui donner. Comment aurais-je fait, sinon, pour payer l'enterrement d'Aurnia ?

— Son enterrement ? Mais Aurnia...

Il s'interrompt.

— Quoi ?

— Rien. Aurnia... est un nom peu courant. Un joli nom.

— C'était celui de notre grand-mère, dit Rose avec un sourire triste. Il signifie « dame dorée ». Et ma sœur était vraiment une dame. Jusqu'à ce qu'elle se marie.

Derrière le rideau, les gémissements s'accéléchèrent, accompagnés par le claquement des deux corps l'un contre l'autre. Rose fut incapable de regarder Norris plus longtemps et baissa les yeux vers ses pieds. Un insecte sortit de la paille sur laquelle Norris était assis et elle se demanda s'il l'avait remarqué. Elle résista à l'envie de l'écraser sous sa chaussure.

— Aurnia méritait mieux, murmura Rose. Finalement, j'ai été la seule à lui dire adieu au cimetière. Avec Mary Robinson.

— L'infirmière était à l'enterrement ?

— Elle était gentille avec ma sœur, avec tout le monde. Ce n'était pas comme Mlle Poole. Je ne l'aimais pas, celle-là, je l'avoue. Mary, c'était différent.

Derrière le rideau, le couple mit fin à sa copulation, les grognements firent place à des soupirs d'épuisement. Rose avait cessé d'y prêter attention et songeait à la dernière fois où elle avait vu Mary Robinson, au cimetière St Augustine. Elle se rappela les regards furtifs et les mains tremblantes de l'infirmière. Ainsi que la façon dont elle

avait soudain disparu sans même un au revoir.

Billy s'étira et se redressa, fit tomber de la paille de ses cheveux en se grattant la tête.

— Vous dormez avec nous, alors ? demanda-t-il à Norris.

Rose rougit.

— Non, Billy. Certainement pas.

— Je peux bouger mon lit pour vous faire de la place, proposa l'arriéré.

Puis il ajouta, d'un ton possessif :

— Mais y a que moi qui dors près de Mlle Rose. Elle a promis.

— Jamais je ne songerais à te prendre ta place, répondit Norris, qui se mit debout et fit tomber la paille accrochée à son pantalon. Merci de m'avoir accordé cette conversation, mademoiselle Connolly.

Il écarta le rideau et commença à descendre l'escalier.

— Monsieur Marshall ?

Rose se leva vivement et le suivit. Il était déjà en bas des marches, la main sur la poignée de la porte.

— Je dois vous demander de ne plus venir à l'atelier où je travaille, dit-elle.

Il fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Vous me feriez perdre mon gagne-pain.

— Je ne suis jamais allé à votre atelier.

— Un homme s'y est présenté aujourd'hui et a demandé où j'habitais.

— Je ne sais même pas où vous travaillez.

Norris ouvrit la porte, laissant entrer une rafale de vent qui souleva son manteau et fit onduler le bas de la jupe de Rose.

— Si quelqu'un est venu poser des questions sur vous, ce n'est pas moi.

Par cette nuit froide, le Dr Nathaniel Berry ne pense pas à la mort.

Il pense plutôt à se dénicher au plus vite une compagne de jeu, et pourquoi n'y songerait-il pas ? Il est jeune, il travaille de longues heures à l'hôpital, il n'a pas le temps de courtoiser les femmes avec les manières qu'on attend d'un gentleman, il n'a pas le temps pour les conversations polies dans les soirées et aux concerts, pas d'après-midi libres pour les promenades en charmante compagnie dans Colonnade Row. Cette année, sa vie s'est résumée à s'occuper des patients du Massachusetts General, vingt-quatre heures par jour, et il a rarement droit à un soir hors de l'hôpital.

Mais aujourd'hui, à sa grande surprise, il a quartier libre.

Quand un homme jeune doit trop longtemps réprimer des besoins naturels, il se laisse dominer par eux lorsqu'il leur lâche enfin la bride.

Et en quittant sa chambre à l'hôpital, le Dr Berry se dirige droit vers le quartier mal famé du North Slope, vers la Sentry Hill Tavern, où des marins grisonnants côtoient des esclaves affranchis, où l'on peut supposer sans crainte de se tromper que toute jeune femme franchissant la porte cherche davantage qu'un verre de brandy.

Le Dr Berry ne reste pas longtemps dans la taverne.

Après avoir avalé deux rhums, il ressort avec l'objet de sa concupiscence qui s'esclaffe à son côté. Il n'aurait pas pu choisir putain plus évidente que cette fille débraillée aux cheveux noirs emmêlés, mais elle conviendra parfaitement à ses desseins et il l'emmène vers la rivière où ont fréquemment lieu ce genre de rencontres furtives. Elle se laisse volontiers entraîner, le pas incertain, son rire d'ivrognesse résonnant dans la rue étroite. Mais lorsqu'elle découvre l'eau devant elle, elle s'arrête soudain, les jambes plantées sur le sol comme un âne récalcitrant.

— Quoi ? demande Berry, impatient de lui trousser les jupes.

— C'est là que la fille s'est fait tuer.

Berry le sait, bien sûr. Il connaissait Mary Robinson, il travaillait avec elle, mais la peine que sa mort lui a causée passe après le besoin urgent qu'il éprouve en ce moment.

— Ne t'en fais pas, je te protégerai, assure-t-il à la prostituée. Viens.

— C'est pas toi, hein ? Le Faucheur du West End ?

— Bien sûr que non ! Je suis docteur.

— Justement, on dit que c'est peut-être un docteur et que c'est pour ça qu'il tue des infirmières.

Le Dr Berry ne pense plus maintenant qu'à satisfaire son désir.

— Tu n'es pas infirmière, que je sache ? Viens, je te paierai bien.

Il la fait avancer de quelques pas mais elle s'arrête de nouveau.

— Comment j'sais que tu m'éventreras pas comme ces malheureuses ?

— Écoute, tous les clients de la taverne nous ont vus sortir ensemble. Si j'étais le Faucheur, tu crois que j'aurais pris un tel risque ?

Ébranlée par cette logique implacable, elle se laisse guider vers la berge. Maintenant qu'il est proche du but, Berry ne pense qu'à la pénétrer profondément. La mort de Mary Robinson ne lui vient même pas à l'esprit tandis qu'il la traîne littéralement vers l'eau et il n'éprouve aucune appréhension lorsque la putain et lui gagnent l'ombre du pont, où on ne peut les voir.

Mais on peut les entendre.

Les bruits qu'ils font montent de l'obscurité. Le murmure de la jupe qu'on relève, les respirations haletantes, les grognements de l'orgasme. En quelques minutes l'affaire est faite, et la fille remonte sur la berge, un peu plus débraillée mais plus riche de cinq dollars. Elle ne

remarque pas la forme dans l'obscurité lorsqu'elle se hâte de retourner à la taverne pour ferrer un autre client.

Elle marche avec insouciance, ne jette pas même un regard en arrière vers le pont, où le Dr Berry finit de reboutonner son pantalon. Elle ne voit pas la silhouette qui se laisse glisser en bas du talus.

Quand le dernier râle d'agonie du médecin s'élève, la prostituée est déjà de retour à la taverne et glousse sur les genoux d'un matelot.

— Vous souhaitiez me parler, monsieur le doyen ? fit Norris.

Le Dr Grenville le regarda par-dessus son bureau sans que son visage éclairé par le soleil matinal révèle quoi que ce soit. Le couperet va tomber, pensa l'étudiant. Depuis des jours, il était harcelé par les rumeurs, les insinuations. Il entendait murmurer dans les couloirs sur son passage, il surprenait les regards de ses condisciples sur lui.

Face à Grenville, il se prépara donc à l'inéluctable. Il valait mieux qu'il apprenne son sort maintenant que d'endurer des jours ou des semaines encore de ragots avant le coup de grâce.

— Vous avez lu le dernier article du *Daily Advertiser* ? demanda Grenville. Sur les meurtres du West End ?

— Oui, monsieur, répondit Norris.

Autant en finir tout de suite, décida-t-il.

— Je souhaite savoir la vérité, monsieur. Suis-je ou non renvoyé ?

— Vous pensez que c'est pour cette raison que je vous ai convoqué ?

— Je peux raisonnablement le présumer. Compte tenu...

— Des rumeurs ? Ah, certes, elles tombent dru. Les familles d'un bon nombre de nos étudiants se préoccupent de la réputation de notre établissement. Sans notre réputation, nous ne sommes rien.

Norris ne répondit pas mais la peur lui pesait sur la poitrine comme une pierre.

— Ces familles se soucient aussi de la sécurité de leurs fils, poursuivit Grenville.

— Et elles me considèrent comme une menace.

— Vous pouvez le comprendre, je suppose.

Norris regarda le doyen dans les yeux.

— On n'a contre moi qu'un concours de circonstances.

— Les circonstances peuvent être convaincantes.

— Et trompeuses, également. Elles cachent la vérité. Notre école s'enorgueillit de ses méthodes scientifiques, qui consistent à chercher des réponses sur la base de faits, pas de oui-dire, si nombreux soient-ils.

Grenville se renversa dans son fauteuil mais garda les yeux sur Norris. Des objets disséminés dans la pièce attestaient sa considération pour la science. Sur son bureau, un crâne humain difforme voisinait avec un crâne normal. Dans un coin était suspendu un squelette de nain et les étagères de sa bibliothèque supportaient des spécimens

conservés dans des bocaux de whisky : une main coupée nantie de six doigts. Un nez à demi rongé par une tumeur. Un fœtus doté d'un œil unique, façon cyclope. Autant de témoignages silencieux de sa fascination pour les anomalies anatomiques.

— Je ne suis pas le seul à avoir vu le tueur, fit remarquer Norris. Rose Connolly l'a vu, elle aussi.

— Un monstre avec des ailes noires et une tête de mort ?

— Il y a une créature maléfique à l'œuvre dans le West End.

— M. Pratt pense plutôt à l'œuvre d'un boucher.

— Et c'est ce qu'on retient vraiment contre moi, n'est-ce pas ? Je suis le fils d'un fermier. Si j'étais Edward Kingston, ou votre neveu Charles, ou le fils d'un quelconque notable, serais-je encore suspect ? Douterait-on de mon innocence ?

Après un silence, Grenville reconnut :

— Votre argument est juste.

— Mais il ne change rien, dit Norris en faisant un pas vers la porte. Au revoir, docteur Grenville, je vois que je n'ai aucun avenir ici.

— Et pourquoi cela ? Vous aurais-je exclu de notre école ? Il n'en est rien, croyez-moi.

La main déjà sur la poignée, Norris se retourna.

— Vous venez de dire que ma présence pose problème...

— En effet, et c'est un problème dont je compte m'occuper. J'ai parfaitement conscience que vous devez faire face à un certain nombre de handicaps. À la différence de la plupart de vos camarades, vous ne venez pas de Harvard, ni d'ailleurs d'aucune autre université. Vous êtes un autodidacte, et cependant les Dr Sewall et Crouch sont tous deux impressionnés par vos capacités. Et aucun d'entre nous ne souhaite votre départ.

Un moment, Norris resta coi, puis il bredouilla :

— Je... je ne sais comment vous remercier pour...

— Ne me remerciez pas encore. Les choses peuvent encore changer.

— Vous ne le regretterez pas ! promit Norris en tendant de nouveau le bras vers la poignée.

— Une chose encore, monsieur Marshall.

— Monsieur ?

— Quand avez-vous vu le Dr Berry pur la dernière fois ?

— Le Dr Berry ?

La question était tout à fait inattendue et Norris, perplexe, hésita avant de répondre :

— Eh bien... hier soir. Au moment où il quittait l'hôpital.

Grenville tourna son visage troublé vers la fenêtre et murmura :

— C'est aussi la dernière fois que je l'ai vu.

— Si la fièvre puerpérale a fait l'objet de nombreuses études, son

étiologie reste ouverte au débat, disait le Dr Chester Crouch. C'est une maladie cruelle, qui arrache la vie aux femmes au moment même où elles réalisent leur désir le plus profond, être mère...

Il s'interrompt et regarda fixement l'entrée de l'amphithéâtre.

Les étudiants firent de même tandis que Norris pénétrait dans la salle. Oui, l'infâme Faucheur venait d'arriver. Les terrifiait-il ? Craignaient-ils que le mal ne déteigne sur eux s'il les frôlait ?

— Asseyez-vous donc, monsieur Marshall !

— J'essaie, monsieur.

— Par ici ! appela Wendell en se levant. Nous t'avons gardé une place.

Conscient d'être la cible de tous les regards, Norris se faufila le long de la rangée où des étudiants parurent tressaillir quand il passa près d'eux. Il s'assit à une place libre entre Wendell et Charles, murmura :

— Merci à tous les deux.

— Nous nous demandions si tu viendrais, dit Charles. Tu aurais dû entendre les rumeurs, ce matin. On prétend que...

— Avez-vous terminé votre conversation, messieurs ? lança Crouch, Charles devenant aussitôt cramoisi. Bien. Si je peux poursuivre...

Le médecin s'éclaircit la voix et se remit à marcher de long en large sur l'estrade.

— Nous connaissons en ce moment une épidémie dans notre pavillon des femmes en couches et je crains que d'autres cas ne se déclarent. Nous consacrerons donc la matinée à la fièvre puerpérale dite également « fièvre des couches ». Elle frappe les femmes en pleine jeunesse, alors qu'elles ont toutes les raisons de vivre. Même quand l'accouchement s'est bien passé et que l'enfant est en bonne santé, la nouvelle mère peut être en danger. Les symptômes se manifestent pendant le travail, ou des heures, voire des jours après l'accouchement. D'abord, la patiente a des frissons, parfois si violents qu'ils secouent le lit. Ils sont invariablement suivis d'une fièvre qui fait rougir la peau et accélère le rythme cardiaque. Mais le plus terrible, c'est la douleur. Elle commence dans la région pelvienne et s'étend à tout l'abdomen, qui enfle et devient d'une extrême sensibilité. Un simple contact, un effleurement de la peau, provoque des cris de souffrance. On constate aussi fréquemment des pertes sanglantes et nauséabondes. Les vêtements, les draps, et jusqu'à la salle elle-même sont imprégnés par cette puanteur. Vous n'imaginez pas la détresse et la mortification d'une jeune femme à l'hygiène scrupuleuse qui s'aperçoit que son corps dégage une odeur répugnante. Mais le pire reste à venir...

Crouch s'interrompt et son auditoire attendit, captivé.

— Le pouls accélère encore, une brume enveloppe les facultés mentales et la malade ne sait plus ni l'heure ni le jour, ou tient des

propos incohérents. Elle a des nausées irrépessibles, des selles particulièrement fétides. La respiration difficile. Puis le pouls devient irrégulier et on ne peut plus que lui donner de la morphine et du vin. Parce que la mort s'ensuit inévitablement.

Crouch marqua une nouvelle pause, le temps de parcourir la salle des yeux.

— Dans les mois qui viennent, vous serez amenés à voir cette maladie, à la sentir. D'aucuns affirment qu'elle est aussi contagieuse que la variole, mais si c'est le cas, pourquoi n'atteint-elle pas le personnel de l'hôpital ou des femmes qui ne sont pas enceintes ? D'autres soutiennent qu'elle est due à des miasmes suspendus dans l'air. Comment expliquer autrement les milliers de femmes qui ont succombé à cette maladie en France ? En Hongrie ? En Angleterre ?

« Dans notre pays aussi, les cas sont nombreux. À la dernière réunion de la Société bostonienne pour le progrès de la médecine, mes confrères ont cité des chiffres alarmants. L'un d'eux a perdu cinq malades dans une période très courte, et j'en ai moi-même perdu sept rien que ce mois-ci.

Le front plissé, Wendell se pencha en avant.

— Seigneur, murmura-t-il, c'est vraiment une épidémie.

— C'est devenu une perspective tellement terrifiante que beaucoup de futures mères, dans leur ignorance, choisissent de ne pas venir à l'hôpital. Nous leur offrons pourtant des conditions bien supérieures à celles des taudis crasseux où aucun médecin ne les assiste.

Wendell se leva.

— Une question, monsieur, si je puis me permettre.

Crouch leva les yeux.

— Oui, monsieur Holmes ?

— L'épidémie affecte-t-elle aussi les taudis ? Les Irlandais de South Boston ?

— Pas encore.

— Mais ils sont pourtant nombreux à vivre dans la saleté. Leur régime alimentaire est inadéquat, leurs conditions de vie consternantes. Ne devrait-on pas enregistrer un nombre plus élevé de décès ?

— Les pauvres ont une constitution différente. Ils sont d'une souche plus robuste.

— J'ai entendu dire que les femmes qui accouchent inopinément dans la rue ou dans les champs souffrent rarement de la fièvre puerpérale. Est-ce aussi parce que leur constitution est plus forte ?

— C'est mon hypothèse, répondit Crouch. J'en parlerai plus longuement dans les semaines à venir. Pour le moment, venons-en à la leçon d'anatomie du Dr Sewall. Le spécimen qu'il nous présente aujourd'hui est, je regrette de devoir le dire, une de mes malades, une

jeune femme morte du mal dont je viens de vous entretenir.

Crouch se rassit et Sewall grimpa sur l'estrade en faisant grincer les marches sous son embonpoint.

— Après avoir entendu la description classique de la fièvre puerpérale, vous allez maintenant voir les effets de cette maladie, attaquait-il.

Il promena les yeux sur les rangées d'étudiants.

— Monsieur Lackaway ! Venez donc m'assister.

— Monsieur...

— Il vous faut être au moins une fois volontaire pour une démonstration anatomique. Saisissez l'occasion.

— Je ne crois pas en être encore capable...

Edward, assis derrière Charles, lui souffla :

— Vas-y, Charlie. Je te promets que quelqu'un te rattrapera, ce coup-ci, si tu tournes de l'œil.

— J'attends, monsieur Lackaway, dit Sewall.

Charles déglutit, se leva et descendit d'un pas réticent vers l'estrade.

L'appariteur apporta le cadavre sur un chariot, ôta le drap. Le neveu du doyen eut un mouvement de recul en découvrant la jeune morte dont un bras, blanc et mince, pendait sur le côté.

— Ce devrait être amusant, chuchota Edward à l'oreille de Wendell. Combien de temps crois-tu qu'il tiendra avant de s'évanouir ? On parie ?

— Ce n'est pas drôle, Edward.

— Pas encore, de fait.

Sur l'estrade, Sewall examinait son plateau d'instruments. Il choisit un bistouri et le tendit à Charles, qui le regarda comme s'il n'en avait jamais vu.

— Nous ne procéderons pas à une autopsie complète, annonça le professeur. Nous nous concentrerons exclusivement sur la pathologie de cette maladie particulière. Vous avez travaillé sur un cadavre toute la semaine, vous devriez vous sentir à l'aise, maintenant.

— Je lui donne dix secondes avant de toucher le sol, murmura Edward.

— Tais-toi, lui intima Wendell.

Le neveu du doyen s'approcha du corps. Même de l'endroit où il était assis, Norris pouvait voir que la main de Charles tremblait.

— L'abdomen, indiqua Sewall. Faites votre incision.

L'étudiant posa la lame sur la peau et tout l'auditoire parut retenir sa respiration tandis qu'il hésitait. Avec une grimace, il entailla le ventre, mais avec si peu de force que seule la peau s'ouvrit.

— Il faut y aller plus franchement, conseilla Sewall.

— J'ai... j'ai peur d'abîmer un organe.

— Vous n'avez même pas atteint la graisse sous-cutanée. Coupez plus profond.

Charles rassembla son courage, pressa de nouveau sur la lame. Cette fois encore, l'incision ne fut pas assez profonde et laissa la paroi abdominale intacte en plusieurs endroits.

— Vous allez la déchiqueter avant d'atteindre la cavité, prévint le médecin.

— Je ne veux pas toucher l'intestin...

— Vous avez ouvert au-dessus du nombril. Introduisez un doigt pour contrôler votre incision.

Charles s'épongea le front avec sa manche puis, utilisant sa main libre pour tendre la paroi abdominale, il coupa une troisième fois. Des anneaux roses glissèrent hors du ventre, répandant un liquide sanglant sur l'estrade. Charles continua à couper, ouvrant une brèche plus large par laquelle les entrailles s'échappaient. L'odeur montant de la cavité lui fit détourner la tête, le visage livide.

— Attention. Vous avez incisé l'intestin ! s'exclama Sewall.

Charles tressaillit, laissa tomber le bistouri et gémit :

— Je me suis coupé le doigt.

Sewall eut un soupir exaspéré.

— Retournez vous asseoir. Je terminerai.

Rouge d'humiliation, Charles descendit de l'estrade et reprit sa place à côté de Norris.

— Ça va, Charlie ? lui demanda Wendell à voix basse.

— J'ai été lamentable.

Une main, derrière, lui tapota l'épaule.

— Vois le bon côté des choses, suggéra Edward. Au moins, cette fois, tu n'es pas tombé dans les pommes.

— Monsieur Kingston ! tonna Sewall. Vous voulez partager vos commentaires avec le reste de vos camarades ?

— Non, monsieur.

— Alors, soyez assez aimable pour écouter. Cette jeune femme a généreusement fait don de son corps pour le bien des générations futures. Le moins que vous puissiez faire est de lui témoigner du respect par votre silence.

Sewall reporta son attention sur le cadavre, dont le ventre était maintenant béant.

— Vous voyez ici le péritoine, dont l'aspect est tout à fait anormal. Il est terne. Chez un jeune soldat mort au combat, la membrane serait luisante. Mais, dans les cas de fièvre puerpérale, le péritoine a perdu son éclat et on constate la présence de poches d'un liquide pâle dont l'odeur fétide retourne l'estomac des anatomistes les plus chevronnés. J'ai vu des ventres dont les organes baignaient dans cette saleté et dont les intestins saignaient en plusieurs endroits. Nous n'avons pas

d'explication pour ces altérations. Comme le Dr Crouch l'a souligné, les hypothèses sur l'étiologie de la fièvre puerpérale sont légion. Est-elle liée à l'érésipèle ou au typhus ? Est-ce un accident ou un effet du destin, comme le pense le Dr Meigs, de Philadelphie ? Je ne suis qu'un anatomiste. Je ne peux que vous montrer ce que j'ai mis à nu avec mon bistouri. En offrant sa dépouille à la médecine, le sujet a fait don du savoir à chacun d'entre vous.

Drôle de don, pensa Norris. Sewall chantait toujours les louanges des malheureux spécimens qui passaient sur sa table. Il les déclarait nobles et généreux, comme s'ils avaient choisi de se faire publiquement ouvrir le ventre. Mais cette femme n'avait pas été volontaire. C'était une malade admise par charité, dont le corps n'avait été réclamé ni par la famille ni par des amis. Les louanges de Sewall l'auraient probablement horrifiée.

Le médecin ouvrit ensuite la poitrine et souleva un poumon pour le montrer à son auditoire. Quelques jours plus tôt, les étudiants auraient été sous le choc. Ces mêmes jeunes gens l'observaient maintenant sans paraître troublés. Aucun ne détournait les yeux, aucun ne baissait la tête. Ils avaient fait connaissance avec la salle de dissection, ils avaient senti ses odeurs, mélange unique de décomposition et de phénol ; chacun d'eux avait manié le scalpel. Norris regarda ses voisins, nota des expressions allant de l'ennui à une concentration farouche. Quelques semaines seulement d'études médicales les avaient endurcis et rendus capables de regarder sans dégoût Sewall extirper du torse l'autre poumon et le cœur.

Nous avons perdu notre sens de l'horreur, pensa Norris.

C'était un premier pas, indispensable pour leur formation.

Ils verraient pire.

Dès le début de la soirée, Jack le Bigleux l'avait repéré. Assis seul à une table, le marin ne parlait à personne et gardait les yeux baissés sur le rhum que Fanny avait posé devant lui. Il avait seulement de quoi se payer trois verres. Il avala le dernier et, sous le regard de la tavernière, lança ses mains à l'assaut de ses poches pour trouver d'autres pièces, mais elles en ressortirent bredouilles. Jack vit les lèvres de sa femme se pincer, ses yeux se plisser. Elle ne supportait pas les « resquilleurs ». Selon elle, si un client occupait une table et profitait de la pauvre chaleur de son feu, il valait mieux pour lui qu'il ait de quoi continuer à consommer. Ou il payait pour un autre verre ou il décampait. Même si le Black Spar n'était qu'à moitié plein ce soir-là, Fanny ne permettait aucune exception. Elle ne faisait aucune différence entre les habitués et les clients de passage. S'ils n'avaient pas d'argent, elle ne leur servait pas à boire et les renvoyait dans le froid.

C'est là le problème, se dit Jack en voyant le visage hideux de sa femme se crispier. C'était pour cette raison que le Black Spar périclitait. Il suffisait de faire quelques mètres dans la rue et d'entrer dans la nouvelle taverne, la Mermaid, pour découvrir une jeune patronne souriante et un feu généreux qui faisait honte aux maigres flammes de la cheminée de Fanny.

On y trouvait aussi une clientèle nombreuse, dont un bon nombre d'anciens habitués de Fanny qui avaient déserté le Black Spar. Rien d'étonnant, s'il devait choisir entre une tenancière avenante et la mine renfrognée de Fanny, tout homme sain d'esprit prendrait le chemin de la Mermaid. Jack savait déjà ce que sa femme allait faire. D'abord, elle exigerait que l'infortuné matelot paie un autre verre et, quand il s'en révélerait incapable, elle se mettrait à le houspiller : « Tu t'imagines que c'est gratuit, ici ? Que tu peux rester assis là toute la soirée à occuper la place de quelqu'un qui a de quoi ? » Comme si une file de clients attendaient que la table se libère... « Faut que je paie le loyer et les fournisseurs. Ils travaillent pas pour rien, et moi non plus ! » Jack voyait les mâchoires de Fanny se serrer et les muscles de ses bras vigoureux se contracter pour la bataille.

Avant qu'elle ouvre la bouche, il attira son attention et lui fit un signe de tête : « Laisse-le tranquille, celui-là, Fanny. »

Elle regarda Jack un instant puis comprit, passa derrière le comptoir, remplit un verre et revint le poser devant le marin.

En quelques gorgées, l'homme avala son rhum.

Fanny lui en apporta un autre, discrètement, sans attirer l'attention. Les clients du Spar n'étaient pas du genre à remarquer quoi que ce soit, de toute façon. Chez Fanny, on ne s'occupait pas des affaires des autres. Personne ne compta le nombre de fois qu'elle emporta un verre vide et le remplaça par un plein. Personne ne s'intéressa au matelot quand il s'affala en avant et posa la tête sur ses bras.

L'un après l'autre, une fois leurs poches vides, les clients quittèrent la taverne jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le marin ronflant sur sa table.

Fanny alla à la porte, la ferma avec sa barre et se retourna pour regarder Jack.

— Tu lui en as donné beaucoup ? s'enquit-il.

— De quoi noyer un cheval.

Le marin grogna entre deux ronflements.

— Ben, il a l'air encore bien vivant, constata le Bigleux.

— Je pouvais quand même pas lui verser la gnôle dans le gosier !

Ils contemplèrent un moment l'homme endormi, la salive qui coulait de ses lèvres en un long filet gluant. Au-dessus du col élimé de la veste, le cou était noir de poussière de charbon. Un pou gorgé de sang sortit des cheveux blonds emmêlés.

Jack donna une bourrade à l'épaule du matelot, qui continua à ronfler.

— Faut pas s'attendre à ce qu'ils tombent tous raides morts, marmonna Fanny.

— Il est jeune, celui-là. Et bien portant. Trop bien portant.

— Je lui ai servi une fortune en rhum gratuit. Je reverrai jamais mon argent, se plaignit-elle.

Jack poussa l'homme plus fort. Lentement, le marin bascula de sa chaise et heurta le plancher avec un bruit sourd. Jack le regarda, se baissa et le retourna sur le dos. Bon Dieu, il respirait encore.

— Je veux récupérer mon fric, exigea Fanny.

— Alors, fais-le, toi.

— Je suis pas assez costaud.

Elle avait pourtant les bras musclés à force de porter des plateaux et des fûts. Oh, elle est bien assez forte pour étrangler un homme, pensa Jack. Elle ne veut simplement pas porter la responsabilité de sa mort.

— Allez, vas-y, insista-t-elle.

— Il faut pas laisser des marques sur le cou. Les gens se poseraient des questions.

— Tout ce qu'ils veulent, c'est un macchabée, ils se fichent d'où il vient.

— Mais si on voit qu'il a été assassiné...

— Froussard.

— Je te dis qu'il faut que ça ait l'air naturel.

— Alors, arrange-toi pour.

Les yeux plissés, Fanny fixa l'homme endormi. Personne n'avait envie d'être regardé comme ça. Jack n'avait pas peur de grand-chose, mais il connaissait assez sa femme pour savoir que lorsqu'elle vous avait dans le nez vous étiez fichu.

— Attends, dit-elle.

Il entendit ses pas dans l'escalier conduisant à leur chambre. Fanny revint quelques minutes plus tard avec un oreiller et un chiffon. Jack comprit immédiatement ce qu'elle avait en tête, aussi, lorsqu'elle lui tendit ces objets apparemment inoffensifs, il ne les prit pas. Il avait déterré des cadavres dont la chair se détachait des os ; il avait repêché des corps dans la rivière, en avait tiré d'autres de leurs dernières demeures et les avait fourrés dans des tonneaux de saumure. Mais *transformer* un homme en cadavre, c'était une autre affaire. C'était risquer la corde.

Quand même. Vingt dollars, c'était vingt dollars, et cet homme-là ne manquerait à personne.

Jack s'agenouilla à côté du marin ivre mort. La mâchoire inférieure était tombée, la langue pendait sur le côté. Il roula le chiffon en boule, le fourra dans la bouche grande ouverte. L'homme redressa brusquement la tête, inspira par les narines. Le Bigleux lui pressa l'oreiller contre la bouche et le nez. Soudain tiré de sa torpeur, le marin saisit l'oreiller, tenta de l'écarter.

— Tiens-lui les bras ! cria Jack. Tiens-lui les bras !

— J'essaie, bon sang !

L'homme se débattait et ruait, ses chaussures martelant le plancher.

— Je vais lâcher ! prévint Jack. Il remue trop !

— Assieds-toi sur lui, alors !

— Non, *toi*.

Fanny releva ses jupes et laissa son volumineux postérieur tomber sur les hanches du matelot qui se tortillait. Malgré ses coups de reins, elle le chevauchait telle une catin, le visage rouge et luisant de sueur.

— Il résiste encore, dit Jack.

— Lâche pas l'oreiller. Presse plus fort !

La terreur décuplait les forces de la victime qui enfonçait ses ongles dans les bras de Jack et y traçait des traînées sanglantes. Combien de temps faut-il à un homme pour mourir, au nom du ciel ? se demandait le Bigleux. Pourquoi est-ce qu'il s'accroche et nous cause tous ces ennuis ?

Lorsqu'un ongle toucha un endroit plus sensible, Jack rugit de douleur et accentua sa pression. L'homme résistait encore. Crève donc, bon Dieu !

Le tavernier s'assit sur les côtes du marin. Ils le chevauchaient tous les deux, à présent, Fanny sur les hanches, Jack sur sa poitrine. Ils étaient lourds et sous leurs poids conjugués l'homme finit par s'immobiliser. Seuls ses pieds bougeaient, les talons de ses chaussures tambourinant sur le plancher. Il griffait encore, mais plus faiblement à mesure que ses bras perdaient leurs forces. Ses pieds ralentirent leur tempo, les chaussures s'inclinèrent sur le côté. Jack sentit le torse trembler une dernière fois sous lui puis les bras mollirent et retombèrent.

Un moment s'écoula avant que le Bigleux se risque à soulever l'oreiller. Il regarda le visage marbré, la peau où s'était imprimée la trame du tissu grossier. Il extirpa le chiffon imprégné de salive de la bouche de l'homme et le jeta sur le côté.

— Voilà, c'est fait, dit Fanny en se relevant, pantelante, les cheveux dans les yeux.

— Faut le déshabiller, maintenant.

Ensemble, ils défirent la veste et la chemise, les chaussures et le pantalon, tous trop usés et trop sales pour être conservés. Inutile de courir le risque de se faire prendre avec les affaires d'un mort. Fanny fouilla cependant les poches et eut un grognement offensé quand elle en tira une poignée de pièces.

— Il avait de l'argent, finalement ! Et il a bu mes verres à l'œil sans moufter !

Elle se retourna et jeta les vêtements dans la cheminée.

— S'il était pas déjà mort, je te lui...

On frappa à la porte et ils se figèrent tous deux. Se regardèrent.

— Dis rien, murmura Jack.

Nouveaux coups, plus forts, plus insistants.

— J'veux à boire ! brailla une voix pâteuse. Ouvrez !

— On est fermés ! répondit Fanny à travers la porte.

— À c't' heure-ci ?

— Oui ! Va voir ailleurs !

Ils entendirent l'homme cogner une dernière fois d'un poing rageur, puis ses jurons s'estompèrent tandis qu'il remontait la rue, probablement vers la Mermaid.

— On le met dans la charrette, dit Jack.

Il prit le matelot nu sous les bras, fut surpris par la chaleur inhabituelle, celle d'un homme qui venait tout juste de mourir. L'air froid de la nuit réglerait le problème. Déjà les poux abandonnaient leur hôte et quittaient les cheveux en broussailles. En portant le corps avec Fanny, Jack vit des petits points noirs sauter sur ses bras et résista à l'envie de laisser choir le cadavre pour les écraser.

Dehors, dans la cour de l'écurie, ils chargèrent le corps sur le haquet, sans le couvrir, pendant que Jack attelait le cheval. Il ne

fallait pas livrer un cadavre encore chaud. Même si cela n'aurait probablement rien changé, puisque Sewall n'était pas du genre à poser des questions.

Il n'en posa pas davantage, cette fois. Après avoir laissé tomber le corps sur la table, le Bigleux attendit avec nervosité que le docteur soulève la bâche. Sewall garda un moment le silence bien qu'il dût avoir remarqué la fraîcheur exceptionnelle du spécimen. Une lampe à la main, il examina la peau, fit jouer les articulations, inspecta la bouche. Pas de traces de coups, pensa Jack, pas de blessures. Rien qu'un pauvre soûlard qu'il avait trouvé mort dans la rue. C'était son explication. Il vit alors avec inquiétude des poux traverser la poitrine du mort. Est-ce que Sewall s'en est aperçu ? Est-ce qu'il a compris ?

Le docteur reposa sa lampe et quitta la pièce. Jack eut l'impression qu'il restait parti plus longtemps que d'habitude, *trop* longtemps. Il finit par revenir, avec une bourse remplie de pièces.

— Trente dollars, dit-il. Vous pouvez m'en apporter d'autres dans cet état ?

Trente ? C'était plus que Jack n'espérait. Il prit l'argent avec un sourire.

— Autant que vous pourrez, ajouta Sewall. J'ai des acheteurs.

— Alors, j'en trouverai d'autres.

— Qu'est-ce que vous avez aux mains ? demanda l'anatomiste en indiquant les griffures laissées par les ongles du matelot.

Jack les cacha aussitôt dans les plis de son manteau.

— J'ai noyé un chat. Il a pas apprécié.

Les pièces tintaient agréablement dans la poche de Jack quand il repartit avec la charrette à présent vide. Qu'est-ce que quelques griffures sur les mains quand on s'en retourne avec trente dollars ? Aucun autre cadavre ne lui avait rapporté autant. Pendant tout le trajet, il eut des visions de bourses pleines de pièces. Le seul problème, c'était la clientèle du Black Spar. Elle n'était déjà pas très nombreuse et, s'il la réduisait encore, elle disparaîtrait totalement. C'était la faute de Fanny, qui chassait les clients avec son sale caractère et sa gnôle trafiquée. Il fallait montrer un peu de générosité. Ne plus couper le rhum et offrir peut-être à manger gratuitement...

Non, mauvaise idée, la nourriture. Ils mettraient plus longtemps à être soûls. Il valait mieux laisser couler le rhum à flots. Il devrait convaincre Fanny, ce qui ne serait pas une mince affaire. Mais il secouerait la bourse devant son visage cupide et elle comprendrait.

Jack tourna dans la ruelle conduisant à la grille de la cour de l'écurie, tira brusquement sur les rênes.

Une silhouette en cape noire se dessinait sur la surface luisante des pavés, lui barrant le chemin.

Le Bigneux plissa les yeux pour voir son visage, noyé dans l'ombre de la capuche, et quand la forme approcha il ne discerna que l'éclat pâle des dents.

— Vous avez été très occupé, ce soir, monsieur Burke.

— Je vois pas ce que vous voulez dire.

— Plus ils sont frais, plus ils rapportent.

Le tavernier sentit son sang se glacer dans ses veines. On nous observait. Il garda le silence, le cœur battant à se rompre, les mains crispées sur les rênes. Il suffit d'un témoin pour m'envoyer me balancer sous la potence.

— Votre femme a fait savoir que vous cherchiez un moyen plus facile de gagner votre vie.

Fanny ? Dans quoi elle l'avait fourré ? Jack crut voir la créature sourire et fut parcouru d'un frisson.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un petit service, monsieur Burke. Je veux que vous retrouviez quelqu'un.

— Qui ?

— Une jeune fille. Elle s'appelle Rose Connolly.

Dans le taudis de Fishery Alley, les nuits n'étaient jamais silencieuses.

Une nouvelle locataire avait rejoint les treize autres dans la pièce déjà bondée, une vieille femme récemment devenue veuve et qui ne pouvait plus payer le loyer de son logement de Summer Street, une vraie chambre avec un vrai lit. C'était dans Fishery Alley qu'on se retrouvait quand la chance vous quittait, quand vous perdiez votre mari, que votre atelier fermait ou que vous deveniez trop vieille et trop laide pour vendre vos charmes. La nouvelle était doublement malchanceuse : veuve et malade, le corps secoué par une toux grasse. Avec le phtisique qui mourait dans son coin, elle faisait un duo de quintes de toux, accompagné par les ronflements et le bruissement de la paille. Ils étaient si nombreux à dormir dans cette pièce que pour vider sa vessie il fallait enjamber les corps afin de parvenir au seau de nuit, et si par malheur vous marchiez sur un bras, si vous écrasiez un doigt sous votre pied, vous récoltiez un juron rageur et un coup sur la cheville. Et la nuit suivante, vous aviez de fortes chances de vous faire écraser les doigts en guise de représailles.

Rose écoutait la paille craquer sous les corps agités. Elle avait une forte envie d'uriner mais, bien au chaud sous sa couverture, elle hésitait à affronter le froid de la nuit. Elle tenta de s'endormir en espérant que son envie passerait, mais Billy se mit à gémir en moulinant des bras, comme s'il rêvait qu'il tombait et essayait de se rattraper. Elle le laissa finir son cauchemar : le réveiller n'aurait servi qu'à le lui imprimer dans la mémoire. Quelque part dans l'obscurité, elle entendit des murmures, un bruit de vêtements rapidement ôtés, puis les halètements étouffés de deux corps s'accouplant. Nous ne sommes pas mieux lotis que des animaux, pensa Rose, réduits à se gratter, à pisser, à copuler en public. Même la nouvelle, arrivée la tête droite, ravalait inexorablement son orgueil, perdait chaque jour un peu de sa dignité et finirait par uriner dans le seau comme les autres, soulevant ses jupes pour s'accroupir dans le coin. Offrait-elle à Rose l'image de ce qui l'attendait ? Devenir vieille et malade ? Finir sur la paille ? Non, Rose était encore jeune et vigoureuse, ses mains ne demandaient qu'à travailler. Elle ne devait pas se voir dans cette vieille femme qui toussait dans le noir.

Elle était pourtant déjà comme elle, puisqu'elle dormait dans ce taudis.

Billy geignit de nouveau, souffla vers Rose son haleine chaude et malodorante. Rose se retourna pour y échapper, se cogna contre la vieille Polly, qui lui décocha un coup de pied furieux. Résignée, Rose s'allongea sur le dos et tenta d'oublier sa vessie en songeant à la petite Meggie. Dieu merci, tu ne dors pas dans cette pièce crasseuse, tu ne respires pas cet air empuanti. Je veillerai à ce que tu grandisses en bonne santé, même si je dois m'user les yeux à enfiler des aiguilles, m'abîmer les doigts à coudre jour et nuit des robes du soir pour des dames qui n'auront jamais à se soucier du lait que boiront leurs bébés.

Elle revit en pensée la toilette qu'elle avait terminée la veille, en gaze blanche sur fond de satin rose pâle. Elle avait dû être livrée à la femme qui l'avait commandée. Mlle Lydia Russell, la fille de l'éminent Dr Russell. Rose avait travaillé fiévreusement pour la finir à temps car on lui avait dit que Mlle Lydia en aurait besoin pour la réception de ce soir, chez le doyen de l'Ecole de médecine, le Dr Aldous Grenville. Billy avait vu la maison et lui en avait décrit la splendeur. Il avait entendu dire que le boucher y avait livré des quartiers de porc et des oies fraîchement tuées. Toute la journée, les fours du docteur rôtiраient et cuiraient. Rose imagina la table, les plats de viandes délicates, les huîtres, les gâteaux. Les bougies et les rires, les médecins dans leurs vestes élégantes. Les demoiselles enrubannées qui se succédaient au piano, rivalisant pour montrer leurs talents aux jeunes hommes assemblés. Est-ce que Mlle Lydia Russell jouerait ? Est-ce que la robe cousue par Rose mettrait sa ligne en valeur et attirerait les regards d'un gentleman fortuné ?

Est-ce que Norris Marshall assisterait à la réception ?

Rose éprouva un pincement de jalousie en imaginant qu'il admirerait la jeune femme portant la robe du soir qu'elle avait cousue. Elle se rappela l'expression consternée de l'étudiant quand il avait découvert la paille infestée de vermine, les ballots de vêtements crasseux dans la pièce de Fishery Alley. Elle savait qu'il n'avait que des moyens modestes, mais il n'en était pas moins hors de portée pour elle. Fils de paysan, certes, mais s'il portait une trousse de docteur il serait peut-être bien accueilli un jour dans les meilleurs salons de Boston.

Si Rose y mettait un jour les pieds, ce serait un chiffon à la main.

Elle était jalouse de la femme qu'il épouserait un jour. Elle voulait être celle qui le réconforterait, celle à qui il sourirait chaque matin. Mais c'est impossible, se dit-elle. Quand il me regarde, il ne voit qu'une couturière, ou une fille de cuisine. À aucun moment une épouse.

Billy se retourna encore et envahit cette fois la moitié de la place de Rose. Elle tenta de le repousser mais c'était comme essayer de faire rouler un sac mou. En désespoir de cause, Rose se redressa. Elle ne

pouvait contenir plus longtemps son envie. Mais le seau se trouvait à l'autre bout de la pièce et elle redoutait de la traverser dans le noir en enjambant tous ces corps endormis. Il valait mieux prendre l'escalier, beaucoup plus proche, et aller faire ses besoins dans la ruelle.

Elle mit ses chaussures et son manteau, rampa par-dessus Billy, descendit les marches. Dans Fishery Alley, la gifle du vent glacé lui coupa la respiration. Après avoir inspecté la ruelle dans un sens puis dans l'autre sans voir personne, Rose s'accroupit au-dessus des pavés et urina avec un soupir de soulagement. Elle retourna dans l'immeuble et s'apprêtait à remonter quand elle entendit la voix du propriétaire :

— Qui est là ? Qui vient d'entrer ?

Passant la tête dans le couloir, elle découvrit M. Porteous assis dans un fauteuil, les jambes sur un tabouret. Il était à demi aveugle et toujours essoufflé et ce n'était qu'avec l'aide de sa souillon de fille qu'il parvenait à gérer la location de son taudis. Non qu'il y eût grand-chose à faire excepté toucher les loyers, distribuer de la paille fraîche une fois par mois et servir chaque matin un peu de porridge, le plus souvent infesté de vers de farine. En dehors de ça, Porteous ignorait ses locataires et ceux-ci le lui rendaient bien.

— C'est moi, annonça Rose.

— Entrez donc.

— Je retourne en haut.

La fille du logeur apparut dans l'encadrement de la porte.

— Y a quelqu'un qui veut vous voir. Il dit qu'il vous connaît.

Norris Marshall est revenu, pensa aussitôt Rose. Mais quand elle s'avança dans la pièce et vit son visiteur, debout près de la cheminée, sa déception fut si amère qu'elle empêcha tout mot de franchir ses lèvres.

— Salut, Rose, dit Eben. J'ai eu du mal à te retrouver.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? répliqua-t-elle.

— Je suis venu me faire pardonner.

— La personne dont tu devrais demander le pardon n'est plus de ce monde.

— Tu as parfaitement le droit de rejeter mes excuses. J'ai honte de ma conduite et, toutes les nuits, je n'arrive pas à dormir, je me dis que j'aurais dû être un meilleur mari pour ta sœur. Je ne la méritais pas.

— Ça, aucun doute.

Il fit un pas vers elle, les bras tendus, mais elle n'avait jamais eu confiance en lui.

— C'est la seule façon que j'ai trouvée de réparer le mal que j'ai fait à Aurnia. Être un bon frère pour toi, un bon père pour ma fille, déclara-t-il. En prenant soin de vous deux. Va chercher le bébé, Rose. On rentre à la maison.

Le vieux Porteous et sa fille observaient la scène avec fascination.

Ils passaient la majeure partie de leur vie confinés dans la sombre pièce de devant et c'était probablement la distraction la plus intéressante qui leur eût été offerte depuis des semaines.

— Ton ancien lit t'attend, assura Eben. Et un berceau, pour la petite.

— J'ai payé pour le mois, ici, répondit Rose.

— Ici ? s'esclaffa le beau-frère. Ne me dis pas que tu préfères ce galetas !

— S'il vous plaît, monsieur Tate, protesta Porteous, qui se sentait insulté.

— Tu es logée comment, ici, Rose ? Tu as ta chambre, avec un lit de plume ?

— Je leur donne de la paille fraîche, fit valoir la fille de Porteous. Tous les mois.

— De la paille fraîche ! En voilà une bonne maison ! s'exclama Eben.

La fille coula un regard embarrassé à son père. L'idée avait réussi à pénétrer son crâne épais que les commentaires du visiteur n'étaient pas réellement élogieux.

Eben prit une inspiration et poursuivit, d'un ton plus calme :

— Rose, réfléchis à ce que je t'offre. Si tu ne te plais pas chez moi, tu pourras toujours revenir ici.

Elle pensa à la pièce d'en haut où treize locataires dormaient pressés les uns contre les autres, où l'air sentait la pisse et les corps malpropres, où l'haleine du voisin puait les dents cariées. Au moins, le garni d'Eben était propre et elle ne dormirait pas sur de la paille.

Et puis Eben était de sa famille. Il était tout ce qu'il lui restait.

— Monte chercher l'enfant, dit-il. On y va.

— Elle n'est pas ici.

— Où elle est ?

— Chez une nourrice. Mais mon sac est en haut.

— À moins qu'il n'y ait dedans quelque chose qui ait de la valeur, laisse-le. Ne perdons pas de temps.

Rose pensa à l'odeur nauséabonde de la pièce et n'eut soudain plus envie d'y retourner. Ni maintenant ni jamais. Elle regrettait cependant de partir sans prévenir Billy. Elle se tourna vers Porteous.

— S'il vous plaît, vous pourriez demander à Billy de m'apporter mon sac demain. Je le paierai.

— L'idiot ? Il sait où aller ?

— À l'échoppe du tailleur. Il connaît.

Eben la prit par le bras.

— Pressons-nous. Il fait de plus en plus froid. Dehors, la neige avait commencé à tomber en tourbillonnant, de jolis flocons qui rendaient les pavés glissants.

— Elle habite où, la nourrice ?

— À quelques rues d'ici, répondit Rose. Ce n'est pas loin.

Eben partit d'un pas bien trop rapide et Rose dut s'accrocher à son bras pour ne pas tomber. Pourquoi cette hâte ? se demandait-elle. Et pourquoi, après un discours passionné pour implorer son pardon, Eben gardait-il brusquement le silence ? Il avait appelé Meggie « l'enfant » ou « la petite ». Quel père ignore le prénom de sa fille ? Tandis qu'ils approchaient de la porte de Hepzibah, l'appréhension de Rose grandit. Elle n'avait jamais fait confiance à Eben, pourquoi le croirait-elle maintenant ?

Au lieu de s'arrêter à l'immeuble de Hepzibah, elle passa devant et tourna dans une autre rue, continua à marcher pour éloigner son beau-frère de Meggie tout en continuant de s'interroger sur la vraie raison de sa conduite. Sa main sur le bras de Rose n'apportait ni chaleur ni réconfort, ce n'était qu'un moyen de la retenir près de lui.

— C'est où ? s'impatientait-il.

— Un peu plus loin.

— Tu disais que c'était tout près.

— Il est tard, Eben. Est-ce qu'il faut absolument aller la chercher maintenant ? On va réveiller toute la maison.

— C'est ma fille. Sa place est auprès de moi.

— Et tu la nourriras comment ?

— Tout est arrangé.

— Comment ça, arrangé ?

Il la secoua brutalement.

— Conduis-moi, c'est tout !

Rose n'avait pas l'intention de s'exécuter avant de savoir ce qu'il voulait vraiment. Elle continua à éloigner Eben de Meggie. Tout à coup, il s'arrêta.

— À quoi tu joues ? Ça fait deux fois qu'on passe dans cette rue.

— Il fait noir, je suis perdue. Si on attendait demain matin...

— Me mens pas !

Rose se libéra.

— Il y a quelques semaines, tu te moquais complètement de ta fille et là, d'un seul coup, tu es impatient de la récupérer... Eh bien, je ne te la confierai pas. Tu ne pourras pas m'y forcer.

— Moi, peut-être pas. Mais il y a quelqu'un d'autre qui pourrait te convaincre.

— Qui ?

En guise de réponse, il la saisit de nouveau par le bras et l'entraîna vers le port.

— Arrête de gigoter comme ça ! Je ne te ferai aucun mal.

— Où on va ?

— Voir un homme qui peut changer ta vie. Si tu es gentille avec lui.

Il l'amena devant un immeuble qu'elle ne connaissait pas, frappa à la porte. Elle s'ouvrit et un homme d'âge mûr, bien vêtu, portant des lunettes à monture dorée, les regarda par-dessus une lampe à la lumière vacillante.

— J'allais renoncer et partir, monsieur Tate, dit-il.

Eben poussa Rose à l'intérieur et elle entendit un verrou se fermer derrière elle.

— Où est l'enfant ? demanda l'homme.

— Elle ne veut pas me le dire. Vous aurez peut-être plus de chance que moi.

— Alors, vous êtes Rose Connolly, reprit l'inconnu, dont l'accent était typiquement londonien.

Un Anglais. Il éleva la lampe et examina Rose avec une minutie qui l'inquiéta, même si l'homme n'avait en lui-même rien d'inquiétant. Plus petit qu'Eben, il avait d'épais favoris grisonnants. Sa veste d'une coupe à la mode était taillée dans un excellent tissu. Mais si sa stature n'était pas impressionnante, l'homme avait un regard redoutablement froid et pénétrant.

— Tant d'histoires pour cette fille toute simple.

— Elle est plus intelligente qu'elle en a l'air, argua Eben.

— Espérons-le, répondit l'Anglais en remontant le couloir. Par ici, monsieur Tate. Voyons ce qu'elle peut nous apprendre.

Eben pressa le bras de Rose avec une force ne laissant aucun doute sur son intention de la faire obéir. Ils suivirent l'homme dans une pièce aux meubles grossiers, au plancher balafré. Des étagères supportaient des registres jaunis et cornés. L'âtre ne contenait que des cendres froides. Cette pièce ne ressemblait pas à l'inconnu, dont la veste élégante et l'air prospère auraient mieux convenu à l'une des magnifiques résidences de Beacon Hill.

Eben fit s'asseoir Rose sur une chaise avec un regard mauvais dont le message était clair : « Tu restes assise là, tu ne bouges pas. »

L'homme posa la lampe sur un bureau d'où s'éleva un nuage de poussière.

— Vous vous cachez, mademoiselle Connolly. Pourquoi ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je me cachais ?

— Pour quelle raison vous faites-vous appeler Rose Morrison ? C'est, je crois, le nom que vous avez donné à M. Smibart quand il vous a engagée comme couturière.

Rose lança un regard noir à Eben.

— Je ne voulais pas revoir mon beau-frère.

— C'est pour cette raison que vous avez pris un faux nom ? Aucun rapport avec ça ?

L'Anglais tira de sa poche un objet qui brilla à la lumière de la lampe. C'était le médaillon d'Aurnia.

— Vous avez mis ce bijou en gage il y a quelques semaines. Il ne vous appartenait pas.

Rose garda le silence.

— Vous l'avez donc bien volé.

Elle ne put laisser l'accusation sans réponse :

— Ma sœur me l'avait donné !

— Et vous vous en êtes séparée aussi facilement ?

— Aurnia méritait un enterrement décent. Je n'avais pas d'autre moyen de le payer.

L'homme se tourna vers Eben.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'elle avait une bonne raison d'engager ce bijou.

— De toute façon, il n'était pas à elle.

— À vous non plus, apparemment, monsieur Tate, fit observer l'Anglais en reportant son attention sur Rose. Votre sœur vous a-t-elle dit d'où elle tenait ce médaillon ?

— Je pensais que c'était d'Eben. Mais il est trop mesquin.

L'Anglais ignora le regard furieux d'Eben et garda son attention sur Rose.

— Elle ne vous l'a jamais révélé ?

— Quelle importance !

— C'est un objet précieux, mademoiselle Connolly. Seule une personne aisée peut se permettre de l'acheter.

— Maintenant, vous accusez Aurnia de l'avoir volé. Vous êtes de mère avec M. Pratt, c'est ça ?

— Non.

— Qui êtes-vous ? demanda Rose.

Eben lui frappa durement l'épaule.

— Hé, un peu de respect.

— Pour un homme qui ne me dit même pas son nom ?

Eben leva la main pour cogner de nouveau mais l'homme intervint :

— Inutile d'être violent, monsieur Tate.

— Vous voyez bien le genre de fille que c'est ! Elle m'en a fait baver.

L'Anglais s'approcha de Rose et la regarda dans les yeux.

— Je n'ai rien à voir avec les autorités locales, si cela peut vous rassurer.

— Alors, pourquoi toutes ces questions ?

— Je travaille pour un client dont nous tairons le nom. Je suis chargé de recueillir des renseignements que vous seule, je le crains, êtes en mesure de fournir.

Elle eut un rire incrédule.

— Je suis couturière, monsieur. Posez-moi des questions sur les boutons et les rubans, je vous donnerai une réponse. En dehors de ça,

je ne vois pas en quoi je peux vous aider.

— Vous le pouvez, pourtant, affirma-t-il en se penchant si près qu'elle sentit dans son haleine une odeur douceâtre de tabac. Où est l'enfant de votre sœur ?

— Il ne mérite pas de l'avoir, répliqua Rose en désignant Eben du menton. Un père qui renonce à ses droits sur sa fille !

— Dites-moi simplement où elle est.

— Elle est en sécurité et bien nourrie, c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Au lieu de dépenser son argent pour un avocat, il aurait mieux fait d'acheter du lait et un berceau à son enfant.

— Vous pensez que j'ai été engagé par M. Tate ?

— Ce n'est pas le cas ?

L'Anglais lâcha un rire.

— Grands dieux, non ! Je travaille pour quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui tient beaucoup à savoir où se trouve l'enfant.

Il approcha encore son visage de celui de Rose, qui dut plaquer le dos contre le haut de la chaise.

— Où est le bébé ?

Silencieuse, Rose repensa soudain au jour de l'enterrement d'Aurnia, au cimetière St Augustine. L'infirmière Mary Robinson avait soudain surgi du brouillard comme un fantôme, le visage blême et tendu, le regard inspectant sans cesse les environs. « Il y a des gens qui enquêtent sur l'enfant. Gardez-la en sécurité. Cachez-la. »

— Mademoiselle Connolly ?

Elle sentait son poulx palpiter à ses tempes sous le regard de plus en plus insistant de l'inconnu, mais elle continua à garder le silence.

Au soulagement de Rose, il se redressa et alla d'un pas lent à l'autre bout de la pièce, passa un doigt nonchalant sur une étagère, contempla la poussière qu'il avait ramassée.

— D'après M. Tate, vous êtes une fille intelligente. Est-ce exact ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Vous êtes beaucoup trop modeste, dit l'Anglais qui se retourna et la regarda. Quel dommage qu'une fille de votre intelligence soit contrainte de vivre aussi près du gouffre. Vos chaussures menacent ruine et cette cape... Depuis combien de temps n'a-t-elle pas été lavée ? Vous méritez mieux.

— Comme beaucoup d'autres.

— Ah, mais vous êtes la seule à qui je fais une proposition.

— Une proposition ?

— Mille dollars. Si vous m'apportez l'enfant.

Elle fut abasourdie. Une telle somme lui permettrait de s'offrir une chambre dans une bonne pension avec des repas chauds chaque soir. Des vêtements neufs, un épais manteau pour remplacer sa cape au bas effrangé. Tous les luxes tentants dont elle ne pouvait que rêver.

Il suffirait que je leur abandonne Meggie.

— Je ne peux pas vous aider, déclara-t-elle.

Le geste d'Eben fut si vif que l'autre homme n'eut pas le temps d'intervenir. La tête projetée sur le côté, Rose se recroquevilla sur sa chaise et sentit sa joue palpiter.

— Ce n'était pas indispensable, monsieur Tate, dit l'Anglais.

— Mais vous voyez comment elle est, hein ?

— On peut obtenir plus de coopération avec une carotte qu'avec un bâton.

— Elle vient de la refuser, votre carotte.

Rose fixait Eben avec une haine non dissimulée. Quoi qu'ils puissent lui offrir, mille ou dix mille dollars, elle ne leur livrerait jamais un enfant qui était sa chair et son sang.

L'Anglais se tenait maintenant devant elle et examinait son visage, où un bleu commençait probablement à apparaître. Elle ne craignait pas qu'il la frappe : cet homme, devinait-elle, était plus accoutumé à utiliser les mots et l'argent comme moyens de persuasion et à laisser la violence à d'autres.

— Essayons de nouveau, dit-il à Rose.

— Sinon, il cognera encore ?

— Je m'excuse pour cet acte. Sortez, intima-t-il à Eben.

— Mais je la connais mieux que personne. Je saurai si elle...

— *Sortez.*

Eben lança un regard venimeux à Rose puis quitta la pièce et claqua la porte derrière lui.

L'Anglais prit une chaise et la tira près de celle de Rose, s'assit face à elle.

— Mademoiselle Connolly, nous retrouverons cet enfant, ce n'est qu'une question de temps. Épargnez-nous la peine de chercher et vous serez récompensée.

— Pourquoi est-ce si important pour vous ?

— Pas pour moi. Pour mon client.

— Qui est-ce ?

— Quelqu'un qui se soucie du sort de cette petite fille. Qui veut qu'elle reste en vie et en bonne santé.

— Meggie est en danger ?

— Ce qui nous inquiète, c'est que vous l'êtes peut-être. S'il vous arrivait quelque chose, vous ne pourriez plus nous aider.

— Vous me menacez ?

Rose se força à rire pour faire croire à une insouciance qu'elle n'éprouvait pas.

— Vous renoncez à la carotte, vous revenez au bâton ?

— Vous vous méprenez, répondit-il avec une expression grave. Agnes Poole et Mary Robinson sont mortes, vous le savez ?

Elle avala sa salive.

— Oui.

— Vous étiez présente la nuit où Agnes Poole a été assassinée. Vous avez vu le tueur.

— Tout le monde connaît son nom. Je l'ai appris hier, dans la rue. Le Dr Berry a quitté la ville, il s'est enfui.

— C'est ce que les journaux racontent. Le Dr Nathaniel Berry vivait dans le West End. Il connaissait les deux victimes. Il aurait essayé d'en tuer une troisième, une prostituée qui prétend lui avoir échappé. Comme le Dr Berry a disparu, il est forcément le Faucheur.

— Ce n'est pas lui ?

— Vous croyez toutes les rumeurs de la rue ?

— Mais s'il n'est pas le meurtrier...

— Le Faucheur du West End est peut-être encore à Boston et il pourrait fort bien connaître votre identité. Après ce qui est arrivé à Mary Robinson, je me tiendrais sur mes gardes si j'étais vous. Nous vous avons retrouvée, n'importe qui d'autre peut le faire. Voilà pourquoi je suis préoccupé. Vous êtes la seule à savoir où se trouve l'enfant. Si vous veniez à disparaître...

Il marqua une pause et reprit :

— Mille dollars. Pour vous permettre de quitter Boston. De trouver un logement confortable. Donnez-nous le bébé, et l'argent est à vous.

Rose ne répondit pas. Les derniers mots que lui avait dits Mary Robinson résonnaient dans sa tête : « Gardez-la en sécurité. Cachez-la. »

Las de son silence, l'homme finit par se lever.

— Si vous changez d'avis, voici où vous pouvez me joindre.

Il lui mit dans la main une carte de visite sur laquelle Rose put lire :

*M. Gareth Wilson
5 Park Street, Boston*

— Vous seriez bien avisée de considérer mon offre. Et aussi le bonheur de l'enfant. En attendant, soyez prudente, mademoiselle Connolly. Vous ne savez pas quel monstre est peut-être à vos trousses.

Il sortit, la laissant seule dans la pièce froide et poussiéreuse, les yeux encore baissés vers la carte.

— Tu es folle ou quoi, Rose ?

Elle releva la tête en entendant la voix d'Eben et le découvrit dans l'encadrement de la porte.

— C'est plus d'argent que tu n'en verras jamais ! Comment tu peux refuser ?

Elle comprit soudain pourquoi il réagissait de cette façon.

— Il t'a promis de l'argent aussi, hein ? Combien ?

— Assez pour que ça vaille la peine.

— D'abandonner ton enfant ?

— Tu n'as pas encore compris ? Ce n'est *pas* mon enfant.

— Aurnia n'aurait jamais...

— Oh si. J'ai cru que c'était le mien, c'est pour ça que j'ai marié ta sœur. Mais avec le temps, la vérité éclate. Le temps m'a appris quel genre de femme j'avais épousé.

Rose secoua la tête, refusant de croire aux accusations d'Eben.

— Maintenant, le vrai père veut l'enfant, poursuivit-il. Et il a ce qu'il faut pour le récupérer.

Assez d'argent pour engager un avocat, pensa Rose. Assez d'argent pour offrir à sa maîtresse un magnifique médaillon. Peut-être même pour acheter son silence. Car quel notable souhaiterait qu'on apprenne qu'il a fait un enfant à une pauvre couturière venue d'Irlande un an plus tôt ?

— Prends ce qu'on t'offre, dit Eben.

— Plutôt crever de faim, répondit-elle en se levant.

Elle sortit et alla jusqu'à la porte de l'immeuble. Il lui emboîta le pas.

— Tu n'as pas le choix, de toute façon. Comment tu la nourriras, cette gosse ? Comment tu lui donneras un toit ?

Lorsqu'elle sortit dans la rue, il lui cria :

— Ce coup-ci, ils ont été gentils avec toi, mais la prochaine fois tu auras moins de chance !

Au soulagement de Rose, il ne la suivit pas. La température avait encore baissé et elle frissonna en reprenant le chemin de Fishery Alley. Les rues étaient désertes, les doigts invisibles du vent faisaient tournoyer la neige devant ses pieds. Soudain elle s'arrêta et tendit l'oreille. N'étaient-ce pas des pas qu'elle venait d'entendre ? Elle scruta les tourbillons blancs, ne vit personne.

Ne retourne pas auprès de Meggie ce soir. Ils t'épient peut-être.

Elle se remit à marcher, pressa le pas. Quelle idiote elle avait été de laisser Eben l'attirer hors du refuge, si pauvre fût-il, de Fishery Alley !

Elle se fraya un chemin dans le dédale de South Boston. Le froid avait chassé des rues toutes les personnes sensées. En passant devant une taverne, elle entendit les voix d'hommes qui s'y étaient mis au chaud. Par les fenêtres embuées, elle aperçut leurs silhouettes dans la lumière du feu. Rose poursuivit son chemin en espérant que le vieux Porteous et sa fille n'avaient pas encore fermé la porte de l'immeuble. Son tas de paille, son morceau de plancher entre des corps malpropres lui paraissaient être à présent un luxe qu'elle n'aurait pas dû abandonner aussi facilement. Le brouhaha de la taverne mourut derrière elle et elle n'entendit plus que le sifflement du vent, le halètement de sa propre respiration. Fishery Alley était au prochain

coin de rue et, à la façon d'un cheval qui sent l'écurie, Rose accéléra l'allure... et faillit glisser sur les pavés. Elle se rattrapa au mur et recouvrait son équilibre quand elle perçut un bruit.

Un homme se raclait la gorge.

Lentement, elle approcha du coin, passa la tête dans la ruelle. Ne vit d'abord que des ombres et la faible lueur d'une bougie à travers un carreau. Puis une silhouette émergea d'une entrée, fit quelques pas dans un sens puis dans l'autre. L'homme se frappait les épaules pour se réchauffer. Il s'éclaircit de nouveau la voix, cracha par terre, retourna dans l'entrée et disparut.

Rose recula en silence. L'homme avait peut-être simplement trop bu et retrouverait bientôt le chemin de sa maison.

Ou bien il guette mon arrivée.

Elle attendit, le cœur battant à grands coups désordonnés. Les minutes s'écoulaient, le vent plaquait sa jupe contre ses jambes. Elle entendit l'homme tousser et cracher de nouveau puis frapper à une porte.

— Je vous le répète, elle ne reviendra sûrement pas ce soir, dit la voix de Porteous.

— Prévenez-moi quand elle le fera. Immédiatement.

— Je vous le promets.

— Vous serez payé. Seulement après.

— J'espère bien, marmonna le logeur tandis que la porte se refermait en claquant.

Rose se glissa vivement entre deux immeubles et vit l'homme passer devant elle. Elle ne distingua pas son visage, uniquement sa silhouette massive. Elle attendit qu'il se soit éloigné pour sortir de sa cachette.

Je n'ai même pas un misérable tas de paille sur lequel dormir cette nuit.

Frissonnant de froid, elle fixa un moment l'obscurité qui venait d'engloutir l'inconnu qui la recherchait. Puis elle fit demi-tour et partit dans la direction opposée.

De nos jours

Le trajet lui était maintenant familier : la même route vers le nord, la même traversée en ferry, la même brume enveloppant Islesboro. Cette fois, Julia s'était préparée au temps humide et ce fut vêtue d'un pull et d'un jean qu'elle remonta l'allée de Stonehurst en tirant derrière elle une valise à roulettes. Lorsque la vieille maison apparut devant elle, elle eut l'étrange impression qu'elle lui souhaitait la bienvenue, un sentiment surprenant si elle songeait à sa visite précédente chez l'irascible Henry Page. Mais il y avait eu aussi des moments chaleureux entre eux, notamment quand, étourdie par le vin, elle avait regardé son visage bougon et s'était dit : Si mal embouché que soit cet homme, il est d'une franchise absolue et je peux croire le moindre mot qui sort de sa bouche.

Elle hissa sa valise sur le perron, frappa à la porte en s'exhortant à être patiente cette fois et à attendre sans insister. Au bout de quelques minutes, comme il ne venait pas, elle essaya d'ouvrir la porte, s'aperçut qu'elle n'était pas fermée à clef. Passant la tête à l'intérieur, elle appela :

— Henry ?

Elle fit rouler sa valise dans le vestibule, cria en direction de l'escalier :

— Henry, je suis là !

Pas de réponse.

Elle alla dans la bibliothèque dont les fenêtres donnant sur la mer laissaient passer le jour triste d'un nouvel après-midi brumeux. Julia vit des papiers éparpillés sur la table et sa première réaction fut de penser : Henry, quel désordre ! Puis elle découvrit la canne par terre et les deux jambes osseuses dépassant de la pile de caisses.

— Henry !

Il gisait sur le flanc, le pantalon trempé d'urine. Affolée, elle l'allongea sur le dos et se pencha pour voir s'il respirait encore.

Il ouvrit les yeux. Et murmura :

— Je savais que vous viendriez.

— Je pense qu'il a fait une crise d'arythmie, diagnostiqua le Dr Jarvis. Je ne vois pas de trace d'un infarctus et son ECG est normal

pour le moment.

— « Pour le moment » ? releva Julia.

— C'est le problème, avec les crises d'arythmie. Elles surviennent et cessent sans prévenir. Voilà pourquoi je veux le garder sous surveillance pendant vingt-quatre heures. Pour que nous puissions observer avec nos appareils comment son cœur se comporte.

Le médecin se tourna vers le rideau qui cachait le lit d'hôpital de Henry Page et baissa la voix.

— Mais nous aurons du mal à le convaincre de rester aussi longtemps. C'est ici que vous intervenez, madame Hamill.

— Moi ? Je ne suis qu'une invitée. Vous devez vous adresser à sa famille...

— C'est fait. Son petit-neveu vient en voiture du Massachusetts, mais il n'arrivera pas avant minuit. En attendant, vous parviendrez peut-être à persuader Henry de rester dans ce lit.

— Où pourrait-il aller ? Le ferry n'assure plus la traversée.

— Vous croyez que ça l'arrêterait ? Il demanderait à un ami qui a un bateau de le ramener chez lui.

— On dirait que vous le connaissez bien.

— Tout le personnel de l'hôpital connaît Henry Page. Je suis le seul médecin qu'il n'ait pas encore rejeté, soupira Jarvis. Et je suis peut-être sur le point de perdre cette exclusivité.

Julia le regarda s'éloigner en songeant qu'elle n'avait pas demandé ça. C'était pourtant ce qu'elle s'était infligé en appelant l'ambulance, en accompagnant Henry à l'hôpital de Penobscot Bay. Elle était restée plusieurs heures à attendre que les médecins terminent leurs examens. Il était maintenant neuf heures du soir et elle n'avait nulle part où dormir à part le canapé de la salle d'attente.

À travers le rideau, elle entendit la voix plaintive du vieil homme :

— Jarvis vous a dit que je n'ai pas eu de crise cardiaque. Qu'est-ce que je fais encore ici ?

— Monsieur Page, ne touchez pas à ces fils, protesta l'infirmière.

— Où est-elle ? Où est ma jeune amie ?

— Elle a dû partir.

Julia prit une inspiration, s'approcha du lit.

— Je suis là, Henry, dit-elle en passant de l'autre côté du rideau.

— Ramenez-moi à la maison.

— Vous savez bien que je ne peux pas.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Le ferry, pour commencer. Il s'arrête à cinq heures.

— Appelez mon ami Bart, à Lincolnville. Il a un bateau équipé d'un radar. Il nous fera traverser le brouillard.

— Non, pas question. Je refuse.

— Vous refusez ?

— Oui. Et vous ne pouvez pas m'y obliger.
Il la fixa un moment et grogna :
— Voilà qu'elle se met à avoir du cran.
— Votre petit-neveu est en route. Il arrivera plus tard dans la soirée.

— Il fera peut-être ce que je lui demanderai, lui.
— S'il tient à vous, il refusera aussi.
— Et vous, pourquoi vous me dites non ?
Elle le regarda dans les yeux.
— Parce qu'un cadavre ne me sera d'aucune utilité pour fouiller dans les caisses, répliqua-t-elle avant de s'éloigner.

Il la rappela :

— Julia ?
— Oui, Henry, soupira-t-elle.
— Il vous plaira, mon petit-neveu.

Julia entendit un médecin et une infirmière discuter à voix basse de l'autre côté du rideau, se frotta les yeux pour en chasser le sommeil. Elle s'était assoupie sur une chaise à côté du lit de Henry et le roman en édition de poche qu'elle lisait était tombé par terre. Elle le ramassa, regarda Henry. Il dormait paisiblement.

— C'est son dernier ECG ? demanda le médecin.
— Oui. Le Dr Jarvis dit qu'ils sont tous normaux.
— Vous n'avez pas constaté d'arythmie sur le moniteur ?
— Pas jusqu'ici.

Un bruit de papier.

— Les analyses de sang ont l'air bonnes... Houlà, je retire ce que je viens de dire. Les enzymes du foie sont un peu élevés. Il a dû recommencer à faire des visites à sa cave à vins...

— Vous avez besoin d'autre chose, docteur Page ?
— À part un double scotch pour me préparer, vous voulez dire ?
— Moi, je quitte mon service maintenant, répondit l'infirmière en riant. À vous le bébé, et bon courage. Vous en aurez besoin.

Le rideau s'écarta, Julia se leva pour accueillir le Dr Page et se figea en découvrant un visage familier.

— Tom, murmura-t-elle.
— Bonsoir, Julia. Il paraît qu'il vous en a fait voir. Au nom de toute la famille, je vous présente nos excuses.

— Mais vous... *Vous êtes son petit-neveu ?*
— Ouais. Il ne vous a pas dit que j'habitais près de chez vous ?
— Non. Il n'y a fait aucune allusion.
Tom lança un regard étonné à Henry, encore endormi.
— C'est bizarre. Je lui avais dit que nous nous étions rencontrés, pourtant. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il vous a téléphoné.

Julia lui fit signe de s'éloigner du lit et ils allèrent jusqu'au poste des infirmières.

— Votre oncle m'a appelée au sujet des documents conservés par Hilda. Il a pensé que l'histoire de la maison pourrait m'intéresser.

— Oui, je lui avais dit que vous vouliez en savoir plus sur le squelette retrouvé dans votre jardin. Henry est en quelque sorte l'historien de la famille, j'ai pensé qu'il pourrait vous aider. Bon, il a peut-être oublié de vous en parler, il a quatre-vingt-neuf ans...

— Il est vif comme tout.

— Vous parlez de son esprit ou de sa langue ?

— Des deux, répondit Julia en s'esclaffant. C'est pourquoi j'ai été si saisie en le découvrant allongé par terre. Il m'avait paru indestructible.

— Je suis content que vous soyez là. Merci pour tout ce que vous avez fait.

Il lui toucha l'épaule et la chaleur de sa main la fit rougir.

— Il n'est pas facile à vivre, c'est sans doute pour ça qu'il ne s'est jamais marié, dit Tom, baissant les yeux vers le dossier médical de son grand-oncle. Les résultats des examens sont plutôt bons.

— Je me souviens, maintenant : Henry m'avait dit que son petit-neveu était médecin.

— Oui, mais pas son médecin. Je suis spécialiste des maladies infectieuses. D'après Jarvis, Henry aurait de petits problèmes avec son vieux palpitant.

— Il veut rentrer chez lui. Il m'a demandé de téléphoner à un nommé Bart pour qu'il le ramène en bateau.

— Vous plaisantez ? Bart est toujours vivant ?

— Qu'est-ce que nous allons faire de Henry ?

— « Nous » ? fit Tom, étonné, en refermant le dossier. Comment il a fait pour vous prendre dans ses filets ?

— Je me sens responsable, d'une certaine façon. C'est à cause de moi qu'il cherchait dans les caisses et qu'il était tout excité. Trop, peut-être, et il a eu une attaque.

— On ne peut pas lui faire faire ce dont il n'a pas envie. Quand je l'ai eu au téléphone, la semaine dernière, il m'a paru plus jovial que je ne l'avais connu ces dernières années. D'habitude, il est bougon et déprimé. Maintenant, il est juste bougon.

— Je t'ai entendu, fit la voix du vieil homme derrière le rideau.

Tom grimaça, reposa le dossier, retourna près du lit, ouvrit le rideau.

— Tu as mis le temps, pour venir, maugréa Henry. Allez, on rentre.

— Waouh ! Tu es drôlement pressé.

— Julia et moi avons du travail. Encore vingt caisses au moins. Où est-elle passée ?

Elle rejoignit Tom.

— Il est trop tard pour rentrer maintenant, plaïda-t-elle. Essayez de vous rendormir.

— Seulement si vous promettez de me ramener chez moi demain.

Julia regarda Tom.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est à Jarvis de décider, répondit-il. Mais s'il est d'accord, je vous aiderai à le ramener chez lui. Et je resterai quelques jours, pour être sûr que tout va bien.

— Formidable ! s'exclama Henry, visiblement ravi.

Étonné, Tom sourit à son grand-oncle.

— C'est toujours agréable de se savoir le bienvenu.

— Toi au moins, tu pourras monter le reste des caisses de la cave.

Le lendemain en fin d'après-midi, ils ramenèrent Henry chez lui par le ferry. Malgré l'ordre formel que le Dr Jarvis lui avait donné de se mettre immédiatement au lit, Henry n'en fit rien, naturellement. Posté en haut de l'escalier de la cave, il criait ses instructions à son petit-neveu qui montait les caisses au rez-de-chaussée et lorsque Henry se retira enfin dans sa chambre, ce soir-là, c'était Tom le plus épuisé des deux.

Avec un soupir, il se laissa tomber dans un fauteuil près de la cheminée et dit :

— Il a quatre-vingt-neuf ans mais il me ferait encore sauter à travers un cerceau.

Julia leva les yeux de la caisse de papiers qu'elle était en train de trier.

— Il a toujours été comme ça ?

— Aussi loin que ma mémoire remonte. C'est pour cette raison qu'il vit seul. Personne d'autre dans la famille ne veut avoir de relations avec lui.

— Pourquoi vous en avez, vous ?

— Parce que c'est toujours moi qu'il appelle. Il n'a pas eu d'enfants. Je suis son fils, par défaut. Vous ne voudriez pas adopter un vieil oncle ? demanda-t-il d'un ton plein d'espoir.

— Pas même avec quatre cents bouteilles de vin millésimé en prime.

— Je vois qu'il vous a fait visiter sa cave...

— Nous l'avons sérieusement écornée, la semaine dernière. Mais la prochaine fois qu'un homme me soûle, j'aimerais qu'il soit de l'autre côté de la soixantaine.

Elle baissa de nouveau les yeux vers les documents qu'ils avaient sortis de la caisse numéro quinze dans l'après-midi. C'était une pile de vieux journaux datant pour la plupart de la fin des années 1800 et

n'ayant aucun rapport avec l'histoire de Norris Marshall. Si la manie de tout garder était héréditaire, Hilda Chamblett la tenait de son arrière-arrière-grand-mère Margaret Page, laquelle ne jetait apparemment rien non plus. Il y avait de vieux exemplaires du *Boston Post* et de l'*Evening Transcript*, des recettes de cuisine au papier si fragile qu'il se cassait sous les doigts. Il y avait aussi des dizaines de lettres adressées à Margaret. Julia était fascinée par cette plongée dans la vie d'une femme qui, plus de cent ans plus tôt, avait habité dans sa maison, foulé les mêmes parquets, gravi les mêmes marches. Le Dr Margaret Page avait eu une vie longue et fertile en événements, à en juger par les lettres qu'elle avait amassées au fil des ans. Et quelles lettres ! Elles provenaient d'éminents médecins du monde entier, de petits-enfants aimants voyageant en Europe, décrivant les plats servis, les tenues portées, les ragots partagés. Quel dommage que personne aujourd'hui n'ait plus le temps d'écrire des lettres, pensa Julia en dévorant le récit d'un flirt d'une des petites-filles. Cent ans après ma mort, qu'est-ce qu'on saura de moi ?

— Intéressant ? demanda Tom.

Elle découvrit avec surprise qu'il se tenait derrière elle et regardait par-dessus son épaule.

— En tout cas, cela devrait vous intéresser, répondit-elle en s'efforçant de se concentrer sur la lettre et non sur la main de Tom, qu'il venait de poser sur le dossier de la chaise. Puisqu'il s'agit de votre famille.

Il fit le tour de la table et s'assit en face d'elle.

— Êtes-vous vraiment ici à cause de ce vieux squelette ?

— Vous pensez qu'il y a une autre raison ?

— Cela doit vous prendre une bonne partie de votre temps. Fouiller dans cette paperasse, lire toutes ces lettres...

— Vous n'avez pas idée de la vie que je mène en ce moment.

— Vous faites allusion à votre divorce, n'est-ce pas ?

La voyant lever les yeux vers lui, il expliqua :

— Henry m'en a parlé.

— Henry parle trop.

— Je suis étonné du nombre de choses qu'il a apprises sur vous en un week-end.

— Il m'a fait boire, ça m'a délié la langue.

— Cet homme que j'ai vu la semaine dernière, dans votre jardin, c'était votre ex ?

Elle confirma de la tête.

— Richard.

— Si je peux me permettre, votre conversation ne semblait pas très amicale.

Julia se renversa contre le dossier de sa chaise.

— Je ne suis pas sûre que des gens divorcés puissent avoir des rapports amicaux.

— Ça devrait être possible.

— Vous parlez par expérience ?

— Je n'ai jamais été marié. Mais je me plais à croire que deux personnes qui se sont aimées gardent à jamais ce lien entre elles. Quoi qu'il arrive.

— Oh, ça paraît merveilleux. L'amour éternel.

— Vous n'y croyez pas.

— J'y croyais peut-être il y a sept ans, quand je me suis mariée. Maintenant je pense que c'est Henry qui a raison. Rester célibataire et se faire une bonne cave. Ou avoir un chien.

— Ou planter un jardin ?

Julia posa la lettre et regarda Tom.

— Oui. Planter un jardin. Il vaut mieux voir les choses pousser que les voir mourir.

— Vous savez, j'ai une impression très étrange quand je vous regarde.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai le sentiment que nous nous sommes déjà rencontrés.

— Oui. Dans mon jardin.

— Non, avant ça. Je me souviens de vous avoir rencontrée.

Julia fixa le reflet des flammes dansant dans les yeux de Tom.

Un homme aussi attirant que toi ? Je m'en souviendrais.

Il indiqua du doigt la pile de documents.

— Je ferais mieux de vous aider, au lieu de vous détourner de votre tâche, dit-il. Vous cherchez des références à Rose Connolly, c'est ça ?

— Piochez, Tom. Elle fait partie de votre famille.

— Vous pensez que ce sont ses os qu'on a retrouvés dans votre jardin ?

— Je sais simplement que son nom revient souvent dans les lettres d'Oliver Wendell Holmes. Pour une pauvre jeune Irlandaise, elle lui a fait grosse impression.

Tom se mit à lire. Dehors, le vent s'était levé et les vagues se brisaient sur les rochers. Dans la cheminée, un courant d'air fit frissonner les flammes.

La chaise de Tom grinça quand il se pencha soudain en avant.

— Julia ?

— Oui ?

— Est-ce qu'Oliver Wendell Holmes signe ses lettres de ses seules initiales ?

Elle regarda la feuille qu'il avait fait glisser vers elle.

— Oh, mon Dieu, dit-elle. Il faut prévenir Henry.

1830

Ce soir-là, cela n'avait apparemment pas d'importance qu'il soit un fils de paysan.

Norris remit son chapeau et son manteau à la femme de chambre et se sentit un peu gêné en pensant au bouton qui manquait à son gilet. Mais la jeune domestique lui fit la même révérence respectueuse qu'au couple élégant qui le précédait. Et un accueil aussi chaleureux l'attendait lorsqu'il se dirigea vers le Dr Grenville.

— Monsieur Marshall, nous sommes ravis que vous ayez pu vous joindre à nous ce soir, assura le doyen. Permettez-moi de vous présenter ma sœur, Eliza Lackaway.

Que cette femme soit la mère de Charles sautait immédiatement aux yeux. Elle avait le même teint pâle et sans défaut malgré son âge, les mêmes yeux bleus. Mais son regard était bien plus direct que celui de son fils.

— Vous êtes le jeune homme que Charles tient en si haute estime.

— Je me demande vraiment pourquoi, madame Lackaway, répondit modestement Norris.

— D'après lui, vous êtes le meilleur en dissection de ses camarades. Vos incisions sont d'une netteté parfaite et personne ne met aussi bien à nu les nerfs faciaux.

Jugeant le sujet inapproprié pour une conversation entre gens distingués, Norris consulta Grenville du regard.

— Feu le mari de ma sœur était médecin, expliqua le doyen avec un sourire. Notre père était un remarquable médecin, et Eliza a la malchance de devoir maintenant me supporter, elle est donc tout à fait habituée aux conversations macabres à la table du dîner.

— Je les trouve captivantes, dit-elle. Quand nous étions enfants, notre père nous emmenait souvent en salle de dissection. Si j'avais été un garçon, j'aurais poursuivi moi aussi des études de médecine.

— Et tu aurais été excellente, ma chérie, enchaîna Grenville en tapotant le bras de sa sœur.

— Comme un grand nombre de femmes, si on leur en laissait la possibilité.

Le docteur eut un soupir résigné.

— Tu ne manqueras pas de le souligner ce soir à la moindre

occasion.

— Quel gâchis, vous ne trouvez pas, monsieur Marshall ? Ignorer les talents et les capacités de la moitié du genre humain...

— Je t'en prie, Eliza, le pauvre garçon n'a même pas eu le temps de boire un verre de sherry que tu te lances dans ton sujet favori !

— Cela ne me dérange absolument pas, répondit Norris. J'ai été élevé dans une ferme, madame Lackaway, j'ai l'expérience des bêtes. J'espère que vous ne trouverez pas la comparaison déshonorante, mais je n'ai jamais observé plus d'intelligence chez un étalon que chez une jument, chez un bélier que chez une brebis. Et si les petits sont menacés, c'est la femelle de l'espèce qui se montre redoutable. Voire dangereuse.

— Argument digne d'un avocat de Philadelphie ! commenta le Dr Grenville avec un rire.

Eliza eut un hochement de tête approbateur.

— Je m'en souviendrai et j'en ferai usage la prochaine fois que je serai amenée à discuter de la question. Où se trouve cette ferme où vous avez grandi, monsieur Marshall ?

— À Belmont, madame.

— Votre mère doit être fière d'avoir élevé un fils aussi audacieux dans ses réflexions. Moi, je le serais.

Cette référence à sa mère rouvrait chez Norris une vieille blessure, mais il réussit à garder le sourire.

— Eliza, tu te souviens sûrement de Sophia ? dit Grenville. La grande amie d'Abigail...

— Bien sûr. Elle nous rendait souvent visite à Weston.

— M. Marshall est son fils.

Eliza ramena ses yeux sur Norris et son regard prit une intensité soudaine.

— Vous êtes le garçon de Sophia ?

— Oui, madame.

— Cela fait des années que votre mère n'est pas venue nous voir. Pas depuis la mort de notre pauvre Abigail. J'espère qu'elle va bien.

— Elle va très bien, répondit Norris.

Lui-même se rendit compte du manque de conviction de sa voix.

Grenville lui tapota le dos.

— Allez vous amuser. La plupart de vos camarades sont là et ils ont déjà englouti pas mal de champagne.

Norris s'avança dans la salle de bal et s'arrêta, étourdi par ce qu'il voyait. Des jeunes femmes en robe du soir aux couleurs vives de papillon semblaient glisser sur le parquet. Au-dessus de leurs têtes, un lustre resplendissait et partout le cristal étincelait. Le long d'un mur, une table offrait une abondance de mets. Il n'avait jamais mis les pieds dans une salle aussi somptueuse, avec son parquet marqueté, ses

pilliers sculptés. Dans sa veste élimée et ses chaussures éculées, il avait l'impression de s'être égaré dans le rêve de quelqu'un d'autre, en tout cas pas le sien, car il n'avait jamais imaginé une soirée aussi brillante.

— Ah, te voilà enfin ! s'exclama Wendell. Je me demandais si tu viendrais.

Il tendit à Norris une des deux coupes qu'il tenait dans les mains.

— Alors, c'est si atroce que tu le pensais ? poursuivit-il. On t'a snobé, insulté, maltraité d'une façon ou d'une autre ?

— Après ce qui s'est passé, je ne savais pas comment je serais reçu.

— Le dernier numéro de la *Gazette* devrait te mettre totalement hors de cause. Tu connais la dernière ? On aurait repéré le Dr Berry à Providence.

À en croire les rumeurs courant en ville, le médecin en fuite se cachait dans une dizaine d'endroits différents, de Philadelphie à Savannah.

— Je n'arrive toujours pas à croire que c'est lui, dit Norris. Jamais je ne l'aurais cru capable de ça.

— C'est souvent le cas, non ? Les meurtriers ont rarement des cornes et des crocs. Ils ressemblent à tout le monde.

— Moi, je n'ai vu en Berry qu'un excellent médecin.

— La prostituée n'est pas de ton avis. Selon le reporter de la *Gazette*, la fille est tellement traumatisée que le journal appelle à faire des dons pour elle. Même si je tombe par là d'accord avec le grotesque M. Pratt, je pense que Berry est le Faucheur, D'ailleurs, si ce n'est pas lui, je crains bien qu'il n'y ait qu'un autre suspect possible...

Wendell marqua une pause, regarda Norris par-dessus sa coupe et lâcha :

— Toi.

Mal à l'aise sous le regard de son condisciple, Norris se retourna pour inspecter la salle. Combien d'invités échangeaient des murmures à son sujet en ce moment même ? Malgré la disparition de Berry, des soupçons pesaient sans doute encore sur Norris Marshall.

— Pourquoi tu fais cette tête ? lui demanda Wendell. Tu essaies d'avoir l'air coupable ?

— Je me demande combien de personnes continuent à penser que je le suis.

— Grenville ne t'aurait pas invité s'il avait le moindre doute.

Norris haussa les épaules.

— Il a envoyé une invitation à tous les étudiants.

— Tu sais pourquoi, non ? Regarde autour de toi.

— Je regarde quoi ?

— Toutes ces demoiselles en quête de mari... Sans parler de leurs mamans, qui cherchent désespérément à les caser. Tu constateras qu'il n'y a pas assez d'étudiants en médecine.

— Alors, tu dois être au paradis, répondit Norris en riant.

— Si c'était le paradis, il n'y aurait pas autant de filles plus grandes que moi.

Wendell remarqua que Norris accordait moins d'attention aux demoiselles qu'au buffet.

— J'ai l'impression que pour le moment les femmes n'occupent pas la première place dans tes pensées.

— Je la réserve à ce jambon, qui a l'air délicieux.

— Si nous allions faire sa connaissance ?

Devant les plateaux d'huîtres, ils retrouvèrent Charles et Edward.

— On a vu Berry à Lexington hier soir, annonça Edward. La police le cherche là-bas en ce moment.

— Il y a trois jours, on le signalait à Philadelphie, rappela Charles. À Portland il y a deux jours.

— Et maintenant à Lexington ? fit Wendell, sarcastique. Ce type a vraiment des ailes !

— C'est la description que certains en ont donnée, souligna Edward en coulant un regard à Norris.

— Je n'ai jamais dit ça, se défendit Norris.

— Mais la fille, si. Cette Bridget idiote.

Edward mit son assiette d'écales vides dans les mains d'une bonne et considéra le vaste choix qu'offrait le buffet. Il y avait des puddings en forme d'éventail et du cabillaud en salade.

— Goûte donc nos délicieux gâteaux au miel, suggéra Charles. Ce sont ceux que je préfère.

— Tu ne manges pas, toi ?

Charles tira un mouchoir de sa poche et s'essuya le front. Il avait le visage rose et luisant, comme s'il avait dansé, mais les musiciens n'avaient pas encore commencé à jouer.

— Je n'ai pas d'appétit, ce soir. Comme il faisait froid dans la salle il y a un moment, mère a fait remettre des bûches dans le feu et la chaleur est maintenant insupportable.

— Moi, je trouve qu'il fait bon, lui répondit Edward.

Il se tourna pour adresser un sourire à une brune en longue robe qui passait près d'eux avec grâce.

— Excusez-moi, messieurs. Je crois que mon appétit vient de se porter sur d'autres objets. Wendell, tu connais cette fille ? Présente-moi.

Tandis qu'Edward et Wendell prenaient le sillage de la brune, Norris regarda Charles en plissant le front.

— Tu te sens bien ? Tu as l'air fiévreux.

— Je n'avais pas vraiment envie d'assister à cette soirée, mais mère a insisté.

— Elle m'impressionne beaucoup.

— Elle fait cet effet-là à tout le monde. J'espère qu'elle ne t'a pas infligé son discours sur « les femmes qui devraient pouvoir être docteurs »...

— Quelques minutes seulement.

— Elle nous en rebat les oreilles, surtout à mon pauvre oncle. Lui, il est convaincu qu'il déclencherait une émeute s'il osait admettre une femme dans notre école.

Les musiciens accordaient leurs instruments et déjà des couples se formaient pour la danse.

— Je crois que je vais me retirer, murmura Charles en s'essuyant de nouveau le front. Je ne me sens vraiment pas bien.

— Qu'est-ce que tu t'es fait ? demanda Norris en montrant le pansement qui entourait la main de son camarade.

— Oh, c'est la coupure de l'autre fois, en salle de dissection. Elle a un peu enflé.

— Tu l'as montrée à ton oncle ?

— Je le ferai si ça empire.

Charles se tourna pour s'éloigner mais se retrouva bloqué par deux jeunes filles souriantes. La plus grande, une brune vêtue d'une robe en soie vert-jaune, lui déclara :

— Nous sommes fâchées contre vous, Charles. Vous n'êtes pas venu nous voir. Vous aviez une raison de nous snober ?

— Désolé, je n'ai pas...

— Oh, pour l'amour du ciel, dit la plus petite, vous aviez promis de nous rendre visite en mars. Nous avons été terriblement déçues quand votre oncle est arrivé seul à Providence.

— J'avais un examen à préparer.

— Vous auriez pu venir quand même, ce n'était que pour deux semaines. Nous comptons donner une soirée en votre honneur.

— La prochaine fois, promis, assura Charles, impatient de s'esquiver. Si vous voulez bien m'excuser, mesdemoiselles, je crois que j'ai un peu de fièvre.

— Vous ne danserez pas ?

— Je ne me sens pas très en forme, ce soir. Mais laissez-moi vous présenter un de mes plus brillants condisciples, M. Norris Marshall, de Belmont. Norris, je te présente les sœurs Welliver, de Providence. Leur père est le Dr Sherwood Welliver, un ami de mon oncle.

— Un ami très proche, précisa la plus grande. Nous passons le mois à Boston. Je m'appelle Gwendolyn et ma sœur Kitty.

— Vous serez docteur, vous aussi ? dit Kitty en levant vers Norris un regard extasié. Tous les messieurs que nous rencontrons ces jours-ci sont docteurs ou en passe de l'être.

Les musiciens avaient entamé leur première série de morceaux et Norris aperçut Wendell tournoyant avec une blonde beaucoup trop

grande pour lui.

— Vous dansez, monsieur Marshall ? demanda Gwendolyn.

Norris se tourna vers elle et se rendit soudain compte que Charles avait réussi à s'enfuir, le laissant seul avec les sœurs Welliver.

— Pas très bien, j'en ai peur.

Nullement découragées, les deux jeunes filles lui sourirent.

— Nous sommes de remarquables professeurs, déclara Kitty.

Les sœurs Welliver se montrèrent en effet patientes tandis qu'il leur marchait sur les pieds, perdait la cadence, pour se retrouver finalement perdu pendant le cotillon alors que les autres couples tournaient adroitement autour de lui. Au passage, Wendell lui murmura une mise en garde :

— Attention aux sœurs Welliver, Norris. Elles se jettent sur tous les beaux partis qui se présentent.

Mais Norris était ravi de leur compagnie. Ce soir, il était un jeune homme plein d'avenir et très recherché. Il ne manqua pas une danse, but trop de champagne et mangea trop de gâteaux. Et s'autorisa, pour une fois, à rêver d'une vie remplie de ce genre de soirées.

Il fut l'un des derniers invités à quitter la maison. Il neigeait, de gros flocons moelleux qui tombaient comme des pétales. Sur le trottoir de Beacon Street, Norris leva le visage vers le ciel et respira profondément, savourant l'air frais après ses efforts sur la piste de danse. Ce soir, le Dr Aldous Grenville avait signifié à tout Boston que Norris Marshall avait son approbation. Qu'il était digne d'accéder aux cercles les plus élevés.

L'étudiant éclata de rire et attrapa un flocon avec la langue. Le meilleur est encore à venir.

— Monsieur Marshall ? appela doucement une voix.

Surpris, il se retourna, scruta l'obscurité. D'abord il ne vit que la neige, puis une forme émergea du rideau blanc, le visage encadré par une capuche rapiécée.

— J'avais peur de vous manquer, dit Rose.

— Qu'est-ce que vous faites ici, mademoiselle Connolly ?

— Je ne sais pas vers qui d'autre me tourner. J'ai perdu mon emploi, je n'ai nulle part où aller. Elle regarda derrière elle et ajouta :

— On me recherche.

— La police ne s'intéresse plus à vous. Vous n'avez pas besoin de vous cacher.

Rose sursauta quand la porte de la résidence de Grenville s'ouvrit.

— Merci de cette charmante soirée, docteur, dit un invité en sortant.

Norris se retourna vivement et s'éloigna pour ne pas être vu en compagnie de cette fille dépenaillée. Rose le suivit. Ce ne fut qu'en bas

de la rue, presque à la rivière, qu'elle le rejoignit.

— Quelqu'un vous menace ? lui demanda Norris.

— Ils veulent me la prendre.

— Vous prendre quoi ?

— L'enfant de ma sœur.

— Qui veut vous la prendre ?

— Je ne sais pas qui, mais ils sont mauvais, monsieur Marshall. Je crois que c'est à cause d'eux que Mary Robinson est morte. Et aussi Mlle Poole. Je suis la seule encore en vie.

— Ne vous inquiétez pas. Je tiens de personnes autorisées que le Dr Berry s'est enfui. On le pincera bientôt.

— Je ne pense pas que le Dr Berry soit le tueur. Il s'est enfui pour leur échapper.

— Échapper à qui ? À ces gens mystérieux ?

— Vous ne croyez pas un mot de ce que je vous dis, n'est-ce pas ?

— Je ne *comprends* pas ce que vous dites.

Sous la capuche, les yeux de Rose étincelèrent à la lumière reflétée par la neige.

— Le jour de l'enterrement de ma sœur, Mary Robinson s'est approchée de moi dans le cimetière. Elle m'a dit de la cacher, de la garder en lieu sûr.

— Elle parlait de l'enfant ?

— Oui. Je n'ai jamais revu Mary. Le lendemain, elle était morte. C'est vous qui avez découvert son corps.

— Quel rapport entre les meurtres et votre nièce ?

— Je crois que son existence même menace quelqu'un. Qu'elle est la preuve vivante d'un secret scandaleux.

Rose se retourna, inspecta la rue obscure.

— Ils nous traquent. Ils m'ont chassée de mon logement. Je ne peux pas retourner à mon travail et je n'ai plus de quoi payer la nourriture. Je n'ose même pas aller chez elle, de peur qu'ils m'y voient.

— Qui ? Pourquoi ?

— Ils veulent l'enfant. Mais je ne la donnerai pour rien au monde. Dans leurs mains, monsieur Marshall, elle ne survivrait sûrement pas.

La pauvre fille est devenue folle. Norris se rappela la visite qu'il avait faite au taudis qu'elle habitait. Il avait alors trouvé que Rose Connolly était une fille équilibrée et pleine d'énergie. Depuis, quelque chose l'avait changée, l'avait précipitée dans un monde imaginaire grouillant d'ennemis.

— Je suis désolé, je ne vois pas comment je pourrais vous aider, s'excusa-t-il en reculant.

Il se retourna et se remit à marcher en direction de sa mansarde, ses pieds traçant deux sillons dans la neige poudreuse.

— Je vous croyais différent. *Meilleur.*

— Je ne suis qu'un étudiant. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Vous vous en fichez, c'est ça ?

— Les meurtres du West End ont été résolus. C'est dans tous les journaux.

— Ils veulent vous faire croire qu'ils ont été résolus.

— C'est la responsabilité de la police, pas la mienne.

— Vous ne vous en fichez pas, quand c'était vous qu'on accusait.

Il continua à avancer, en espérant qu'elle se lasserait de le suivre. Mais elle s'accrocha à lui, comme un chien importun, tandis qu'ils longeaient la Charles River.

— Tout va bien, maintenant que vous êtes hors de cause, hein ?

— Je n'ai pas autorité pour approfondir la question.

— Mais vous avez vu la créature. Vous avez découvert le corps de la pauvre Mary.

Il fit volte-face.

— Vous savez que j'ai failli tout perdre à cause de ça ? Je serais fou de poser encore des questions sur les meurtres. Il suffirait d'une nouvelle rumeur pour que je me retrouve dans la ferme de mon père !

— C'est si terrible d'être fermier ?

— Oui ! Quand on a des ambitions plus élevées !

— Et rien ne doit faire obstacle à vos ambitions, marmonna Rose avec amertume.

Il regarda en direction de la résidence du Dr Grenville. Il songea au champagne qu'il avait bu, aux jeunes filles élégantes avec qui il avait dansé. Naguère, ses ambitions étaient plus modestes : gagner la gratitude de ses patients, connaître la satisfaction d'arracher un enfant malade aux griffes d'une maladie mortelle. Mais ce soir, chez le Dr Grenville, il avait entrevu des possibilités dont il n'avait jamais rêvé, un monde de bien-être qui pourrait s'offrir à lui un jour s'il ne commettait pas d'erreurs, s'il ne se permettait aucun faux pas.

— Je croyais que vous vous souciez de cette affaire. Je découvre que ce qui compte vraiment pour vous, ce sont vos amis élégants dans leurs superbes maisons, l'accusa Rose.

Avec un soupir, il se tourna de nouveau vers elle.

— Je ne m'en fiche pas, mais je ne peux rien y changer. Je ne suis pas policier. Je n'ai aucune raison de m'en mêler. Je vous conseille de vous tenir à l'écart vous aussi, mademoiselle Connolly.

Il commença à s'éloigner.

— Je ne peux pas, geignit-elle, la voix soudain brisée. Je n'ai nulle part où aller...

Il ralentit. S'arrêta. Entendit Rose pleurer doucement derrière lui. En se retournant, il vit qu'elle était affalée contre une grille, la tête baissée, vaincue. C'était une Rose Connolly qu'il ne connaissait pas et qui était très différente de la jeune fille hardie qu'il avait vue à

l'hôpital.

— Vous ne savez pas où dormir ?

Rose secoua la tête et il mit la main à la poche.

— Si c'est une question d'argent, vous pouvez avoir ce que j'ai sur moi.

Elle se redressa, lui lança un regard furieux.

— Je ne demande rien pour moi ! C'est pour Meggie. *Tout* est pour Meggie.

D'un geste rageur, elle essuya ses larmes et poursuivit :

— Je me suis adressée à vous parce que je pensais qu'il y avait un lien entre vous et moi. Nous avons vu tous les deux le monstre, nous savons de quoi il est capable. Il ne vous effraie peut-être pas, mais moi j'en ai peur. Il veut l'enfant, alors il me traque.

Elle resserra sa cape autour d'elle comme pour se protéger des yeux de la nuit.

— Je ne vous embêterai plus, promit-elle.

Il la regarda s'éloigner, petite silhouette trouant le rideau de neige. Je rêve de sauver des vies, pensa-t-il, de livrer des combats héroïques au chevet d'innombrables malades, et cependant, quand une femme sans amis implore mon aide, je refuse d'être importuné...

Rose avait maintenant presque disparu dans le tourbillon blanc.

— Mademoiselle Connolly ! appela-t-il. Ma chambre n'est pas loin d'ici. Je peux vous y accueillir ce soir, si vous ne savez pas où dormir !

C'était une erreur.

Étendu sur son lit, Norris Marshall se demandait ce qu'il ferait de son invitée le lendemain matin. Dans un moment de charité irréfléchie, il avait pris une décision irresponsable. C'est temporaire, se promit-il, c'est un arrangement qui ne peut pas durer. Au moins, Rose Connolly avait fait de son mieux pour être discrète. Elle avait monté l'escalier en silence pour que personne dans l'immeuble ne puisse le soupçonner d'avoir accueilli une femme chez lui. Elle s'était roulée en boule dans un coin comme un chaton épuisé et s'était endormie presque aussitôt. Il ne l'entendait même pas respirer. Ce n'est qu'en regardant à l'autre bout de la pièce, en distinguant une forme sombre sur le plancher, qu'il constatait sa présence. Il songea aux épreuves qu'il avait connues, peu de chose, comparé à ce que cette fille devrait affronter tous les jours dans la rue.

Mais je ne peux rien y faire. Le monde est injuste et je ne peux pas changer le monde.

Lorsqu'il se leva, le lendemain, elle dormait encore. Il n'eut pas le cœur de la réveiller et de la mettre dehors. Elle dormait profondément, comme un enfant. À la lumière du jour, ses vêtements semblaient encore plus élimés : sa cape maintes fois recousue, sa jupe au bas crotté de boue. À son doigt brillait une bague ornée de morceaux de verre coloré, version bon marché des bijoux multicolores parant les mains de nombreuses femmes, y compris sa propre mère autrefois. Mais ce n'était qu'une de ces pauvres imitations qu'on donnait aux enfants. Norris trouvait curieusement touchant que Rose porte sans honte cette babiole, comme pour arborer fièrement sa pauvreté à son annulaire. Malgré sa misère, elle avait une ossature délicate, un teint sans défaut, et sa chevelure châtain prenait au soleil des reflets cuivrés. Si son visage avait reposé sur un oreiller de fine dentelle, elle aurait pu rivaliser avec n'importe quelle beauté de Beacon Hill. Pourtant, dans quelques années, bien avant que les joues d'une demoiselle de Beacon Hill se soient fanées, les vicissitudes d'une vie de pauvreté terniraient à coup sûr l'éclat du visage de Rose Connolly.

Le monde est injuste. Je ne peux pas le changer.

Bien qu'il n'eût pas les moyens d'être charitable, il laissa quelques pièces auprès d'elle. De quoi la nourrir quelques jours. Rose dormait

encore quand il quitta la mansarde.

Si Norris n'avait jamais assisté à une messe du révérend William Channing, il connaissait la réputation de l'ecclésiastique. Il était impossible de ne pas avoir entendu parler de Channing, dont les sermons, qu'on disait ensorcelants, attiraient un nombre sans cesse croissant de fidèles à l'église unitarienne de Federal Street. La veille, à la réception du Dr Grenville, les sœurs Welliver avaient chanté ses louanges avec ferveur. « C'est là que vous trouverez tous les gens importants le dimanche matin, avait affirmé Kitty. Nous y serons tous, demain matin : M. Kingston, M. Lackaway et M. Holmes, qui a pourtant reçu une éducation calviniste. Vous ne devez pas manquer ça, monsieur Marshall. Ses prêches sont si impressionnants, si profonds. Vraiment, cet homme vous fait réfléchir ! »

Norris doutait qu'une seule pensée profonde eût jamais traversé l'esprit de Kitty Welliver, mais il ne pouvait ignorer la suggestion de la jeune fille. Chez Grenville, il avait eu un aperçu du milieu dans lequel il espérait évoluer un jour, et ces gens seraient assis demain sur les bancs de l'église de Federal Street.

Dès qu'il entra dans l'édifice, il repéra des visages familiers. Wendell et Edward avaient pris place près de la porte et il se dirigea vers eux, mais une main lui tapota l'épaule et il se retrouva flanqué par les sœurs Welliver.

— Oh, nous espérions tellement que vous viendriez ! roucoula Kitty. Vous venez avec nous ?

— S'il vous plaît ! insista Gwendolyn. Nous nous asseyons toujours en haut.

Il monta, contraint par la volonté féminine, et se retrouva dans la galerie, coincé entre les jupes de Kitty à gauche et celles de Gwendolyn à droite. Il ne tarda pas à découvrir pourquoi les deux sœurs préféraient ce perchoir isolé : elles pouvaient y cancaner librement pendant tout le sermon du révérend Channing, qu'elles n'avaient manifestement aucune intention d'écouter.

— Regarde, Elizabeth Peabody est là-bas, chuchota Kitty. Comme elle a l'air sévère, aujourd'hui ! Et quelle horrible robe ! Ça ne l'arrange pas.

— J'aurais cru que le révérend Channing serait fatigué de sa compagnie, maintenant, murmura Gwendolyn en réponse.

Kitty pressa le bras de Norris.

— Vous connaissez la rumeur, non ? Sur Mlle Peabody et le révérend ? Ils sont proches. *Très* proches.

Par-dessus la balustrade de la galerie, il chercha la courtisane cause du scandale et ne vit qu'une femme à la mise fort pudique, avec des lunettes horribles et une expression concentrée.

— Rachel est là. Je ne savais pas qu'elle était rentrée de Savannah, reprit Kitty.

— Où ça ?

— À côté de Charles Lackaway. *Tu* crois qu'elle et lui...

— Je n'arrive pas à l'imaginer. Tu ne trouves pas que Charles a l'air bizarre, aujourd'hui ? On dirait qu'il est malade.

Kitty se pencha en avant.

— Il avait peut-être vraiment de la fièvre, hier soir.

— Ou alors, Rachel est vraiment trop impossible à supporter, dit sa sœur en gloussant.

Norris tenta d'écouter le sermon du révérend Channing et en fut empêché par le bavardage des deux idiots. La veille, leur enjouement lui avait paru charmant, pour l'heure il était irrité de les entendre parler uniquement de qui était assis à côté de qui, de telle fille mortellement ennuyeuse, de telle autre toujours plongée dans les livres. Il pensa soudain à Rose Connolly, vêtue de haillons et couchée par terre, imagina les traits cruels que les deux sœurs lui décocheraient. Est-ce que Rose perdrait son temps à critiquer les toilettes des autres ou à parler des flirts du pasteur ? Non, ses préoccupations étaient plus essentielles : comment se remplir l'estomac, s'abriter de la neige. Les demoiselles Welliver s'estimaient sans doute plus civilisées parce qu'elles portaient de jolies robes et avaient le loisir de passer le dimanche matin dans la galerie d'une église.

Il se pencha de nouveau au-dessus de la balustrade avec une mine attentive qui, espérait-il, réduirait au silence Kitty et Gwendolyn, mais elles continuèrent à bavarder derrière son dos. « Où Lydia a-t-elle déniché cet horrible chapeau ?... Tu as remarqué comme Dickie Lawrence ne cesse de la regarder ?... Oh, elle m'a raconté quelque chose d'incroyable ce matin. La vraie raison pour laquelle le frère de Dickie a dû rentrer précipitamment de New York. C'est à cause d'une jeune femme... » Seigneur, y avait-il un seul scandale que ces filles ne connaissent pas, un seul regard furtif qu'elles ne remarquaient pas ?

Lorsque le révérend Channing termina enfin son sermon, Norris n'avait qu'une envie, se soustraire à la compagnie des sœurs Welliver, mais elles demeuraient assises, l'emprisonnant entre elles alors que les fidèles commençaient à sortir.

— Oh, nous ne pouvons pas encore partir, dit Kitty en le retenant par la manche quand il voulut se lever. On voit bien mieux d'ici.

— On voit mieux quoi ? répliqua-t-il, exaspéré.

— Rachel est quasiment collée à Charles...

— Elle le poursuit depuis le mois de juin. Tu te rappelles le pique-nique à Weston ? Dans la maison de campagne de son oncle ? Charlie avait dû se réfugier dans le jardin pour lui échapper.

— Pourquoi restent-ils assis ? Charlie aurait dû prendre la fuite depuis longtemps.

— Il n'en a peut-être pas envie, Gwen. Elle a peut-être fini par l'avoir. Tu crois que c'est pour cette raison qu'il n'est pas venu nous voir en mars ? Elle le tient déjà dans ses griffes !

— Ah, ils se lèvent, maintenant. Regarde comme elle le... Mais qu'est-ce qu'il a ?

Charles gagna l'allée en titubant, se rattrapa au dossier du banc. Un moment, il chancela puis ses jambes se dérochèrent sous lui et il s'effondra lentement.

Les sœurs Welliver sursautèrent et se dressèrent d'un bond, simultanément. En bas, dans la confusion, des fidèles se pressaient autour du jeune homme étendu par terre.

— Laissez-moi passer ! s'écria Wendell.

Kitty eut un sanglot théâtral et porta une main à sa bouche.

— J'espère que ce n'est rien de grave.

Le temps que Norris descende l'escalier et se fraie un chemin dans la foule, Wendell et Edward étaient agenouillés près de leur ami.

— Ça va, murmura Charles. Ce n'est rien.

— Tu n'as pas l'air bien, dit Wendell. Nous avons envoyé chercher ton oncle.

— Ce n'était pas la peine...

— Tu es blanc comme un linge. Ne bouge pas.

— Oh, mon Dieu, gémit Charles. Je ne m'en remettrai jamais.

Norris regarda le pansement enveloppant la main gauche de Charles, remarqua que les doigts qui en dépassaient étaient rouges et gonflés. Il s'agenouilla lui aussi, tira sur la bande.

Charles poussa un cri, tenta d'écarter le bras.

— N'y touche pas ! supplia-t-il.

— Charlie, il faut que je t'examine. Tu le sais.

Lentement, Norris ôta le pansement. Lorsque la chair noircie apparut, il eut un mouvement de recul. Il se tourna vers Wendell, qui secoua la tête en silence.

— Il faut qu'on te ramène chez toi, Charlie. Ton oncle saura quoi faire.

— Cela fait plusieurs jours qu'il s'est coupé pendant le cours d'anatomie, disait Wendell. Il savait que sa blessure s'infectait. Pourquoi diable n'en a-t-il parlé à personne ? Au moins à son oncle.

— Et reconnaître sa maladresse ? Son incompétence ? répliqua Edward.

— Il n'a jamais voulu faire sa médecine. Le pauvre passerait volontiers sa vie ici, à écrire ses petits poèmes.

Wendell alla à la fenêtre du salon du Dr Grenville, regarda passer

une voiture à quatre chevaux. La veille, cette maison résonnait de rire et de musique ; il y régnait maintenant un étrange silence, troublé uniquement par un bruit de pas en haut et le craquement du feu dans la cheminée.

— Il n'a aucune aptitude pour la médecine, nous le savons tous. Son oncle devrait l'admettre.

Cela saute aux yeux de tout le monde, pensa Norris. Il n'y avait aucun autre étudiant moins doué avec un bistouri, aussi peu préparé à affronter les sinistres réalités de la profession qu'ils avaient choisie. La salle de dissection n'était qu'un avant-goût de ce à quoi un médecin faisait face. Il y aurait des épreuves plus terribles à surmonter : la peste du typhus, les cris d'un patient sur la table d'opération. Disséquer un cadavre, ce n'était rien : les morts ne se plaignent pas. L'horreur véritable était dans la chair vivante.

Ils entendirent frapper à la porte d'entrée. Mme Furbush, la gouvernante, traversa le hall à petits pas pressés pour aller ouvrir.

— Docteur Sewall, Dieu merci, vous voilà ! Mme Lackaway est folle d'inquiétude. Le Dr Grenville a déjà saigné Charles deux fois, mais la fièvre n'a pas baissé et il est impatient de connaître votre opinion.

— Je ne suis pas sûr que mes services soient déjà nécessaires...

— Vous changerez peut-être d'avis quand vous aurez vu sa main.

Norris regarda le Dr Sewall passer devant la porte du salon, sa trousse à la main, l'entendit monter au premier étage. Mme Furbush s'apprêtait à le suivre quand Wendell lui demanda :

— Comment va Charles ?

Pour toute réponse, la gouvernante secoua tristement la tête.

— Ça commence à sentir mauvais, murmura Edward.

D'en haut leur parvenaient des voix d'hommes et les sanglots de Mme Lackaway. Nous devrions les laisser, pensa Norris, nous nous immisçons dans le chagrin de cette famille.

Mais ses deux compagnons ne firent à aucun moment mine de partir, même quand l'après-midi fut bien avancé. La bonne leur apporta une autre théière, un autre plateau de gâteaux. Wendell ne toucha à rien. Affalé dans un fauteuil, il contemplait le feu.

— Elle avait eu la fièvre puerpérale, lâcha-t-il soudain.

— Quoi ? fit Edward.

Wendell leva les yeux.

— Le cadavre qu'il disséquait quand il s'est coupé. C'était une femme et Sewall avait précisé qu'elle était morte de la fièvre puerpérale.

— Et alors ?

— Tu as vu sa main.

— Un cas particulièrement repoussant d'érésipèle, commenta Edward.

— C'est la gangrène, Eddie. Son sang est empoisonné par quelque chose provenant d'une petite entaille. Tu crois que c'est une coïncidence si cette femme avait succombé à une fièvre foudroyante ?

— Beaucoup de femmes en meurent, argua Edward avec un haussement d'épaules. Nous en avons eu plus que jamais, ce mois-ci.

— Et la plupart soignées par le Dr Crouch, fit observer Wendell, qui se remit à fixer le feu.

Ils entendirent des pas lourds dans l'escalier et Sewall apparut, sa masse occupant tout l'encadrement de la porte. Il considéra les trois jeunes gens rassemblés au salon.

— Monsieur Marshall. Et vous aussi, monsieur Holmes. Montez. J'ai besoin de vous pour tenir le patient.

— Et moi ? demanda Edward.

— Vous pensez être prêt pour ça, monsieur Kingston ?

— Je... je crois.

— Dans ce cas, venez aussi. Vous ne serez pas de trop.

Les trois étudiants gravirent l'escalier à la suite du médecin. À chaque marche, l'angoisse de Norris augmentait car il devinait ce qui allait se passer. Sewall les conduisit au bout d'un couloir où Norris entrevit au passage des portraits de famille accrochés aux murs, longue galerie d'hommes distingués et de jolies femmes. Ils pénétrèrent dans la chambre de Charles.

Le soleil se couchait et un reste de jour hivernal passait par la fenêtre. Autour du lit, cinq lampes étaient allumées. Au centre gisait un Charles d'une pâleur de spectre, la main gauche dissimulée sous un linge. Sa mère était assise dans un coin, le dos raide, les poings serrés sur son giron, les yeux luisants de panique. Le Dr Grenville se tenait au chevet de son neveu, la tête baissée, l'image même de la fatigue et de la résignation. Sur une table étincelaient des instruments chirurgicaux : des bistouris, une scie, du fil à suture et un garrot.

— Mère, je vous en prie, gémit Charles. Empêchez-les.

Eliza tourna vers son frère un regard désespéré.

— N'y a-t-il pas un autre moyen, Aldous ? Il ira peut-être mieux demain ! Si nous pouvions attendre...

— S'il nous avait montré sa main plus tôt, j'aurais peut-être pu enrayer le processus, soupira Grenville. Une saignée au déclenchement du mal aurait sans doute permis d'évacuer le poison. Il est beaucoup trop tard, maintenant.

— Il dit que ce n'était qu'une petite coupure. Rien de grave.

— J'ai vu des coupures plus petites s'infecter et donner la gangrène, déclara Sewall. Nous n'avons pas le choix.

— Maman, *je t'en supplie*.

Pris de panique, Charles appela ses camarades à l'aide :

— Wendell, Norris... Ne les laissez pas faire !

Norris ne pouvait lui faire cette promesse, il savait que l'intervention était nécessaire. Baissant les yeux vers les bistouris et la scie, il pensa : Seigneur, je ne veux pas voir ça. Mais il tint bon car il savait que son aide était indispensable.

— Si vous m'amputez, mon oncle, je ne serai jamais chirurgien ! s'écria Charles.

— Je veux que tu prennes encore un peu de morphine, dit Grenville en soulevant la tête de son neveu. Bois.

— Je ne serai jamais ce dont vous rêviez !

— Bois, Charles. Bois tout.

Le jeune homme laissa sa tête retomber sur l'oreiller et eut un sanglot étouffé.

— Tout ce que je voulais, c'était que vous soyez fier de moi, murmura-t-il.

— Je le suis, mon garçon.

— Quelle dose lui avez-vous donnée ? demanda Sewall.

— Cela fait quatre gorgées. Je n'ose pas lui en faire boire plus.

— Alors, allons-y, Aldous.

— Mère ? appela Charles.

Eliza se leva, agrippa le bras de son frère.

— On ne pourrait pas attendre encore un jour ? Je t'en supplie, rien qu'un jour !

— Madame Lackaway, un jour de plus lui serait fatal, affirma Sewall.

Il souleva le linge recouvrant le bras gauche du patient, révéla une main monstrueusement gonflée. La peau distendue était d'un noir verdâtre. Même de l'endroit où il était, Norris pouvait sentir l'odeur de la chair putréfiée.

— Nous n'en sommes plus à un simple érysipèle, madame. C'est une gangrène humide. Les tissus se sont nécrosés et, depuis le peu de temps que je suis ici, la main a encore enflé sous l'effet de gaz empoisonnés. Déjà une marque rouge remonte vers le coude, signe que le poison se répand. Demain, il pourrait avoir gagné l'épaule. Rien alors, pas même une amputation, ne pourrait l'arrêter.

Une main sur la bouche, Eliza fixait Charles d'un regard affolé.

— Il n'y a rien d'autre à faire ? Aucun autre moyen ?

— J'ai vu trop de cas semblables, répondit Sewall. Des hommes qui ont eu un membre écrasé dans un accident, ou percé par une balle. J'ai appris qu'une fois que la gangrène humide s'installe on n'a qu'un temps limité pour intervenir. Trop de fois j'ai tardé à le faire et je l'ai toujours regretté. J'ai appris qu'il vaut mieux amputer plus tôt que plus tard.

Le médecin s'interrompt et reprit, d'une voix plus douce :

— Perdre une main n'est pas perdre la vie. Avec de la chance, vous

garderez votre fils, madame.

— C'est mon seul enfant, murmura Eliza à travers ses larmes. Si je le perds, j'en mourrai.

— Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre.

— Vous me le promettez ?

— Le sort d'un malade est toujours entre les mains de Dieu mais je ferai tout mon possible.

Sewall se tourna vers Grenville.

— Il vaudrait peut-être mieux que Mme Lackaway quitte la pièce.

Grenville acquiesça.

— Va, Eliza. Je t'en prie.

Elle s'attarda un instant, fixa fébrilement son fils dont les paupières se fermaient sous l'effet du narcotique.

— Qu'il ne lui arrive rien, Aldous, dit-elle à son frère. Si nous le perdons, nous n'aurons personne pour nous réconforter dans notre vieil âge. Personne pour prendre sa place.

Réprimant un sanglot, elle sortit de la chambre. Sewall se tourna vers les trois étudiants.

— Monsieur Marshall, je vous conseille d'ôter votre veste si vous ne voulez pas la tacher de sang. Monsieur Holmes, vous tiendrez le bras droit, monsieur Kingston les pieds. M. Marshall et le Dr Grenville se chargeront du bras gauche. Quatre gorgées de morphine ne suffiront pas à vaincre la douleur et le patient se débattrra. Pour la réussite de l'opération, il est essentiel qu'il soit totalement immobilisé. La seule façon charitable de procéder, c'est de faire vite, sans hésitation ni effort inutile. Comprenez-vous, messieurs ?

Les étudiants hochèrent la tête.

En silence, Norris enleva sa veste et la posa sur une chaise, alla se placer au chevet de Charles.

— Je tenterai de garder autant du membre que possible, dit le Dr Sewall en fourrant un drap sous le bras de Charles pour protéger le matelas et le parquet.

Je crains cependant que l'infection ne soit déjà trop avancée pour que je puisse préserver le poignet. Quoi qu'il en soit, certaines autorités médicales – le Dr Larrey, par exemple – pensent qu'il vaut toujours mieux couper l'avant-bras plus haut, dans sa partie charnue. C'est ce que j'ai l'intention de faire.

Il passa un tablier et regarda Norris.

— Vous jouerez un rôle déterminant, monsieur Marshall. Comme vous me paraissez être le plus vigoureux et celui qui a les nerfs les plus solides, c'est vous qui tiendrez le bras, juste au dessus de l'endroit où j'inciserai. Le Dr Grenville immobilisera la main. C'est à moi que reviendront la pronation et la supination du membre pour avoir accès à toutes ses composantes. D'abord on coupe la peau, puis on la

détache du fascia. Lorsque j'aurai séparé les muscles, j'appliquerai l'écarteur pour voir les os. Est-ce clair ?

Norris pouvait à peine déglutir tant il avait la gorge sèche.

— Oui, murmura-t-il.

— Vous n'avez pas le droit de trembler. Si vous pensez que c'est au-dessus de vos capacités, dites-le maintenant.

— Non, je peux le faire.

Sewall le regarda longuement puis, satisfait, tendit le bras vers le garrot. Ses yeux ne trahissaient aucune appréhension, aucun doute. Il n'y avait pas à Boston chirurgien plus habile qu'Erastus Sewall, et sa confiance en lui se traduisit dans l'efficacité avec laquelle il attacha le garrot autour du bras de Charles, au-dessus du coude. Il plaça le tampon sur l'artère brachiale et serra impitoyablement, coupant toute circulation sanguine.

Charles fut tiré de l'assoupissement causé par la morphine.

— Non, gémit-il. Par pitié.

— Messieurs, prenez place.

Norris saisit le bras gauche, plaqua le coude contre le bord du matelas.

Charles leva un regard pathétique vers Norris, dont le visage se trouvait juste au-dessus du sien.

— Tu es censé être mon ami. Pourquoi les laisses-tu me faire du mal ?

— Sois fort, Charlie. Il le faut. Nous tentons de te sauver la vie.

— Non. Tu es un traître. Tu veux te débarrasser de moi !

Charles essaya de se libérer et Norris resserra sa prise, enfonçant les doigts dans la peau moite. Charles était tellement tendu que ses muscles se gonflaient, que ses tendons saillaient comme des cordes.

— Tu veux ma mort ! cria Charles.

— C'est la morphine qui parle, énonça calmement Sewall en tendant la main vers un bistouri. Il ne sait pas ce qu'il dit. Aldous ?

Grenville empoigna la main gangrenée. Charles se tortillait et donnait des coups de reins, mais les hommes présents étaient trop forts pour lui. Edward immobilisait les chevilles et Wendell l'épaule droite. Aucune résistance, aucune supplication ne pouvait arrêter le bistouri.

Au premier contact de la lame, Charles poussa un cri aigu. Du sang éclaboussa les mains de Norris et coula sur le drap. Sewall opérait si rapidement qu'en quelques secondes, tandis que l'étudiant détournait les yeux, il pratiqua une incision circulaire autour du bras. Lorsque Norris se força à regarder de nouveau, le chirurgien détachait déjà la peau du fascia pour former un rabat. Il travaillait avec détermination, sans se soucier du sang qui aspergeait son tablier, des cris de souffrance, si terribles qu'ils faisaient se dresser les poils sur la nuque

de Norris. Le sang rendait le bras glissant et Charles, se débattant comme un animal sauvage, se libéra presque de l'étreinte de Norris.

— Tenez-le, nom d'un chien ! tonna Sewall. Mortifié, Norris pressa plus fort. Ce n'était pas le moment d'être doux. Assourdi par les cris de Charles, il enfonça ses doigts dans sa chair comme des griffes.

Sewall reposa son bistouri et prit une lame plus large pour séparer les muscles. Avec la rude efficacité d'un boucher, il coupa profondément et atteignit l'os. Les cris de Charles se changèrent en sanglots.

— Mère ! Oh, mon Dieu, je meurs !

— Monsieur Marshall !

Norris baissa les yeux vers l'écarteur que Sewall venait de poser sur la plaie.

— Prenez-le !

De sa main droite, Norris continua à maintenir le bras de son ami. De la gauche, il tira sur l'écarteur. Sous un rideau de sang apparut la blancheur de l'os. Le radius, pensa-t-il en se rappelant l'illustration anatomique du Wistar qu'il avait longuement étudiée. Il se rappela le squelette articulé qu'il avait examiné au laboratoire d'anatomie. Mais c'étaient des os morts et desséchés, complètement différents de ce radius vivant.

Sewall prit la scie.

Lorsqu'il attaqua le radius et le cubitus, Norris sentit les vibrations transmises par le bras qu'il tenait, entendit les dents de l'instrument mordre l'os.

Et les hurlements de Charles.

En quelques secondes, ce fut heureusement terminé. La partie sectionnée resta dans les mains de Grenville. Le pire était passé. Il fallait maintenant s'atteler à la tâche délicate de ligaturer les vaisseaux sanguins. Norris observa Sewall, impressionné par l'habileté avec laquelle il dégageait les artères radiales, ulnaires et interosseuses, les ligaturait toutes avec du fil de soie.

— J'espère que vous avez tous regardé attentivement, messieurs, dit-il en commençant à recoudre le rabat de peau. Parce que, un jour ou l'autre, vous serez appelé à faire la même chose. Et ce ne sera peut-être pas une amputation aussi simple.

Norris regarda Charles, dont les yeux étaient maintenant clos. Ses cris s'étaient réduits à des gémissements épuisés.

— Je n'ai pas trouvé cela tellement simple, fit-il à mi-voix.

— Ça ? répliqua Sewall en riant. Ce n'était qu'un avant-bras. C'est beaucoup plus compliqué pour une épaule ou une cuisse. Un garrot simple ne suffit pas. Si vous ne bloquez pas l'artère sous-clavière ou fémorale, le patient peut perdre en quelques secondes une quantité de sang sidérante.

Il maniait l'aiguille avec l'habileté d'un bon tailleur, refermant le tissu de la peau en ne laissant qu'une petite ouverture pour le drainage. Après avoir fini de recoudre, il banda soigneusement le moignon et se tourna vers Grenville.

— J'ai fait ce que j'ai pu, Aldous.

L'oncle de Charles lui adressa un signe de tête reconnaissant.

— Je n'aurais confié le sort de mon neveu à personne d'autre.

— Espérons que ta confiance était bien placée.

Sewall plongea ses instruments ensanglantés dans un bassin d'eau et ajouta :

— La vie de ton neveu est maintenant entre les mains de Dieu.

— Il peut encore y avoir des complications, avertit Sewall.

Un feu brillait dans l'âtre du salon, où Norris avait avalé plusieurs verres de l'excellent bordeaux du Dr Grenville sans parvenir à chasser le froid qui le tenait après ce à quoi il avait assisté. Et participé. Il portait de nouveau sa veste, qu'il avait enfilée sur sa chemise maculée. Sur les poignets dépassant des manches, il pouvait voir les taches laissées par le sang de Charles. Wendell et Edward semblaient eux aussi glacés, car ils avaient approché leurs sièges de la cheminée près de laquelle Grenville était assis. Seul Sewall ne semblait pas sentir le froid. Le bordeaux lui avait rougi le visage et délié la langue. Son embonpoint occupant tout son fauteuil, il faisait face aux flammes, les jambes allongées devant lui.

— Beaucoup de choses peuvent encore mal tourner, déclara-t-il en empoignant la bouteille pour remplir son *verre*. Les jours qui viennent sont encore dangereux.

Il reposa la bouteille et regarda Grenville.

— Elle en a conscience ?

Tous savaient qu'il parlait d'Eliza. Ils l'entendaient chanter en haut une berceuse à son fils endormi. Depuis que le chirurgien avait pratiqué sa terrible opération, elle n'avait pas quitté la chambre de Charles. Norris ne doutait pas qu'elle resterait toute la nuit à son chevet.

— Ma sœur n'ignore rien des suites possibles, répondit Grenville. Elle a passé sa vie entourée de médecins, elle sait ce qui peut arriver.

Sewall but une gorgée et regarda ses étudiants.

— J'étais à peine plus âgé que vous, messieurs, quand j'ai été appelé à faire ma première amputation. Votre initiation a été douce. Vous avez assisté à l'opération dans des conditions idéales : une pièce confortable, bien éclairée, de l'eau propre et les instruments adéquats. Le patient avait été bien préparé par des doses généreuses de morphine. Rien à voir avec ce que j'ai dû affronter ce jour-là, à North Point.

— North Point ? Vous avez participé à la bataille de Baltimore ? demanda Wendell.

— Pas aux combats. Je n'étais pas soldat, je ne voulais rien avoir à faire avec cette maudite guerre. Mais je me trouvais à Baltimore cet été-là, en visite chez ma tante et mon oncle. Si j'avais déjà achevé mes études médicales, mes qualités de chirurgien n'avaient guère été mises à l'épreuve. Lorsque la flotte britannique arriva et commença à bombarder Fort McHenry, la milice du Maryland eut un urgent besoin de tous les chirurgiens disponibles. Je m'étais dès le début opposé à cette guerre, mais je ne pouvais ignorer pour autant mes devoirs envers mes compatriotes.

Sewall but une longue gorgée de vin et soupira.

— Le carnage eut lieu en grande partie dans un champ, près de Bear Creek. Quatre cents soldats anglais avaient débarqué et marchaient sur Fort McHenry. Mais à la ferme Bouden, trois cents des nôtres les attendaient.

Il contemplait le feu comme s'il revoyait le lieu de la bataille, les Anglais avançant, les miliciens tenant bon.

— Ça a débuté par des tirs de canon, des deux côtés. Quand la distance s'est réduite, ils sont passés au mousquet. Vous êtes tous trop jeunes pour avoir vu les dégâts qu'une balle en plomb peut infliger au corps humain. Elle ne perce pas la chair, elle l'écrase.

Il vida son verre.

— Lorsque ce fut terminé, la milice comptait vingt-cinq morts et près de cent blessés. Les Anglais avaient subi des pertes deux fois plus élevées. Cet après-midi-là, je pratiquai ma première amputation. Elle fut maladroite et je ne me suis toujours pas pardonné mes erreurs. J'en ai commis un grand nombre. Je ne me rappelle plus combien j'ai fait d'amputations ce jour-là. Probablement pas autant que je l'imagine, la mémoire tend à exagérer. Certainement pas autant que le baron Larrey prétend en avoir fait aux soldats de Napoléon à la bataille de Borodino. Deux cents en un jour, a-t-il écrit.

Sewall haussa les épaules.

— À North Point, j'en ai fait probablement une douzaine, mais à la fin de la journée j'étais fier de moi parce que la plupart de mes amputés étaient encore en vie.

Il tendit le bras vers la bouteille.

— Je ne me rendais pas compte que ce n'était pas grand-chose.

— Vous leur aviez sauvé la vie, fit observer Edward.

Le médecin eut un reniflement de mépris.

— Pour un ou deux jours. Jusqu'à ce que la fièvre se déclare. Vous savez ce qu'est la pyohémie, je suppose.

— Oui, monsieur, répondit Edward. L'empoisonnement du sang.

— Littéralement, « du pus dans le sang ». C'est la pire des fièvres,

quand un abondant liquide jaune se met à couler des plaies. Certains chirurgiens pensent que le pus est bon signe, qu'il signifie que le corps est en train de guérir. Je suis convaincu du contraire. C'est en fait le signe qu'on peut commencer à fabriquer le cercueil. Quand ce n'était pas la pyohémie, les amputés souffraient d'autres maux épouvantables. Gangrène. Erésipèle. Tétanos.

Sewall fit passer son regard d'un visage à l'autre.

— Avez-vous déjà vu un spasme tétanique ?

Les trois étudiants secouèrent la tête.

— D'abord les mâchoires se bloquent, la bouche se tord en un rictus sinistre. Puis on assiste à une flexion des bras et à une extension des jambes paroxystiques. Les muscles de l'abdomen deviennent durs comme du bois. Des spasmes rejettent le torse en arrière avec une telle violence qu'ils peuvent briser les os. Pendant tout ce temps, le malade est conscient et connaît d'atroces souffrances.

Il vida de nouveau son verre, le reposa.

— L'amputation n'est que la première horreur, messieurs. D'autres peuvent suivre. Votre ami Charles est encore en danger. Je n'ai fait que supprimer le membre atteint. Tout dépendra ensuite de sa constitution, de sa volonté de vivre. Et de la providence.

En haut, Eliza avait cessé de chanter sa berceuse mais ils entendaient le parquet craquer sous ses pas tandis qu'elle allait et venait dans la chambre de Charles. Si l'amour d'une mère pouvait à lui seul sauver un enfant, nul doute qu'Eliza parviendrait à sauver son fils.

Ma mère a-t-elle jamais montré un tel dévouement à mon chevet quand j'étais malade ? se demanda Norris. Il avait le vague souvenir d'être sorti d'un sommeil fiévreux pour voir la flamme d'une bougie vaciller près de son lit et sa mère penchée au-dessus de lui qui lui caressait les cheveux en murmurant : « Mon seul amour. »

Étais-tu sincère ? Alors, pourquoi m'as-tu abandonné ?

On frappa à la porte d'entrée. La bonne traversa le hall pour aller ouvrir mais Grenville ne réagit pas. L'épuisement le maintenait cloué dans son fauteuil et il écouta, immobile, la conversation entre la domestique et le visiteur :

— Pourrais-je parler au Dr Grenville ?

— Je suis désolée, monsieur, le docteur a des problèmes familiaux, il ne reçoit pas aujourd'hui. Si vous voulez bien laisser votre carte...

— Dites-lui que M. Pratt, de la Garde de nuit, est là.

Grenville, toujours affalé sur son siège, secoua faiblement la tête devant cette intrusion inopportune.

— Je suis sûre qu'il sera très heureux de vous recevoir une autre fois.

— Cela ne prendra qu'une minute. Il faut qu'il apprenne la

nouvelle.

Les pas lourds de Pratt résonnèrent dans l'entrée.

— Monsieur ! protesta la bonne. Attendez, je vais voir si le docteur...

Le policier apparut sur le seuil du salon, son regard passa sur les hommes assemblés dans la pièce.

— Docteur Grenville, fit la bonne d'un ton impuissant, je lui ai dit que vous ne receviez pas de visites...

— Tout va bien, Sarah, répondit le médecin en se levant. M. Pratt estime visiblement que la question est assez urgente pour justifier son intrusion.

— En effet, confirma Pratt dont les yeux se plissèrent quand il les posa sur Norris. Vous êtes là, monsieur Marshall. Je vous cherchais.

— Il a passé tout l'après-midi chez moi, précisa le doyen. Mon neveu est tombé gravement malade et M. Marshall a eu la bonté de nous offrir son aide.

— Je me demandais pourquoi vous n'étiez pas chez vous, reprit le policier, le regard toujours rivé à l'étudiant.

Norris fut soudain saisi de panique : Pratt avait-il découvert Rose Connolly dans sa chambre ? Était-ce pour cette raison qu'il le regardait avec une telle insistance ?

— Vous êtes ici pour cette raison ? dit Grenville sans chercher à dissimuler son irritation. Uniquement pour savoir où se trouvait M. Marshall ?

— Non, docteur, répondit Pratt en se tournant vers lui.

— Alors pourquoi ?

— Je vois que vous ne connaissez pas la nouvelle.

— J'ai été occupé toute la journée par mon neveu. Je ne suis même pas sorti de chez moi.

— Cet après-midi, deux jeunes garçons jouant sous le pont de West Boston ont vu dans la boue ce qui ressemblait à un paquet de haillons. Lorsqu'ils se sont approchés, ils ont découvert que ce n'était pas des haillons mais le corps d'un homme.

Sewall se redressa dans son fauteuil.

— Au pont de West Boston ?

— Oui, docteur. Je vous invite à venir l'examiner vous-même. Vous ne pourrez que tirer les mêmes conclusions que moi. Le Dr Crouch et moi sommes persuadés...

— Crouch l'a déjà vu ? coupa Grenville.

— Le Dr Crouch se trouvait à l'hôpital quand nous y avons fait porter le corps. Heureuse circonstance puisqu'il a aussi examiné le corps d'Agnes Poole. Il a immédiatement relevé les similarités des plaies. Le dessin particulier qu'elles forment.

Le policier se tourna de nouveau vers Norris.

- Vous savez de quoi je parle, monsieur Marshall.
- En forme de croix ? dit Norris à voix basse.
- Oui. Malgré... les dégâts, la forme est bien visible.
- Quels dégâts ? demanda Sewall.

— Les rats, docteur. Et d'autres animaux aussi, peut-être. Le corps est manifestement resté un bon moment à cet endroit. On peut logiquement supposer que la date de la mort de cet homme correspond à celle de sa disparition.

Ce fut comme si la température de la pièce avait brusquement chuté. Tous gardaient le silence, mais Norris vit aux expressions stupéfaites que tous avaient compris.

— Vous l'avez retrouvé, dit finalement Grenville.

— Le corps est celui du Dr Nathaniel Berry, confirma Pratt. Il ne s'était pas enfui, contrairement à ce que nous pensions. Il a été assassiné.

De nos jours

Julia leva les yeux de la lettre de Wendell Holmes.

— Avait-il raison, Tom ? Le cas de fièvre puerpérale avait-il un rapport avec l'empoisonnement du sang de Charles Lackaway ?

Debout près de la fenêtre, Tom Page contemplait la mer. Le brouillard s'était levé dans la matinée et, si le ciel demeurait gris, on pouvait enfin voir l'eau. Des mouettes rasaient les vagues sur un fond de nuages argentés.

— Oui, répondit-il. C'est presque certain. Ce qu'il décrit dans sa lettre n'est cependant pas comparable aux horreurs de cette fièvre.

Il alla s'asseoir à la grande table en face de Julia et de Henry, la lumière de la fenêtre située derrière lui laissant son visage dans l'ombre.

— À l'époque de Holmes, poursuivit-il, cette maladie était si fréquente que pendant une épidémie une accouchée sur quatre y succombait. Elles mouraient si rapidement que les hôpitaux devaient les mettre par deux dans les cercueils. Dans un pavillon de la maternité de Budapest, les femmes en couches pouvaient voir le cimetière par la fenêtre et la salle d'autopsie par la porte, au bout du couloir. Pas étonnant que des femmes aient été terrifiées à l'idée d'accoucher. Elles savaient que si elles entraient à l'hôpital pour avoir un bébé elles risquaient d'en ressortir entre quatre planches. Et le pire, c'est qu'elles étaient victimes de leurs médecins.

— De leur incompétence, vous voulez dire ? demanda Julia.

— De leur ignorance. À l'époque, ils ne savaient rien de la théorie des germes. Ils ne portaient pas de gants et palpaient les femmes de leurs mains nues. Ils pratiquaient une autopsie sur un cadavre infesté de germes de maladies puis passaient, les mains souillées, dans le pavillon des femmes en couches. Ils examinaient ces femmes l'une après l'autre, répandant l'infection sur toute la rangée de lits. Tuant chaque femme qu'ils touchaient.

— Il ne leur venait jamais à l'idée de se laver les mains ? !

— Un médecin de Vienne en fit la suggestion. C'était un Hongrois nommé Ignaz Semmelweis, qui avait remarqué que les femmes dont s'occupaient les étudiants en médecine mouraient plus souvent de la fièvre puerpérale que celles laissées aux soins des sages-femmes. Il en

avait conclu à une forme d'infection provenant de la salle d'autopsie. Et il avait conseillé à ses confrères de se laver les mains.

— C'était une simple question de bon sens.

— Mais on le tourna en ridicule.

— Ils ne suivirent pas son conseil ?

— Ils le chassèrent de son poste. Il en fut si déprimé qu'on l'envoya dans un asile de fous. Où il se coupa au doigt et mourut... d'un empoisonnement du sang.

— Comme Charles Lackaway.

— Quelle ironie, n'est-ce pas ? souligna Tom. C'est ce qui rend les lettres de Holmes si précieuses. C'est de l'histoire médicale, de la plume même d'un des plus grands médecins qui aient jamais vécu. Vous savez, je suppose, pourquoi Holmes est un tel héros de la médecine américaine ?

Julia secoua la tête.

— Aux États-Unis, nous n'avions pas entendu parler de Semmelweis et de sa théorie des germes. Nous étions cependant confrontés aux mêmes épidémies de fièvre puerpérale, avec le même taux consternant de mortalité. Les médecins américains l'attribuaient à l'air vicié, à une mauvaise circulation sanguine, voire à une cause aussi ridicule que la pudeur blessée ! Des femmes mouraient et personne en Amérique ne comprenait pourquoi.

Tom regarda la lettre.

— Personne, jusqu'à Oliver Wendell Holmes.

1830

Nichée sous un porche qui l'abritait en partie du vent, Rose regardait par-dessus la pelouse de l'hôpital la fenêtre de la mansarde de Norris Marshall. Elle l'observait depuis des heures et, maintenant que le soir tombait, elle distinguait mal l'immeuble des autres bâtiments qui se dessinaient sur le ciel sombre. Pourquoi n'était-il pas rentré ? Et s'il ne rentrait pas ce soir ? Elle espérait pouvoir passer une autre nuit chez lui, avoir une autre chance de le voir, d'entendre sa voix. Le matin, elle avait découvert en se réveillant les pièces de monnaie qu'il avait laissées pour elle et grâce auxquelles Meggie serait au chaud et bien nourrie pendant une semaine. Pour le récompenser de sa générosité, elle avait reprisé deux de ses chemises élimées. Même si elle n'avait eu aucune dette envers lui, elle aurait été heureuse de le faire rien que pour le plaisir de toucher le tissu qui avait couvert son dos, connu la chaleur de sa peau.

Elle vit la flamme vacillante d'une bougie apparaître à une fenêtre. Sa fenêtre.

Rose entreprit de traverser la pelouse de l'hôpital. Cette fois, il aura envie de m'écouter, pensa-t-elle. Il connaît sûrement la nouvelle.

Elle ouvrit la porte de l'immeuble, jeta un coup d'œil dans l'entrée, monta en silence les deux volées de marches conduisant à la mansarde. Devant la porte de la chambre, elle s'arrêta, le cœur battant. Parce qu'elle avait gravi rapidement l'escalier ou parce qu'elle allait revoir l'étudiant ? Elle se tapota les cheveux, lissa sa jupe, se sentit en même temps idiote de faire des efforts pour un homme qui ne lui prêterait aucune attention. Pourquoi prendrait-il la peine de la regarder après avoir dansé la veille avec ces belles dames ?

Rose les avait aperçues quand elles étaient sorties de la maison du Dr Grenville et qu'elles étaient montées dans leurs voitures, ces charmantes jeunes filles avec leurs robes en soie froufroutantes, leurs manteaux de velours et leurs manchons de fourrure. Elle avait vu comme elles laissaient avec insouciance le bas de leur vêtements traîner dans la neige sale. Ce n'étaient pas *elles*, bien sûr, qui devraient laver les taches. Elles n'avaient pas passé des heures penchées au-dessus d'une aiguille, comme ses compagnes d'atelier, travaillant dans une lumière si faible qu'un jour leurs yeux resteraient plissés en

permanence, comme si elles avaient elles-mêmes cousu ces plis dans leur propre peau. Après une saison de réceptions et de bals, la pauvre « vieille » robe serait mise au rancart pour faire place à la mode nouvelle, à la dernière nuance de gaze. Tapiée dans l'obscurité devant la maison du docteur, Rose avait reconnu la robe du soir qu'elle avait cousue. Elle paraît une jeune demoiselle aux joues rondes qui n'avait pas cessé de glousser en dirigeant vers sa voiture.

Est-ce là le genre de filles que vous préférez, monsieur Marshall ? Je ne saurais rivaliser avec elles.

Elle frappa. Se tint le dos raide et le menton levé tandis que des pas approchaient de la porte. Soudain il fut devant elle, éclairé par-dessus dans la pénombre de l'escalier.

— Ah, vous voilà ! s'exclama-t-il. Où étiez-vous passée ?

Déroutée, elle répondit :

— Je... je pensais que je devais rester dehors jusqu'à ce que vous rentriez.

— Vous n'êtes pas restée ici un seul moment de la journée ? Personne ne vous y a vue ?

Les mots de Norris la cinglèrent comme une gifle. Toute la journée Rose avait désiré le voir, et c'était là l'accueil qu'il lui réservait ? Je suis celle dont nul ne doit connaître l'existence. Le secret gênant.

— Je ne suis revenue que pour vous faire part de ce que j'ai entendu dans la rue. Le Dr Berry est mort. On a trouvé son corps sous le pont de West Boston.

— Je sais. Pratt m'a mis au courant.

— Alors, vous en savez autant que moi. Bonne nuit, monsieur Marshall.

Rose se tourna pour partir.

— Où allez-vous ?

— Je n'ai pas encore dîné. Et je ne dînerai probablement pas.

— J'ai apporté à manger pour vous. Vous ne voulez pas rester ?

Elle demeurait sur le palier, étonnée par cette offre inattendue.

— S'il vous plaît, insista-t-il. Il y a ici quelqu'un qui souhaite vous parler.

Rose ressentait encore la blessure des propos antérieurs de Norris et l'orgueil la poussa presque à décliner l'invitation. Mais son estomac grondait et elle voulait savoir qui était ce *quelqu'un*. Elle s'avança dans la chambre, concentra son attention sur l'homme de petite taille qui se tenait près de la fenêtre. Ce n'était pas un inconnu, elle se rappelait l'avoir vu à l'hôpital. Comme Norris, Wendell Holmes était étudiant en médecine, mais Rose ne tarda pas à découvrir ce qui les distinguait. Elle remarqua d'abord la qualité supérieure de la veste de Holmes, savamment coupée pour ses épaules étroites. Il avait des yeux vifs de moineau et, tandis qu'elle l'examinait, il lui rendait la pareille et

prenait habilement sa mesure.

— Je vous présente mon camarade d'école, dit Norris. M. Oliver Wendell Holmes.

Le petit homme inclina la tête.

— Mademoiselle Connolly.

— Je me souviens de vous, répondit Rose.

Parce que vous ressemblez à un lutin.

Elle garda pour elle cette observation qu'il n'aurait sûrement pas appréciée.

— Vous souhaitiez me rencontrer, monsieur Holmes ?

— Au sujet de la mort du Dr Berry. Vous connaissez la nouvelle.

— J'ai vu un attroupement près du pont, je me suis approchée. On m'a dit qu'on avait retrouvé le corps du docteur.

— Ce nouvel élément bouleverse la situation. Demain les journaux sèmeront la terreur : *Le Faucheur du West End rôde encore !* Les gens recommenceront à voir des monstres partout. Cela mettra M. Marshall dans une position très inconfortable. Voire dangereuse.

— Dangereuse ?

— Quand les gens ont peur, ils peuvent basculer dans l'irrationnel. Et tenter de rendre la justice eux-mêmes.

Rose se tourna vers Norris.

— Voilà pourquoi vous êtes tout à coup disposé à m'écouter ? Parce que c'est *vous* qui êtes impliqué, maintenant.

— Je suis désolé, Rose, s'excusa Norris. J'aurais dû vous prêter une oreille plus attentive, hier soir.

— Vous aviez honte d'être vu en ma compagnie.

— J'ai maintenant honte de ma conduite envers vous. Ma seule excuse, c'est que j'avais d'autres préoccupations.

— Ah, oui. Votre *avenir*.

Il soupira, l'air si abattu qu'elle eut presque pitié de lui.

— Je n'ai plus d'avenir. Plus maintenant.

— Et en quoi pourrais-je vous aider ?

— Ce qui compte maintenant, intervint Wendell, c'est de découvrir la vérité.

— La vérité n'intéresse que ceux qui sont injustement accusés, argua Rose. Les autres s'en moquent.

— Moi pas, déclara Wendell. Elle aurait à coup sûr intéressé Mary Robinson et le Dr Berry. Ainsi que les victimes potentielles du Faucheur.

Il regarda Rose avec une telle intensité qu'elle eut l'impression qu'il pouvait lire dans son esprit.

— Parlez-nous de votre nièce. Le bébé que tout le monde cherche.

Elle garda le silence, se demanda si elle pouvait faire confiance à Oliver Wendell Holmes. Et conclut qu'elle n'avait pas le choix. Elle

était au bout du rouleau, sur le point de tomber d'inanition.

— Je vais le faire, répondit-elle. Mais d'abord...

Elle se tourna vers Norris.

— Vous m'avez apporté à manger, disiez vous ?

Rose mangea en racontant son histoire, s'arrêtant pour mordre dans une cuisse de poulet ou fourrer un morceau de pain dans sa bouche. Ce n'était pas ainsi que les femmes distinguées dînaient mais le repas n'était pas non plus servi dans de la porcelaine délicate avec des couverts d'argent. Depuis le matin, elle n'avait rien avalé, excepté un morceau de maquereau fumé qu'un poissonnier s'apprêtait à jeter à son chat et que, par charité, il avait donné à Rose. Les quelques pièces que Norris lui avait laissées, elle les avait mises dans la main de Billy en lui demandant de porter l'argent à Hepzibah.

Pendant une semaine encore, la petite Meggie serait nourrie.

À présent, pour la première fois depuis des jours, Rose pouvait elle aussi manger son content. Ce qu'elle fit, dévorant chair et cartilage, suçant la moelle, laissant un petit tas d'os de poulet brisés et rongés.

— Vous ne savez vraiment pas qui est le père de l'enfant de votre sœur ? demanda Wendell.

— Aurnia ne m'a rien dit. Mais elle a laissé entendre...

— Oui ?

Rose posa son morceau de pain, sentit sa gorge se serrer au souvenir de sa sœur mourante.

— Elle m'avait demandé de faire venir le prêtre pour les derniers sacrements. C'était important pour elle, mais je retardais sa venue. Je craignais qu'elle ne cesse de lutter, je voulais qu'elle vive.

— Elle, elle voulait confesser ses péchés.

— La honte l'empêchait de me les confier.

— Si bien que le nom du père de l'enfant reste un secret.

— Excepté pour M. Gareth Wilson.

— Ah oui, le mystérieux avocat. Je peux voir la carte qu'il vous a remise ?

Rose essuya sa main grasseuse, tira de sa poche la carte de visite, la tendit à Wendell.

— Il habite Park Street. Une adresse impressionnante, commenta-t-il.

— Une bonne adresse ne fait pas un gentleman.

— Vous n'avez pas confiance en lui ?

— Pas avec la racaille qu'il fréquente.

— Vous voulez parler de M. Tate ?

— Il a utilisé Eben pour me trouver. Ce qui le rabaisse au niveau de mon beau-frère, malgré son adresse prestigieuse.

— Il ne vous a donné aucune précision sur l'identité de son client ?

— Non.

— Votre beau-frère la connaît ?

— Eben est trop idiot pour ça. Et M. Wilson serait encore plus idiot de la lui avoir révélée.

— Je doute que ce Gareth Wilson soit un imbécile, dit Wendell en regardant de nouveau la carte. Vous en avez parlé à la Garde de nuit ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ça ne sert à rien de parler à M. Pratt.

Wendell sourit.

— Je ne puis qu'approuver.

— Billy ferait un meilleur policier, dit Rose d'un ton méprisant. M. Pratt ne me croirait pas, de toute façon.

— Vous en êtes sûre ?

— Personne ne croit les Irlandais. Il faut nous avoir constamment à l'œil, sinon nous vous faisons les poches et nous volons vos enfants. Si vous, les docteurs, ne nous ouvriez pas la poitrine, comme dans ce livre...

Rose montra le manuel d'anatomie ouvert sur le bureau de Norris.

— ... vous penseriez probablement que nous n'avons pas un cœur comme vous.

— Oh, je ne doute pas que vous ayez un cœur, mademoiselle Connolly. Et généreux, qui plus est, pour vous charger du fardeau qu'est votre nièce.

— Ce n'est pas un fardeau, monsieur. Elle est de ma famille.

Elle est toute ma famille, maintenant.

— Vous êtes sûre qu'elle est en sécurité ?

— Autant que j'ai pu l'assurer.

— Où est-elle ? Pouvons-nous la voir ?

Rose hésita. Bien que Wendell la regardât dans les yeux, bien qu'il ne lui eût donné aucune raison de douter de lui, la vie de Meggie était en jeu.

— Elle est apparemment au centre de toute cette affaire, fit remarquer Norris. S'il vous plaît, Rose. Nous voulons seulement nous assurer qu'elle ne court aucun danger. Et qu'elle est en bonne santé.

Ce fut le ton de Norris qui la convainquit. Dès leur première rencontre à l'hôpital, elle avait été attirée par lui, elle avait senti qu'à la différence des autres hommes c'était quelqu'un vers qui elle pouvait se tourner. La veille encore, par son geste charitable, il avait confirmé qu'elle avait raison de lui faire confiance. Rose regarda par la fenêtre.

— Il fait suffisamment sombre, estima-t-elle en se levant. Je ne vais jamais là-bas dans la journée. Ce devrait être sans danger, maintenant.

— Je vais chercher un fiacre, dit Wendell.

— Un fiacre n'entrerait pas dans la ruelle où je vous emmène.

Rose s'enveloppa dans sa cape et ouvrit la porte.

— Nous irons à pied.

Dans le monde de Hepzibah, l'obscurité régnait en permanence. Même quand le soleil brillait, la lumière du jour ne pénétrait pas dans la pièce au plafond bas. Pour garder la chaleur de l'âtre, la nourrice avait cloué les volets et transformé son logement en une grotte dont les coins demeuraient éternellement dans les ténèbres. Le lieu ne différait en rien de ce que Rose avait vu les autres fois, avec le feu réduit à des braises et pas une seule bougie allumée.

Partant d'un rire joyeux, Rose prit Meggie dans son couffin, approcha le petit visage du sien, respira l'odeur familière de son cou, de ses langes. L'enfant toussa, tenta de saisir une mèche des cheveux de Rose. Du mucus luisait sur sa lèvre supérieure.

— Ma chérie ! s'exclama Rose.

Elle la pressa contre sa poitrine en regrettant de ne pas avoir dans ses seins de quoi la nourrir. Les deux hommes qui raccompagnaient l'observaient en silence. Elle se tourna vers Hepzibah.

— Elle est malade ?

— Elle a commencé à tousser la nuit dernière. Ça fait plusieurs jours que vous êtes pas passée.

— J'ai envoyé Billy aujourd'hui avec de l'argent. Il vous l'a bien donné ?

À la faible lueur des braises, la nourrice, avec son cou gras, ressemblait à un énorme crapaud coincé dans le fauteuil.

— Oui, l'idiot me l'a apporté. Mais il va m'en falloir plus.

— Plus ? On s'était mis d'accord sur le prix.

— Elle me tient éveillée la nuit maintenant qu'elle tousse.

Norris s'avança.

— Nous pouvons l'examiner ?

Hepzibah le lorgna, émit un grognement.

— Vous êtes qui, vous deux, pour vous occuper d'un enfant sans père ?

— Nous sommes des étudiants en médecine. Nous nous occupons de tous les enfants.

— Voyez-vous ça ! Je pourrai vous en montrer dix mille autres quand vous aurez fini avec celle-là.

Norris alluma une bougie aux braises.

— Approchez le bébé, Rose, que je puisse mieux le voir.

Rose lui apporta l'enfant. La petite Meggie leva vers lui des yeux confiants tandis qu'il la déshabillait, l'ausculta, lui palpa l'abdomen. Rose remarqua qu'il avait déjà les gestes sûrs d'un médecin et l'imagina tel qu'il serait un jour, les cheveux grisonnants, le regard plein de sagesse. Elle espérait qu'elle le connaîtrait encore, elle

espérait qu'elle le verrait se pencher sur son propre enfant. Notre enfant. Il examina soigneusement Meggie dont les cuisses rondes attestaient qu'elle était bien nourrie. Mais elle toussait et deux filets de mucus clair coulaient de ses narines.

— Elle n'a pas de fièvre mais elle est congestionnée.

— Comme tous les mioches, marmonna Hepzibah. Y a pas un gosse de South Boston qu'a pas la morve au nez.

— Elle est très jeune.

— Elle mange comme quatre. Pour ça aussi, faut me payer plus.

Wendell tira de sa poche une poignée de pièces qu'il mit dans la main de la nourrice.

— Vous en aurez d'autres, mais cet enfant doit être bien nourrie et rester en bonne santé. Vous avez compris ?

Hepzibah regarda l'argent.

— Pas de problème, m'sieur, dit-elle d'un ton à présent respectueux. Je m'en occupe.

— Je vous rembourserai, monsieur Holmes, promet Rose. Je vous le jure.

— Inutile de parler de ça. Si vous voulez bien nous excuser, M. Marshall et moi avons besoin de nous entretenir en tête à tête.

Wendell se tourna vers Norris et les deux hommes sortirent dans la ruelle.

— Pas un mais *deux* messieurs qui paient pour vous, hein ? gloussa Hepzibah en coulant à Rose un regard entendu. Vous êtes une sacrée fille, vous alors.

— Cet endroit est épouvantable ! s'exclama Wendell. Et cette femme ! Même si elle nourrit bien l'enfant, elle est repoussante. Et ce quartier, tous ces taudis... Ils sont infestés de maladies.

Et pleins d'enfants, songea Norris en faisant passer son regard sur les fenêtres de la ruelle, certaines éclairées par la flamme vacillante d'une bougie. D'innombrables enfants, tous aussi vulnérables que la petite Meggie. Les deux étudiants se tenaient devant la porte de la nourrice et frissonnaient dans le froid.

— Elle ne peut pas rester ici, convint Norris.

— Le problème, c'est de savoir où la mettre.

— Sa place est avec Rose. C'est elle qui s'occupera le mieux de l'enfant.

— Rose ne peut pas la nourrir, objecta Wendell. Et si elle ne se trompe pas sur ces meurtres, si on la traque vraiment, elle ne doit pas approcher de sa nièce. Elle le sait.

— Et cela lui brise le cœur, ajouta Norris.

— Mais elle est assez lucide pour comprendre que c'est nécessaire.

Wendell tourna la tête quand un ivrogne sortit d'un immeuble en

titubant et remonta la ruelle dans l'autre sens.

— Rose est une jeune fille pleine de ressources. Il faut être intelligent pour rester en vie dans ces rues. J'ai le sentiment que quoi qu'il arrive Rose Connolly trouvera un moyen de survivre. Et de maintenir sa nièce en vie.

Norris se rappela le misérable logement où il lui avait rendu visite. La pièce infestée de vermine, l'homme qui terminait sa vie dans un coin et le sol couvert de paille souillée.

Est-ce que je tiendrais une seule nuit dans un tel endroit ?

— Une fille remarquable, conclut Wendell.

— Je m'en suis rendu compte.

— Très jolie, en plus. Même sous ces haillons. Cela aussi, je l'ai remarqué.

— Qu'est-ce que nous allons faire d'elle, Norris ?

La question de Wendell le prit au dépourvu. Ce matin, il avait résolu de la faire partir de chez lui en lui donnant quelques pièces et en lui souhaitant bonne chance. Il avait maintenant conscience qu'il ne pouvait pas la laisser seule dans la rue alors que le monde semblait prêt à s'écrouler sur elle. Et Norris se souciait aussi maintenant de l'enfant. Comment ne pas être charmé par une enfant aussi sereine et souriante ?

— Quoi que tu décides, vos sorts sont liés, souligna Wendell.

— Que veux-tu dire ?

— Le Faucheur du West End vous poursuit l'un et l'autre. Rose pense qu'il la traque ; Pratt pense que c'est *toi*. Tant qu'on n'arrêtera pas ce monstre, vous ne serez pas en sécurité, Rose et toi.

Wendell se tourna vers la porte de la nourrice et ajouta :

— Ni l'enfant.

Voilà un bon moyen de gagner sa vie, pensait Jack Burke en remontant Water Street d'un pas pesant, vêtu de son meilleur manteau et chaussé de bottes propres. On n'a pas besoin de rôder dans le noir et d'éviter les balles. On ne rentre pas les habits crottés et empestant le cadavre. Avec l'hiver qui s'installait et le sol qui devenait dur comme du roc, toute la marchandise venait du Sud, entassée dans des tonneaux portant les inscriptions *cornichons*, *madère* ou *whisky*. Une belle surprise attendait le voleur qui, dans l'espoir de boire un coup, craquait le couvercle d'une de ces barriques. Le pauvre assoiffé, aux papilles titillées d'avance, découvrait au lieu du whisky attendu un corps nu conservé dans la saumure.

Il y avait assurément de quoi perdre le goût de boire.

Trop de ces tonneaux arrivaient de Virginie et des Carolines, ces temps-ci. Homme ou femme, Blanc ou Noir, la marchandise trouvait preneur dans les écoles de médecine, dont l'appétit pour les cadavres croissait chaque année. Jack voyait bien la direction que prenait le métier. Il avait remarqué ces tonneaux dans la cour de Sewall et savait qu'ils ne contenaient pas des conserves au vinaigre. La concurrence devenait féroce et Jack imaginait de longs trains remplis de ces barriques apportant les morts du Sud, à vingt-cinq dollars pièce, pour les salles de dissection de Boston, New York et Philadelphie. Qui pouvait rivaliser ?

Il valait mieux gagner sa vie comme il le faisait maintenant en marchant au grand jour dans Water Street. Ce n'était pas un quartier chic mais il convenait aux marchands et aux artisans qui, par cette matinée froide et claire, conduisaient leurs charrettes chargées de briques, de bois de construction ou d'articles de bonneterie. C'était un quartier d'ouvriers et l'échoppe devant laquelle il s'arrêta devait répondre à leurs besoins et à leurs goûts. Pourtant, derrière la vitrine poussiéreuse, Jack avisa une veste élégante qu'aucun ouvrier n'aurait pu porter. Coupé dans un tissu cramoisi et bordé d'un galon doré, c'était un vêtement qui vous forçait à faire halte dans la rue et à rêver d'une vie meilleure. Un vêtement qui disait : « Même un homme comme toi peut avoir l'air d'un prince. » Un ouvrier n'en aurait pas l'usage et le tailleur le savait à coup sûr, mais il le mettait quand même en vitrine, comme pour proclamer qu'il était destiné à s'installer dans un meilleur quartier.

Une clochette tinta lorsque Jack entra dans la boutique, qui offrait

à l'intérieur des articles plus ordinaires : chemises et pantalons en coton grossier, vestes passe-partout en drap sombre. Même un tailleur rêvant de grandeur devait tenir compte des préoccupations pratiques de sa clientèle. Tandis que Jack respirait l'odeur de la laine et celle, plus âcre, de la teinture, un homme brun à la moustache soigneusement taillée émergea de l'arrière-boutique, examina Jack de la tête aux pieds comme s'il prenait mentalement ses mesures. Il portait une veste épousant parfaitement sa silhouette mince et, bien que de taille modeste, il avait la posture raide d'un homme se faisant une idée exagérée de sa stature.

— Bonjour, monsieur. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? s'enquit-il.

— Z'êtes monsieur Eben Tate ? demanda le Bigleux.

— Oui.

Quoique vêtu de son meilleur manteau et d'une chemise propre, Jack eut la nette impression que Tate ne trouvait pas sa mise à son goût.

— Nous venons de recevoir une sélection de tissus en laine à des prix raisonnables de l'usine Lowell, annonça le tailleur. Tout à fait indiqués pour un manteau neuf.

Jack baissa les yeux vers le sien et ne vit aucune raison de souhaiter en avoir un nouveau.

— Vous avez peut-être besoin d'une veste ou d'une chemise ? insista Tate. Je peux vous proposer quelque chose de pratique, qui conviendrait à votre profession. Vous êtes... ?

— Je veux rien acheter du tout, grogna Jack, vexé qu'après un bref examen ce type l'ait classé parmi les clients en quête d'un article « pratique » et d'un « prix raisonnable ». Je suis là pour vous poser des questions sur une certaine personne. Que vous connaissez.

L'attention d'Eben demeura fixée sur le torse taurin de Jack, comme s'il évaluait le nombre de mètres de tissu nécessaires.

— Je suis tailleur, monsieur...

— Burke.

— Monsieur Burke, si vous cherchez une chemise ou un pantalon, je peux certainement vous aider. Mais je me fais un devoir d'éviter les commérages inutiles et je doute d'être la personne à qui vous devez vous adresser.

— C'est au sujet de Rose Connolly. Vous savez où je peux la trouver ?

À la surprise de Burke, Eben s'esclaffa.

— Ah bon, vous aussi ?

— Quoi ?

— Tout le monde s'intéresse à Rose...

Dérouté, le Bigleux se demanda combien d'autres types avaient été

engagés pour la retrouver. Là aussi, il avait de la concurrence ?

— Ouais, bon, où elle perche ?

— Je ne sais pas et je m'en fiche complètement.

— C'était pas votre belle-sœur ?

— Je suis plus gêné qu'autre chose qu'elle fasse partie de la famille. Une belle roulure, cette fille, qui répand des mensonges sur mon compte. Et voleuse, en plus. C'est ce que j'ai déclaré à la Garde de nuit. Vous n'êtes pas de la Garde, vous ?

Jack esquiva la question :

— Où c'est que je peux la trouver ?

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait ? Aux dernières nouvelles, elle logeait dans un trou à rats de Fishery Alley.

— Elle y est plus. On l'a pas vue là-bas depuis plusieurs jours.

— Alors, je ne peux pas vous aider. Si vous voulez bien m'excuser...

Eben se retourna et disparut dans l'arrière-boutique.

Jack demeura immobile, irrité par son échec. Et redoutant que quelqu'un d'autre ne retrouve la fille avant lui. Dans ce cas, toucherait-il quand même le solde promis ou devrait-il se contenter de ce qu'il avait déjà reçu ? Une somme généreuse, certes, mais ce n'était pas assez.

Ce n'était jamais assez.

Il fixa un moment la porte par laquelle ce bégueule de tailleur était sorti.

— Monsieur Tate ? appela-t-il.

La réponse, à défaut de l'homme, vint de l'arrière-boutique :

— Je vous ai dit tout ce que je sais !

— Y a de l'argent pour vous dans cette affaire...

Une formule magique, apparemment, qui fit réapparaître Eben dans la seconde.

— De l'argent ?

Les regards des deux hommes se croisèrent et Jack pensa : Voilà un gars qui sait ce qui est important.

— Vingt dollars.

— Je ne vais pas perdre mon temps pour vingt dollars. De toute façon, je vous l'ai dit : je ne sais pas où elle est.

— Elle a pas des amis ? Quelqu'un qui saurait ?

— Juste le demeuré.

— Qui ça ?

— Un jeunot maigrelet. Tout le monde le connaît. Il traîne dans le West End en mendiant une petite pièce.

— Billy l'Idiot, vous voulez dire ?

— Exactement. Il logeait avec elle dans Fishery Alley. Il est venu ici avec les affaires de Rose, il pensait qu'elle était chez moi.

— Alors, il sait pas non plus où elle est ?

— Non. Mais il a du flair, ce gosse. Il est peut-être idiot mais il sait trouver des choses.

Et moi je sais où trouver Billy, pensa Jack en se dirigeant vers la porte.

— Attendez, monsieur Burke ! Vous aviez parlé d'argent.

— Contre un renseignement utile. Le vôtre m'avance à rien.

— Et si je retrouve Rose ?

— Vous me prévenez, je m'arrangerai pour que vous soyez payé.

— Par qui ? Qui vous paie, vous ?

Le Bigleux secoua la tête.

— Croyez-moi, monsieur Tate. Il vaut mieux que vous le sachiez pas.

Découverte du corps du Dr Berry

Un événement nouveau est venu bouleverser l'enquête sur le Faucheur du West End. Dimanche à treize heures, deux jeunes garçons jouant près de la Charles River ont découvert le cadavre d'un homme sous le pont de West Boston. Les autorités ont identifié le corps comme étant celui du Dr Nathaniel Berry, disparu depuis des jours de l'hôpital où il travaillait. L'épouvantable blessure faite au ventre du médecin donne à la police la certitude qu'il ne s'agit pas d'un suicide.

Le Dr Berry était activement recherché du Maine à la Géorgie en relation avec les meurtres récents de deux infirmières de son hôpital. L'atrocité de ces crimes a suscité une vague de terreur dans la région et le capitaine Lyons, de la Garde de nuit, avait vu dans la disparition du Dr Berry un indice convaincant de sa culpabilité. La mort du docteur nous replace devant la possibilité inquiétante que le Faucheur du West End soit encore en liberté.

Notre journal tient de source sûre que la police enquête sur un autre suspect, un jeune homme ayant des connaissances à la fois en chirurgie et dans l'abattage des bêtes. Les rumeurs selon lesquelles il serait étudiant à l'École de médecine de Boston n'ont pu être confirmées.

Passer d'homme respectable à pestiféré en un jour, pensa Norris en regardant la une du *Daily Advertiser* agitée par le vent au bout de la rue. Se trouvait-il une seule personne importante de Boston qui n'ait pas lu ce fichu article ? Quelqu'un qui ne devinerait pas l'identité du « jeune homme ayant des connaissances à la fois en chirurgie et dans l'abattage des bêtes » ? Ce matin, en entrant dans l'amphithéâtre, il avait remarqué les regards stupéfaits des autres étudiants. Personne cependant n'avait mis en cause sa présence. Officiellement, il n'était accusé d'aucun crime. La manière « bien élevée » de réagir au scandale était plutôt dans les murmures et les insinuations qu'il devait

maintenant subir. Bientôt son épreuve prendrait fin, d'une manière ou d'une autre. Après les vacances de Noël, le Dr Grenville et les autres membres du conseil d'administration rendraient leur verdict et Norris saurait s'il avait encore sa place à l'école. Pour le moment, il en était réduit à guetter dans Park Street le seul homme qui connaissait peut-être l'identité du Faucheur.

Rose et lui avaient surveillé la maison tout l'après-midi et la lumière déclinante emportait avec elle les dernières couleurs du jour, ne laissant que d'inquiétantes ombres grises. Le numéro cinq était l'une des huit imposantes maisons qui se dressaient face aux arbres squelettiques de la place à présent couverte de neige. Jusqu'à présent, Rose et lui n'avaient pas vu trace de Gareth Wilson ni d'un quelconque visiteur. Les recherches que Wendell avait faites sur l'avocat n'avaient fourni que peu d'informations : il était rentré de Londres récemment et son domicile de Park Street restait inoccupé une grande partie de l'année.

Qui est votre client, monsieur Wilson ? se demandait Norris. Qui vous paie pour traquer un bébé, terrifier une jeune fille sans amis ?

La porte du numéro cinq s'ouvrit.

— C'est lui, murmura Rose. Gareth Wilson.

L'homme était chaudement vêtu, épais manteau et chapeau de castor. Il fit halte devant sa porte pour enfiler des gants noirs puis remonta Park Street d'un pas vif en direction du Parlement.

— Voyons où il va.

Ils le laissèrent atteindre le bout du pâté de maisons avant de lui emboîter le pas. Parvenu devant le Parlement, Wilson tourna à gauche et s'engagea dans le dédale des rues de Beacon Hill.

Norris et Rose passèrent à sa suite devant de majestueuses résidences en brique et des tilleuls dénudés. Le quartier était silencieux, trop silencieux, et il n'y passait qu'une rare voiture de temps à autre, dans un grincement de roues. Wilson ne semblait pas se rendre compte qu'il était filé et marchait à présent sans se presser, laissant derrière lui les beaux bâtiments de Chestnut Street pour pénétrer en territoire plus modeste, là où normalement un gentleman ayant une adresse prestigieuse dans Park Street ne devrait pas se risquer.

Lorsqu'il tourna soudain dans l'étroite Acorn Street, Norris se demanda si Wilson ne venait pas de s'apercevoir qu'on le suivait. Pour quelle autre raison se serait-il engouffré dans cette ruelle où ne vivaient que des cochers et des domestiques ?

Dans la faible lumière du crépuscule, l'avocat était presque invisible. Il s'arrêta devant une porte, frappa. Un instant plus tard, elle s'ouvrit et une voix d'homme s'exclama :

— Monsieur Wilson ! Quel plaisir de vous revoir à Boston après

tant de mois d'absence !

— Les autres sont arrivés ?

— Pas tous, mais ils viendront. Cette horrible affaire nous rend tous nerveux.

Wilson entra, la porte se referma.

Ce fut Rose qui réagit la première en s'engageant dans la ruelle comme en terrain conquis. Norris la suivit jusqu'à la porte et ils levèrent les yeux vers la maison. Elle n'avait rien de particulier, ce n'était qu'un bâtiment en brique dans une rangée d'autres constructions anonymes. Au-dessus de la porte, un linteau massif portait, gravés dans le granite, des dessins que Norris eut peine à distinguer dans la faible lumière.

— Quelqu'un vient, prévint Rose à voix basse.

Elle glissa son bras sous celui de Norris et ils s'éloignèrent, serrés l'un contre l'autre comme des amoureux, tournant le dos à l'homme qui venait de pénétrer dans la ruelle derrière eux. Ils l'entendirent frapper à la porte puis la voix qui avait déjà accueilli Gareth Wilson s'éleva de nouveau :

— Nous nous demandions si vous pourriez venir.

— Veuillez excuser ma tenue, je quitte juste le chevet d'un malade.

Norris se figea, trop sidéré pour faire un pas de plus. Lentement, il se retourna. S'il ne pouvait pas voir le visage de l'homme dans l'obscurité, il reconnut sa silhouette familière, les épaules massives remplissant le large manteau. Même après que l'homme eut pénétré dans la maison et que la porte se fut refermée, Norris demeura cloué sur place.

Ce n'est pas possible.

— Monsieur Marshall ? dit Rose en le tirant par le bras. Qu'y a-t-il ?

Fixant des yeux la porte que le nouveau visiteur venait de franchir, il répondit :

— Je connais cet homme.

Billy l'Idiot est un nom qui convient au garçon descendant la ruelle d'un pas traînant, les épaules penchées en avant, le cou tendu, telle une cigogne, scrutant le sol comme pour y chercher un trésor qu'il aurait perdu. Un *penny*, peut-être, ou un morceau de fer-blanc, quelque chose qui n'intéresserait personne d'autre. Mais Billy Piggott n'est pas comme les autres, du moins à ce que dit Jack Burke. Un arriéré inutile, à l'en croire, un vagabond qui erre dans les rues en quête d'un repas gratuit, tout comme le chien bâtard qui trotte souvent derrière lui. Arriéré peut-être, mais entièrement inutile, sûrement pas.

Billy est la clef menant à Rose Connolly.

Jusqu'à ces derniers temps, il logeait avec elle dans le taudis de

Fishery Alley. Il doit savoir où la trouver.

Et ce soir, Billy l'Idiot parlera très probablement.

Le garçon s'arrête tout à coup et lève brusquement la tête. Il a senti la présence de quelqu'un dans sa ruelle et ses yeux cherchent un visage.

— Y a quelqu'un ? crie-t-il.

Ce n'est cependant pas l'ombre tapie dans l'entrée qui attire son attention, mais le bout de la ruelle, où une silhouette vient d'apparaître, éclairée de dos par la lumière d'un bec de gaz.

— Billy ! appelle une voix d'homme.

L'adolescent demeure immobile, prêt à faire face à l'intrus.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Seulement te parler.

— De quoi, monsieur Tate ?

— De Rose, répond Eben en approchant. Où est-elle, mon garçon ?

— Je sais pas.

— Allons, Billy. Tu le sais parfaitement.

— Non, je sais pas ! Et vous pouvez pas me forcer à vous le dire !

— Elle est de ma famille. Je veux simplement lui parler.

— Vous l'avez tapée. Vous êtes méchant avec elle.

— C'est ce qu'elle t'a raconté ? Et tu l'as crue ?

— Elle me dit toujours la vérité.

— Ou elle te le fait croire.

Le ton d'Eben se fait enjôleur :

— Je te donnerai de l'argent si tu m'aides à la trouver. Et je t'en redonnerai si tu m'aides à trouver le bébé.

— Rose m'a dit qu'ils tueront Meggie si je dis où elle est.

— Alors tu le sais, hein.

— C'est qu'un bébé, les bébés peuvent pas se défendre.

— Mais ils ont besoin de lait. Je peux en acheter pour Meggie.

Billy recule. Tout idiot qu'il est, il perçoit le manque de sincérité dans la voix du tailleur.

— Je vous dirai rien.

Eben avance encore.

— Où est Rose ? *Reviens ici !*

Vif comme un lièvre, le garçon a détalé. Eben s'élance pour le rattraper et trébuche dans l'obscurité. Il s'étale par terre tandis que Billy déguerpit et que le bruit de ses pas s'éloigne.

— Petit saligaud, fulmine Eben. Attends que je te mette la main dessus...

Il grogne en se relevant et il est encore à quatre pattes quand son regard s'arrête soudain sur l'entrée sombre près de laquelle il est tombé. Sur le reflet de deux chaussures en cuir plantées presque devant son nez.

— Qu'est-ce que...

Il se met péniblement debout tandis que la forme sort de l'entrée, sa cape noire balayant les dalles froides.

— Bonsoir, monsieur.

Eben se redresse, embarrassé, s'efforce de recouvrer un peu de dignité.

— Si je m'attendais à vous trouver ici...

La lame du couteau s'enfonce si profondément qu'elle touche la colonne vertébrale et que la poignée transmet l'impact, sensation excitante du pouvoir ultime. Eben Tate inspire une bouffée d'air tandis que son corps se raidit, que ses yeux saillent de stupeur. Il ne crie pas ; il ne fait aucun bruit, en fait. Le premier coup est presque toujours reçu en silence par la victime abasourdie.

Le second coup, rapide et efficace, libère les entrailles. Eben tombe à genoux, les mains sur la plaie comme pour contenir la chute des boyaux, mais ils s'échappent de son ventre et l'auraient fait trébucher s'il avait tenté de fuir. S'il avait été capable de faire le moindre pas.

Ce n'est pas vers le visage d'Eben que le Faucheur s'attendait à baisser les yeux, ce soir, mais tels sont les caprices de la providence. Si ce n'est pas le sang de Billy qui ruisselle dans le caniveau et s'infiltre entre les pavés, cette moisson remplit quand même un dessein. Chaque mort, comme chaque vie, a son utilité.

Il reste une entaille à faire. Quelle partie du corps, cette fois ? Quel morceau de chair ?

Ah, le choix est évident. Le cœur d'Eben a maintenant cessé de battre et très peu de sang coule lorsque la lame incise le haut du front et commence à décoller le trophée.

— Ces accusations sont extrêmement dangereuses, déclara le Dr Grenville. Avant que vous alliez plus loin, messieurs, je vous conseille d'en peser les éventuelles conséquences.

— Norris l'a vu sortir de cette maison d'Acorn Street, dit Wendell. C'était le Dr Sewall. Et il y en avait d'autres que j'ai reconnus moi aussi, après avoir rejoint M. Marshall.

— Et alors ? Qui a-t-il d'extraordinaire à ce que des gentlemen se réunissent ? objecta le doyen. Nous sommes nous-mêmes réunis dans mon salon, faut-il y voir une activité suspecte pour autant ?

— Songez à l'identité de ces hommes, argua Norris. L'un d'eux était Gareth Wilson, récemment rentré de Londres. Un individu énigmatique ayant peu d'amis en ville.

— Vous enquêtiez sur Wilson à cause de ce qu'une pauvre fille vous a dit ? Une fille que je n'ai toujours pas vue, d'ailleurs.

— Rose Connolly nous a semblé être un témoin tout à fait digne de confiance, répondit Wendell.

— Je ne puis juger d'une personne que je n'ai jamais rencontrée. Je ne peux pas davantage vous laisser calomnier un homme aussi respecté que le Dr Sewall. Lui, je le connais !

— Vraiment, monsieur le doyen ? repartit Wendell d'un ton calme.

Grenville se leva de son fauteuil, s'approcha de la cheminée et, tournant le dos aux deux étudiants, fixa les flammes. Dehors, Beacon Street était devenue silencieuse au cœur de la nuit. Les trois hommes n'entendaient que le crépitement du feu et, par moments, le craquement du parquet sous les pas des domestiques. Des pas précisément s'approchèrent et on frappa doucement à la porte. Une femme de chambre entra avec un plateau de gâteaux.

— Désolée de vous déranger, monsieur, s'excusa-t-elle, mais Mme Lackaway m'a demandé d'apporter ces gâteaux pour les jeunes messieurs.

Sans même se retourner, Grenville répondit avec brusquerie :

— Posez-les sur la table. Et fermez la porte derrière vous en ressortant.

La jeune fille s'exécuta. Ce ne fut que lorsque le bruit de ses pas mourut au bout du couloir que le doyen reprit :

— Sewall a sauvé la vie de Charles. Je lui dois le bonheur de ma sœur et je refuse de croire qu'il serait impliqué d'une quelconque façon dans ces meurtres.

Il se tourna vers Norris.

— Vous, plus que quiconque, devriez savoir ce que c'est qu'être la victime de rumeurs. À en croire les bruits qui courent sur vous, vous auriez des cornes et des pieds fourchus. Vous pensez que c'est facile pour moi de me faire votre avocat ? De défendre votre place dans notre école ? Je l'ai fait cependant parce que je ne me laisse pas influencer par des ragots. Il en faut bien davantage pour éveiller mes soupçons, je peux vous le dire.

— Monsieur, vous n'avez pas entendu les noms des autres participants à la réunion, intervint Wendell.

— Parce que vous les avez espionnés aussi ?

— Nous avons simplement noté qui est entré et qui est sorti de la maison d'Acorn Street. J'ai remarqué un homme qui m'a paru familier, je l'ai suivi jusqu'au douze, Post Office Square.

— Et ?

— C'était M. William Lloyd Garrison. Je l'ai reconnu parce que je l'ai entendu prendre la parole l'été dernier dans l'église de Park Street.

— Garrison l'abolitionniste ? C'est pour vous un crime de plaider pour la libération des esclaves ?

— Certes non. Je trouve son attitude très noble.

— Et vous ? demanda Grenville à Norris.

— Je suis de tout cœur avec les abolitionnistes. Mais on raconte des choses troublantes sur M. Garrison. Un boutiquier nous a dit...

— Un boutiquier ? Voilà bien une source digne de foi.

— Il nous a dit qu'on voit souvent M. Garrison dehors tard dans la nuit et qu'il rôde dans le quartier de Beacon Hill.

— Moi aussi, je suis souvent dehors tard dans la nuit à cause de mes patients. Diriez-vous que je rôde ?

— M. Garrison n'est pas médecin. Pour quelle raison sort-il la nuit ? Acorn Street semble attirer des visiteurs qui n'habitent pas le quartier. Le bruit court qu'on y entend d'étranges incantations et, le mois dernier, on a retrouvé des taches de sang sur les pavés. Tout cela inquiète beaucoup les voisins, mais quand ils se sont plaints à la Garde de nuit, le capitaine Lyons n'a pas voulu ouvrir une enquête. Plus curieux encore, il a ordonné à ses hommes d'éviter Acorn Street.

— Qui vous a dit cela ?

— Le boutiquier.

— Considérez la qualité de vos sources, monsieur Marshall.

— Nous serions plus sceptiques si nous n'avions pas vu un autre visage familier, la nuit dernière, fit valoir Wendell. Celui du capitaine Lyons.

Pour la première fois, Grenville sembla réduit au silence et posa sur les deux jeunes gens un regard médusé.

— Ce qui se passe dans cette maison bénéficie de protections en

haut lieu, affirma Norris.

Le doyen eut un rire bref.

— Vous rendez-vous compte, monsieur Marshall, que c'est uniquement grâce au capitaine Lyons que vous n'êtes pas en prison ? Son imbécile de collègue M. Pratt tenait absolument à vous arrêter, mais Lyons l'en a dissuadé. Malgré les rumeurs, Lyons a été votre allié.

— Vous en êtes sûr ?

— Il me l'a confié. Il fait l'objet de pressions de toutes parts : l'opinion, la presse, tout le monde exige une arrestation. Lyons sait pertinemment que Pratt convoite son poste, mais il refuse de prendre une décision hâtive. Pas sans preuves.

— Je n'en avais aucune idée, marmonna Norris à voix basse.

— Si vous voulez rester en liberté, je vous suggère de ne pas vous mettre à dos ceux qui vous défendent.

— Il reste cependant de nombreuses questions sans réponse, fit observer Wendell. Pourquoi ces hommes se retrouvent-ils dans un lieu aussi modeste ? Pourquoi des gens aux occupations aussi diverses se réunissent-ils la nuit ? La maison qui les accueille est en elle-même intéressante. Ou plutôt... un détail de cette maison.

Il regarda Norris, qui tira de sa poche une feuille de papier pliée en quatre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Grenville.

— Des dessins gravés dans le granite du linteau de la porte d'entrée, répondit l'étudiant en tendant la feuille au doyen. Je suis retourné là-bas ce matin pour les examiner à la lumière du jour et les recopier. Vous voyez : deux pélicans se faisant face. De part et d'autre d'une croix.

— Vous trouverez de nombreuses croix sur les bâtiments de cette ville.

— Ce n'est pas n'importe quelle croix, elle porte une rose en son centre, dit Wendell. Cette croix n'est pas papiste mais rosicrucienne.

Grenville chiffonna la feuille avec agacement.

— Absurde, lâcha-t-il. Vous faites la chasse aux fantômes...

— Les rose-croix existent bel et bien. C'est une société si secrète que personne ne connaît l'identité de ses membres. On rapporte, ici et à Washington, que leur influence grandit. Qu'ils se livrent à des sacrifices. Notamment d'enfants, dont ils répandent le sang innocent au cours de rites mystérieux. Le bébé que Rose Connolly protège semble être au centre de cette histoire. Nous pensions qu'il était recherché par l'homme qui en est le père. Mais nous avons découvert le lieu de l'une des réunions secrètes, dans Acorn Street ; nous avons entendu parler de traces de sang sur les pavés et nous nous demandons maintenant s'il n'y a pas un mobile tout à fait différent.

Grenville jeta la feuille dans le feu.

— Des sacrifices d'enfants ? Vos preuves sont bien minces, monsieur Marshall. Lorsque je réunirai le conseil d'administration de l'école après Noël, il me faudra davantage pour plaider votre cause. Comment pourrai-je soutenir votre maintien parmi nous si je n'ai pour argument qu'une histoire fumeuse de complot concoctée par une fille que je n'ai jamais vue et qui refuse de me rencontrer ?

— Les gens à qui elle fait confiance sont peu nombreux. Encore moins depuis qu'elle a vu le capitaine Lyons sortir de la maison d'Acorn Street.

— Où est-elle ? Qui l'abrite ?

Norris hésita, gêné de révéler le fait scandaleux qu'un jeune célibataire comme lui laisse une jeune fille dormir à un mètre de son lit. Il fut soulagé quand Wendell intervint :

— Nous lui avons trouvé un logement. Elle est en sécurité, je vous l'assure.

— Et le bébé ? Pouvez-vous aussi garantir sa sécurité s'il court de tels dangers ?

Norris et Wendell échangèrent un regard. Le sort de la petite Meggie les préoccupait tous deux.

— Le bébé aussi est caché, répondit Wendell.

— Dans quelles conditions ?

— Elles sont loin d'être idéales, je l'avoue. La petite est nourrie, on s'occupe d'elle, mais dans un lieu d'une saleté consternante.

— Alors, amenez-la ici, messieurs. J'aimerais voir cette enfant mystérieuse qui suscite tant de passions. Je vous assure qu'elle sera en sécurité, et dans un environnement sain.

Norris et Wendell se regardèrent de nouveau. Pouvaient-ils douter une seule seconde que Meggie serait mieux chez Grenville que dans le taudis de Hepzibah ? Norris répondit néanmoins :

— Rose ne nous pardonnerait jamais de prendre une telle décision sans la consulter. C'est elle qui se soucie le plus de cet enfant. C'est elle qui doit choisir.

— Vous feriez dépendre la vie d'un enfant du jugement d'une jeune fille sans expérience ?

— Certainement.

— Alors, c'est votre propre jugement qui est en cause, monsieur Marshall. On ne peut confier une telle responsabilité à une fille aussi jeune !

Des coups frappés à la porte leur firent tourner la tête. Eliza Lackaway entra, l'air inquiète.

— Tout va bien, Aldous ?

— Oui, oui, répondit Grenville dans une longue expiration. Nous avons simplement une discussion un peu vive.

— Nous vous avons entendus d'en haut, c'est pour cette raison que

je suis descendue. Charles est réveillé, il aimerait beaucoup voir ses amis.

Elle regarda Wendell et Norris.

— Il voulait être sûr que vous ne partiriez pas sans le saluer.

— Nous ne ferions jamais une chose pareille, assura Wendell. Nous espérions en venant qu'il pourrait recevoir de la visite.

— Il compte beaucoup sur la vôtre.

— Allez-y, bougonna Grenville avec un geste brusque en direction des deux étudiants. Notre conversation est terminée, de toute façon.

Eliza fronça les sourcils devant l'attitude cavalière de son frère envers ses visiteurs, mais s'abstint de la commenter tandis qu'elle conduisait Norris et Wendell hors du salon. Elle parla plutôt de Charles en montant l'escalier.

— Il voulait descendre vous voir, mais j'ai insisté pour qu'il reste au lit, il ne se tient pas encore très bien sur ses jambes. Il en est encore à un stade délicat de sa convalescence.

Lorsqu'ils parvinrent en haut des marches, Norris put de nouveau admirer brièvement la galerie de portraits des Grenville accrochés dans le couloir du premier étage. Charles y prenait la pose dans un costume élégant, près d'un bureau, le coude gauche appuyé nonchalamment sur une pile de livres dont sa main caressait les reliures de cuir. Une main dont il était à présent privé.

— Voici tes amis, chéri, dit Eliza en entrant dans la chambre.

Ils le trouvèrent pâle mais souriant, le moignon discrètement caché sous les draps.

— J'entendais la voix tonitruante de mon oncle à travers le plancher. Vous deviez avoir une discussion animée, en bas.

Wendell approcha une chaise du lit.

— Si nous avions su que tu ne dormais pas, nous serions montés plus tôt.

Charles voulut se redresser mais sa mère l'en empêcha :

— Non, mon chéri. Tu dois te reposer.

— Mère, cela fait des jours que je me repose, protesta-t-il. Il faudra bien que je me lève, tôt ou tard.

Avec une grimace, il se pencha en avant et Eliza s'empressa de glisser des oreillers derrière son dos.

— Comment te sens-tu, Charlie ? demanda Wendell. La douleur est toujours aussi vive ?

— Seulement quand l'effet de la morphine s'atténue. Mais je m'arrange pour que cela n'arrive pas, dit l'amputé avec un sourire las. Je vais mieux, toutefois. Et voyons le bon côté de la chose : je n'aurais jamais à m'excuser de ne pas avoir appris le piano.

— Ce n'est pas drôle, Charles, soupira Eliza.

— Mère, pourriez-vous me laisser un moment seul avec mes amis ?

Cela fait une éternité que je ne les ai pas vus.

— Je prends cela pour un signe que tu te remets. S'il vous plaît, messieurs, ne le fatiguez pas. Je reviendrai dans un moment voir comment tu vas, mon chéri.

Charles attendit que sa mère ait quitté la pièce pour manifester son exaspération :

— Seigneur, elle m'étouffe !

— Tu te sens vraiment mieux ? voulut savoir Norris.

— D'après mon oncle, tous les signes sont bons. Je n'ai pas eu de fièvre depuis mardi. Sewall a examiné mon moignon ce matin et il est satisfait. Il m'a sauvé la vie.

Ni Wendell ni Norris ne réagirent.

— Racontez-moi tout, reprit Charles d'un ton plus jovial. Quelles sont les nouvelles ?

— Tu nous manques, à l'école dit Norris.

— *Charlie-tourne-de-l'œil* ? Pas étonnant que je vous manque. Tout le monde paraît brillant comparé à moi.

— Tu auras tout le temps d'étudier couché dans ton lit, dit Wendell. Et quand tu reviendras, tu seras le plus brillant de nous tous.

— Tu sais bien que je ne reviendrai pas.

— Bien sûr que si.

— Wendell, intervint Norris, il est plus charitable d'être franc, tu ne crois pas ?

— Finalement, c'est un mal pour un bien, estima Charles. Je n'étais pas fait pour être docteur. Tout le monde le sait. Je n'avais ni le talent ni même l'intérêt nécessaires. Il s'agissait seulement pour moi de répondre aux espoirs de mon oncle, à ses attentes. Je ne suis pas comme vous, heureux hommes, qui avez toujours su exactement ce que vous vouliez faire.

— Et que veux-tu faire, Charlie ?

— Demande à Wendell, il le sait, répondit Charles en montrant son ami d'enfance. Nous avons tous deux été membres du Club littéraire d'Andover. Il n'est pas le seul à avoir des accès de versification.

Norris eut un rire étonné.

— Tu veux devenir poète ?

— Jusqu'ici, mon oncle ne l'avait pas accepté, mais il va devoir s'y faire. Pourquoi ne choisirais-je pas la carrière des lettres ? Regardez Johnny Green-leaf Whittier, il est déjà célèbre avec ses poèmes. Et cet écrivain de Salem, M. Hawthorne. Il a seulement quelques années de plus que moi et je parie qu'il se fera bientôt un nom. Pourquoi ne pas suivre la voie qui nous passionne ?

Charles se tourna vers Wendell.

— Comment appelais-tu ça, autrefois ? Le besoin décrire ?

— Le plaisir grisant de l'écriture.

— Oui, c'est ça ! Le plaisir grisant. Naturellement, ce n'est pas un moyen de gagner sa vie.

Wendell promena le regard sur la chambre aux meubles coûteux.

— Quelque chose me dit que tu n'as pas à te faire de souci pour ça.

— Le problème, c'est que mon oncle voit dans les poèmes et les romans de simples distractions frivoles, sans réelle importance.

— Exactement ce que dirait mon père, dit Wendell avec un hochement de tête compatissant.

— Tu n'es jamais tenté de ne pas en tenir compte ? De choisir quand même la voie littéraire ?

— Je n'ai pas un oncle fortuné. Et puis j'ai pris goût à la médecine. Elle me convient, finalement.

— Moi, pas du tout. Mon oncle devra l'accepter, dit Charles en baissant les yeux vers son moignon. Rien de plus inutile qu'un chirurgien manchot.

— Tandis qu'un poète sans main gauche ! Tu feras un personnage très romantique.

— Quelle femme voudra de moi maintenant qu'il me manque une main ?

Wendell pressa l'épaule de son ami.

— Charlie, écoute-moi. Toute femme qui mérite d'être connue, d'être aimée, se souciera comme d'une guigne de ta main manquante.

Un bruit de pas précéda le retour d'Eliza dans la pièce.

— Messieurs, Charles doit se reposer, maintenant.

— Mère, nous rattrapons le temps perdu.

— Le Dr Sewall t'a interdit tout effort.

— Jusqu'ici, je n'ai fait que remuer la langue.

— Nous devons partir, de toute façon, annonça Wendell.

— Attendez. Vous ne m'avez même pas dit pourquoi vous êtes venus voir mon oncle.

— Oh, pour une brouille. L'affaire du West End.

— Le Faucheur, tu veux dire ? demanda Charles, soudain attentif. Il paraît qu'on a retrouvé le corps du Dr Berry.

— Comment sait-tu cela ? s'étonna Eliza.

— Les femmes de chambre en ont parlé.

— Elles n'auraient pas dû. Je ne veux pas que quoi ce soit te bouleverse.

— Je ne suis pas bouleversé. Je *veux* entendre les dernières nouvelles.

— Pas ce soir, en tout cas, décréta la mère de Charles, mettant abruptement fin à la conversation. Je reconduis tes amis.

Elle accompagna Wendell et Norris dans l'escalier puis dans le hall. Au moment où les deux étudiants sortaient, elle leur recommanda :

— La prochaine fois, tâchez de maintenir la conversation sur des

sujets agréables et réconfortants. Kitty et Gwen Welliver sont passées cet après-midi, elles ont empli de leurs rires la chambre de Charles. C'est exactement le genre de gai bavardage dont il a besoin, surtout à l'approche de Noël.

Besoin du bavardage des sœurs Welliver ? Pour sa part, Norris aurait préféré être dans le coma. Il se contenta cependant de répondre :

— Nous nous en souviendrons, madame Lackaway. Bonne nuit.

Les deux jeunes gens demeurèrent un moment dans Beacon Street, à regarder passer un cavalier solitaire voûté sur son cheval.

— Grenville a raison, tu sais, dit Wendell. L'enfant serait beaucoup mieux chez lui. Nous aurions dû accepter son offre.

— Ce n'est pas à nous d'en décider. Le choix revient à Rose.

— Tu te fies totalement à son jugement ?

— Oui, acquiesça Norris en suivant des yeux l'homme et la bête s'enfonçant dans l'obscurité de la rue. C'est la jeune fille la plus sage que je connaisse.

— Tu t'en es entiché, n'est-ce pas ?

— Je la respecte. Et, oui, j'ai beaucoup d'affection pour elle. Qui n'en aurait pas ? Elle a un cœur très généreux.

— « Entiché », c'est le mot. Sous le charme. Amoureux. Tout autant qu'elle l'est de toi.

Norris fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Tu n'as pas remarqué la façon dont elle te regarde, dont elle est suspendue à tes lèvres ? Elle a rangé ta chambre et recousu ton manteau, elle fait tout pour te plaire. Il te faut une autre preuve qu'elle est amoureuse de toi ?

— Amoureuse ?

— Ouvre les yeux, voyons !

Wendell éclata de rire et donna une tape au dos de son ami.

— Je dois rentrer chez moi pour les fêtes. Je suppose que tu iras à Belmont.

Encore sidéré, Norris répondit :

— Oui, mon père m'attend.

— Et Rose ?

Et Rose, en effet ?

Il ne songea qu'à elle, après avoir quitté Wendell. En retournant chez lui, il se demanda si son ami pouvait avoir raison. Rose amoureuse de lui ? Il n'avait rien remarqué. Mais il faut dire qu'il n'y avait pas prêté attention.

De la rue, il vit la lueur d'une bougie trembler à la fenêtre de sa mansarde. Rose est encore éveillée, pensa-t-il, et soudain il fut

impatience de la voir. Il monta rapidement l'escalier, plus nerveux à chaque marche qu'il gravissait. Lorsqu'il ouvrit la porte, il avait le cœur battant, autant d'émotion qu'à cause de l'effort fourni.

Rose s'était endormie sur le bureau, la tête sur ses bras croisés, *L'Anatomie* de Wistar ouverte devant elle. Regardant par-dessus son épaule, il vit qu'elle s'était intéressée à un dessin du cœur et pensa : Quelle fille extraordinaire ! La chandelle s'était transformée en une flaque de cire et il en alluma une autre. Comme il refermait doucement le livre, Rose s'éveilla, leva la tête.

— Oh, vous êtes rentré.

Il la regarda s'étirer, le cou rejeté en arrière, les cheveux tombant emmêlés. Il scruta son visage, n'y décela aucun artifice, aucune ruse. Rien qu'une fille émergeant du sommeil. Le châle dont elle avait entouré ses épaules était en laine grossière et, lorsqu'elle se frotta la joue, elle y laissa une trace cendreuse. Comme elle était différente des sœurs Welliver, avec leurs robes de soie et leurs bottines en cuir marocain ! Pas un instant, lorsqu'il se trouvait en compagnie de ces demoiselles, il n'avait eu le sentiment de savoir vraiment ce qu'elles pensaient tant elles étaient douées pour le jeu hypocrite du flirt. Rien à voir avec Rose, qui bâillait sans se cacher et se frottait les yeux aussi naturellement qu'un enfant sortant d'un somme.

Elle leva la tête vers lui.

— Vous lui avez dit ? Comment a-t-il réagi ?

— Le Dr Grenville réserve son jugement. Il veut entendre l'histoire de votre bouche.

Norris se pencha et posa une main sur l'épaule de Rose.

— Il a fait une offre généreuse que Wendell et moi avons trouvée excellente. Il propose de prendre Meggie chez lui.

Elle se figea et ce qu'il lut dans ses yeux, ce ne fut pas de la gratitude mais de la panique.

— Ne me dites pas que vous avez accepté !

— Ce serait beaucoup mieux pour elle. Plus sûr, plus sain.

— Vous n'aviez pas le droit !

Elle se leva d'un bond et Norris vit dans son regard la détermination farouche d'une jeune femme prête à tout sacrifier, à tout endurer pour que sa nièce vive.

— Vous lui avez confié Meggie ?

— Rose, je n'aurais jamais trahi votre confiance !

— Vous n'aviez pas le droit !

— Écoutez-moi. Écoutez-moi.

Il prit le visage de Rose entre ses mains, la força à le regarder dans les yeux.

— Je lui ai répondu que vous *seule* pouviez en décider. Que je ferais uniquement ce que vous voudrez. Vous êtes la mieux placée pour

savoir ce qu'il faut faire et je ne veux que votre bonheur.

— C'est vrai ? murmura-t-elle.

— C'est vrai.

Ils se regardèrent un instant puis les yeux de Rose s'embaùèrent et elle se détourna. Comme elle est fragile, pensa-t-il. Pourtant, elle a supporté le poids du monde et de son mépris. « Très jolie, en plus », avait fait remarquer Wendell. Norris prit conscience qu'il avait sous les yeux une beauté pure qui resplendissait même sous les traînées de cendre, pensa à nouveau aux sœurs Welliver. Elles n'étaient que des princesses minaudières. Rose ne possédait quasiment rien et avait cependant pris ce pauvre idiot de Billy sous son aile. Elle s'était débrouillée pour assurer à sa sœur un enterrement décent et pour nourrir sa nièce.

Elle me soutiendrait en toute circonstance. Même si je ne le mérite pas.

— Rose, le moment est venu de parler de l'avenir.

— L'avenir ?

— Ce que vous allez devenir, Meggie et vous. Je dois être franc : mes perspectives de réussir mes études se sont assombries. Je ne sais pas si je pourrai garder cette chambre, encore moins nous faire vivre tous les trois.

— Vous voulez que je parte.

C'était dit sur le ton d'une simple constatation, comme s'il n'y avait pas d'autre conclusion possible. Elle lui facilitait la tâche, elle l'absolvait par avance de toute culpabilité.

— Je veux que vous soyez en sécurité, dit-il.

— Je ne flancherai pas, Norris. Je suis capable d'entendre la vérité.

— Demain, je rentre à Belmont. Mon père m'attend pour Noël. Cela n'aura rien d'agréable, croyez-moi. Il n'aime pas les fêtes et je passerai probablement mon temps à travailler à la ferme.

— Vous n'avez pas à me donner d'explication. Demain matin, je serai partie.

— Oui. Avec moi.

Les yeux de Rose brillèrent soudain de plaisir.

— Pour Belmont ?

— C'est l'endroit le plus sûr pour vous deux. Il y aura du lait frais pour Meggie et un lit pour vous. Personne ne vous trouvera, là-bas.

— Je peux l'emmener ?

— Bien sûr que nous emmènerons Meggie. Il n'est pas question de la laisser.

Rose se jeta dans ses bras et, toute menue qu'elle fût, elle faillit le faire tomber. Il l'enlaça en riant, la fit tourner dans la petite pièce, sentit son cœur battre joyeusement contre le sien.

Soudain, elle s'écarta de lui et il vit le doute s'inscrire sur son

visage.

- Mais qu'est-ce que votre père pensera de moi ? Et de Meggie ?
- Il ne pouvait pas lui mentir alors qu'elle le regardait dans les yeux.
- Je ne sais pas, répondit-il.

Il était plus de trois heures lorsque le paysan arrêta sa charrette sur le bas-côté de la route de Belmont pour les laisser descendre. Il leur restait trois kilomètres à faire à pied, mais le ciel était bleu et la neige, recouverte de glace, étincelait au soleil de l'après-midi.

Rose tenait Meggie dans ses bras et, à mesure qu'ils avançaient, Norris lui expliquait à qui appartenaient les champs devant lesquels ils passaient. Il la présenterait à tous les voisins et ils l'adoreraient tous. Cette ferme-ci, délabrée, appartenait au vieil Ezra Hutchinson, dont la femme était morte du typhus, deux ans plus tôt. Et ces vaches, dans le pré attenant, appartenaient à la veuve Heppy Comfort, qui avait un œil sur Ezra, redevenu un parti possible. Dans la maison pimpante située de l'autre côté de la route vivaient le Dr Hallowell et sa femme, le couple sans enfant qui avait été si gentil pour lui pendant des années, qui l'avait accueilli chez eux comme s'il était leur fils. Le Dr Hallowell avait ouvert sa bibliothèque à Norris et, l'année précédente, il lui avait écrit une chaleureuse lettre de recommandation pour l'Ecole de médecine.

Rose écoutait Norris avec une expression de vif intérêt, même quand il parlait de choses sans importance comme le veau boiteux de Heppy ou la collection de livres de cantiques allemands du Dr Hallowell. Quand ils furent à proximité de la ferme Marshall, elle multiplia les questions sur un ton fébrile, comme si elle voulait tout savoir de lui avant leur arrivée. Lorsqu'ils parvinrent au sommet d'une butte et que la ferme apparut à l'horizon, Rose s'arrêta pour regarder, une main en visière pour protéger ses yeux de l'éclat du soleil couchant.

— Il n'y a pas grand-chose à voir, dit Norris.

— Mais si, Norris. C'est là que vous avez grandi.

— J'étais impatient de m'en échapper.

— Moi, cela ne me dérangerait pas du tout de vivre ici, dit Rose.

Meggie s'éveilla dans ses bras et émit un gazouillis satisfait. Rose sourit à sa nièce et poursuivit :

— Je pourrais être heureuse dans une ferme.

— C'est ce que j'aime en vous, Rose, répondit Norris en riant. Vous pourriez être heureuse n'importe où.

— Ce n'est pas le lieu qui compte.

— Avant que vous ajoutiez « C'est les gens avec qui l'on vit », attendez d'avoir vu mon père.

— Je crains cette rencontre, à la façon dont vous parlez de lui.
— Je dois vous prévenir que c'est un homme amer.
— Parce qu'il a perdu votre mère ?
— Elle l'a quitté. Elle nous a abandonnés, tous les deux. Il ne le lui a jamais pardonné.

— Et vous ? demanda-t-elle en le regardant, les joues rosies par le froid.

Il éluda la question :

— Venez. Il se fait tard.

Ils reprirent leur marche dans le soleil couchant qui projetait sur la neige les ombres arachnéennes des arbres dénudés. Bientôt ils arrivèrent à un vieux mur de pierre luisant de glace et entendirent les vaches meugler dans l'étable. Norris eut l'impression que la maison était plus petite et plus humble que dans son souvenir. Les planches à clin étaient-elles aussi usées quand il avait quitté la ferme, deux mois plus tôt ? La véranda avait-elle toujours été aussi penchée et la clôture aussi inclinée ? Plus ils approchaient, plus le fardeau du devoir pesait sur ses épaules, plus il redoutait la rencontre à venir. Il regrettait à présent d'avoir entraîné Rose et le bébé dans cette visite. Bien qu'il l'eût avertie que son père pouvait être désagréable, elle ne montrait aucun signe d'appréhension et marchait d'un pas léger en fredonnant une berceuse à Meggie. Quel homme, même son père, pourrait ne pas l'aimer ? Rose et le bébé feront sa conquête, pensa-t-il. Elle gagnera son affection comme elle a gagné la mienne, et nous rirons tous ensemble au dîner. La visite pouvait très bien se passer, finalement, grâce au charme de Rose. Mon Irlandaise porte-bonheur.

Il la regarda et se sentit ragaillardi parce qu'elle semblait si heureuse d'être avec lui, de longer la clôture de guingois en direction d'une ferme plus lugubre et décrépite que jamais.

Ils franchirent la grille bancale pour pénétrer dans une cour encombrée d'une charrette cassée et d'un tas de rondins attendant d'être fendus. Les sœurs Welliver auraient frémi en découvrant cette cour et il les imagina avançant à pas délicats dans la boue retournée par les porcs. Rose n'hésita pas une seconde et releva simplement sa jupe pour suivre Norris. La vieille truie, dérangée par les visiteurs, grogna et se dirigea vers l'étable.

Avant qu'ils soient parvenus à la véranda, la porte s'ouvrit et le père de Norris sortit de la maison. Isaac Marshall, qui n'avait pas vu son fils depuis deux mois, ne lui adressa aucun mot de bienvenue. Planté sur la véranda, il les regardait en silence. Il portait la même veste simple, le même pantalon terne que d'habitude, mais ses vêtements paraissaient flotter sur son corps et les yeux qui les observaient sous le chapeau informe semblaient plus profondément enfoncés dans leurs orbites. Il n'eut que l'ombre d'un sourire lorsque

son fils monta les marches.

— Te revoilà, dit Isaac sans prendre Norris dans ses bras.

— Père, je te présente mon amie Rose. Et sa nièce, Meggie.

Rose s'avança, souriante.

— Enchantée de faire votre connaissance, monsieur Marshall.

Isaac garda les bras le long du corps et plissa les lèvres. Norris vit Rose rougir et détesta son père plus que jamais.

— Elle dort ici cette nuit ?

— Et plus longtemps, j'espère. Rose et son bébé ont besoin d'un logement pour quelque temps. Elle pourrait prendre la chambre du haut.

— Alors, il faudra faire le lit.

— Je peux m'en occuper, monsieur Marshall, proposa Rose. Je ne vous embêterai pas. Et je travaille dur ! Il n'est rien que je ne puisse faire.

Isaac regarda longuement l'enfant puis, avec un hochement de tête réticent, retourna dans la maison en disant :

— Je ferais bien d'aller voir si on a de quoi dîner.

— Je suis désolé, Rose. Profondément désolé.

Ils étaient assis dans le grenier à foin de part et d'autre du bébé endormi et regardaient les vaches en train de manger en bas, dans la faible lumière de la lanterne. Les cochons aussi étaient venus dormir dans l'étable et grognaient en se disputant les meilleurs tas de paille. Norris se sentait plus à l'aise ce soir parmi les animaux que seul en compagnie d'un homme silencieux dans une maison silencieuse. Isaac avait peu parlé pendant leur repas de fête composé de jambon, de pommes de terre bouillies et de navets. Il n'avait posé que quelques questions à Norris sur ses études et avait ensuite paru indifférent aux réponses. Seule la ferme l'intéressait et le peu qu'il avait dit concernait la clôture à réparer, la médiocre qualité du foin cet automne, et la paresse de son dernier valet de ferme. Rose était assise en face de lui mais aurait aussi bien pu être invisible car il l'avait à peine regardée de la soirée et uniquement pour passer les plats.

Elle avait eu l'intelligence de garder le silence.

— Il a toujours été comme ça, dit Norris en regardant les porcs fouiller la paille de leur groin. Je n'aurais pas dû espérer autre chose. Je n'aurais pas dû vous faire subir ça.

— Je suis contente d'être venue.

— Cette soirée a été une épreuve pour vous.

— C'est moi qui suis désolée pour vous, répondit Rose.

Son visage captait la lumière de la lanterne et, dans la pénombre de l'étable, Norris ne voyait plus la robe rapiécée ni le châle déchiré ; il ne voyait que ces yeux qui le regardaient avec une telle intensité.

— Vous avez grandi dans une maison triste, continua-t-elle. Ce n'est pas ce qui convient à un enfant.

— Elle n'a pas toujours été triste. Je ne veux pas que vous pensiez que j'ai eu une enfance malheureuse. Il y a eu de bons moments.

— Ça a changé quand ? Après de départ de votre mère ?

— Plus rien n'a été comme avant.

— Bien sûr. C'est terrible d'être abandonné. C'est déjà difficilement supportable quand la personne qu'on aime meurt, mais quand elle *choisit* de vous quitter...

Rose s'interrompit, prit une inspiration, regarda l'étable, en bas.

— J'ai toujours aimé cette odeur. Les animaux, le foin, tout. Même la bouse. C'est une odeur franche.

Norris scruta la pénombre où les cochons avaient enfin cessé de fouir le sol et se blottissaient l'un contre l'autre pour la nuit avec de faibles grognements.

— Qui vous a abandonnée, Rose ?

— Personne. C'est moi qui suis partie. Quelle idiote j'étais ! Après le départ d'Aurnia pour l'Amérique, je l'ai suivie. Je ne pouvais pas attendre d'être un peu plus mûre, j'étais impatiente de voir le monde.

Elle poussa un soupir chargé de regrets et dit, avec un sanglot dans la voix :

— J'ai brisé le cœur de ma mère.

Norris n'eut pas besoin de l'interroger. Il sut, en la voyant baisser tristement la tête, que cette mère était morte.

Rose se redressa et déclara d'un ton ferme :

— Je n'abandonnerai plus jamais personne.

Il tendit le bras pour lui prendre la main, une main qui lui était maintenant si familière. C'était comme s'ils avaient toujours partagé leurs secrets dans ce grenier obscur.

— Je comprends pourquoi votre père est amer. Il a le droit de l'être.

Longtemps après que Rose et Meggie furent montées se coucher, Norris et Isaac demeurèrent assis à la table de la cuisine. Si le fils n'avait fait que goûter à l'alcool de pomme du cruchon posé près de la lampe, le père avait bu toute la soirée, plus que Norris ne l'avait jamais vu boire. Isaac se versa un autre verre et reboucha le cruchon d'une main maladroite.

— Qu'est-ce qu'elle est exactement pour toi, cette fille ?

— Je te l'ai dit. Une amie.

— Tu es ami avec une fille ? Tu es une chochotte ? Tu ne peux pas avoir un vrai copain, comme un homme ?

— Qu'est-ce que tu as contre elle ? Que c'est une fille ? Qu'elle est irlandaise ?

— Elle est enceinte ?

Norris posa sur son père un regard stupéfait. C'est l'alcool qui parle, il n'a pas voulu dire ça.

— Ah, tu ne sais même pas, lui lança Isaac.

— Tu n'as pas le droit de parler d'elle comme ça. Tu ne la connais pas.

— Et toi, tu la connais ?

— Je ne l'ai pas touchée, si c'est ce que tu veux savoir.

— Ça n'empêche pas qu'elle est peut-être déjà enceinte. Et avec un mioche sur les bras, en plus ! Vas-y, prends-la, prends les responsabilités d'un autre homme !

— J'espérais qu'elle serait la bienvenue ici. J'espérais que tu apprendrais à l'accepter, peut-être même à l'aimer. C'est une fille travailleuse, avec le cœur le plus généreux que je connaisse. Elle mérite mieux que l'accueil que tu lui as fait.

— Je ne pense qu'à ton bien, mon garçon. À ton bonheur. Tu veux élever un enfant qui n'est pas le tien ?

Norris se leva brusquement et se tourna pour quitter la pièce.

— Bonne nuit, père.

— Je cherche à t'épargner le chagrin que j'ai connu. Elles mentent, Norris. Elles sont pleines de rouerie, et on ne l'apprend que trop tard.

Comprenant soudain, Norris s'immobilisa.

— Tu parles de ma mère.

— J'ai essayé de la rendre heureuse.

Isaac vida son verre d'un trait et le reposa sur la table en le faisant claquer.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu.

— Je ne m'en suis jamais aperçu, répliqua Norris.

— Les enfants ne voient pas tout. Il y a beaucoup de choses que tu ne sauras jamais sur ta mère.

— Pourquoi elle t'a quitté ?

— Elle t'a quitté, toi aussi.

Norris ne trouva rien à répondre à cette dure vérité. Oui, elle m'a abandonné, et je ne le comprendrai jamais. Soudain épuisé, il se rassit à la table, regarda son père se resservir à boire.

— Qu'est-ce que j'ignore sur ma mère ?

— Des choses que j'aurais dû moi-même savoir. Sur lesquelles j'aurais dû m'interroger. Pourquoi une fille comme elle épousait un homme comme moi. Oh, je ne suis pas idiot. J'ai vécu assez longtemps dans une ferme pour savoir combien de temps il faut à une truie pour...

Isaac s'interrompit, baissa la tête.

— Je crois qu'elle ne m'a jamais aimé.

— Tu l'aimais, toi ?

Il posa son regard trouble sur son fils.

— Qu'est-ce que ça changeait ? Ça n'a pas suffi à la retenir. Toi non plus, tu n'as pas suffi à la retenir.

Ces mots à la fois cruels et vrais demeurèrent suspendus entre eux comme une odeur de poudre brûlée. Les deux hommes se faisaient face en silence.

— Le jour où elle est partie, tu étais malade, reprit enfin Isaac. Tu te souviens ?

— Oui.

— Une fièvre d'été. Tu étais tellement chaud qu'on avait peur de te perdre. Le Dr Hallowell était à Portsmouth, cette semaine-là, on n'a pas pu le faire venir, toute la nuit, ta mère est restée auprès de toi. Et toute la journée du lendemain. La fièvre ne baissait pas, on était sûrs tous les deux que tu allais mourir. Et qu'est-ce qu'elle a fait ? Tu te rappelles quand elle est partie ?

— Elle m'a dit qu'elle m'aimait. Qu'elle reviendrait.

— C'est ce qu'elle m'a dit aussi. Que son fils méritait ce qu'il y avait de meilleur et qu'elle allait s'en occuper. Elle a mis sa plus belle robe et elle est partie. Elle n'est jamais revenue. Ni ce jour-là ni le lendemain. Je me suis retrouvé seul avec un gosse malade et je ne savais absolument pas où elle était partie. Mme Comfort est venue s'occuper de toi pendant que je la cherchais. Dans tous les endroits auxquels je pouvais penser, chez tous les voisins. Ezra m'a dit qu'il l'avait vue à cheval sur la route de Brighton. Quelqu'un d'autre l'a vue se diriger vers Boston.

Isaac marqua une pause.

— Et puis un gamin est venu un jour, avec le cheval de ta mère. Et la lettre.

— Pourquoi tu ne me l'as jamais montrée, cette lettre ?

— Tu étais trop jeune. Onze ans.

— J'étais en âge de comprendre.

— C'est du passé, maintenant. Je l'ai brûlée. Mais je peux te dire ce qu'il y avait dessus. Je ne lis pas très bien, tu le sais. Alors, j'ai demandé à Mme Comfort d'y jeter un coup d'œil, juste pour être sûr que j'avais bien compris.

Il avala sa salive en fixant la lampe.

— Ta mère écrivait qu'elle ne supportait plus d'être ma femme, qu'elle avait rencontré un homme et qu'ils partaient pour Paris.

— Il devait y avoir autre chose.

— Non, rien de plus. Mme Comfort peut te le confirmer.

— Elle n'a donné aucune explication ? Aucun détail ? Pas même le nom de cet homme ?

— Non. C'est tout ce qu'elle a écrit.

— Elle n'a rien dit pour moi ? Elle a dû dire quelque chose !

— C'est pour ça que je ne te l'ai jamais montrée, mon garçon, répondit Isaac à voix basse. Je ne voulais pas que tu saches.

Que ma mère n'avait même pas mentionné mon nom.

Incapable d'affronter le regard de son père, Norris fixait la table balafrée où Isaac et lui avaient partagé tant de repas silencieux, n'entendant que le hurlement du vent et le bruit de leurs fourchettes dans leurs assiettes.

— Pourquoi avoir attendu toutes ces années pour m'en parler ? Pourquoi maintenant ?

— À cause *d'elle*, répondit Isaac en levant les yeux vers la chambre où dormait Rose. Elle a jeté son dévolu sur toi, cette fille. Fais une erreur maintenant, tu le paieras toute ta vie.

— Pourquoi ce serait une erreur ?

— Y a des hommes qui ne voient rien, même quand ça leur saute aux yeux.

— Épouser ma mère, c'était ton erreur ?

— Et m'épouser, c'était la sienne. Je la connaissais depuis toujours. Je la voyais à l'église avec ses jolis chapeaux, toujours aimable avec moi mais toujours accessible aussi. Et puis un jour, c'est comme si elle avait fini par me *voir*. Et par estimer que je méritais qu'elle me regarde de plus près.

Isaac remplit de nouveau son verre.

— Onze ans plus tard, elle se retrouve coincée dans une ferme puante avec un enfant malade. C'est plus facile de s'enfuir, bien sûr. De tout laisser derrière soi et de partir mener la belle vie avec un autre homme.

Il reposa le cruchon, leva de nouveau les yeux vers la chambre du haut.

— On ne peut pas les croire sur parole, c'est tout ce que je veux te faire comprendre. Cette fille a un visage plutôt joli, mais qu'est-ce que ça cache ?

— Tu te trompes sur son compte.

— Je me suis trompé sur celui de ta mère. Je cherche uniquement à t'éviter les mêmes peines.

— J'aime cette fille. J'ai l'intention de l'épouser.

Isaac eut un rire sarcastique.

— Je me suis marié par amour et regarde le résultat !

Il leva son verre, arrêta son geste et se tourna vers la porte.

On avait frappé.

Ils échangèrent un regard ébahi. Ce n'était pas une heure pour une visite amicale. Le front plissé, Isaac prit la lampe et alla ouvrir. Le vent s'engouffra à l'intérieur et souffla presque la flamme de la lampe qu'il tenait à hauteur du visage de la personne qui avait frappé.

— Monsieur Marshall ? dit un homme. Votre fils est là ?

Au son de cette voix, Norris se leva, alarmé.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? demanda son père.

Le fermier fut projeté en arrière quand deux hommes pénétrèrent de force dans la cuisine.

— Ah, vous êtes bien là, constata Pratt en découvrant Norris.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Isaac.

Pratt adressa un signe de tête à son compagnon, qui passa derrière Norris comme pour lui couper toute possibilité de fuir.

— Nous vous ramenons à Boston.

— Comment osez-vous envahir ma maison ? s'insurgea Isaac. Qui êtes-vous ?

— La Garde de nuit, répondit Pratt sans quitter Norris des yeux. La voiture attend, monsieur Marshall.

— Vous arrêtez mon fils ?

— Pour une raison qu'il ne vous a sans doute pas expliquée.

— Je ne vous suivrai que si vous m'exposez les charges qui pèsent sur moi, exigea Norris.

Le policier qui se tenait derrière lui le poussa si violemment qu'il heurta la table. La cruche d'alcool de pomme tomba sur le sol et s'y fracassa.

— Arrêtez ! s'écria Isaac. Pourquoi vous faites ça ?

— Votre fils est inculpé des meurtres d'Agnes Poole, Mary Robinson, Nathaniel Berry et maintenant Eben Tate, récita Pratt.

— Tate ? fit Norris, éberlué. Le beau-frère de Rose a lui aussi été assassiné ? Je n'en savais rien ! Je n'ai rien à voir avec sa mort !

— Nous avons toutes les preuves qu'il nous faut, affirma Pratt. Ma tâche consiste à vous ramener à Boston, où vous serez jugé.

Il s'adressa à son collègue :

— Emmène-le.

Contraint d'avancer, l'étudiant arrivait au seuil de la porte quand il entendit Rose appeler :

— Norris ?

Il se retourna et cria à la jeune fille au regard affolé :

— Allez voir le Dr Grenville ! Expliquez-lui ce qui se passe !

Les policiers le forcèrent à sortir et à monter avec eux dans la voiture. Pratt donna au cocher le signal du départ en frappant deux coups secs sur la paroi du véhicule, qui prit la route de Belmont en direction de Boston.

— Même votre Dr Grenville ne peut plus vous protéger, maintenant, asséna Pratt à son prisonnier. Pas avec les preuves que nous détenons.

— Quelles preuves ?

— Vous ne devinez pas ? Quelque chose que vous avez laissé dans votre chambre ?

Perplexe, Norris secoua la tête.

— Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez.

— Le bocal, monsieur Marshall. Je suis d'ailleurs étonné que vous conserviez ça chez vous.

L'autre policier, assis en face d'eux, regarda Norris et marmonna :

— Vous êtes un malade.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve un visage humain baignant dans le whisky, reprit Pratt. Au cas où il aurait subsisté un doute, nous avons aussi trouvé votre masque. Encore taché de sang. Vous aviez voulu jouer au plus fin avec nous en décrivant le masque que vous portiez, hein ?

Le masque du Faucheur du West End, caché dans ma chambre pour m'incriminer ?

— C'est la corde qui vous attend, prédit Pratt.

Son collègue ricana, comme s'il était impatient d'assister à une belle pendaison, distraction bienvenue pour égayer les tristes mois d'hiver.

— Vos bons amis médecins pourront se faire la main sur vous, ajouta Pratt.

Dans la pénombre de la voiture, Norris vit le policier se passer un doigt sur la poitrine, de haut en bas, geste qui n'avait pas besoin d'explication. Des cadavres suivaient des circuits secrets pour finir sur les tables de dissection. Ils étaient déterrés la nuit par des gens qui risquaient la prison à chacune de leurs incursions dans les cimetières. Mais les corps des criminels exécutés allaient directement sur ces tables avec l'approbation de la loi. Pour leurs crimes, les condamnés à mort payaient non seulement de leur vie mais aussi de leur dépouille. Chaque prisonnier attendant d'être pendu savait que son exécution ne serait pas l'indignité finale et que suivrait le bistouri de l'anatomiste.

Norris songea au vieux Paddy dont il avait ouvert la poitrine, dont il avait tenu le cœur dégouttant de sang entre ses mains. Qui tiendrait le sien ? À qui serait le tablier qu'il éclabousserait de son sang lorsque ses organes tomberaient dans le baquet ?

Par la fenêtre de la voiture, il vit les champs éclairés par la lune, les fermes devant lesquelles il passait toujours quand il retournait à Boston. Ce serait la dernière fois qu'il verrait ce paysage qu'il avait cherché à fuir pendant toute son adolescence. Il avait été assez bête pour croire qu'il y parviendrait et il en était maintenant puni.

La route les mena à l'est de Belmont et les fermes firent place à des villages lorsqu'ils approchèrent de Boston. La Charles River luisait au clair de lune et il se rappela la nuit où, longeant la rive, il avait regardé la prison par-dessus la rivière. Il s'était alors estimé heureux, comparé aux misérables enfermés derrière les barreaux. Il allait maintenant les rejoindre et ne les quitterait que pour affronter le

bourreau.

Lorsque les roues de la voiture claquèrent sur le pont de West Boston, Norris sut que le voyage était presque terminé. Après le pont, ils n'auraient plus qu'à emprunter Cambridge Street et à remonter vers la prison municipale. Le Faucheur du West End était enfin capturé. Le collègue de Pratt eut un sourire de triomphe qui dévoila ses dents blanches dans l'obscurité.

— Ho ! Ho ! cria le cocher.

La voiture s'immobilisa. Pratt regarda par la fenêtre : ils étaient encore sur le pont.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi on s'arrête ?

— Un embouteillage, monsieur Pratt.

Le policier ouvrit la portière, descendit.

— Bon sang, ils ne peuvent pas faire avancer ce cheval ?

— Ils essaient, m'sieur, mais la pauvre carne arrive plus à se lever.

— Alors qu'ils la mènent à l'équarrisseur. Cette bête bloque tout le monde.

Par la fenêtre, Norris vit le parapet du pont sous lequel coulait la rivière. Il pensa à ses eaux froides et noires, se dit qu'il y avait pire comme tombe.

— Si ça dure, il n'y a qu'à passer par le pont du Canal.

— Non, regardez, le chariot arrive. Dans une minute, ils auront emporté le cheval.

Maintenant, se dit Norris. Je n'aurai pas d'autre occasion.

Pratt se retourna pour remonter dans la voiture. Au moment où la portière s'ouvrait, Norris la poussa brusquement et sauta dehors. Renversé, Pratt tomba par terre. Il n'eut pas plus le temps de réagir que son collègue resté dans la voiture.

Norris regarda autour de lui : le cheval mort, étendu à l'endroit où il s'était effondré, devant sa charrette surchargée. La file d'attelages bloqués derrière, sur le pont. Et la Charles River, dont la surface brillant sous la lune cachait des eaux troubles. Il n'hésita pas.

C'est la seule chance qui me reste, pensa-t-il en enjambant le parapet. Ou je le saisis, ou je renonce à tout espoir.

C'est pour toi, Rose !

— Attrapez-le ! Ne le laissez pas sauter !

Norris plongeait déjà. Dans l'obscurité, dans le temps, vers un avenir qui lui était aussi inconnu que l'eau vers laquelle il tombait. Il savait seulement que la vraie bataille allait commencer et, juste avant de toucher l'eau, il se prépara, tel un guerrier allant au combat.

L'eau froide fut une gifle cruelle l'accueillant dans une vie nouvelle. Il sombra dans une obscurité si épaisse qu'il ne distingua plus le bas du haut et, désorienté, battit des jambes. Puis il aperçut au-dessus de lui la lueur de la lune et agita les bras jusqu'à ce que sa tête refasse

surface. En inspirant une goulée d'air, il entendit des voix sur la rive :

— Où il est ? Vous le voyez ?

— Appelle la Garde ! Je veux qu'on fouille la berge !

— Des deux côtés ?

— Bien sûr, imbécile !

Norris replongea dans l'obscurité glacée et se laissa entraîner par le courant. Sachant qu'il ne pouvait pas la remonter, il s'abandonna à la rivière. Elle l'emporta, loin de Lechmere Point, loin du West End, vers l'est, vers le port.

Vers les docks.

De nos jours

Julia se tenait au bord de la falaise et contemplait l'océan. Le brouillard s'était enfin dissipé, révélant les îles situées au large et un bateau de pêche au homard, qui fendait une mer si calme qu'elle semblait de vieil argent. Elle n'entendit pas les pas de Tom derrière elle mais devina sa présence et le sentit approcher bien avant qu'il parle.

— Ma valise est prête, annonça-t-il. Je prendrai le ferry de quatre heures et demie. Je suis désolé de devoir vous laisser avec Henry, mais son état me paraît stable. Au moins, il n'a pas fait d'arythmie depuis trois jours.

— Je me débrouillerai, assura Julia sans quitter le bateau des yeux.

— C'est beaucoup vous demander.

— Cela ne me dérange pas. De toute façon, j'avais prévu de rester partie toute la semaine, et c'est tellement beau ici. Maintenant qu'on peut enfin voir l'océan.

— L'endroit est superbe, convint-il en se plaçant côté d'elle. Dommage qu'il doive finir par tomber dans l'eau. Cette maison est en sursis.

— On ne peut pas la sauver ?

— On ne peut pas se battre contre l'océan. Il y a des choses inéluctables.

Ils restèrent un moment silencieux, regardèrent le bateau s'arrêter en grondant et le pêcheur tirer ses casiers de l'eau.

— Vous n'avez pas dit grand-chose, cet après-midi, fit remarquer Tom.

— Je pensais à Rose Connolly. Au courage dont elle a dû faire preuve, simplement pour survivre.

— Quand il le faut, les gens trouvent généralement en eux la force nécessaire.

— Moi, je n'ai jamais su, avoua Julia.

Ils se mirent à marcher en restant à distance du bord croulant de la falaise.

— Vous parlez de votre divorce ?

— Quand Richard l'a demandé, j'ai simplement présumé que j'étais coupable de ne pas l'avoir rendu heureux. C'est ce qu'on finit par

croire quand un homme vous fait sentir jour après jour que votre travail n'est pas aussi important que le sien. Que vous n'êtes pas aussi brillante que les femmes de ses collègues.

— Combien de temps avez-vous supporté ça ?

— Sept ans.

— Pourquoi n'êtes-vous pas partie ?

— Parce que je croyais qu'il avait raison. Rose ne l'aurait pas toléré, elle.

— C'est une formule qui pourrait vous être utile, désormais : *comment Rose aurait-elle réagi ?*

— J'en suis venue à la conclusion que je ne suis pas Rose Connolly. Le pêcheur replongea ses casiers dans l'eau.

— Je dois partir pour Hong Kong jeudi, dit Tom. J'y resterai un mois.

Julia se tut. Un long mois sans le revoir.

— J'aime mon boulot mais je suis loin de chez moi la moitié du temps, poursuivit-il. Je traque les épidémies, je m'occupe d'autres vies en oubliant que j'en ai une.

— Vous avez tant à donner.

— J'ai quarante-deux ans et la compagne de mes jours passe six mois par an dans un chenil. Finalement, j'envisage d'annuler ce voyage.

Julia sentit son pouls s'accélérer.

— Pourquoi ?

— En partie à cause de Henry. Il a quatre-vingt-neuf ans, il ne sera pas toujours là.

À cause de Henry, bien sûr, pensa Julia.

— S'il a un problème, il peut m'appeler.

— C'est une lourde responsabilité. Je ne la souhaite à personne.

— Je me suis attachée à lui, dit Julia. C'est un ami et je n'abandonne pas mes amis.

Elle leva les yeux vers une mouette planant dans le ciel.

— C'est étrange comme un tas de vieux os peut rapprocher deux personnes, reprit-elle. Des gens qui n'ont absolument rien en commun.

— Il vous aime beaucoup. Il m'a dit « Si j'avais seulement dix ans de moins »...

Julia s'esclaffa.

— Quand nous avons fait connaissance, il pouvait à peine me supporter.

— Henry ne supporte personne, mais il a fini par se prendre d'affection pour vous.

— Grâce à Rose. Elle est la seule chose que nous ayons en commun. Elle nous obsède tous les deux.

Elle regarda le bateau s'éloigner en traçant une ligne blanche sur la

surface gris métallisé de la baie.

— Il m'arrive même de rêver d'elle.

— Quel genre de rêves ? voulut savoir Tom.

— C'est comme si j'étais auprès d'elle, comme si je voyais ce qu'elle voit. Les voitures à cheval, les rues, les robes. J'ai passé trop de temps à lire ces lettres, Rose s'est glissée dans mon inconscient. Je finis presque par croire que j'ai vécu à cette époque. Tout me semble tellement... familier.

— Comme vous l'êtes pour moi. J'ai toujours ce sentiment que je vous connais, que nous nous sommes déjà rencontrés.

— Je ne vois pas comment nous aurions pu.

— Moi non plus, soupira-t-il. Alors, il n'y a aucune raison pour que j'annule mon voyage. N'est-ce pas ?

Il y avait plus dans cette question que lui ou elle ne voulait le reconnaître. Julia soutint le regard de Tom et ce qu'elle y lut l'effraya, car elle y vit à la fois une possibilité et un chagrin. Elle n'était prête ni pour l'une ni pour l'autre.

— Je me débrouillerai avec Henry, déclara-t-elle en fixant la mer.

Cette nuit-là, Julia rêva de nouveau de Rose Connolly. Cette fois, cependant, Rose n'était plus une pauvre fille en guenilles, au visage taché de traînées de cendres, mais une jeune femme posée, au regard plein de sagesse. Les cheveux relevés sur la tête en un chignon, elle se tenait parmi des fleurs des champs et contemplait une pente descendant vers un ruisseau. La pente qui deviendrait un jour le jardin de Julia. Par cette belle journée d'été, l'herbe haute ondoyait dans le vent comme de l'eau et le duvet blanc des pissenlits tourbillonnait dans la brume dorée. Rose se retourna et vit une prairie, des pans de mur écroulés marquant l'emplacement où s'était dressée autrefois une maison à présent disparue, réduite en cendres.

Une fillette apparut en haut de la butte et courut vers Rose en faisant voler sa jupe autour d'elle, le visage radieux et rougi par la chaleur. Rose la prit dans ses bras et la fit tourner.

— Encore ! Encore ! réclama l'enfant quand Rose la reposa.

— Non, ta tante est tout étourdie.

— Alors, on se laisse rouler en bas ?

— Regarde plutôt, Meggie, dit Rose en montrant le ruisseau. N'est-ce pas un endroit charmant ?

— Il y a des poissons et des grenouilles dans l'eau.

— Un endroit idéal, non ? Tu devrais construire ta maison ici, un jour.

— Et ces ruines ?

Rose regarda les fondations calcinées.

— Cette demeure appartenait à un grand homme. Elle a brûlé

quand tu n'avais que deux ans. Un jour peut-être, quand tu seras plus âgée, je te parlerai de lui. De ce qu'il a fait pour nous.

Rose prit une profonde inspiration et baissa les yeux vers le ruisseau.

— Oui, c'est l'endroit rêvé pour bâtir une maison. Il faudra que tu t'en souviennes.

Elle prit la main de la fillette.

— Viens. La cuisinière nous attend pour le déjeuner.

La tante et la nièce gravirent la pente en faisant murmurer leurs jupes dans l'herbe haute puis basculèrent de l'autre côté et l'on ne vit bientôt plus que la chevelure auburn de Rose étincelant au soleil.

Julia se réveilla, les larmes aux yeux. C'était mon jardin. Rose et Meggie marchaient dans mon jardin.

Elle se leva de son lit et alla à la fenêtre, découvrit la lueur rose de l'aube. Les derniers nuages avaient enfin disparu et pour la première fois elle vit le jour poindre sur Penobscot Bay. Je suis contente d'être restée assez longtemps pour admirer ce lever de soleil, pensa-t-elle.

En faisant le moins de bruit possible pour ne pas réveiller Henry, elle descendit l'escalier sur la pointe des pieds, alla dans la cuisine faire du café. Elle tendait la main vers le robinet pour remplir le pot en verre de la machine quand elle entendit un bruit de paperasse dans l'autre pièce. Elle reposa le pot, passa la tête dans la bibliothèque.

Henry était assis à la grande table, penché au-dessus de feuilles de papier étalées devant lui.

Craignant le pire, Julia se précipita vers lui, mais quand elle lui saisit l'épaule il se redressa et annonça :

— J'ai trouvé.

Elle baissa les yeux vers les pages manuscrites, découvrit au bas de l'une d'elles les trois initiales désormais familières : O. W. H.

— Une autre lettre !

— J'ai bien peur que ce soit la dernière.

— Mais c'est formidable ! s'écria-t-elle.

Elle remarqua alors la pâleur du visage de Henry et le tremblement de ses mains.

— Qu'y a-t-il ? Il lui tendit la lettre.

— Lisez.

1830

L'objet macabre marinait dans le whisky depuis deux jours et Rose ne reconnut pas immédiatement ce que le bocal contenait. Elle ne vit d'abord qu'un morceau de chair baignant dans un liquide couleur thé. Puis Pratt tourna le bocal et le tint à hauteur des yeux de la jeune fille pour la forcer à mieux regarder.

— Vous savez qui c'est ? demanda-t-il.

L'objet conservé dans un mélange peu ragoûtant d'alcool et de vieux sang vint cogner contre le verre, qui en grossit chaque détail. Horrifiée, Rose eut un mouvement de recul.

— C'est un visage que vous devriez reconnaître, mademoiselle Connolly. Il a été prélevé sur un corps retrouvé il y a deux jours dans une ruelle du West End. Un cadavre sur lequel on avait gravé au couteau le signe de la croix. Celui de votre beau-frère, Eben Tate.

Le policier reposa le bocal sur la table du Dr Grenville. Rose se tourna vers le médecin, qui semblait atterré par la présence de cette preuve matérielle dans son salon.

— Ce bocal n'a jamais été dans la chambre de Norris ! affirma Rose. Il ne m'aurait jamais demandé de venir ici s'il n'avait pas eu confiance en vous, monsieur Grenville. Vous devez maintenant avoir confiance en *lui*.

Nullement ébranlé, Pratt sourit.

— Il est clair, docteur, que votre étudiant vous a trompé. Norris Marshall est le Faucheur du West End. Nous ne tarderons pas à l'appréhender.

— S'il ne s'est pas noyé, répondit Grenville.

— Oh, nous savons qu'il est encore en vie. Ce matin, nous avons relevé des empreintes de pas dans la boue de la rive, à proximité des docks. Nous le trouverons et justice sera rendue. Ce bocal nous fournit la preuve nécessaire.

— Vous n'avez qu'un spécimen conservé dans du whisky.

— Et un masque taché de sang, enchaîna Pratt. Un masque blanc correspondant à ce que certains témoins...

Il regarda Rose.

— ... ont décrit.

— Il est innocent ! protesta-t-elle. Je témoignerai que...

— Que quoi, mademoiselle Connolly ?

— Que c'est *vous* qui avez placé ce bocal dans sa chambre.

Pratt fit un pas vers elle avec une telle expression de fureur qu'elle tressaillit.

— Petite putain !

— Monsieur Pratt ! intervint Grenville.

Mais le policier poursuivit :

— Vous vous imaginez que votre témoignage vaudra quelque chose ? Je sais parfaitement que vous viviez chez Norris Marshall. Il a même amené sa catin à la ferme paternelle pour la présenter à son cher vieux père. Non seulement vous couchiez chez lui mais vous couchiez *avec* lui. C'est pour vous rendre service qu'il a tué Eben Tate ? Il s'est occupé de votre beau-frère gênant ?

Le policier remit le bocal dans sa boîte tapissée de tissu et ajouta, ironique :

— C'est sûr qu'un jury croira à *votre* témoignage !

— Le bocal n'était pas dans la chambre de Norris, dit Rose à Grenville. Je le jure.

— Qui a autorisé la perquisition du domicile de M. Marshall ? demanda le doyen. Comment la Garde de nuit a-t-elle eu l'idée d'aller regarder chez lui, pour commencer ?

Pour la première fois, Pratt parut mal à l'aise.

— Je n'ai fait que mon devoir. Lorsque nous avons reçu un document...

— Quel document ?

— Une lettre nous avisant que la Garde pourrait trouver des objets intéressants dans cette chambre.

— Une lettre de qui ?

— Il ne m'est pas permis de le révéler.

Grenville eut un rire entendu.

— Une lettre anonyme !

— Nous avons trouvé les preuves, non ?

— Vous joueriez la vie d'un homme sur ce bocal ? Sur ce masque ?

— Et vous, monsieur le doyen, vous devriez réfléchir avant de jouer votre réputation pour défendre un assassin. Vous vous êtes grandement trompé sur le compte de ce jeune homme, comme d'autres, d'ailleurs.

Pratt indiqua la boîte et précisa, avec une pointe de satisfaction :

— Tout le monde sauf moi, en fait. Bonne nuit, docteur. Inutile de me raccompagner, je connais le chemin.

Ils entendirent les pas du policier dans le couloir puis la porte d'entrée se refermant derrière lui. Un moment plus tard, la sœur de Grenville, Eliza, fit son entrée dans le salon.

— Cet affreux bonhomme est enfin parti ?

— J'ai bien peur que les perspectives soient fort sombres pour Norris, soupira Grenville en se laissant tomber dans un fauteuil près du feu.

— Tu ne peux rien faire pour l'aider ?

— Cette affaire a pris des proportions qui échappent à mon influence.

— Il compte sur vous, docteur Grenville ! s'écria Rose. Si M. Holmes et vous-même le défendez, la police sera contrainte de vous écouter.

— Wendell témoignera en sa faveur ? demanda Eliza.

— Il est venu dans la chambre de Norris, il sait que le bocal ne s'y trouvait pas. Ni le masque. Tout est de ma faute, s'accusa Rose. Ceux qui veulent mettre la main sur Meggie sont prêts à tout.

— Y compris à envoyer un innocent à la potence ? dit la mère de Charles.

— Sans la moindre hésitation, déclara Rose. Elle s'approcha de Grenville, les mains tendues pour le supplier de la croire.

— La nuit où Meggie est née, il y avait deux infirmières et un médecin dans la salle des femmes en couches. Ils sont maintenant morts parce qu'ils connaissaient le secret de ma sœur. Le nom du père de Meggie.

— Un nom que vous n'avez pas entendu, fit observer Grenville.

— J'étais sortie. Le bébé pleurait, je l'ai emmené dehors. Plus tard, Agnes Poole m'a demandé de le lui remettre, mais j'ai refusé. Depuis, on me traque.

— C'est donc l'enfant qu'ils veulent ? dit Eliza en se tournant vers son frère. Il faut le protéger.

Grenville acquiesça de la tête.

— Où est votre nièce, mademoiselle Connolly ?

— En lieu sûr.

— Ils pourraient la trouver, objecta-t-il.

— Je suis la seule à savoir où elle se trouve.

Rose regarda le médecin dans les yeux.

— Et personne ne me forcera à le révéler.

Il soutint son regard, la jaugea.

— Je n'en doute pas un instant. Vous l'avez protégée jusqu'à maintenant, vous savez mieux que personne ce qu'il faut faire.

Il se leva et annonça :

— Je dois sortir.

— Où vas-tu ? lui demanda sa sœur.

— Consulter des gens sur cette affaire.

— Tu seras de retour pour le souper ?

— Je ne sais pas.

Il alla dans le hall, enfila son manteau. Rose le suivit.

— Docteur Grenville, que puis-je faire pour l'aider ?

— Restez ici. Eliza, occupe-toi de cette jeune fille. Il ne doit rien lui arriver sous notre toit.

Il sortit et une rafale de vent s'engouffra par la porte ouverte, amenant des larmes aux yeux de Rose.

— Vous n'avez nulle part où aller ? lui demanda Eliza.

— Non, madame.

— Mme Furbush vous préparera un lit dans la cuisine.

La mère de Charles considéra la robe rapiécée et salie.

— Et vous apportera de quoi vous changer.

— Merci, murmura Rose, la gorge nouée. Merci pour tout.

— C'est mon frère que vous devez remercier. J'espère seulement que cette affaire ne causera pas sa perte.

C'était la maison la plus imposante dans laquelle Rose eût jamais mis les pieds, à coup sûr la maison la plus imposante où elle eût jamais dormi. La cuisine était bien chaude, les braises rougeoyaient encore dans la cheminée. La couverture qu'on lui avait donnée était en laine et plus épaisse que la cape élimée dans laquelle elle s'était enveloppée pendant tant de nuits froides, vieille guenille qui avait pris l'odeur de toutes les paillasses, de tous les taudis où elle avait dormi. Mme Furbush, la gouvernante aux manières brusques et efficaces, avait insisté pour jeter cette cape dans le feu avec le reste des vêtements de Rose. Puis Mme Furbush avait fait apporter pour elle de l'eau chaude et du savon, car le Dr Grenville tenait qu'une maison propre est une maison saine. Lavée et vêtue d'une chemise de nuit, Rose était étendue sur un lit pliant près de la cheminée. Elle savait que Meggie était elle aussi dans un endroit confortable et sûr cette nuit.

Mais Norris ? Où dormait-il ? Avait-il faim et froid ? Pourquoi ne donnait-il pas de ses nouvelles ?

Bien après l'heure du souper, le Dr Grenville n'était toujours pas rentré. Toute la soirée, Rose avait guetté son arrivée mais n'avait entendu ni sa voix ni le bruit de ses pas.

« C'est dans la nature de sa profession, ma fille, avait assuré Mme Furbush. Un médecin ne peut pas avoir des heures régulières. Ses malades le réclament la nuit et il lui arrive de ne pas rentrer avant l'aube. »

Longtemps après que tout le monde s'était couché, le docteur n'était toujours pas de retour. Et Rose ne dormait pas. Les braises de l'âtre avaient perdu leur chaleur et se transformaient en cendres. Par la fenêtre de la cuisine, Rose pouvait voir la silhouette d'un arbre se dessiner sur le clair de lune et entendre ses branches agitées par le vent.

Elle entendit tout à coup autre chose : des pas dans l'escalier de service.

Rose se figea, écouta les pas se rapprocher, entrer dans la cuisine. L'une des bonnes, peut-être, venue remettre des bûches dans le feu. Rose ne distinguait qu'une forme sombre avançant dans l'obscurité. Une chaise se renversa, une voix marmonna :

— Ah, zut.

Un homme.

Rose roula hors du lit, tâtonna dans le noir pour allumer une bougie aux braises de l'âtre. Lorsque la flamme s'éleva, elle vit que l'intrus était un jeune homme en chemise de nuit, les cheveux en broussailles. Il s'immobilisa, apparemment aussi stupéfait qu'elle.

C'est le jeune maître, pensa-t-elle. Le neveu du docteur, le jeune homme dont on lui avait dit qu'il se remettait d'une amputation, en haut dans sa chambre. Le moignon de son bras gauche entouré d'un pansement, il vacillait sur ses jambes. Rose posa la bougie et se précipita pour le rattraper avant qu'il tombe.

— Tout va bien, prétendit-il.

— Vous ne devriez pas être debout, monsieur Lackaway.

Elle releva la chaise qu'il avait renversée dans le noir, le fit doucement asseoir.

— Je vais chercher votre mère.

— Non, je vous en prie ! la supplia Charles. Elle va encore me dorloter. J'en ai assez qu'on me dorlote. J'en ai assez d'être enfermé dans ma chambre parce qu'elle a peur que j'attrape la fièvre.

Il posa sur Rose un regard implorant.

— Ne la réveillez pas. Laissez-moi simplement rester un moment sur cette chaise. Ensuite, je remonterai me coucher, je vous le promets.

— Comme vous voudrez. Mais vous ne devriez pas être debout tout seul.

Charles esquissa un pâle sourire.

— Je ne suis pas seul puisque vous êtes là.

Elle sentit son regard la suivre quand elle alla ranimer le feu et y remettre une bûche. Des flammes bondirent, projetant dans la pièce une chaleur bienvenue.

— Vous êtes la jeune fille dont parlent toutes les bonnes, devina-t-il.

Elle se retourna vers lui. Le feu relancé jetait une lumière nouvelle sur le visage de Charles dont Rose remarqua les traits finement ciselés, le front au dessin pur, les lèvres presque féminines. La maladie avait terni ses couleurs mais c'était un visage sensible, davantage celui d'un jeune garçon que d'un homme.

— Vous êtes l'amie de Norris, dit-il.

— Je m'appelle Rose.

— Je suis son ami aussi, et d'après ce que j'ai entendu, il a besoin de tous les amis possibles.

La gravité du sort de Norris pesa soudain si lourdement sur les épaules de Rose qu'elle dut s'asseoir à la table.

— J'ai peur pour lui, murmura-t-elle.

— Mon oncle connaît des gens influents.

— Même votre oncle a des doutes, maintenant.

— Mais pas vous ?

— Non.

— Comment pouvez-vous être aussi sûre de lui ?

Elle le regarda dans les yeux.

— Je connais le fond de son cœur.

— Vraiment ?

— Vous pensez que je suis folle.

— Non. On lit beaucoup de poèmes sur le dévouement, mais on le rencontre si rarement dans la vie qu'on en est étonné quand cela arrive.

— Je ne gaspillerais pas le mien pour un homme en qui je ne croirais pas.

— Rose, si je suis un jour menacé du gibet, je m'estimerai heureux d'avoir une amie telle que vous.

Elle frémit en entendant le mot « gibet » et se tourna vers la cheminée où les flammes dévoraient la bûche.

— Pardon, c'est stupide, s'excusa Charles. On me donne tellement de morphine que je ne sais plus ce que je dis.

Il baissa les yeux vers son moignon.

— Je ne suis bon à rien, ces temps-ci. Je n'arrive même pas à tenir sur mes jambes.

— Il est tard, monsieur Lackaway. Vous n'auriez pas dû quitter votre lit.

— Je suis juste descendu boire une goutte de brandy. Vous voulez bien m'apporter la bouteille ? sollicita-t-il avec une lueur d'espoir dans les yeux. Elle est là.

Il tendit le bras vers le buffet et Rose soupçonna qu'il n'en était pas à sa première razzia nocturne sur le brandy. Elle lui en versa un doigt qu'il engloutit d'un trait. Il s'attendait manifestement à ce qu'elle le resserve mais elle remit la bouteille en place et dit, d'un ton ferme :

— Je vais vous aider à regagner votre chambre.

Emportant la chandelle pour éclairer le chemin, elle soutint Charles dans l'escalier. Elle n'avait pas encore visité le premier étage et lorsqu'ils empruntèrent le couloir son regard fut attiré par les merveilles que révélait la lumière de la flamme. Un tapis aux riches motifs, une console étincelante. Une galerie de portraits d'hommes et

de femmes distingués peints avec une telle vérité que leurs yeux semblaient la suivre tandis qu'elle conduisait Charles à sa chambre. Il titubait, comme si, s'ajoutant à la morphine, le peu d'alcool qu'il avait bu l'avait totalement grisé. Il se laissa tomber sur le matelas avec un soupir.

— Merci, Rose.

— Bonne nuit, monsieur.

— Norris a de la chance d'avoir trouvé une jeune fille qui l'aime autant que vous. C'est cette sorte d'amour qui inspire les poètes.

— Je ne connais rien à la poésie, monsieur Lackaway.

— Vous n'en avez pas besoin. Vous connaissez l'amour véritable.

Elle le regarda fermer les yeux et sombrer dans le sommeil. Oui, je le connais. Et je pourrais maintenant le perdre.

La bougie à la main, elle quitta la chambre et retourna dans le couloir, s'y arrêta soudain, le regard rivé à un portrait qui semblait la dévisager en retour. Dans la pénombre, le tableau paraissait si étonnamment vrai que Rose demeurait plantée devant lui, sidérée par la familiarité inattendue de ses traits. Sous une épaisse chevelure, des yeux sombres reflétant une vive intelligence. L'homme représenté sur la toile semblait prêt à l'entraîner dans un débat. Elle s'approcha pour examiner chaque ombre, chaque courbe de ce visage. Il la fascinait tant qu'elle n'entendit les pas que lorsqu'ils furent à moins d'un mètre d'elle. Rose se retourna, tellement saisie qu'elle faillit lâcher la bougie.

— Mademoiselle Connolly ? dit Grenville, les sourcils froncés. Puis-je vous demander pourquoi vous vous promenez dans la maison à cette heure tardive ?

La pointe de soupçon dans la voix du docteur la fit devenir écarlate. Il suppose le pire, pensa-t-elle. Avec les Irlandais, on suppose toujours le pire.

— C'est à cause de M. Lackaway...

— De mon neveu ?

— Il est descendu dans la cuisine. Comme il ne tenait pas trop bien sur ses jambes, je l'ai aidé à retourner se coucher.

Elle indiqua la porte de la chambre de Charles, qu'elle avait laissée ouverte. Grenville regarda dans la pièce, vit son neveu étendu sur le lit, couvertures rejetées, et ronflant bruyamment.

— Je suis désolée, monsieur, je ne serais pas montée s'il n'était pas...

— Non, c'est à moi de m'excuser, la culpa le médecin. La journée a été éprouvante et je suis fatigué. Bonne nuit.

Comme il commençait à s'éloigner, elle le rappela :

— Monsieur ? Il y a des nouvelles de Norris ?

Il s'immobilisa. Se retourna vers elle et reconnut, à contrecœur :

— Je crains que les raisons d'être optimiste ne soient minces. Ces

preuves sont accablantes.

— Elles sont fausses.

— Il appartiendra aux jurés d'en décider. Au tribunal, M. Marshall sera jugé innocent ou coupable par des inconnus qui ne sauront de lui que ce qu'ils ont lu dans les journaux ou entendu à la taverne : qu'il s'est trouvé chaque fois mêlé à quatre meurtres. Qu'on l'a découvert penché au-dessus du corps de Mary Robinson. Que le visage découpé d'Eben Tate a été retrouvé à son domicile. Qu'il est doué pour la dissection et qu'il a grandi dans une ferme où on tuait des bêtes. Pris séparément, ces éléments peuvent être discutés. Mais quand on les présentera ensemble au tribunal, sa culpabilité paraîtra indéniable.

Rose regarda Grenville avec des yeux désespérés.

— Nous n'avons aucune défense à opposer ?

— Des hommes ont été envoyés à la potence pour moins que ça, j'en ai peur.

Elle lui saisit la manche.

— Je ne veux pas qu'il soit pendu !

— Mademoiselle Connolly, tout espoir n'est pas perdu. Il y a peut-être un moyen de le sauver, répondit le médecin, qui lui prit la main et la regarda dans les yeux. Mais j'aurai besoin de votre aide.

— Billy ! Par ici, Billy !

Dérouté, l'adolescent regarda autour de lui pour chercher dans l'obscurité celui qui venait de murmurer son nom. Le chien noir qui gambadait près de lui poussa soudain un aboiement excité et s'approcha en trottant de Norris, accroupi derrière une pile de barriques. L'animal remua la queue, ravi de jouer à cache-cache avec un homme qu'il ne connaissait même pas.

Billy l'Idiot fut plus soupçonneux.

— Qui c'est, Spot ? demanda-t-il, comme s'il s'attendait à ce que le bâtard lui réponde.

— C'est moi, Billy.

Norris sortit de sa cachette et vit le garçon commencer à reculer.

— Je ne te ferai aucun mal. Tu te souviens de moi, n'est-ce pas ?

Billy regardait son chien qui, sans la moindre appréhension, léchait à présent la main de l'étudiant.

— Vous êtes l'ami de Mlle Rose.

— J'ai besoin que tu lui portes un message.

— Mais la Garde de nuit dit que vous êtes le Faucheur.

— Ce n'est pas moi. Je te le jure.

— Les gardes vous cherchent des deux côtés de la rivière.

— Billy, si tu es l'ami de Rose, tu feras ça pour moi.

L'adolescent regarda de nouveau Spot, qui s'était assis aux pieds de Norris et remuait la queue. Billy était peut-être arriéré, mais il faisait confiance à son chien quand il s'agissait de juger des intentions de quelqu'un.

— Je veux que tu ailles chez le Dr Grenville.

— La grande maison, dans Beacon ?

— Oui. Essaie de savoir si Rose est là et donne-lui ça.

Norris lui tendit un morceau de papier.

— À elle seulement, recommanda-t-il.

— Qu'est-ce qu'y a écrit dessus ?

— Tu lui donnes.

— Des mots d'amour ?

— Oui, répondit Norris, pressé de voir Billy partir.

— C'est moi qui l'aime, gémit l'Idiot. C'est avec moi qu'elle va se marier.

Il jeta le papier par terre.

— Je la porte pas, votre lettre d'amour !

Ravalant son agacement, Norris ramassa le papier.

— Je lui écris qu'elle est libre de faire ce qu'elle veut de sa vie, dit-il en mettant le mot dans la main de Billy. Porte-le-lui, pour qu'elle le sache. S'il te plaît. Elle sera fâchée contre toi si tu ne le fais pas.

Ce dernier argument l'emporta : Billy craignait plus que tout de déplaire à Rose. Il fourra le message dans sa poche.

— Ne dis à personne que tu m'as vu, surtout.

— J'suis pas un idiot, répliqua celui qu'on appelait Billy l'Idiot.

Il s'éloigna dans la nuit, son chien sur les talons.

Norris ne s'attarda pas près de sa cachette et remonta aussitôt la rue obscure en direction de Beacon Hill. Si bonnes que soient les intentions de Billy, Norris ne lui faisait pas confiance pour garder un secret et ne resterait pas à attendre que les hommes de la Garde de nuit viennent le chercher.

À supposer qu'ils le croient encore en vie et à Boston, trois jours après sa fuite.

Les vêtements qu'il avait volés lui allaient mal. Le pantalon était trop ample, la chemise trop serrée, mais la lourde cape dissimulait le tout et, avec ce chapeau de quaker rabattu sur le front, il marchait d'un pas décidé. Je ne suis pas un assassin mais me voilà devenu un voleur, pensa-t-il. Il risquait déjà la potence, quelques larcins de plus importaient peu. Survivre passait avant tout le reste, et s'il fallait pour cela voler une cape au portemanteau d'une taverne, décrocher un pantalon et une chemise d'une corde à linge, un homme trempé et transi de froid ne devait pas hésiter.

Il tourna dans Acorn Street, la ruelle où Gareth Wilson et le Dr Sewall s'étaient retrouvés dans la maison au linteau orné de pélicans. Norris choisit une entrée où attendre et s'accroupit sur le perron, caché dans l'ombre. Billy devait être arrivé chez Grenville, il avait dû remettre à Rose le morceau de papier sur lequel Norris n'avait écrit que ces mots :

Ce soir, sous les pélicans.

Si le message tombait dans les mains des policiers, ils n'auraient aucune idée de ce qu'il signifiait. Mais Rose, elle, comprendrait. Rose viendrait.

L'obscurité s'épaissit. L'une après l'autre, les lampes s'éteignirent aux fenêtres des maisons de l'étroite Acorn Street. De temps en temps, Norris entendait un cheval et une calèche passer dans Cedar Street, plus animée, mais bientôt le silence se fit aussi dans cette rue.

Il resserra sa cape autour de lui, regarda son haleine blanchir dans l'air froid. Il attendrait toute la nuit s'il le fallait. Si, à l'aube, Rose n'était pas venue, il reviendrait le lendemain soir. Il avait suffisamment confiance en elle pour croire qu'une fois qu'elle saurait qu'il l'attendait rien n'arrêterait Rose.

Ses jambes devenaient raides, ses doigts s'engourdisaient. Les dernières fenêtres éclairées d'Acorn Street s'obscurcirent.

Une silhouette apparut au coin de la rue. Une femme, éclairée de dos par la lumière d'un réverbère. Elle fit halte au milieu de la ruelle, comme pour scruter la nuit.

— Norris ? appela-t-elle à mi-voix.

Il sortit aussitôt du porche.

— Rose !

Elle s'élança vers lui. Il l'étreignit, la souleva et la fit tourner, si heureux de la retrouver enfin qu'il avait envie de rire. Elle se sentait légère dans ses bras et ils surent à cet instant qu'ils étaient depuis toujours destinés l'un à l'autre. Le plongeon dans la Charles River avait été une mort et une résurrection ; il commençait une nouvelle vie avec cette jeune fille qui n'avait rien, ni fortune ni nom à lui offrir, rien que son amour.

— Je savais que tu viendrais, murmura-t-il. Je le savais.

— Écoute-moi.

— Je dois fuir Boston, mais je ne peux pas vivre sans toi.

— Ce que j'ai à te dire est important, Norris. Écoute-moi !

Il se raidit, non à cause de l'ordre qu'elle lui avait donné mais parce qu'une forme trapue surgie à l'autre bout d'Acorn Street se dirigeait vers eux. Un bruit de sabots derrière lui le fit se retourner et il vit une voiture tirée par deux chevaux s'arrêter, bloquant l'autre issue. La portière s'ouvrit.

— Norris, tu dois leur faire confiance, dit Rose.

Derrière eux, une voix familière confirma :

— C'est le seul moyen, monsieur Marshall.

Sidéré, Norris se retourna.

— Docteur Sewall ?

— Je vous conseille de monter dans cette voiture si vous tenez à la vie.

— Ils sont nos amis, assura Rose.

Elle prit la main de Norris et l'entraîna vers la voiture.

— Je t'en prie, fais ce qu'il dit avant que quelqu'un te voie.

Il n'avait pas le choix. Quel que soit le sort qui l'attendait, Rose l'avait voulu et il lui faisait totalement confiance. Elle le poussa dans la voiture, monta derrière lui. Sewall referma la portière.

— À Dieu vat, monsieur Marshall, dit-il par la fenêtre. J'espère que nous nous revenons dans des circonstances moins pénibles.

Le cocher fit claquer ses rênes et l'attelage démarra. Ce fut seulement en se renversant contre le dossier de la banquette que Norris accorda son attention à l'homme assis en face de lui. La lumière d'un réverbère éclaira un visage que Norris fixa avec stupeur.

— Ce n'est pas une arrestation, dit le capitaine Lyons.

- Qu'est-ce que c'est, alors ?
- Une faveur, à un vieil ami.

Ils sortirent de la ville par le pont de West Boston, traversèrent le village de Cambridge. Quelques jours plus tôt, une autre voiture transportant Norris s'était trouvée sur la même route, mais il était alors prisonnier. Ce qui l'habitait maintenant, ce n'était plus de l'accablement mais de l'espoir. Pendant tout le trajet, la petite main de Rose demeura dans la sienne, confirmation muette que tout se déroulait comme prévu, qu'il ne devait craindre aucune trahison. Comment avait-il pu la soupçonner d'une quelconque infamie ? Cette fille seule s'est tenue fidèlement à mes côtés sans faiblir et je ne la mérite pas, pensa-t-il.

Cambridge fit place à un paysage sombre et à des champs déserts. Ils roulèrent vers le nord, vers Somerville et Medford, passèrent devant des bourgs aux maisons blotties l'une contre l'autre sous la lune hivernale. À l'entrée de Medford, la voiture tourna enfin dans une cour pavée et s'arrêta lentement.

— Vous vous reposerez ici une journée, annonça Lyons. Demain, on vous expliquera comment vous rendre à un autre lieu sûr, dans le Nord.

Norris descendit, leva les yeux vers une ferme en pierre. La lueur de bougies éclairait les fenêtres, signe de bienvenue vacillant aux voyageurs furtifs.

— Où sommes-nous ?

Sans répondre, le policier les mena à la porte, frappa deux fois, marqua une pause et frappa de nouveau.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit ; une vieille femme coiffée d'un bonnet de nuit en dentelle leva une lampe pour scruter le visage de ses visiteurs.

— Nous avons un voyageur, dit Lyons.

La femme plissa le front en regardant Norris et Rose.

— Ces deux-là ne sont pas comme les fugitifs habituels.

— Les circonstances ne sont pas habituelles. Je vous les confie à la demande personnelle du Dr Grenville. M. Garrison et le Dr Sewall ont tous deux donné leur accord, ainsi que M. Wilson.

La femme finit par hocher la tête et s'écarta pour laisser les trois visiteurs entrer.

Norris s'avança dans une cuisine au plafond noirci par la suie d'innombrables feux de cuisson. L'un des murs était presque totalement occupé par unâtre énorme où des braises rougeoyaient encore. Au-dessus pendaient des bouquets d'herbes, de lavande et de sauge séchées, de branches d'hysope et d'armoïse. Il sentit Rose dégager sa main pour lui montrer l'emblème gravé sur une poutre. Un

pélican.

Remarquant la direction de leurs regards, Lyons expliqua :

— C'est un symbole ancien que nous vénérons. Il représente le sacrifice de soi pour un bien supérieur. Il nous rappelle que nous recevrons à la mesure de ce que nous avons donné.

— C'est l'insigne de notre communauté, ajouta la vieille femme. L'ordre des Roses de Sharon.

Norris se tourna vers elle.

— Qui êtes-vous ? Où sommes-nous ?

— Nous sommes des membres de la Rose-Croix. Et cette ferme est un relais pour les voyageurs en quête d'asile.

Il songea à la modeste maison d'Acorn Street, aux pélicans gravés sur le linteau. Il se souvint que William Lloyd Garrison faisait partie des hommes rassemblés dans ce lieu cette nuit-là. Il se rappela aussi que, selon les boutiquiers voisins, des inconnus rôdaient dans le voisinage après le coucher du soleil et que le capitaine Lyons avait interdit le quartier aux patrouilles de la Garde de nuit.

— Ils sont abolitionnistes, précisa Rose. Cette maison accueille des fugitifs.

— C'est un relais, dit Lyons. L'une des nombreuses haltes que les rosicruciens ont établies entre le Sud et le Canada.

— Vous abritez des esclaves en fuite ?

— Nul homme n'est esclave, déclara la vieille femme. Nul homme n'a le droit d'en posséder un autre. Nous sommes tous libres.

— Vous comprenez maintenant, monsieur Marshall, reprit Lyons, pourquoi il ne faudra jamais parler de cette maison ni de celle d'Acorn Street. Le Dr Grenville nous a assuré que vous soutenez le mouvement abolitionniste. Si jamais vous êtes pris, vous ne devrez pas souffler mot de ces relais car vous mettriez en danger un grand nombre de vies.

— Je ne révélerai rien, je vous le jure, promit Norris.

— C'est une entreprise périlleuse que la nôtre, dit le policier. Maintenant plus que jamais. Si l'existence de notre réseau était découverte, beaucoup s'acharneraient à nous traquer et à nous détruire.

— Vous êtes tous membres de cet ordre ? Même le Dr Grenville ?

Lyons acquiesça de la tête.

— Là encore, un secret qu'il ne faut pas divulguer.

— Pourquoi m'aidez-vous ? Je ne suis pas un esclave en fuite. À en croire votre collègue Pratt, je serais plutôt un monstre.

— Pratt est un sale bonhomme ! lança Lyons avec mépris. Je l'aurais chassé de la Garde de nuit si j'avais pu, mais il a manœuvré pour occuper le devant de la scène. Ouvrez un journal, vous n'y verrez que les exploits de *l'héroïque M. Pratt*, du *brillant M. Pratt*. En fait,

Pratt est un imbécile. Votre arrestation aurait dû marquer son triomphe.

— C'est pour cela que vous m'aidez ? Uniquement pour lui dénier ce triomphe ?

— Cela ne vaudrait pas la peine que je me suis donnée. Non, je vous aide parce que Aldous Grenville est convaincu de votre innocence, et que vous envoyer à la potence serait une grave injustice.

Lyons se tourna vers la vieille femme.

— Je vous le confie pour le moment, madame Goode. Demain, M. Wilson viendra prendre les dispositions requises pour son voyage. Nous n'avons pas eu le temps de nous en occuper ce soir. De toute façon, il fera bientôt jour et il vaut mieux que M. Marshall attende la tombée de la nuit pour entamer la prochaine étape. Venez, mademoiselle Connolly, nous rentrons à Boston.

Rose parut anéantie.

— Je ne peux pas rester avec lui ? demanda-t-elle, les yeux brillants de larmes.

— Seul, M. Marshall se déplacera plus rapidement et plus sûrement.

— Mais cette séparation est si soudaine...

— Nous n'avons pas le choix. Une fois en sécurité, M. Marshall vous fera venir.

— Je viens de le retrouver ! Ne pourrais-je pas rester au moins cette nuit avec lui ? M. Wilson vient demain, avez-vous dit. Je retournerai à Boston avec lui.

Norris serra plus fort la main de Rose et dit à Lyons :

— Je ne sais pas quand je la reverrai. Tout peut arriver. Je vous en prie, laissez-nous passer ces quelques dernières heures ensemble.

Le policier soupira, hocha la tête.

— M. Wilson sera ici demain avant midi. Soyez prêt à partir dès son arrivée.

Ils étaient étendus dans l'obscurité. Seul le clair de lune passant par la fenêtre éclairait leur lit, mais cela suffisait à Rose pour voir le visage de Norris. Pour savoir qu'il la regardait, lui aussi.

— Tu nous feras venir, Meggie et moi ? Tu le promets ?

— Dès que je serai en lieu sûr, je t'écirai. La lettre portera un autre nom, mais tu sauras qu'elle est de moi.

— Si seulement je pouvais partir avec toi maintenant !

— Non, je veux que tu restes en sécurité chez le Dr Grenville, pas que tu souffres avec moi sur une route perdue. Ce sera un grand réconfort de savoir qu'on s'occupe bien de Meggie. Tu as trouvé le meilleur endroit possible.

— Le seul où je savais que tu me conseillerais de la cacher.

— Tu me connais bien.

Il prit le visage de Rose entre ses mains, dont la chaleur la fit soupirer.

— Nous avons connu le pire, le meilleur nous attend, déclara-t-il. Tu dois en être convaincue. Toutes ces épreuves, tous ces malheurs rendront notre avenir plus doux.

Il pressa ses lèvres contre celles de Rose en un baiser qui aurait dû la transporter de joie. Il fit au contraire naître un sanglot dans la gorge de la jeune fille car elle ne savait pas quand ils se reverraient, pas même s'ils se reverraient un jour. Elle songea au périple qui attendait Norris, aux haltes secrètes et aux routes battues par le vent. Pour le mener où ? Elle ne parvenait pas à imaginer leur avenir et cela l'effrayait. Auparavant, elle avait toujours eu une vision claire de ce qui l'attendait : un travail de couturière, le jeune homme qu'elle rencontrerait, les enfants qu'elle mettrait au monde. Mais à présent, lorsqu'elle regardait devant elle, elle ne voyait rien : ni foyer avec Norris, ni enfants, ni bonheur. Pourquoi l'avenir avait-il soudain disparu ? Pourquoi ne voyait-elle rien au-delà de la nuit ?

Est-ce le seul moment ensemble que nous connaissons jamais ?

— Tu m'attendras, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Toujours.

— Je ne pourrai t'offrir qu'une vie à nous cacher. À regarder sans cesse derrière nous, à guetter les chasseurs de primes. Ce n'est pas ce que tu mérites.

— Toi non plus.

— Mais toi, tu as le choix, Rose. J'ai tellement peur que tu le regrettes un jour. Je préférerais presque ne pas te revoir.

— Tu ne peux pas vraiment penser ça.

— Si, je le pense, mais uniquement parce que tu mérites d'être heureuse. Je veux que tu aies une chance de connaître le bonheur.

— C'est vraiment ce que tu veux ? murmura-t-elle, le regard troublé par ses larmes. Que nous vivions loin l'un de l'autre ?

Il ne répondit pas.

— Tu dois me répondre maintenant, Norris. Sinon, je passerai ma vie à attendre ta lettre. J'attendrai jusqu'à la tombe. Et même alors...

La voix de Rose se brisa.

— Arrête, dit Norris. Je t'en prie, arrête.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Si j'étais vraiment généreux, je te dirais de m'oublier. De trouver ton bonheur ailleurs.

Il eut un rire triste et continua :

— Mais je n'ai pas un cœur aussi noble, finalement. Je suis égoïste, jaloux de l'homme à qui tu pourrais appartenir un jour. Je veux être cet homme.

— Alors, sois-le, répondit Rose en agrippant la chemise de Norris.

Sois-le.

Elle ne pouvait pas voir l'avenir, elle ne voyait pas plus loin que les prochaines heures et cette nuit était peut-être le seul avenir qu'ils connaîtraient jamais. À chaque battement de son cœur, elle sentait filer le temps qu'il leur restait à passer ensemble. Et elle était résolue à ne pas en perdre une seconde.

Avec des gestes fébriles, elle défit les agrafes et les lacets de sa robe dans une hâte qui la rendait haletante. Si peu de temps ! Bientôt le jour se lèverait sur eux. Elle n'avait jamais fait l'amour, mais elle savait curieusement ce qu'elle devait faire. Elle savait ce qui plairait à Norris, ce qui l'attacherait à elle pour toujours.

Un clair de lune soyeux se répandait sur les seins de Rose, sur les épaules nues de Norris, sur tous les endroits secrets, sacrés, qu'ils ne s'étaient jamais montrés. C'est ce qu'une femme donne à son mari, pensa-t-elle, et quand le choc de la pénétration lui coupa le souffle, elle s'en réjouit car la douleur marquait les grandes étapes de la vie d'une femme : la perte de sa virginité, la naissance de chaque enfant. Tu es mon époux, maintenant.

Avant même la fin de la nuit, elle entendit un coq chanter. Vieux volatile fou, abusé par la lune, pensa-t-elle. Tu annonces une fausse aurore à un monde encore endormi. Mais la lueur qui éclaira bientôt la fenêtre n'était pas fausse et Rose, ouvrant les yeux, découvrit que l'obscurité avait fait place à une grisaille morne et froide. Désespérée, elle vit le ciel s'éclaircir et devenir bleu, elle entendit la respiration de Norris changer, elle sentit qu'il émergeait du rêve qui l'avait maintenu étroitement enlacé à elle.

Il ouvrit les yeux, sourit et dit, en voyant son expression triste :

— Ce n'est pas la fin du monde. Nous triompherons aussi de cette épreuve.

Elle battit des cils pour chasser ses larmes.

— Et nous serons heureux.

Il lui caressa le visage.

— Oui. Très heureux. Tu dois le croire.

— Je ne crois à rien d'autre.

Dehors un chien aboyait. Norris se leva, alla à la fenêtre. Rose regarda son dos nu se découper sur la lumière du matin et en grava avidement chaque courbe, chaque muscle dans sa mémoire. Ce sera mon seul réconfort jusqu'à ce que j'aie de ses nouvelles, pensa-t-elle. Le souvenir de ce moment.

— M. Wilson est là pour toi, annonça-t-il.

— Déjà ?

— Nous devons descendre, dit-il en retournant vers le lit. Comme je ne sais pas si j'aurai une autre occasion de te le dire, je vais le faire maintenant.

Il s'agenouilla près d'elle, lui prit la main.

— Je t'aime, Rose Connolly, et je veux passer ma vie avec toi. Je veux t'épouser. Si tu veux de moi.

Elle le regarda à travers ses larmes.

— Oh oui, Norris.

Il pressa sa main, sourit de la bague d'Aurnia qui n'avait jamais quitté l'annulaire de Rose.

— Je te promets que les pierres de la prochaine bague que tu porteras ne seront pas en verre.

— Je n'ai que faire d'une bague. C'est toi seulement que je veux.

Il la serra contre lui en riant.

— Tu seras une épouse facile à entretenir !

Des coups énergiques frappés à la porte les firent sursauter. Du couloir, la voix de la vieille femme les avertit :

— M. Wilson est arrivé. Il doit repartir immédiatement pour Boston. La jeune dame ferait bien de descendre.

Ils entendirent les pas de Mme Goode s'éloigner. Norris regarda Rose.

— Je te promets que c'est la dernière fois que nous nous séparons. Mais il faut y aller, maintenant, mon amour.

Dans le salon d'Edward Kingston, Oliver Wendell Holmes écoutait Kitty Welliver, assise à sa gauche, et sa sœur Gwendolyn, assise à sa droite, en songeant que l'enfer serait sans doute plus supportable. S'il avait su que les demoiselles Welliver rendaient visite à Edward ce jour-là, il se serait tenu à l'écart, un écart de dix journées de cheval, au moins. Mais, une fois entré dans la maison de son hôte, cela eût été extrêmement grossier d'en ressortir aussitôt en hurlant. En tout cas, le temps que Wendell envisage cette solution, il était trop tard car Kitty et Gwen avaient bondi de leurs chaises et l'avaient saisi chacune par un bras pour l'entraîner dans le salon, telles des araignées affamées emportant leur prochain repas. Je suis fichu, pensait-il maintenant, une tasse de thé en équilibre sur sa cuisse, la troisième depuis son arrivée. Il était pris au piège pour le reste de l'après-midi, ou tout au moins jusqu'au moment où l'une des sœurs, la vessie menaçant d'éclater, serait contrainte de mettre fin à la visite.

Les demoiselles Welliver semblaient hélas avoir des vessies en fer et avalaient joyeusement tasse sur tasse en bavardant avec Edward et sa mère. Pour ne pas les encourager, Wendell gardait presque tout le temps le silence, ce qui ne contrariait aucunement les deux sœurs puisqu'elles ne s'interrompaient de toute façon jamais assez longtemps pour laisser quiconque placer un mot. Si l'une se taisait, disons, pour reprendre haleine, l'autre enchaînait avec un nouveau ragot ou une remarque fielleuse, dans un véritable flot de paroles uniquement limité par la nécessité de respirer.

— D'après elle, la traversée fut épouvantable et elle faillit en mourir. Mais j'en ai parlé ensuite à M. Carter, et il m'a dit que ce n'était rien, juste un petit orage sur l'Atlantique. Encore une fois, elle exagérerait...

— Comme d'habitude. Elle exagère *toujours*. Comme la fois où elle *affirmait* que M. Mason était un architecte de réputation mondiale. Nous avons découvert par la suite qu'il n'avait construit qu'un petit opéra en Virginie, un édifice pas du tout impressionnant, m'a-t-on dit, et certainement pas du niveau de ceux de M. Bulfinch...

Wendell réprima un bâillement et regarda par la fenêtre tandis que les deux sœurs jacassaient au sujet de gens dont il se moquait totalement. Il y a là un poème à écrire, pensa-t-il. Un poème sur des jeunes filles inutiles, vêtues de jolies robes cousues par d'autres jeunes filles, invisibles.

— ... et il m'a assuré que les chasseurs de primes finiront par l'attraper, disait Kitty. Oh, je *savais* qu'il y avait quelque chose de mauvais en lui. Je *sentais* le mal...

Et Gwendolyn :

— Moi aussi. Ce matin-là, à l'église, assise à côté de lui, j'en avais des frissons.

L'attention de Wendell revint aussitôt sur les sœurs.

— Vous parlez de M. Marshall ?

— Évidemment, répondit Gwen. Tout le monde ne parle que de lui. Vous étiez à Cambridge, ces derniers jours, monsieur Holmes, vous avez manqué ça.

— J'y ai quand même glané ma part de ragots, merci.

— N'est-ce pas terrifiant ? dit Kitty. Penser que nous avons dîné et dansé avec un meurtrier ? Et quel meurtrier ! trancher la tête d'une de ses victimes ! Couper la langue d'une autre !

Je connais deux femmes à qui j'aimerais couper la leur...

Les yeux brillants d'excitation, sa sœur prit le relais :

— Il paraît qu'il a une complice. Une Irlandaise.

Elle baissa la voix pour prononcer le mot scandaleux :

— Une *aventurière*.

— Vous colportez des inepties ! lui lança sèchement Wendell.

Gwendolyn le regarda, stupéfaite.

— Vous êtes des idiots qui ne savent pas de quoi elles parlent. L'une comme l'autre.

— Oh, mon Dieu, intervint aussitôt la mère d'Edward, la théière est vide, je vais en faire apporter une autre...

Elle prit une clochette et la secoua énergiquement.

— Nous savons parfaitement de quoi nous parlons, monsieur Holmes, répliqua Kitty, outrée.

Son orgueil était en jeu et passait avant tout simulacre de courtoisie.

— Nous avons des sources proches de la Garde de nuit, affirma-t-elle. *Extrêmement* proches.

— L'épouse cancanière d'un policier, je suppose.

— Vos propos sont discourtois.

Mme Kingston agita de nouveau sa clochette.

— Enfin, où est passée cette fille ?

Edward tenta d'arranger les choses :

— Ne le prends pas mal, Wendell. Ce sont des commérages, voilà tout...

— *Voilà tout* ? Elles parlent de Norris. Tu sais aussi bien que moi qu'il est incapable de telles atrocités.

— Alors, pourquoi s'est-il enfui ? contra Gwen. Pourquoi a-t-il sauté du pont ? C'est à coup sûr un comportement de coupable.

- Ou d'homme effrayé, reparti Wendell.
- S'il est innocent, il aurait dû rester et se défendre.
- Contre des gens comme vous ?
- Vraiment, Wendell, il vaudrait mieux changer de sujet, conseilla Edward.

Mme Kingston se leva de sa chaise, l'air exaspérée.

— Où est donc cette fille ? Elle alla à la porte et appela :

— Nellie ? Vous êtes sourde ? *Nellie !* Apportez-nous du thé tout de suite !

Elle claqua la porte et retourna s'asseoir.

— Franchement, on ne trouve plus de domestique convenable, de nos jours.

Murées dans un silence lourd de ressentiment, les sœurs Welliver ne daignaient plus accorder un regard à Wendell. Il avait franchi les bornes de l'incorrection et en était puni : elles ne lui parleraient plus, elles l'ignoraient.

Comme si cela me faisait quelque chose d'être snobé par des crétines, pensa-t-il.

Il posa sur la table tasse et soucoupe.

— Merci pour le thé, madame Kingston. Je dois partir, maintenant.

Il se leva, Edward fit de même.

— Oh, mais on nous en apporte du frais ! s'exclama la maîtresse de maison avec un coup d'œil en direction de la porte. Si cette écervelée se décide à faire son travail...

— Vous avez tout à fait raison, dit Kitty comme si Wendell n'existait plus. On ne trouve plus de bons domestiques. En mai dernier, notre mère a connu un véritable enfer après le départ de notre femme de chambre. Cette fille n'était chez nous que depuis trois mois quand elle est partie pour se marier, sans prévenir. Elle nous a carrément laissés en plan.

— Quelle irresponsable !

— Bon après-midi, madame Kingston, dit Wendell. Mademoiselle Welliver, mademoiselle Welliver...

La maîtresse de maison le salua de la tête mais les demoiselles ne lui répondirent pas et continuèrent à bavarder tandis qu'Edward et lui se dirigeaient vers la porte.

— C'est terriblement difficile de mettre la main sur une bonne femme de chambre à Providence. Aurnia n'était pas une perle, mais elle savait au moins mettre de l'ordre dans notre garde-robe...

Wendell s'immobilisa sur le seuil de la pièce, se retourna et regarda fixement Gwen, qui continuait à caqueter :

— Il nous a fallu un *mois* pour lui trouver une remplaçante. Nous étions déjà en juin, il n'était que temps de faire les valises pour nous rendre dans notre maison de campagne de Weston...

— Elle s'appelait Aurnia ? demanda Wendell.

Gwen se tourna avec une expression étonnée, comme si elle se demandait qui pouvait bien lui parler.

— Votre bonne, dit-il. Parlez-moi d'elle.

Elle soutint froidement son regard.

— Pourquoi diable vous intéressez-vous à cette histoire, monsieur Holmes ?

— Elle était jeune ? Jolie ?

— Elle avait à peu près notre âge, tu ne crois pas, Kitty ? Quant à être jolie... C'est affaire de goût.

— Des cheveux de quelle teinte ?

— Mais enfin...

— *Quelle teinte ?*

Gwen haussa les épaules.

— Roux. Superbes, à vrai dire, mais ces filles aux cheveux flamboyants sont toutes affligées de taches de rousseur.

— Vous savez où elle est, maintenant ?

— Comment le saurais-je ? Cette idiote ne nous a pas dit un mot.

— Mère doit le savoir, dit Kitty. Elle ne nous en a pas parlé parce que c'est le genre de sujet qu'on n'aborde pas entre gens convenables.

Gwen jeta un regard accusateur à sa sœur.

— Pourquoi tu ne m'en as rien dit ? Je te dis tout, moi !

— Wendell, tu montres une curiosité singulière pour une simple domestique, fit observer Edward.

Wendell retourna s'asseoir devant les sœurs Welliver, sidérées.

— Dites-moi tout ce que vous vous rappelez sur cette fille, à commencer par son nom. C'était Aurnia Connolly ?

Kitty et Gwen échangèrent un regard étonné.

— Comment le savez-vous, monsieur Holmes ? dit Kitty.

— Un homme désire vous voir, annonça Mme Furbush à Rose.

La jeune fille leva la tête de la chemise de nuit qu'elle raccommodait. À ses pieds se trouvait un panier de vêtements sur lesquels elle avait travaillé tout l'après-midi : une jupe de Mme Lackaway au bas décousu, un pantalon du Dr Grenville à la poche trouée, ainsi que diverses chemises et blouses auxquelles il manquait des boutons. Depuis son retour dans la maison de Beacon Street, elle s'était jetée dans la couture, seul talent avec lequel elle pouvait rendre au médecin et à sa sœur un peu de leur gentillesse envers elle. Assise dans un coin de la cuisine, elle avait cousu en silence, avec une expression si profondément éplorée que les autres domestiques l'avaient laissée tranquille. Jusqu'à cet instant.

— Ce monsieur attend à la porte de derrière, précisa la gouvernante.

Rose remit la chemise de nuit dans le panier et se leva. En traversant la cuisine, elle sentit que Mme Furbush l'observait avec curiosité et comprit pourquoi en arrivant à la porte.

Wendell Holmes se tenait devant l'entrée de service, endroit étrange pour un étudiant du docteur.

— Il faut que je vous parle, dit-il.

— Entrez. Le Dr Grenville est là.

— C'est une affaire qui ne concerne que vous. Pouvons-nous en parler dehors ?

Rose regarda par-dessus son épaule, vit que la gouvernante continuait à l'observer. Sans un mot, la jeune fille sortit et ferma la porte de la cuisine derrière elle. Wendell et elle firent quelques pas dans le jardin dont les arbres dénudés projetaient des ombres squelettiques sous le soleil froid du crépuscule.

— Savez-vous où est Norris ? demanda Wendell.

La voyant hésiter, il ajouta :

— C'est important. Si vous le savez, vous *devez* me le dire.

Elle secoua la tête.

— J'ai promis.

— À qui ?

— Je ne peux pas enfreindre ma parole. Même pour vous.

— Vous savez donc où il se trouve ?

— Il est en sécurité, monsieur Holmes.

Il la saisit aux épaules.

— C'est Grenville qui l'a aidé à s'enfuir ? C'est *lui* ?

Rose soutint le regard éperdu de l'étudiant.

— Oui. On peut lui faire confiance, n'est-ce pas ?

— Alors, il est peut-être déjà trop tard pour Norris, gémit-il.

— Pourquoi dites-vous ça ? Vous me faites peur...

— Grenville ne laissera jamais Norris passer en jugement. Un procès révélerait des secrets qui anéantiraient cette famille.

— Mais le docteur a toujours défendu Norris...

— Vous ne vous étonnez pas qu'un homme aussi important compromette sa réputation pour défendre un étudiant sans le sou, sans relations ?

— Parce que Norris est innocent ! Parce que...

— Il l'a fait pour l'éloigner du tribunal. Il veut que Norris soit jugé uniquement dans l'opinion et à la une des journaux, qui l'ont déjà déclaré coupable. Il ne manque plus qu'un chasseur de primes pour l'exécuter. Vous savez que sa tête est mise à prix ?

— Oui, répondit Rose en ravalant ses larmes.

— L'affaire trouverait une issue satisfaisante si le Faucheur du West End était retrouvé et abattu.

— Pourquoi le Dr Grenville ferait-il une chose pareille ? Pourquoi

se retournerait-il contre Norris ?

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer maintenant. Dites-moi simplement où est Norris, que je puisse le prévenir !

Elle le fixait, indécise. Elle n'avait jamais douté de Wendell Holmes, mais elle devait maintenant se méfier de tout le monde, semblait-il, même de ceux en qui elle avait le plus confiance. Elle se décida d'un coup :

— À la tombée de la nuit, il doit quitter Medford et remonter vers le nord par la route de Winchester.

— Pour quelle destination ?

— Hudson. Le moulin sur la rivière. Un pélican est gravé sur la porte.

— Avec de la chance, je le rattraperai bien avant qu'il arrive à Hudson.

Wendell se tourna pour partir, s'arrêta et regarda Rose.

— Pas un mot à Grenville, lui recommanda-t-il. Et surtout, ne dites à *personne* où est l'enfant. Elle doit rester cachée.

Elle le vit courir vers l'entrée latérale et entendit, l'instant d'après, le bruit de sabots qui s'éloignaient. Le soleil était déjà bas sur l'horizon et dans moins d'une heure Norris partirait par la route de Winchester. Quel meilleur moment pour tendre une embuscade à un voyageur solitaire ?

Faites vite, Wendell ! Soyez le premier à le rejoindre...

Une rafale de vent fit tourbillonner des feuilles mortes et de la poussière dans le jardin. Les yeux plissés, Rose aperçut une forme qui traversait l'allée. Quand le vent retomba, elle découvrit qu'un chien était entré par la grille de Beacon Street. L'animal renifla les buissons, gratta les cendres répandues sur le sol glissant. Puis il leva une patte, arrosa un arbre et retourna vers la grille. En le suivant des yeux, Rose eut soudain l'impression qu'elle avait déjà vécu cet instant, ou un instant très semblable.

Cette fois-là, c'était la nuit. L'image de cette scène était accompagnée d'un sentiment de tristesse, du souvenir d'un chagrin si poignant qu'elle voulait le chasser de sa mémoire, le replonger dans le trou noir de l'oubli. Mais elle s'accrocha obstinément à ce fil fragile jusqu'à ce qu'il la ramène au moment où, debout devant une fenêtre, tenant dans ses bras sa nièce qui venait de naître, elle regardait au-dehors. Elle se souvint d'avoir vu un phaéton s'arrêter dans la cour de l'hôpital. Elle se souvint qu'Agnes Poole était sortie de l'obscurité pour parler à la personne qui se trouvait dans la voiture. Et d'un autre détail, encore : la nervosité du cheval quand un chien était passé à proximité. Un gros chien dont la silhouette se découpait sur les pavés luisants.

C'était le chien de Billy qu'elle avait vu, cette nuit-là. L'arriéré était-

il là aussi ?

Rose franchit la grille en courant et s'apprêtait à descendre Beacon Street quand une voix la fit s'arrêter net :

— Mademoiselle Connolly ?

Elle se retourna, découvrit le Dr Grenville devant la porte *d'entrée*.

— Mme Furbush ma dit que nous avons la visite de M. Holmes. Où est-il ?

— Il... il est parti.

— Sans même me saluer ? C'est très étrange. Charles sera très déçu que son ami ne soit pas monté le voir.

— Il n'est resté qu'un instant.

— Pourquoi était-il venu ? Et pourquoi par l'entrée de service, Grand Dieu ?

Elle rougit sous le regard du médecin.

— Il est simplement passé voir comment j'allais. Il n'a pas voulu vous déranger si près de l'heure du repas.

Grenville la regarda longuement. Rose ne parvenait pas à déchiffrer son expression et elle espérait qu'il ne pouvait pas non plus déchiffrer la sienne.

— Lorsque vous reverrez M. Holmes, vous lui direz que ses visites ne nous dérangent jamais. Quelle que soit l'heure.

— Bien monsieur, murmura Rose.

— Je crois que Mme Furbush vous cherche, ajouta-t-il avant de retourner dans la maison.

Rose inspecta Beacon Street du regard. Le chien avait disparu.

Il était près de minuit quand la maison devint enfin silencieuse.

Étendue sur son petit lit dans la cuisine, Rose avait attendu que les voix se taisent en haut et que les planchers cessent de craquer sous les pas.

Alors seulement elle se leva et mit sa cape. Elle se glissa dehors par la porte de derrière et longea le flanc de la maison, mais au moment où elle allait parvenir dans le jardin de devant, elle entendit un attelage s'arrêter dans la rue et recula dans l'obscurité.

Quelqu'un martela la porte du poing.

— Le docteur ! Nous avons besoin du docteur !

Un moment plus tard, Grenville ouvrit et demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Un incendie sur les quais, près de Hancock's Wharf ! Deux bâtiments ont brûlé et on ne sait pas combien il y a de morts et de blessés. Le Dr Sewall demande votre aide. Ma voiture est là qui vous attend, si vous voulez bien venir tout de suite !

— Laissez-moi aller prendre ma trousse.

Au bout de quelques minutes, la porte se referma en claquant et l'attelage démarra.

Rose sortit de sa cachette, franchit la grille pour se retrouver dans Beacon Street. Devant elle, à l'horizon, le ciel rougeoyait de manière alarmante. Une charrette dépassa Rose et fila vers le quai en flammes ; deux jeunes gens couraient derrière, impatients d'assister au spectacle. Au lieu de prendre la même direction, elle descendit la pente silencieuse de Beacon Hill vers le quartier connu sous le nom de West End.

Vingt minutes plus tard, elle pénétra dans une cour, ouvrit la porte d'une écurie. Elle sentit l'odeur des chevaux et de la paille, entendit des poulets caqueter doucement.

— Billy ? appela-t-elle.

L'Idiot ne répondit pas mais quelque part en haut, dans le grenier, un chien geignit.

Elle s'approcha de l'étroit escalier, monta les marches. La silhouette étique de Billy se dessinait devant la fenêtre. Il fixait la lueur rouge à l'est.

— Billy ?

Il se retourna.

— Mademoiselle Rose, regardez ! Y a le feu !

— Je sais.

Le chien s'approcha d'elle, lui lécha la main.

— Il grandit encore ! Vous croyez qu'il peut arriver jusqu'ici ? Faut que j'aille chercher un seau d'eau ?

— Billy, j'ai besoin de te demander quelque chose...

Mais il ne lui prêtait pas attention et gardait les yeux rivés à la lueur rouge. Elle lui toucha le bras, sentit qu'il tremblait.

— Le feu est là-bas sur les quais, dit-elle. Il ne peut pas s'étendre jusqu'ici.

— Si, il peut. Un jour, j'ai vu un feu sauter d'un toit sur mon papa. Si j'avais eu un seau, je l'aurais sauvé. Si seulement j'avais eu un seau...

— Ton père ?

— Il a brûlé, mademoiselle Rose, il est devenu noir comme de la viande grillée. Quand on allume une bougie, faut toujours avoir un seau d'eau à côté.

À l'est, le rougeoiement s'intensifia, des flammes s'élevèrent dans le ciel en une fourche orange. L'adolescent recula de la fenêtre, prêt à s'enfuir.

— Billy, je dois te demander si tu te souviens de quelque chose. C'est important.

Il continuait à fixer l'incendie, comme s'il avait peur de tourner le dos à un ennemi.

— Le soir où Meggie est née, un phaéton est venu à l'hôpital pour l'emmener. Agnès Poole, l'infirmière, a prétendu que c'était quelqu'un de l'orphelinat, mais elle mentait. Je crois qu'elle avait prévenu le père de Meggie. Son *vrai* père.

Il n'écoutait toujours pas.

— J'ai vu ton chien dans la cour cette nuit-là, je sais que tu étais là aussi. Tu as dû voir le phaéton.

Elle lui pressa le bras.

— Qui était venu prendre l'enfant ?

Il se tourna enfin vers elle et à la lueur de l'incendie elle vit son expression perplexe.

— Je sais pas. C'est l'infirmière qui a écrit le mot.

— Quel mot ?

— Celui que je devais donner.

— Elle t'a chargé de remettre un mot ?

— Elle m'a promis un demi-dollar si je faisais vite.

Rose regarda l'arriéré en silence. Quel messenger plus discret que Billy l'Idiot, qui ne savait pas lire et portait volontiers une lettre pour quelques pièces et une tape dans le dos ?

— Où t'a-t-elle envoyé ?

Billy contemplait de nouveau l'incendie.

— Il grossit. Il vient par ici.

Elle le secoua.

— Billy ! Montre-moi où tu as porté le mot.

Il se tourna vers Rose, acquiesça.

— C'est loin du feu. On sera plus en sécurité là-bas.

Il la précéda pour descendre l'escalier et sortir de l'écurie. Le chien les suivit en remuant la queue quand ils gravirent la pente de Beacon Hill. Billy regardait sans cesse vers l'est pour voir si les flammes les suivaient aussi.

— Tu es sûr de te rappeler la maison ?

— 'videmment que je me rappelle. Mlle Poole avait dit que j'aurais un demi-dollar, mais on m'a rien donné. J'ai fait tout ce chemin, le monsieur était même pas chez lui. Mais comme j'y tenais, à cet argent, j'ai donné le mot à la bonne. Et elle m'a claqué la porte au nez ! J'ai rien eu. Je suis retourné voir l'infirmière, et elle m'a rien donné non plus.

— Où allons-nous ?

— Par ici. Vous savez bien.

— Non, je ne sais pas.

— Si.

Ils descendirent la colline jusqu'à Beacon Street et Billy regarda une fois encore vers l'est. Le ciel était d'un rouge hideux et le vent charriait une fumée qui avait une odeur de catastrophe.

— Vite, dit Billy. Le feu peut pas traverser la rivière.

Au pas de course, il se mit à monter la rue vers le Mill Dam.

— Billy, montre-moi où tu as apporté le mot. Conduis-moi à la porte même !

— C'est là.

Il poussa une grille, pénétra dans un jardin. Le chien le suivit en trotinant.

Rose s'arrêta, interdite, devant la maison du Dr Grenville.

— Je l'ai porté derrière, dit Billy.

Il longea le bâtiment et disparut dans l'obscurité.

— C'est là que je l'ai apporté, mademoiselle Rose !

Elle demeurait immobile. C'est donc cela, le secret qu'Aurnia a révélé en salle d'accouchement, cette nuit-là...

Elle entendit le chien grogner.

— Billy ?

Elle entra elle aussi dans le jardin. L'ombre était si épaisse qu'elle ne distinguait pas Billy. Un moment, elle hésita, le cœur battant à se rompre, scruta l'obscurité. Elle fit quelques pas en avant, s'arrêta quand le chien s'approcha d'elle en grondant, les poils du cou hérissés.

Qu'avait-il ? Pourquoi lui faisait-elle peur, tout à coup ?

Rose se figea, un frisson lui parcourut l'échine. Ce n'était pas elle

qui faisait gronder l'animal, mais quelque chose *derrière* elle.

— Billy ? appela-t-elle en se retournant.

— Je ne veux plus de sang. Et ne salissez pas ma voiture. Il faudra déjà que je nettoie l'allée avant le lever du jour.

— Je fais pas ça tout seul, m'dame. Si vous voulez régler cette histoire, faut que vous vous y mettiez, vous aussi.

Par-dessus la douleur qui lui martelait le crâne, Rose entendait leurs voix étouffées mais elle ne les voyait pas, elle ne voyait rien. Il faisait noir comme dans un tombeau. Quelque chose pesait sur elle si lourdement qu'elle n'arrivait pas à bouger, qu'elle pouvait à peine respirer. Les deux voix continuaient à discuter, si proches qu'elle entendait chacun de leurs mots.

— Et si on m'arrête en chemin ? reprit l'homme. Si je me fais repérer dans cette voiture ? J'ai aucune raison de la conduire. Tandis que si vous êtes avec moi...

— Je vous paie assez pour que vous vous débrouilliez seul.

— Pas assez pour risquer la corde. Si...

L'homme s'interrompit en entendant grogner le chien de Billy.

— Foutu clebs !

L'animal eut un aboiement de douleur qui se transforma en gémissements de plus en plus éloignés.

Rose lutta pour prendre une inspiration, sentit une odeur de laine sale et de corps mal lavé dont la familiarité l'alarma. Elle réussit à dégager un bras, explora de la main la masse qui l'écrasait. Sentit un tissu en laine, des boutons. Ses doigts effleurèrent un col élimé et touchèrent soudain de la peau. Une mâchoire, tombante et sans vie, un menton couvert des premiers poils d'une barbe juvénile. Et puis une substance poisseuse d'où émanait une forte odeur de rouille.

Billy.

Elle lui pinça la joue, il ne réagit pas. Rose se rendit compte alors qu'il ne respirait pas.

— ... ou vous venez avec moi, ou je le fais pas. Je veux pas risquer d'être pendu.

— Vous oubliez ce que je sais sur vous, monsieur Burke.

— Ben, après ce qui s'est passé ce soir, disons qu'on est à égalité.

— Comment osez-vous ?

La femme avait haussé le ton et Rose reconnut soudain la voix. Eliza Lackaway.

Après un silence, Burke eut un rire dédaigneux.

— Allez-y, tirez-moi dessus. Ça vous fera trois corps à trimbaler.

Rose l'entendit grogner et s'éloigner.

— D'accord, dit Eliza. Je vous accompagne.

— Montez à l'arrière avec eux. Si les flics nous arrêtent, vous leur raconterez un bobard pour qu'ils nous relâchent.

Rose entendit la portière s'ouvrir et un nouveau poids fit s'abaisser la voiture.

— En route, monsieur Burke.

Mais l'attelage ne bougea pas et le Bigleux prévint à mi-voix :

— On a un problème, madame Lackaway. Un témoin.

— Quoi ? répliqua la sœur de Grenville. Elle eut un hoquet de surprise et murmura :

— Charles.

Elle descendit de la voiture.

— Tu ne devrais pas être debout ! Retourne immédiatement te coucher.

— Pourquoi faites-vous cela, mère ?

— Il y a le feu sur les quais, mon chéri. Nous amenons la voiture là-bas, au cas où on en aurait besoin pour transporter des blessés...

— Ce n'est pas vrai. Je vous ai observée de ma fenêtre. J'ai vu ce que vous avez chargé dans la voiture.

— Charles, tu ne comprends pas.

— Qui était-ce ?

— Des gens sans importance.

— Alors pourquoi les avez-vous tués ?

Il y eut un silence que Burke rompit en disant :

— Il a tout vu.

— C'est mon *fils*.

Eliza prit une inspiration, parut recouvrer son calme.

— Charles, je fais ça pour toi. Pour ton avenir.

— Quel rapport avec mon avenir ?

— Je ne tolérerai pas un bâtard de plus ! Il y a dix ans, j'ai déjà dû nettoyer les saletés de mon frère et je le referai cette fois encore.

— De quoi parlez-vous ?

— Je protège ton héritage, Charles. Il vient de mon père, il t'appartient. Je ne laisserai pas un seul penny aller au rejeton d'une *femme de chambre*.

Après un silence, la voix stupéfaite de Charles articula :

— Le bébé est de mon *oncle* ?

— Cela t'étonne ? répliqua Eliza en riant. Mon frère est loin d'être un saint et pourtant c'est à lui que vont tous les honneurs. Moi je n'étais que la fille à marier. Tu es ma réussite, mon chéri. Je ne laisserai rien ruiner ton avenir.

Elle remonta dans la voiture et ajouta :

— Retourne te coucher, maintenant.

— Et l'enfant ? Vous tueriez un bébé ?

— Seule la fille sait où il est. Le secret mourra avec elle.

Eliza referma la portière.

— Finissons-en. Allons-y, monsieur Burke.

— Dans quelle direction ?

— Loin de l'incendie. Il y a trop de gens, là-bas. Allons vers l'est. Nous serons tranquilles au pont de Prison Point.

— Mère, dit Charles d'une voix brisée, je refuse que vous fassiez cela en mon nom !

— Tu l'accepteras un jour. Et tu m'en seras reconnaissant.

La voiture s'ébranla. Coincée sous Billy, Rose demeurait parfaitement immobile, sachant que si elle remuait, si Eliza découvrait qu'elle vivait encore, un autre coup sur le crâne finirait le travail. Il fallait qu'ils la croient morte, c'était son seul espoir de salut.

Par-dessus le bruit des roues, elle entendit des gens parler dans la rue. L'incendie attirait une foule vers l'est, vers les quais. Personne ne prêterait attention à une voiture qui roulait lentement vers l'ouest. Rose entendit des aboiements : le chien de Billy, qui courait derrière son maître mort.

Eliza avait dit à l'homme d'aller vers l'est. Vers la rivière.

Rose repensa à un cadavre qu'elle avait vu dans le port. C'était en été et lorsque le corps était remonté à la surface un pêcheur l'avait ramené sur la jetée.

Rose s'était jointe à la foule rassemblée autour du mort et ce qu'elle avait vu ce jour-là n'avait plus rien d'humain. Les poissons et les crabes avaient grignoté la chair, transformant les yeux en orbites vides. La peau du ventre gonflé était tendue comme celle d'un tambour.

C'est ce qui arrive aux noyés.

Chaque tour de roue rapprochait Rose du pont, du plongeon final. Lorsque les sabots du cheval résonnèrent sur du bois, elle sut qu'ils traversaient le pont de Canal en direction de Lechmere Point. Leur destination finale, le pont de Prison Point, était beaucoup moins fréquentée. Il n'y aurait aucun témoin lorsque les deux corps seraient jetés à l'eau. La panique fit battre le cœur de Rose comme celui d'une bête sauvage prise au piège. Elle eut l'impression qu'elle se noyait déjà, que ses poumons n'arrivaient plus à respirer.

Rose ne savait pas nager.

— Aurnia Connolly était femme de chambre dans la résidence des Welliver à Providence, expliquait Wendell. Trois mois après avoir été engagée, elle est soudain partie. C'était en mai.

— En mai, répéta Norris, saisissant l'importance de cette date.

— Elle devait alors avoir conscience de son état. Peu de temps après, elle a épousé un tailleur qu'elle connaissait déjà. Eben Tate.

Norris gardait les yeux sur la route sombre qui s'étirait devant eux. Il tenait les rênes du cabriolet de Wendell, dont ils n'avaient pas épargné le cheval au cours des deux dernières heures. Ils approchaient maintenant du village de Cambridge, il leur suffisait de franchir un pont pour être à Boston.

— Kitty et Gwen m'ont parlé de leur femme de chambre à la chevelure flamboyante, poursuivit Wendell. Elle avait dix-neuf ans, elle était fort séduisante.

— Assez pour attirer l'attention d'un très honorable invité ?

— Grenville s'est rendu chez les Welliver en mars, d'après les sœurs. Il y a passé deux semaines, pendant lesquelles il restait souvent tard le soir à lire dans le salon. Après que tout le monde s'était couché.

Mars. Le mois où l'enfant d'Aurnia avait probablement été conçu.

Le cabriolet lancé à vive allure passa sur une ornière et les deux jeunes gens s'accrochèrent pour ne pas tomber.

— Ralentis, pour l'amour de Dieu ! s'écria Wendell. Ce n'est pas le moment de casser un essieu. Si près de Boston, quelqu'un pourrait te reconnaître.

Norris ne ralentit pas le cheval qui pourtant haletait déjà et auquel il restait un long chemin à parcourir.

— C'est de la folie de retourner dans cette ville, protesta Wendell. Tu devrais fuir le plus loin possible.

Norris se penchait en avant comme si, par la seule force de sa volonté, il pouvait faire rouler la voiture plus vite.

— Je ne laisserai pas Rose aux mains de cet homme. J'ai cru qu'elle serait en sûreté chez lui. J'ai cru qu'il la protégerait. J'ai mené Rose droit dans la maison du tueur.

Ils approchaient du pont. Une fois la Charles River franchie, Norris serait de retour dans la ville qu'il avait fuie la veille. Mais Boston était différent, cette nuit-là. Il mit au pas leur cheval épuisé, regarda, de l'autre côté de la rivière, la lueur orange du ciel. Le long de la berge,

une foule peu nombreuse mais excitée s'était formée pour contempler les flammes lointaines. Même à cette distance du brasier, l'air était imprégné d'une odeur de fumée. Un gamin passa en courant devant leur cabriolet et Wendell lui cria :

— Qu'est-ce qui brûle ?

— Paraît que c'est Hancock's Wharf ! On demande des volontaires pour aider à éteindre le feu !

Ce qui signifie qu'il y aura moins d'yeux ailleurs en ville, pensa Norris. Moins de risque que je sois reconnu. Il releva néanmoins le col de son manteau et abaissa le bord de son chapeau tandis qu'ils s'engageaient sur le pont de West Boston.

— J'irai à la porte chercher Rose, dit Wendell. Tu resteras avec le cheval.

Norris regardait fixement devant lui, les mains crispées sur les rênes.

— Tu la fais simplement sortir, prescrivit-il. Il ne faut pas la mettre en danger.

Wendell pressa le bras de son ami.

— Avant que tu aies l'impression d'avoir attendu, elle sera assise à côté de toi et vous vous mettrez en route... Avec mon cheval, ajouta-t-il tristement.

— Je me débrouillerai pour te le rendre. Je te le jure, Wendell.

— Cette fille croit en toi, cela me suffit.

Et je crois en elle, pensa Norris.

Le cabriolet quitta le pont pour s'engager dans Cambridge Street. La lueur de l'incendie était devant eux et la rue semblait étrangement déserte. L'air était lourd de fumée et de particules de cendre noire. Après être sortis de la ville, Rose et Norris iraient prendre Meggie. Au lever du soleil, ils seraient loin.

Norris tourna en direction de Beacon Street. Là aussi, la rue était déserte et l'odeur de fumée faisait paraître la nuit plus inquiétante. L'air lui-même semblait se refermer autour de Norris tel un nœud coulant. Lorsqu'ils furent près de la grille de la maison de Grenville, le cheval se cabra soudain, effrayé par une ombre en mouvement. Norris tira sur les rênes, reprit le contrôle de l'animal et vit ce qui lui avait fait peur.

Charles Lackaway, en chemise de nuit, se tenait dans le jardin et fixait Norris de ses yeux hébétés.

— Tu es revenu, murmura-t-il.

Wendell sauta à terre.

— Laisse-le emmener Rose et ne dis rien, Charlie. S'il te plaît.

— C'est impossible...

— Pour l'amour du ciel, tu étais mon ami. Tout ce qu'il veut, c'est emmener Rose.

— Je crois...

Charles s'interrompit dans un sanglot. Puis :

— Je crois qu'elle l'a tuée.

Norris descendit du cabriolet. Saisissant Charles par le col de sa chemise de nuit, il le poussa contre la clôture.

— Où est Rose ?

— Ma mère... ma mère et un homme l'ont emmenée...

— Où ?

— Au pont de Prison Point, répondit Charles à voix basse. Il est trop tard.

L'instant d'après, Norris était remonté dans la voiture. Il n'attendit pas Wendell, le cheval irait plus vite avec un seul homme dans la voiture. Il fit claquer son fouet et l'animal partit au galop.

— Attends-moi ! cria Wendell en courant derrière lui.

Norris donna un nouveau coup de fouet.

L'attelage s'arrêta.

Plaquée contre le plancher de la voiture par le poids du corps de Billy, Rose ne sentait plus sa jambes. Elles étaient engourdis, aussi mortes et inutiles que si elles avaient appartenu au cadavre de Billy. Elle entendit la portière s'ouvrir, sentit un balancement quand Eliza descendit sur le pont.

— Attention, quelqu'un vient, prévint Burke.

Rose entendit le bruit des sabots d'un cheval traversant le pont. Que penserait le cavalier en voyant la voiture arrêtée ? s'interrogea Rose. Jetterait-il un regard à l'homme et à la femme qui, pressés contre le parapet, contemplaient l'eau ? Prendrait-il Eliza et Burke pour des amants se rencontrant secrètement dans ce lieu désert ? Le chien de Billy se remit à aboyer et à griffer la voiture de ses pattes. Le cavalier remarquerait-il ce détail curieux ?

Rose tenta d'appeler à l'aide mais ne parvint pas à prendre une inspiration profonde et sa voix fut étouffée par la lourde bâche qui les dissimulait, elle et Billy. En plus, le chien ne cessait de gratter et d'aboyer, couvrant les maigres cris qu'elle réussissait à pousser. Le bruit de sabots s'estompa à mesure que le cavalier s'éloignait sans se rendre compte que son indifférence venait de condamner une jeune femme à mort.

La portière de la voiture s'ouvrit.

— J'ai entendu quelque chose, dit Eliza. Je crois que l'un des deux vit encore.

La bâche se souleva. L'homme empoigna le corps de Billy et le fit rouler hors du véhicule. Rose remplit ses poumons d'air et poussa un cri qui fut aussitôt coupé par une main épaisse s'abattant sur sa bouche.

— Je vais la faire taire, fit Burke. Le temps de prendre mon couteau...

— Pas de sang dans la voiture ! Jetez-la à l'eau avant que quelqu'un arrive !

— Et si elle sait nager ?

En réponse, Eliza déchira le jupon de Rose en bandes avec lesquelles elle lia ensemble les chevilles de la jeune fille. Burke lui fourra une boule de tissu dans la bouche puis lui attacha les poignets.

Les aboiements du chien devinrent frénétiques. Il tournait autour de la voiture tout en restant hors de portée des coups de pied que lui décochaient les assassins de son maître.

— Finissons-en avant que cette fichue bête attire...

Eliza s'interrompit et reprit aussitôt :

— Quelqu'un vient.

— Où ça ?

— Jetez-la dans l'eau avant qu'on nous voie !

Rose eut un sanglot quand l'homme la souleva. Elle se débattit dans ses bras, tenta de se libérer par des ruades. Mais il était trop fort. Pendant qu'il la portait vers le parapet, Rose entrevit Billy étendu mort près de la voiture, son chien assis à côté de lui. Elle vit Eliza, échevelée, et le ciel aux étoiles voilées par la fumée de l'incendie.

Puis elle tomba.

Norris entendit le bruit de Lechmere Point malgré la distance. Il ne put voir ce qui venait de tomber dans la rivière mais il repéra l'attelage arrêté sur le pont. Et il entendit un chien hurler.

En se rapprochant, il distingua un corps étendu près d'une roue arrière de la voiture. Le chien grondait et montrait les dents à l'homme et à la femme qui tentaient de s'approcher du corps allongé par terre.

C'est le chien de Billy.

— Nous n'avons pas réussi à arrêter le cheval à temps ! cria la femme. C'est un horrible accident ! Ce garçon s'est jeté devant nous en courant et...

Eliza reconnut Norris quand il descendit du cabriolet.

— Monsieur Marshall ?

Il ouvrit la portière de la voiture, mais Rose n'était pas à l'intérieur. Sur le plancher, il vit un morceau de tissu déchiré. Provenant d'un jupon.

Il se tourna vers la mère de Charles qui le fixait en silence.

— Où est Rose ?

Il regarda Jack le Bigleux qui reculait déjà, prêt à s'enfuir.

Ce bruit. Ils avaient jeté quelque chose dans l'eau.

Norris se rua en direction du parapet, baissa les yeux vers la rivière. Il vit une eau à la surface ridée, argentée par le clair de lune. Quelque chose remua, brisa la surface et retomba.

Rose.

Norris enjamba le parapet. Il avait déjà plongé dans la rivière, confiant son sort aux caprices du destin. Cette fois, il se battrait jusqu'au bout. En sautant, il tendit les bras devant lui comme pour saisir sa dernière chance de bonheur. Il s'enfonça dans une eau si froide qu'elle le fit hoqueter, remonta à la surface en toussant et prit plusieurs longues inspirations.

Puis il replongea.

Dans l'obscurité, il agita les bras au hasard dans l'espoir de toucher un corps, un pan de robe, une mèche de cheveux. Ses mains ne rencontraient que l'eau. Hors d'haleine, il remonta de nouveau et entendit cette fois des cris sur le pont :

— Y a quelqu'un dans l'eau !

— Je le vois ! Appelez la Garde de nuit !

Après trois inspirations, Norris plongea de nouveau. Il ne sentait

plus le froid de l'eau, il n'entendait plus les cris au-dessus de lui. Il ne pensait qu'à une chose : à chaque seconde qui passait, Rose s'éloignait de lui. Il se mit à battre frénétiquement des bras comme un homme qui se noie. Rose était peut-être à une dizaine de centimètres de lui mais il ne pouvait pas la voir.

Je suis en train de te perdre.

Le besoin de respirer lui fit de nouveau regagner la surface. Il y avait des lumières sur le pont, des gens plus nombreux, témoins inconscients de son désespoir.

Je préfère mourir noyé que t'abandonner.

Il plongea, une dernière fois. La lumière des lanternes pénétrait faiblement dans l'eau sombre en rayons mouvants. Norris vit les mouvements de ses bras, les nuages de sédiments montant du fond. Et, dérivant juste au-dessous de lui, quelque chose d'autre. Une forme pâle qui se gonflait comme un drap dans le vent. Il tendit le bras vers elle, ses doigts se refermèrent sur du tissu.

Le corps mou de Rose, surmonté du tourbillon noir de sa chevelure, flotta vers lui.

Norris battit aussitôt des pieds pour remonter en la tirant mais, quand ils parvinrent à la surface et qu'il aspira de longues goulées d'air, Rose était aussi inerte dans ses bras qu'un ballot de chiffons. Je suis arrivé trop tard. Sanglotant, hoquetant, il l'entraîna vers la rive, remuant les jambes jusqu'à être au bord de l'épuisement. Lorsque ses pieds touchèrent enfin le lit boueux, il fut incapable de se mettre debout et rampa hors de l'eau en tirant Rose vers la berge.

Elle avait les chevilles et les poignets ligotés. Elle ne respirait plus.

Il la fit rouler sur le ventre. Vis, Rose ! Tu dois vivre pour moi. Il plaqua les mains sur le dos de la jeune fille et pressa en se penchant. De l'eau jaillit de sa bouche en gargouillant. Norris pressa encore et encore jusqu'à ce que les poumons de Rose se soient vidés de leur eau, mais elle ne réagissait toujours pas.

Affolé, il libéra ses poignets et l'allongea sur le dos, appuya sur sa poitrine.

— Rose, reviens-moi ! sanglota-t-il. Je t'en supplie, ma chérie...

Le premier tressautement fut si faible qu'il aurait pu être un effet de son imagination. Puis, tout à coup, Rose frémit et toussa, une longue quinte déchirante qui était le plus beau bruit qu'il eût jamais entendu. Riant et pleurant à la fois, il la tourna sur le côté, releva les mèches trempées tombées sur son visage. Il entendit des pas approcher mais ne se retourna pas. Son regard demeurait rivé à Rose et, quand elle ouvrit les yeux, ce fut lui qu'elle découvrit.

— Je suis morte ? murmura-t-elle.

Il enlaça son corps tremblant.

— Non, tu es près de moi. Où tu seras toujours.

Un caillou roula sur le sol, les pas s'arrêtèrent. Alors seulement, Norris leva la tête et vit Eliza Lackaway, dont la cape flottait au vent. Comme des ailes. Comme les ailes d'un oiseau géant. Elle braquait un pistolet sur lui.

— Les gens nous regardent, dit Norris en tendant le bras vers les badauds attroupés sur le pont. Ils vous verront.

— Ils me verront abattre le Faucheur du West End, répliqua Eliza.

Elle se tourna vers la foule et cria :

— Monsieur Pratt ! C'est Norris Marshall !

Des voix excitées s'élevèrent du pont :

— Vous avez entendu ?

— C'est le Faucheur !

Agrippée au bras de Norris, Rose se redressa.

— Mais je connais la vérité, dit-elle. Je sais ce que vous avez fait. Vous ne pouvez pas nous tuer tous les deux.

Le bras d'Eliza trembla. Tandis que Pratt et deux de ses hommes descendaient prudemment le talus de la berge, indécise, elle faisait aller le canon de son arme de Norris à Rose.

— Mère !

Elle se raidit, leva les yeux vers le pont, où son fils se tenait maintenant près de Wendell.

— Mère, ne faites pas ça ! plaida Charles.

— Votre fils sait ce que vous avez fait, madame Lackaway, dit Norris. Wendell Holmes aussi. La vérité est déjà connue. Que je vive ou que je meure, votre avenir est déjà tracé.

Elle laissa son bras retomber lentement.

— Je n'ai pas d'avenir. Que cela finisse ici ou au bout d'une corde, peu importe. La seule chose que je puisse encore faire, c'est épargner mon fils.

Elle leva de nouveau son arme, non vers Norris cette fois, mais vers son propre visage.

Il se précipita sur elle, lui saisit le poignet et tenta de lui arracher le pistolet mais elle se débattit avec la violence d'un animal blessé. Il dut lui tordre le bras pour qu'elle lâche enfin l'arme. Eliza recula en hurlant. Norris se retrouva à découvert sur la rive, le pistolet à la main. En une fraction de seconde, il sut ce qui allait se passer. Il vit Pratt viser, il entendit le cri angoissé de Rose :

— *Non !*

L'impact de la balle lui coupa le souffle. Le pistolet tomba de sa main. Norris chancela, bascula en arrière. Un étrange silence enveloppa la nuit. Allongé dans la boue, Norris fixait le ciel mais n'entendait plus rien : ni voix ni bruit de pas approchant, pas même le clapotis de l'eau. Tout était calme et paisible. Au-dessus de lui, les étoiles semblaient plus brillantes à travers le voile de fumée qui se

dissipait. Il n'éprouvait ni douleur ni frayeur ; il était simplement étonné que ses combats et ses rêves se terminent ainsi au bord de la Charles River.

Puis il entendit, comme venant de loin, une voix douce et familière ; il vit Rose, la tête nimbée d'étoiles, comme si elle le contemplait du haut du ciel.

— On ne peut rien faire ? cria-t-elle. Wendell, par pitié, vous devez le sauver !

Norris entendit le tissu de sa chemise craquer quand on la déchira puis la voix de Wendell réclamer :

— Approchez la lanterne ! Il faut que je voie la plaie !

La lumière se déversa en une pluie dorée et, quand Wendell examina la blessure, Norris lut la vérité dans ses yeux.

— Rose ? murmura-t-il.

— Je suis là, répondit-elle.

Elle lui prit la main, se pencha vers lui en lui caressant les cheveux.

— Tout ira bien, chéri. Tu t'en sortiras et nous serons heureux. Tellement heureux.

Norris soupira et ferma les yeux. Par la pensée, il vit Rose s'élever au-dessus de lui et s'éloigner, emportée par un vent si rapide qu'il n'avait aucun espoir de la rattraper.

— Attends-moi, geignit-il.

Une détonation se fit alors entendre, comme un coup de tonnerre, et les ténèbres se refermèrent sur lui.

Attends-moi.

Jack Burke extirpa une latte du plancher de sa chambre et ramassa fébrilement l'argent qu'il avait caché dessous. Les économies de toute une vie, près de deux mille dollars, roulèrent en tintant dans le sac de selle.

— Qu'est-ce que tu fais, tu prends tout ? T'es devenu fou ? lui lança Fanny.

— Je décanille.

— T'as pas le droit. Il est à moi aussi, cet argent.

— Toi, t'as pas un nœud coulant qui te pend au-dessus de la...

Burke se tut, se redressa brusquement.

Quelqu'un frappait à la porte, en bas.

— Jack Burke, c'est la Garde de nuit ! Ouvrez immédiatement !

Fanny fit un pas vers l'escalier, le Bigleux l'arrêta :

— Non ! Les laisse pas entrer !

Les yeux plissés, elle le regarda.

— Qu'est-ce que t'as fait ? Pourquoi ils viennent te chercher ?

En bas, la voix menaça :

— Nous forcerons la porte si vous n'ouvrez pas !

— Jack ? dit Fanny.

— C'est elle, lui répondit-il. Elle a tué le gamin, c'est pas moi.

— Quel gamin ?

— Billy l'Idiot.

— Alors, qu'on la pende !

— Elle est morte. Elle a ramassé le pistolet que lui avait arraché l'autre gars et elle s'est brûlé la cervelle devant tout le monde.

Il se leva et passa le lourd sac de selle à son épaule.

— Ils vont tout me mettre sur le dos. Tout ce que j'ai fait contre son argent, et le reste.

Il se dirigea vers l'escalier. La porte de derrière, pensa-t-il. Tu selles le cheval et tu files. Avec quelques minutes d'avance, il les sèmerait dans la nuit. Le lendemain matin, il serait loin.

La porte d'entrée s'ouvrit en craquant. Jack se figea en haut des marches tandis que trois hommes se ruaient dans l'escalier. L'un d'eux se saisit de lui et déclara :

— Vous êtes en état d'arrestation, monsieur Burke. Pour le meurtre de Billy Piggott et la tentative de meurtre sur la personne de Rose Connolly.

— Mais j'ai pas... C'est pas moi, c'est Mme Lackaway !

— Emmenez-le.

Ils le poussèrent si rudement qu'il tomba à genoux et laissa choir le sac. Fanny s'avança aussitôt, le ramassa. Puis elle recula en pressant le précieux contenu contre sa poitrine. Lorsque les policiers remirent son mari debout, elle ne fit aucune tentative pour l'aider, elle ne prononça aucun mot pour le défendre. Ce fut la dernière image qu'il eut de sa femme tandis qu'on l'emmenait : Fanny serrant le magot contre elle, le visage impassible.

Assis dans la voiture de la Garde, Jack savait exactement comment cela se terminerait. Pas seulement le procès, pas seulement la potence, mais après, aussi. Il savait où finissaient invariablement les corps des prisonniers exécutés. Il songea à l'argent qu'il avait soigneusement économisé pour un cercueil en plomb, une cage de fer et un surveillant de tombeau afin de déjouer les tentatives de voleurs de cadavres comme lui. Des années plus tôt, il s'était juré qu'aucun anatomiste ne lui ouvrirait le ventre, ne tailladerait sa chair.

Il baissa les yeux vers sa poitrine et eut un sanglot. Il sentait déjà le bistouri trancher sa peau.

La maison était en deuil et déshonorée.

Wendell Holmes avait conscience de s'immiscer dans le malheur des Grenville, mais il ne fit pas mine de se retirer et personne ne lui demanda de le faire. En fait, le docteur, assis silencieux dans un coin, ne semblait pas avoir remarqué la présence de l'étudiant dans le salon.

Wendell avait assisté à la naissance de cette tragédie, il était normal qu'il soit là pour être témoin de la fin. Ce qu'il voyait, à la lumière vacillante du feu, c'était un Aldous Grenville brisé, la tête courbée sous le poids du chagrin. Le capitaine Lyons lui faisait face.

Mme Furbush, la gouvernante, entra timidement dans la pièce avec une bouteille de brandy et des verres qu'elle posa sur un guéridon.

— Docteur, j'ai donné à Monsieur Charles la dose de morphine que vous lui avez prescrite. Il dort, maintenant.

Grenville ne répondit pas, hocha simplement la tête.

— Et Mlle Connolly ? s'enquit le policier.

— Elle ne quitte pas la dépouille du jeune homme, monsieur. J'ai tenté de l'éloigner mais elle reste près du cercueil. Je ne sais pas ce que je ferai d'elle quand on viendra prendre le corps demain matin.

— Laissez-la. Cette fille a de bonnes raisons d'être affligée.

Lorsque Mme Furbush se fut retirée, Grenville commenta à voix basse :

— Comme nous tous.

Lyons remplit un verre et le mit dans la main de son ami.

— Vous ne pouvez pas vous reprocher ce qu'Eliza a fait, Aldous.

— Oh, si. J'aurais dû la soupçonner... mais je ne *voulais* pas savoir.

Le médecin soupira, avala son brandy d'un trait.

— Je la savais prête à tout pour Charles. Mais *tuer* ?

— Nous ignorons si elle a commis tous les meurtres elle-même. Burke jure qu'il n'est pas le Faucheur, mais il a peut-être du sang sur les mains.

— En ce cas, elle a été l'instigatrice, répondit Grenville en fixant son verre vide. Eliza a toujours voulu tout maîtriser, même quand nous étions enfants.

— Quelle femme maîtrise jamais vraiment quoi que ce soit, Aldous ?

— La pauvre Aurnia moins que toute autre, murmura Grenville. Je n'ai aucune excuse pour ce que j'ai fait. Si ce n'est qu'elle était très jolie. Et que je ne suis qu'un vieil homme solitaire.

— Vous vous êtes efforcé d'avoir une conduite honorable. Que cela au moins vous réconforte. Vous avez engagé M. Wilson pour retrouver l'enfant et vous étiez disposé à subvenir à ses besoins.

Grenville secoua la tête.

— *Honorable* ? Pourvoir aux besoins d'Aurnia des mois plus tôt, au lieu de lui offrir simplement un médaillon et de partir, voilà qui aurait été honorable.

Il posa sur Lyons un regard tourmenté.

— J'ignorais qu'elle portait mon enfant, je vous le jure. Je ne l'ai découvert qu'en la voyant sur la table de dissection, le ventre ouvert. Lorsque Erastus a fait observer qu'elle avait récemment accouché, j'ai

compris que j'avais un enfant.

— Mais vous n'en avez pas parlé à Eliza ?

— À personne, sauf à Wilson. J'étais déterminé à assurer le bien-être de cette enfant, mais je savais qu'Eliza se sentirait menacée. Son défunt mari avait fait des opérations financières malheureuses. J'ai recueilli ma sœur uniquement par charité.

Et l'enfant aurait été l'héritier de la fortune des Grenville, pensa Wendell. Il se rappela les insultes contre les Irlandais qu'il avait entendues dans la bouche des sœurs Welliver ou de la mère d'Edward Kingston. Dans la bouche de toutes les dames de la bonne société de Boston, à vrai dire. Que son fils chéri, n'ayant aucun talent pour gagner sa vie, puisse voir son avenir compromis par la progéniture d'une femme de chambre, cela constituait sans doute l'ultime affront pour Eliza Lackaway.

Au final, pourtant, une Irlandaise s'était montrée plus maligne qu'elle. Rose Connolly avait réussi à garder l'enfant en vie et Wendell imaginait la fureur croissante de la mère de Charles tandis que cette fille continuait de lui échapper, jour après jour. Il songea aux entailles sur le corps d'Agnès Poole et de Mary Robinson, comprit que le véritable objet de la rage d'Eliza, c'était Rose et toutes les filles comme elle, toutes les immigrées en haillons qui peuplaient les rues de Boston.

Lyons prit le verre de Grenville, le remplit et le lui redonna.

— Je regrette de ne pas avoir pris plus tôt la direction de l'enquête. Quand j'ai commencé à m'occuper de l'affaire, cet imbécile de Pratt avait déjà provoqué dans l'opinion une véritable hystérie. Je crains bien que le jeune M. Marshall n'en ait été la malheureuse victime.

— Pratt doit payer pour ça.

— Il paiera, j'y veillerai. Quand j'en aurai terminé, sa réputation sera en lambeaux. Je n'aurai pas une minute de repos avant qu'il soit chassé de Boston.

— Cela n'a plus d'importance, à présent, murmura Grenville. Norris est mort.

— Ce qui nous offre la possibilité de limiter les dégâts.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous ne pouvons plus rien pour M. Marshall et il ne peut plus rien lui arriver. Nous pourrions simplement laisser le scandale retomber...

— Sans laver son honneur ?

— Aux dépens de votre famille ?

Wendell avait gardé le silence jusqu'à cet instant, mais il était trop écœuré pour continuer à se taire.

— Vous permettriez qu'on enterre Norris en le faisant passer pour le Faucheur du West End alors que vous savez qu'il est innocent ?

Lyons le regarda.

— Nous devons songer à d'autres innocents, monsieur Holmes. Le jeune Charles, par exemple. Il souffre déjà terriblement qu'Eliza ait choisi de mettre fin à ses jours, et publiquement, qui plus est. Vous voudriez lui imposer aussi de vivre avec le fardeau d'avoir une meurtrière pour mère ?

— C'est pourtant la vérité, non ?

— Nous ne devons pas la vérité à l'opinion.

— Mais nous la devons à Norris. À sa mémoire.

— Il n'est plus là pour jouir de cette réhabilitation. Nous ne l'accuserons de rien. Nous garderons simplement le silence et nous laisserons les gens tirer leurs propres conclusions.

— Même si ces conclusions sont erronées ? dit Wendell.

— Qui en pâtira ? répliqua Lyons. Aucune personne vivante. Il reste en tout cas à juger Burke. Il sera sans doute condamné pour le meurtre de Billy Piggott, au moins. La vérité éclatera peut-être au procès et nous ne ferons rien pour l'empêcher. Mais nous n'avons pas besoin de l'étaler non plus.

Wendell se tourna vers Grenville, qui n'était pas intervenu dans la discussion.

— Docteur, vous laisseriez commettre cette injustice contre Norris ? Il ne méritait pas cela.

— Je le sais.

— Ce serait un bien vilain honneur auquel votre famille s'accrocherait, si vous deviez pour cela salir la mémoire d'un innocent.

— Il faut aussi penser à Charles...

— C'est là tout ce qui compte pour vous ?

— Il est mon neveu !

Une voix se fit soudain entendre :

— Et votre fils, docteur Grenville ?

Surpris, Wendell se retourna et découvrit Rose dans l'encadrement de la porte du salon. Le chagrin lui avait fait perdre toute couleur et elle ne ressemblait presque plus à la jeune fille pleine de vie qu'elle avait été. Wendell voyait à sa place une inconnue, une femme impassible et implacable qui fixait Grenville du regard.

— Vous savez sûrement que vous êtes le père d'un autre enfant, poursuivit-elle. Norris était votre fils.

Grenville eut un grognement de détresse et enfouit sa tête entre ses mains.

— Lui ne l'a jamais su, dit Rose. Mais je l'ai vu, moi. Et vous avez dû le voir aussi, docteur. La première fois que vous l'avez rencontré. De combien d'autres femmes avez-vous abusé ? Combien d'autres enfants avez-vous engendrés en dehors du mariage, des enfants dont vous ne connaissez même pas l'existence et qui luttent en ce moment

même pour survivre ?

— Il n'y en a pas d'autres...

— Qu'en savez-vous ?

— Je le sais ! s'exclama-t-il en relevant la tête. Ce qui s'est passé entre Sophia et moi est arrivé il y a longtemps, et nous l'avons tous deux regretté. J'ai trahi ma chère femme, mais je n'ai plus jamais recommencé de son vivant.

— Vous avez tourné le dos à votre fils, accusa Rose.

— Sophia ne m'a jamais dit qu'il était de moi ! se défendit Grenville. J'ai tout ignoré jusqu'au jour où il s'est présenté à notre école. Quand je l'ai vu, j'ai compris.

Le regard de Wendell allait de l'un à l'autre.

— Vous parlez de... *Norris* ?

Les yeux de Rose demeuraient fixés sur Grenville.

— Pendant que vous viviez dans cette superbe demeure, docteur, pendant que vous vous rendiez dans votre maison de campagne à Weston, votre fils labourait les champs et donnait à manger aux cochons.

— Je vous répète que je l'ignorais ! Sophia ne m'en avait pas parlé.

— Si elle l'avait fait, vous auriez reconnu Norris ? Je ne crois pas. La pauvre Sophia n'a pas eu d'autre choix qu'épouser le premier homme qui voulait d'elle.

— Je l'aurais aidé. J'aurais subvenu à ses besoins.

— Vous ne l'avez pas fait. Tout ce qu'il a accompli, il l'a dû à ses propres efforts. N'êtes-vous pas fier d'avoir donné le jour à un fils aussi remarquable ? Un jeune homme qui, dans sa courte vie, s'est élevé bien au-dessus de sa condition ?

— J'en suis fier. Si seulement Sophia était venue me voir, des années plus tôt...

— Elle a essayé.

— Comment ça ?

— Demandez à Charles. Il a entendu sa mère lui dire qu'elle ne tolérerait pas un *autre* bâtard, que dix ans plus tôt elle avait dû nettoyer vos saletés.

— Il y a dix ans ? intervint Wendell. N'est-ce pas quand...

— Quand la mère de Norris a disparu, acheva Rose.

Elle prit une inspiration tremblante et, pour la première fois, un sanglot se glissa dans sa voix.

— Si seulement Norris l'avait su ! Cela aurait été tellement important pour lui de savoir que sa mère l'aimait. Qu'elle ne l'avait pas abandonné... mais qu'elle avait été assassinée !

— Je ne trouve aucun mot pour me défendre, mademoiselle Connolly, dit Grenville. J'ai une vie de péchés à expier et j'ai l'intention de le faire.

Regardant Rose dans les yeux, il poursuivit :

— Il y a quelque part une petite fille qui a besoin d'un foyer et elle aura tout ce que la vie peut offrir de meilleur, je vous le jure.

— Je veillerai à vous faire tenir cette promesse.

— Où est-elle ? Me conduirez-vous à ma fille ?

Rose soutint son regard.

— Le moment venu.

Dans la cheminée, le feu s'était éteint. Les premières lueurs de l'aube éclaircissaient le ciel. Le capitaine Lyons se leva de son fauteuil.

— Je vous laisse, Aldous. Quant à Eliza, c'est votre famille. À vous de décider de ce que vous voulez révéler. Aujourd'hui, les gens n'ont d'yeux que pour Jack Burke. Il est leur monstre, pour le moment. Mais bientôt, j'en suis sûr, un autre retiendra leur attention. Je connais l'opinion : son appétit de monstres est insatiable.

Le policier prit congé d'un signe de tête et quitta la pièce.

Au bout de quelques minutes, Wendell se leva pour partir lui aussi. Il avait trop longtemps imposé sa présence dans cette maison et il avait parlé trop franchement. Avec une nuance d'excuse dans la voix, il prit congé du Dr Grenville, qui demeura immobile dans son fauteuil, les yeux rivés aux cendres de la cheminée.

Rose suivit l'étudiant dans le hall.

— Vous avez été un ami fidèle, dit-elle. Merci pour tout ce que vous avez fait.

Ils s'étreignirent, sans qu'il y eût la moindre gêne entre eux malgré le gouffre social qui les séparait. Norris Marshall les avait rapprochés ; le chagrin causé par sa mort les lierait à jamais. Wendell s'apprêtait à sortir quand il s'arrêta sur le seuil de la porte et se retourna.

— Comment avez-vous su ? Alors que Norris lui-même l'ignorait ?

— Que le Dr Grenville était son père ?

— Oui.

Elle lui prit la main.

— Venez.

Elle le conduisit au premier étage et fit halte dans le couloir obscur pour allumer une lampe qu'elle approcha d'un des tableaux accrochés au mur.

— Voilà, dit-elle. C'est comme ça que j'ai su.

Wendell examina le portrait d'un jeune homme brun se tenant près d'un bureau, la main posée sur un crâne humain. Ses yeux marron semblaient regarder Wendell bien en face, comme pour le défier.

— Aldous Grenville à dix-neuf ans, expliqua Rose. C'est ce que m'a dit Mme Furbush.

Wendell ne parvenait pas à détacher son regard de la toile.

— Je n'avais jamais remarqué la ressemblance.

— Moi, je l'ai vue tout de suite, dit Rose. Sans le moindre doute.

Elle étira les lèvres en un triste sourire et ajouta :
— On reconnaît toujours ceux qu'on aime.

La voiture du Dr Grenville les emmenait vers l'ouest par la route de Belmont, au long de fermes et de champs couverts de givre que Rose trouvait maintenant familiers. L'après-midi était radieux et la neige scintillait sous un ciel clair comme lors de sa première visite à Belmont. Tu marchais à côté de moi ce jour-là, Norris. Si je ferme les yeux, je sens presque ta présence.

— C'est encore loin ? demanda le docteur.

— Nous arrivons, répondit Rose.

Elle ouvrit les yeux et battit des paupières sous l'effet du soleil. Et de la dure vérité : Je ne te verrai plus jamais. Tu me manqueras chaque jour de ma vie.

— C'est ici qu'il a grandi, n'est-ce pas ? dit Grenville.

Rose acquiesça de la tête.

— Bientôt nous passerons devant la ferme de Heppy Comfort. Elle avait un veau boiteux auquel elle s'était tellement attachée qu'elle n'a jamais pu se résoudre à l'abattre. Ensuite, ce sera la ferme d'Ezra Hutchinson, dont la femme est morte du typhus.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Norris me l'a raconté.

Et elle ne l'oublierait jamais. Aussi longtemps qu'elle vivrait, elle se rappellerait chacun de ses mots, chacun des moments passés avec lui.

— La ferme de son père est sur cette route ?

— Nous n'allons pas chez Isaac Marshall.

— Où allons-nous, alors ?

Rose regarda la maison bien entretenue qui venait d'apparaître au détour d'un virage.

— Là, dit-elle.

— Qui y habite ?

Un homme qui a été plus aimant et plus généreux pour Norris que son propre père.

Lorsque la voiture s'arrêta, la porte de la maison s'ouvrit et le vieux Dr Hallowell s'avança sur la véranda. À l'expression affligée de son visage, Rose sut qu'il avait déjà appris la mort de Norris. Il s'approcha pour les aider à descendre de voiture. En montant les marches du perron, Rose vit avec étonnement un autre homme sortir de la maison.

Isaac Marshall, qui semblait infiniment plus vieux que quelques semaines plus tôt.

Les trois hommes qui se tenaient dans la véranda se trouvaient

réunis par le chagrin et les mots ne leur venaient pas facilement. Ils se regardaient en silence, ceux qui avaient vu Norris grandir et celui qui aurait dû veiller sur lui.

Rose entra dans la maison, attirée par ce que des oreilles masculines n'avaient pas l'habitude de percevoir : le doux gazouillis d'un bébé. Elle se laissa guider par le bruit jusqu'à une pièce où Mme Hallowell berçait Meggie.

— Je suis revenue la chercher, annonça Rose.

— Je savais que vous le feriez.

La vieille dame aux cheveux gris tendit l'enfant à Rose et posa sur la jeune fille un regard plein d'espoir.

— Dites-moi que nous la reverrons. Dites-moi que nous aurons une place dans sa vie.

— Oui, madame, répondit Rose en souriant. Comme tous ceux qui l'aiment.

Les trois hommes se retournèrent lorsque Rose ressortit de la maison avec le bébé. Aldous Grenville regarda sa fille pour la première fois et Meggie lui sourit, comme si elle le reconnaissait.

— Elle s'appelle Margaret, dit Rose.

— Margaret, répéta le médecin à voix basse.

Et il prit l'enfant dans ses bras.

De nos jours

Julia descendit sa valise et la laissa près de la porte de devant. Puis elle alla dans la bibliothèque où Henry se tenait, assis parmi les caisses prêtes à être envoyées à la bibliothèque de l'Athenaeum de Boston. Ensemble, ils avaient classé tous les documents et les avaient remis dans les caisses, mettant toutefois à part les lettres d'Oliver Wendell Holmes. Henry les avait étalées sur la table et les relisait, pour la centième fois au moins.

— Cela me peine de m'en séparer, dit-il. Je devrais peut-être les garder.

— Vous avez déjà promis à l'Athenaeum de lui en faire don.

— Je peux encore changer d'avis.

— Henry, il faut que des spécialistes s'en occupent. Un archiviste saura comment les préserver. Et ce sera merveilleux de faire connaître cette histoire au monde, non ?

Affalé dans son fauteuil, le vieillard couvrait les lettres des yeux comme un avare sa fortune.

— Elles sont très importantes pour moi, argua-t-il. Elles me touchent personnellement.

Julia alla à la fenêtre et regarda la mer.

— Je comprends ce que vous voulez dire. Moi aussi, elles me touchent personnellement, maintenant.

— Vous rêvez toujours de cette fille ?

— Toutes les nuits. Cela fait des semaines, à présent.

— Comment était le rêve de cette nuit ?

— C'était plutôt... des impressions. Des images.

— Quelles images ?

— Des rouleaux de tissu. Des rubans et des nœuds. J'ai une aiguille à la main, je couds...

Elle secoua la tête en riant.

— Henry, je ne sais même pas coudre !

— Rose savait.

— Oui. Quelquefois, j'ai l'impression qu'elle est vivante et qu'elle me parle. Que j'ai fait revenir son âme en lisant les lettres et que j'ai ses souvenirs dans ma tête. Que je revis sa vie.

— Vos rêves sont saisissants à ce point ?

— Jusqu'à la couleur du fil. Ce qui me dit que j'ai passé trop de temps à penser à elle.

Et à ce que sa vie aurait pu être.

Elle regarda sa montre.

— Il faut que j'y aille, c'est bientôt l'heure du ferry.

— Je suis navré que vous deviez partir. Quand reviendrez-vous ?

— Vous pouvez toujours venir me voir.

— Après le retour de Tom, peut-être, répondit Henry. Je vous rendrai visite à tous les deux en même temps.

Il marqua une pause et demanda :

— Que pensez-vous de lui ? C'est un beau parti, vous savez.

Elle sourit.

— Je sais, Henry.

— Il est aussi très exigeant, question femmes. Il a eu une série de liaisons, aucune n'a duré. Vous pourriez être l'exception. Mais vous devez lui faire comprendre que vous êtes intéressée. Il pense que vous ne l'êtes pas.

— Il vous l'a dit ?

— Il est déçu. Mais il est patient, aussi.

— Je l'aime beaucoup.

— Alors, où est le problème ?

— Justement, cela m'effraie. Je sais que l'amour peut mourir vite.

Julia se tourna de nouveau vers la fenêtre et contempla la mer, calme et étale.

— Vous êtes heureuse, amoureuse, reprit-elle. Tout va pour le mieux et il ne peut rien vous arriver. Et puis tout s'effondre, comme pour Richard et moi. Comme pour Rose Connolly. Et vous souffrez le reste de votre vie. Rose a connu un bref moment de bonheur avec Norris et a ensuite vécu avec le souvenir de ce qu'elle avait perdu. Je ne sais pas si cela en vaut la peine, Henry. Je ne sais pas si je pourrais le supporter.

— Je crois que vous tirez une mauvaise leçon de la vie de Rose.

— Quelle est la bonne ?

— Cueillez la vie tant que vous le pouvez. Aimez !

— Et subissez-en les conséquences.

Le vieil homme eut un grognement.

— Tous ces rêves que vous faites, ils contiennent un message. Mais il vous échappe complètement. Rose, elle, aurait saisi l'occasion.

— Je le sais. Mais je ne suis pas Rose Connolly, soupira Julia. Au revoir, Henry.

Elle n'avait jamais vu Henry Page aussi élégant. Assise dans le bureau de la directrice de l'Athenaeum de Boston, Julia ne cessait de le regarder à la dérobée, étonnée de la transformation du vieil Henry,

qui aimait traîner en pantalon informe et chemise de flanelle élimée dans sa maison grinçante du Maine. Elle s'était attendue à le voir dans cette tenue quand elle était passée le prendre à son hôtel de Boston ce matin-là. Mais l'homme qu'elle avait découvert dans le hall portait un costume trois pièces noir et s'appuyait sur une canne d'ébène à pommeau de cuivre. Non seulement Henry s'était débarrassé de ses nippes mais il avait aussi renoncé à sa mine bougonne perpétuelle et flirtait pour l'heure avec Mme Zaccardi.

Et Mme Zaccardi, sexagénaire, flirtait obligeamment en retour.

— Ce n'est pas tous les jours que nous recevons un don de cette importance, monsieur Page, disait-elle. Nous avons une longue liste de chercheurs impatients d'étudier ces lettres. Cela faisait longtemps qu'on n'avait pas retrouvé de nouveaux documents sur Holmes et nous sommes ravis que vous ayez décidé de nous les confier.

— Oh, j'ai réfléchi longuement avant de prendre ma décision. J'ai envisagé d'autres institutions, mais l'Athenaeum a, de loin, la plus séduisante des directrices.

Mme Zaccardi s'esclaffa.

— Et vous, monsieur Page, vous avez besoin de nouvelles lunettes. Je vous promets de mettre ma robe la plus sexy si Julia et vous acceptez de vous joindre à nous ce soir, au dîner des membres du conseil d'administration.

— J'aimerais pouvoir, mais mon petit-neveu rentre de Hong Kong aujourd'hui, répondit Henry. Julia et moi avons prévu de passer la soirée avec lui.

— Le mois prochain, alors, proposa la directrice en se levant. Encore merci. Il y a peu de fils de Boston qui sont aussi révéérés dans cette ville qu'Oliver Wendell Holmes. Et l'histoire qu'il raconte dans ces lettres...

Elle eut un rire embarrassé.

— Elle est poignante, elle m'a émue. Il y a tant d'histoires que nous ne connaissons jamais, tant d'autres voix perdues dans le passé. Merci de nous avoir donné celle de Rose Connolly.

Henry et Julia sortirent du bureau.

À cette heure matinale, un jeudi, l'Athenaeum était presque désert et ils étaient les seuls visiteurs à prendre l'ascenseur, à traverser le hall dont le sol résonnait sous la canne de Henry. Comme ils passaient devant une salle, le vieil homme s'arrêta, tendit la main vers la pancarte annonçant une exposition : *boston et les transcendentalistes : portraits d'une époque*.

— C'était du temps de Rose, non ?

— Vous voulez qu'on aille voir ? suggéra Julia.

— Nous avons la journée devant nous. Pourquoi pas ?

Ils pénétrèrent dans la salle déserte et purent contempler à loisir

chacune des toiles et des lithographies exposées. Ils examinèrent longuement une vue du port de Boston du haut de Pemberton Hill en 1832 et Julia pensa : Est-ce là ce que Rose pouvait voir de son vivant ? Cette jolie clôture au premier plan et ces toits ?

Ils passèrent à une lithographie de Colonnade Row, où des dames et des messieurs élégants se tenaient sous des arbres majestueux, et Julia se demanda si Rose s'était promenée sous ces arbres. Ils s'attardèrent devant les portraits de Theodore Parker et du révérend William Channing, visages que Rose avait peut-être croisés dans une rue ou aperçus à une fenêtre.

C'est ton monde, Rose, un monde disparu depuis longtemps. Comme toi.

Ils poursuivirent leur visite et Henry s'immobilisa si brusquement que Julia le heurta.

— Quoi ? dit-elle.

Elle leva les yeux vers la toile qu'il fixait et elle aussi se figea. Dans une salle pleine de portraits d'inconnus, ce visage n'était pas à sa place. Ce visage, ils le connaissaient tous deux. Le jeune homme brun qui semblait les regarder du haut du tableau se tenait près d'un bureau, la main posée sur un crâne humain. Malgré les épais favoris, ce visage leur était étonnamment familier.

— Mon Dieu ! s'exclama Henry. C'est Tom !

— Mais le tableau a été peint en 1792...

— Regardez les yeux, la bouche. C'est notre Tom, sans aucun doute. Julia plissa les yeux pour déchiffrer l'étiquette.

— Le peintre s'appelait Christian Gullager. On ne précise pas qui est représenté.

Ils entendirent des pas dans le hall et virent une des bibliothécaires passer devant la porte.

— Excusez-moi ! appela Henry. Vous pourriez nous renseigner sur ce tableau ?

La jeune femme entra dans la salle, sourit au portrait.

— Superbe, n'est-ce pas ? Gullager était l'un des portraitistes les plus doués de son époque.

— Qui est l'homme ?

— Nous pensons que c'était un éminent médecin de Boston, du nom d'Aldous Grenville. Portraituré à l'âge de dix-neuf ou vingt ans. Il est mort tragiquement dans un incendie, vers 1832. Dans sa maison de campagne de Weston.

Julia se tourna vers Henry.

— Le père de Norris.

La bibliothécaire fronça les sourcils.

— Je ne crois pas qu'il ait eu un fils. Je ne connais que son neveu.

— Charles ? dit Henry, étonné. Il était célèbre ?

— Certainement. Charles Lackaway fut un poète très en vogue à son époque. De vous à moi, ses vers sont épouvantables. Je crois qu'il devait surtout sa gloire à son aura romantique de *poète manchot*.

— Il est devenu poète, finalement, dit Julia.

— Et réputé. On disait qu'il avait perdu son bras en se battant en duel pour une femme, ce qui lui valait les faveurs du beau sexe. Il est mort dans la cinquantaine. De la syphilis.

Elle leva les yeux vers le portrait.

— Si c'est bien son oncle, cela confirme que les hommes étaient séduisants, dans cette famille.

Tandis que la bibliothécaire s'éloignait, Julia demeura, fascinée, devant le portrait d'Aldous Grenville, l'homme qui avait été l'amant de Sophia Marshall. Je sais maintenant ce qui est arrivé à la mère de Norris, pensa-t-elle. Un soir d'été, alors que son enfant était gravement malade, elle avait quitté son chevet pour se rendre à la maison de campagne d'Aldous Grenville, à Weston. Pour lui révéler qu'il avait un fils, un fils de onze ans au bord de la mort.

Mais Aldous n'était pas là et ce fut sa sœur Eliza qui entendit les aveux de Sophia et son appel à l'aide. Eliza songeait-elle à son propre enfant, Charles, lorsqu'elle avait décidé de passer à l'acte ? Craignait-elle simplement le scandale ou l'apparition d'un nouvel héritier dans la lignée des Grenville, un bâtard qui priverait Charles de son héritage ?

Ce fut le jour où Sophia Marshall disparut.

Près de deux siècles s'écouleraient avant que Julia, creusant dans le jardin envahi de mauvaises herbes qui était autrefois celui de la résidence d'été d'Aldous Grenville, déterre le crâne de Sophia Marshall. Pendant près de deux siècles, Sophia était restée enfouie, sans sépulture, son souvenir à jamais effacé.

Jusqu'à ce jour. Les morts étaient partis à jamais, mais on pouvait faire revivre la vérité.

Julia contemplait le portrait de Grenville en pensant : Tu n'as jamais reconnu Norris comme ton fils, mais tu as au moins assuré le bien-être de ta fille, Meggie. Par elle, ton sang s'est perpétué dans les générations qui ont suivi.

Et d'une certaine façon, Norris vit aujourd'hui en Tom.

Henry était trop épuisé pour l'accompagner à l'aéroport.

Julia roula seule dans la nuit en repensant à la conversation qu'elle avait eue avec le vieil homme quelques semaines plus tôt :

« Vous tirez une mauvaise leçon de la vie de Rose Connolly.

— Quelle est la bonne ?

— Cueillez la vie tant que vous le pouvez. Aimez ! »

Elle ne savait pas si elle en aurait le courage.

Rose l'avait eu, elle.

Un accident à Newton avait provoqué un embouteillage à trois kilomètres du péage. Roulant au pas, Julia songeait aux conversations téléphoniques qu'elle avait eues avec Tom ces dernières semaines. Ils avaient parlé de la santé de Henry, des lettres de Holmes, de la donation à l'Athenaeum. Des sujets sans risque, rien qui exigeait d'elle de livrer des secrets.

« Vous devez lui faire comprendre que vous êtes intéressée, lui avait conseillé le vieillard. Il pense que vous ne l'êtes pas. »

Je le suis. Profondément. Mais j'ai encore plus peur.

Prise dans l'embouteillage, elle voyait les minutes défiler sur l'horloge du tableau de bord et pensait à ce que Rose avait risqué au nom de l'amour. L'avait-elle regretté un jour ?

À Brookline, la circulation redevint fluide mais Julia savait qu'elle serait en retard. Le temps qu'elle arrive au terminal E de l'aéroport Logan, l'avion de Tom avait atterri et Julia dut faire face à un parcours d'obstacles fait de passagers et de bagages.

Elle se mit à courir, évitant les enfants et les chariots. Lorsqu'elle parvint à la zone où les passagers franchissaient la douane, son cœur se mit à battre follement. Tom m'a manqué, s'avoua-t-elle en plongeant dans la foule. Elle se retrouva dans une mer de visages inconnus, de gens qui la bousculaient sans lui accorder un regard. Des gens dont la vie ne croiserait jamais la sienne. Elle eut soudain le sentiment qu'elle avait toujours cherché Tom, qu'elle avait passé sa vie à le manquer de peu. À laisser passer le bonheur sans le voir.

Cette fois, je connais ton visage.

— Julia ?

Elle se retourna vivement, le découvrit derrière elle, l'air fatigué, les vêtements chiffonnés après son long voyage. Sans réfléchir, elle le prit dans ses bras et il eut un rire étonné.

— Quel accueil ! Je ne m'attendais pas à ça.

— Je suis si heureuse de vous avoir trouvé !

— Moi aussi, répondit-il d'un ton calme.

— Vous aviez raison. Oh Tom, vous aviez mille fois raison !

— À quel sujet ?

— Vous m'avez dit un jour que vous aviez l'impression de m'avoir déjà rencontrée.

— Et c'est vrai ?

Elle scruta un visage qu'elle avait contemplé quelques heures plus tôt sur un portrait. Un visage qu'elle avait toujours connu, toujours aimé.

Le visage de Norris.

— Oui, répondit-elle en souriant.

Tu sais tout maintenant, Margaret, et je peux partir en paix, cette histoire ne mourra pas avec moi.

Quoique ta tante Rose ne se soit jamais mariée et n'ait pas eu d'enfants à elle, crois-moi, chère Margaret, tu lui as donné assez de joie pour plusieurs vies. Aldous Grenville n'a vécu que peu de temps après les événements, mais les années qu'il a passées avec toi lui ont procuré beaucoup de bonheur. J'espère que tu ne lui en voudras pas de ne pas t'avoir publiquement reconnue pour sa fille. Rappelle-toi plutôt qu'il a généreusement pourvu à tes besoins et à ceux de Rose et qu'il t'a légué sa propriété de Weston sur laquelle tu as bâti ta maison. Comme il aurait été fier de ton esprit vif et curieux ! Comme il aurait été fier que sa fille soit parmi les premières femmes à obtenir le doctorat de médecine ! Nous vivons dans un monde étonnant, où les femmes ont enfin le droit de réussir.

L'avenir appartient maintenant à nos petits-enfants. Tu m'écris que ton petit-fils Samuel montre déjà de remarquables dispositions pour la science. Tu dois en être ravie car tu sais mieux que personne qu'il n'y a pas de métier plus noble que celui de guérir. J'espère sincèrement que le jeune Samuel aura lui aussi la vocation et perpétuera la tradition de ses talentueux aïeux. Ceux qui sauvent des vies acquièrent une sorte d'immortalité par les générations qu'ils préservent, les descendants qui, sans eux, ne seraient jamais nés. Soigner, c'est laisser son empreinte sur l'avenir.

Je termine donc cette dernière lettre, chère Margaret, en formulant pour ton petit-fils le souhait le plus ambitieux que je puisse faire pour qui que ce soit.

Puisse-t-il être médecin.

Ton dévoué,

O. W. H.

Note de l'auteur

En mars 1833, Oliver Wendell Holmes quitta Boston et prit un bateau pour la France, où il passerait deux ans à terminer ses études, à la réputée École de médecine de Paris, le jeune Holmes eut accès à un nombre illimité de spécimens anatomiques et suivit les cours de quelques-uns des plus brillants cerveaux médicaux et scientifiques du monde. À son retour à Boston, il était un médecin plus accompli que la plupart de ses confrères américains.

En 1843, il présenta devant la Société bostonienne pour le progrès de la médecine un article intitulé : « La contagiosité de la fièvre puerpérale ». Ce serait sa plus grande contribution à la médecine américaine. Il y introduisait une pratique nouvelle, qui semble aujourd'hui aller de soi mais qui, à son époque, était une idée radicalement nouvelle. D'innombrables vies furent sauvées, et bien des malheurs évités, par sa recommandation simple et cependant révolutionnaire : médecins, *lavez-vous les mains*.

-
- 1 De l'expression anglaise « *the real McCoy* », qu'on peut traduire par « c'est du vrai »
- 2 Fondée en 1635, la Garde de nuit (Night Watch) fut l'ancêtre de la police de Boston.
- 3 Spot : « tache ».
- 4 Argot pour « Irlandais ».
- 5 Irlandaises.